This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06183989 4

MÉMOIRES

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DE FRANCE.

MÉMOIRES

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DE FRANCE

SOUS LE GOUVERNEMENT

DE NAPOLÉON BUONAPARTE,

ET PENDANT L'ABSENCE

DE LA MAISON DE BOURBON;

Contenant des anecdotes particulières sur les principaux personnages de ce temps.

PAR J.-B. SALGUES.

TOME HUITIÈME.

PARIS.

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE J. G. DENTU,
RUE DU COLOMBIER, N° 21.

1826.

MÉMOIRES

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DE FRANCE

SOUS LE GOUVERNEMENT

DE NAPOLÉON BUONAPARTE,

ET PENDANT L'ABSENCE

DE LA MAISON DE BOURBON.

CHAPITRE PREMIER.

Insurrection générale de l'Espagne. Bataille de Médina del Rio-Seco. Junte de Séville. Prise de la flotte française à Cadix. Entrée de Joseph Napoléon à Madrid. Défaite et capitulation de Baylen. Retraite de Joseph. Évacuation du Portugal par Junot. Entrée des forces anglaises dans ce royaume. Anarchie et confusion; violences du peuple espagnol.

Ce n'étoit pas assez d'arracher aux princes de la maison d'Espagne la couronne que Louis XIV avoit déposée sur leur tête; de les

envoyer captifs en France; d'entraîner, par la terreur, les chefs de la noblesse, du clergé et du peuple à Bayonne, pour y tenir une junte générale; d'y recevoir les vœux du conseil de Castille, de la ville de Madrid et de la sainte inquisition elle-même; d'y proclamer roi Joseph Buonaparte; d'annoncer au peuple espagnol les bienfaits d'une Constitution; d'envoyer un nouveau monarque prendre, au milieu d'un brillant cortége, possession d'un trône ravi à la légitimité : l'œuvre de Buonaparte étoit loin d'être accomplie. On ne dispose point d'une nation comme on dispose des ministres et des courtisans d'un roi, comme on dispose quelquefois de la personne du roi lui-même. Charles IV, sa famille, son indigne ministre, ses conseils étoient vaincus; mais l'Espagne ne l'étoit pas. L'or, les promesses, les emplois, les dignités peuvent séduire et corrompre les chefs d'un État; mais il reste une masse incorruptible, le peuple lui-même : et quand une grande nation est attachée à sa liberté, à sa religion, à ses mœurs, à ses préjugés même, on n'a rien fait encore quand on n'a gagné que ses chefs.

Aveuglé par l'éclat et la pérennité de ses triomphes, Buonaparte se flattoit de soumettre l'Espagne comme il avoit soumis Naples, l'Ita-

lic, la Suisse, la Hollande, l'Allemagne : il avoit d'avance dispersé les forces militaires de la péninsule; et quand il en comptoit les restes, il les méprisoit. Un pays de moines lui paroissoit la plus facile des conquêtes; mais il ne songeoit pas que les moines se réveillent de leur sommeil quand il s'agit de leurs intérêts. Il n'avoit pas mesuré leur influence sur le peuple, ni suffisamment réfléchi que, dans les grandes commotions auxquelles les moines prennent part, semblables aux soufflets de forge, ce sont eux qui nourrissent et entretiennent les plus ardens foyers de résistance. Il donnoit aux Espagnols une Constitution; mais ils n'en vouloient pas : il leur donnoit un roi d'un caractère doux et d'une belle figure; mais ils en perdoient un pour lequel ils étoient passionnés. Il n'avoit pas assez étudié le caractère d'un peuple dont un de nos plus ingénieux écrivains a dit qu'*il pense en imaginant;* qu'*il s'exalte en sentant;* que, *chez lui, la louange devient un hymne, et l'admiration une extase*. Buonaparte lui-même en convint par la suite; il avoit vu les classes supérieures de la nation, mais non point la nation elle-même. Tandis qu'il délibéroit à Bayonne, tout étoit en fermentation dans l'intérieur de l'Espagne. Le

27 mai, jour de la Saint-Ferdinand, devint le signal d'un mouvement presque général. Déjà la ville de Cadix s'étoit soulevée, et ses habitans s'étoient rendus maîtres de la flotte française. Cinq vaisseaux de haut bord, une frégate, quatre mille marins, restes malheureux de la triste bataille de Trafalgar, étoient devenus leur proie; et l'amiral anglais, qui bloquoit le port, n'y avoit mis aucun obstacle. Jamais mouvement n'avoit été plus rapide; jamais les insurrections n'avoient été plus spontanées. Les Espagnols étoient sans armes, sans munitions, sans trésor public; près de cent mille soldats occupoient leur capitale et une partie de leurs citadelles; une armée française étoit en Portugal, prête à rentrer en Espagne : mais, au premier signal, rien n'arrête le mouvement généreux de la nation; l'indignation et le désespoir suffisent à tout.

Déjà une junte provinciale est établie à Séville : elle se déclare indépendante du conseil de Castille, tant que la capitale sera occupée par les Français; elle annonce formellement que son pouvoir ne relève que de Ferdinand VII, et se fait le centre et l'âme du gouvernement; elle appelle toute la nation aux armes. A son exemple, des juntes particulières se forment sur tous les points de la

péninsule qui ne sont pas occupés par les Français : elles correspondent toutes entre elles; elles rivalisent de dévouement et d'ardeur pour la cause publique; elles signalent leur insurrection par des actes de violence et de barbarie semblables à ceux qui ont, en 1792 et 1793, ensanglanté la révolution française. Tout homme soupçonné de favoriser le parti français, est impitoyablement mis à mort : on le traîne vivant sur le pavé; on se partage ses membres, et l'on fait de ses restes un abominable trophée. Ainsi périrent un grand nombre d'hommes illustres. Les comtes del Aquila, de Torre, del Fresno; les marquis del Soccorro, de Peralès; les généraux Saavedra, Filangiéri, Cevallos, Truxillo; un grand nombre d'intendans, de gouverneurs, d'alcades, deviennent les victimes d'une aveugle frénésie. Dans ses sanglantes et sombres fureurs, le peuple regarde les hommes pacifiques comme ses ennemis, et la modération comme un crime. Les femmes partagent l'enthousiasme et le fanatisme de leurs maris. On apprend aux enfans à détester les Français; on dresse pour eux un catéchisme patriotique. « Dis-moi, mon enfant, qui es-tu? — Espagnol, par la grâce de Dieu. — Quel est l'ennemi de notre bonheur? — Napoléon, empe-

reur des Français. — Qu'est-ce que Napoléon ? — Un méchant, la source de tous les maux, le destructeur de tous les biens, la sentine de tous les vices. — Combien y a-t-il de natures sur la terre ? — Deux : la nature de l'homme et la nature du diable. — De combien de personnes est composé le diable ? — De trois : Napoléon, Murat et Godoï. — Laquelle des trois est la plus méchante ? — Elles le sont toutes trois également. — De qui dérive Napoléon ? — Du péché. — Et Murat ? — De Napoléon. — Et Godoï ? — De la fornication de tous les deux. — Quel est l'esprit du premier ? — L'orgueil, l'ambition et la tyrannie. — Et du second ? — La rapine et la cruauté — Et du troisième ? — L'avarice, l'ignorance, la bassesse et la trahison. — Qu'est-ce qu'un Français ? — Un chrétien devenu hérétique. — Qu'est-ce que Joseph Buonaparte ? — Un borgne et un ivrogne. — Est-ce un péché de tuer un Français ? — Non, mon Père ; on gagne le ciel en tuant un de ces chiens d'hérétiques. »

Voilà les armes qu'employoient ces moines si méprisés par Buonaparte. Les provinces s'organisoient : le général Cuesta commandoit dans le nord, Castanos dans le midi, et le général Caro à Valence. Une levée de trois

cent mille hommes est décrétée ; l'armée espagnole qui servoit d'auxiliaire en Portugal à l'armée française, rentre en Espagne ; l'Angleterre, attentive à ces évènemens, défend toute hostilité contre les Espagnols insurgés ; l'Autriche arme sans bruit ; l'incendie s'étend avec rapidité.

Buonaparte voyoit ces commencemens sans inquiétude. « Ils n'ont, disoit-il en parlant des Espagnols, que de vieilles *ganaches* à mettre à la tête de leurs armées. » Cette ignoble dénomination étoit son mot favori. A trente ans, il appeloit *ganache* tout homme de quarante ans ; à quarante, il fallut en avoir cinquante pour être ganache (1).

Mais les ganaches espagnoles prouvèrent qu'elles avoient du sens, du savoir, du courage et de la résolution : il fallut bientôt en venir aux mains avec elles. L'armée française n'étoit que de quatre-vingt mille hom-

(1) On rapporta plus tard une anecdote assez plaisante. Un jour qu'il était de mauvaise humeur contre l'empereur d'Autriche, il dit à l'impératrice Marie-Louise : *Votre père est une ganache.* L'impératrice ne comprenant pas ce mot, en demanda l'explication à l'archichancelier Cambacères, qui se trouva fort embarrassé, et lui dit qu'une ganache était un homme d'une haute considération : ce qui arrive souvent.

mes, dont une partie occupoit les forteresses que les Espagnols leur avoient d'abord livrées; la plupart des corps étoient composés de conscrits, qui paroissoient aux Espagnols des ennemis peu redoutables. Le maréchal Bessières et le général Dubesme commandoient au nord, le maréchal Moncey les côtes orientales; le général Dupont devoit marcher sur Cadix. Il ne falloit pas de grandes connoissances militaires pour sentir que ces forces étoient insuffisantes pour occuper un aussi vaste État que la péninsule, et soumettre un peuple fanatisé dont le cri de guerre étoit : *Vincer o morir por la patria y por Ferdinando !* Cependant, Joseph Buonaparte, en entrant dans ses États, n'avoit d'abord trouvé que des villes empressées et des sujets soumis. A Irun, les députés du royaume de Navarre vinrent lui rendre leurs hommages, et lui prêter serment de fidélité; la municipalité de Saint-Sébastien suivit cet exemple. A Toloza, il reçut les députés de la province de Guipuscoa, et leur serment. Une sédition ayant eu lieu à Saint-Ander, les magistrats vinrent solliciter la clémence du prince, et le pardon des coupables. Près de Vittoria, le régiment de ligne *Africa* demanda l'honneur de lui servir d'escorte; et quoiqu'il ne pût faire ce ser-

vice, étant à pied, il n'en continua pas moins d'accompagner pendant trois lieues le carrosse du monarque. Vittoria s'étoit montrée d'abord fidèle à Ferdinand; mais on vint à bout d'aplanir les obstacles, et Joseph y entra en souverain. Il étoit parti de Bayonne le 5 de juillet; il passa la journée du 13, toute entière, à Vittoria, et le lendemain repartit pour Burgos : il n'y trouva encore que des hommages et des félicitations. Mais en approchant de Valladolid, la scène changea. Le général Cuesta avoit réuni une armée de quarante mille hommes : la plupart de ses soldats étoient des hommes levés à la hâte, mais pleins de patriotisme et de cette exaltation de l'âme qui tient lieu d'expérience; il fallut livrer bataille. Le maréchal Bessières étoit inférieur en forces, mais supérieur en habileté : ses soldats étoient accoutumés à vaincre; le combat fut sanglant. Les Espagnols défendirent d'abord leurs positions, et combattirent avec une héroïque obstination; il fallut ensuite céder aux Français, et la route fut ouverte de Valladolid à Madrid. Si l'on en croit des récits qui ne paroissent pas dénués de fondement, cette terrible journée coûta plus de vingt mille hommes aux parties belligérantes. Buonaparte s'écria que son ouvrage étoit accompli; que le maréchal Bes-

sières venoit d'établir son frère sur le trône des Espagnes. Mais il pouvoit dès lors juger que le peuple qui venoit de se battre avec tant d'acharnement, ne se croiroit pas vaincu par une seule défaite.

Déjà même le cri de la victoire et le nom de *Baylen* retentissoient dans toute l'Espagne. Baylen est un bourg de la province de Jaen, à quelques lieues d'Andujar. Son nom est devenu immortel par la capitulation du général Dupont. Il avoit reçu de Murat l'ordre de se porter dans l'Andalousie, où commandoit le général Castanos, et dont les habitans avoient les premiers levé l'étendard de l'insurrection.

On regarda comme une faute très-grande le parti que prit le grand-duc de Berg de partager son armée en petites divisions, pour occuper une plus grande étendue de terrain. Il étoit important de commencer cette guerre par des succès éclatans, pour donner aux Espagnols une haute idée de la supériorité des Français; une aveugle confiance donna d'autres conseils. Le général Dupont, parti de Madrid dans les derniers jours du mois de mai, avec dix-huit mille hommes, avoit franchi la montagne de la Sierra-Moréna, s'étoit emparé promptement des villes de Mantoro, Carpio, et de quelques autres places sans dé-

fonse : il avoit attaqué un corps d'insurgés près de Cordoue, pris et pillé cette ville, sans respecter les richesses des églises. La population de ces provinces étoit levée en masse : ses temples et ses prêtres étoient l'objet de sa plus haute vénération ; elle signala son désespoir par d'horribles représailles. Instruit que le général Reding commandoit un corps de vingt-cinq mille Espagnols, et qu'il étoit sur le point de l'envelopper, le général Dupont, qui occupoit Andujar, crut devoir se mettre en retraite, donna ordre au général Vedel, qui occupoit Baylen, de quitter cette position, et de le remplacer à Andujar. Ces mouvemens s'opérèrent mal. Les divisions françaises se trouvoient séparées par de longs intervalles ; Castanos s'en aperçut, et se porta avec vingt-cinq mille hommes sur la route de Cordoue à Madrid. Dupont, résolu de s'ouvrir un chemin à travers l'ennemi, l'attaque avec impétuosité. Sept charges successives sont soutenues et repoussées avec une égale intrépidité. On comptoit dans la division du général français une partie des marins de la garde, troupe d'une bravoure au-dessus de tout éloge. Castanos parcourt les rangs de ses soldats en leur criant : « Souvenez-vous, mes « amis, que vous combattez pour notre chère

« liberté, notre sainte religion et notre bon « roi Ferdinand ! » Dupont dit aux siens : « Rappelez-vous vos victoires ; il s'agit d'en « conserver la gloire et l'honneur. »

Le général Vedel, avec lequel Dupont s'étoit flatté d'opérer sa jonction, n'arrivoit point. Les Français étoient exténués de fatigue ; ils se trouvoient accablés par le nombre. Dupont consulte le général Marescot, officier de génie d'un profond savoir et d'un grand mérite ; on se détermine à capituler avec Reding. Alors, et dans la soirée seulement, Vedel arrive sur les avant-postes espagnols. Sa marche mettoit l'ennemi entre deux feux. Il attaque d'abord : mais il apprend des Espagnols eux-mêmes que le général en chef parlemente ; et malgré les instances et l'ardeur des soldats, il s'arrête par respect pour son général et les règles de la bonne foi. Cette journée fut la plus funeste de la campagne. Quatorze mille hommes mirent bas les armes, et se rendirent prisonniers de guerre sous la condition d'être embarqués pour la France. On reproche à l'un des généraux d'avoir remis son épée dans le fourreau, et à l'autre de ne l'avoir pas tirée. Pour comble de malheur, la capitulation fut annulée par la junte de Séville ; et les infortunés Français envoyés à

Cadix, furent entassés par le vainqueur dans des pontons, espèce de cachots flottans inventés par les Anglais. C'étoit la première flétrissure qu'eussent reçue les armes françaises depuis les guerres de la révolution. Mille bruits coururent à la honte du général qui avoit signé cette indigne répétition des *fourches caudines*. Une circonstance servit à les accréditer : il fut stipulé que les généraux conserveroient chacun un fourgon couvert. Que contenoient ces fourgons ? On supposa qu'ils étoient chargés des dépouilles de Cordoue et des autres villes dont ils s'étoient emparés. Mais la victoire leur eût assuré ces dépouilles aussi bien que la capitulation, et leur en eût promis d'autres ; mais l'honneur est un plus riche trésor que toutes les dépouilles d'un empire ; mais les généraux Dupont et Marescot, qui signèrent cette capitulation, n'étoient pas connus pour des hommes de proie ; mais, à défaut du pillage des villes, les droits de la guerre et les contributions qu'ils étoient autorisés à lever, leur assuroient des richesses dont ils n'auroient point eu à rougir. Cependant, il paroît certain que la junte de Séville ne se décida à rompre le traité que sur les plus violentes réclamations du peuple de Cadix, qui, ayant découvert dans le butin de l'ar-

mée française les vases sacrés des églises, fut sur le point de se livrer aux plus horribles excès.

Buonaparte étoit au milieu de sa marche triomphale, lorsque cette nouvelle lui fut apportée. La capitulation lui fut remise par un jeune officier nommé *Villoutreys*, qui servoit auprès de lui comme écuyer, et auprès du général Dupont comme aide-de-camp. Ce jeune homme ayant voulu justifier la capitulation, Buonaparte se contenta d'abord de lui frapper sur l'épaule en lui disant : « Jeune « homme, vous faites bien de défendre votre « général; mais si vous commandez jamais, « il faut mourir plutôt que de signer un pareil « acte. » Le soir, Villoutreys étoit arrêté. Quand Napoléon eut mesuré la grandeur et les conséquences de cet évènement, il seroit difficile d'exprimer l'état de colère et de désespoir dans lequel il tomba : il écumoit de fureur; et le bruit courut à Paris qu'il en avoit éprouvé une attaque d'épilepsie.

Auguste n'éprouva pas un plus grand désespoir en apprenant la défaite de Varus. Les généraux avoient obtenu la permission de rentrer en France; il les fit arrêter, et les tint prisonniers jusqu'à l'époque où lui-même fut obligé de signer à Fontainebleau un acte qui dut péné-

trer son cœur d'une plus profonde douleur encore que celui de Baylen.

Mais ce revers n'étoit pas le seul. Le maréchal Moncey s'étant porté sur Valence, après quelques affaires d'avant-garde, étoit arrivé sous les murs de cette ville populeuse, et se flattoit de l'enlever d'un coup de main. Il avoit oublié ce que le fanatisme est capable de faire. Les habitans soutinrent avec une admirable vaillance un feu terrible d'artillerie et de mousqueterie, et repoussèrent avec fierté toute proposition d'accommodement. Le maréchal, inquiet sur ses communications avec Madrid, fit prudemment sa retraite, et revint avec une perte de mille hommes tués ou hors de combat. Tels étoient les auspices sous lesquels s'ouvroit cette guerre, qui coûta à la France trois cent mille de ses braves, et fit tomber la couronne du front de Joseph Buonaparte.

Au milieu de ces mouvemens, ce roi novice continuoit sa route sur Madrid. Les maires, les alcades, tous les membres des autorités venoient lui offrir leurs hommages; mais le silence des peuples lui donnoit une grande et sérieuse leçon. Celui de Madrid fut muet comme celui des autres villes. Joseph, à son entrée, sema l'or devant son char; personne

ne se baissa pour le ramasser (1). Il avoit expédié de Vittoria au conseil de Castille l'ordre de faire imprimer et publier, suivant les formes accoutumées, la Constitution donnée à Bayonne : il avoit aussi exigé le serment des membres du conseil et celui de tous les fonctionnaires publics; mais ses ordres n'avoient point encore été exécutés lorsqu'il arriva dans la capitale. Irrité de cette résistance, il signifia que sa volonté absolue étoit qu'on obéît. Il avoit à ses ordres l'armée française, on obéit; et le 24 juillet, Joseph fut solennellement proclamé roi d'Espagne avec tout le cérémonial usité dans ces sortes d'occasions. Le comte d'Altamira prétexta le soin de sa santé, pour ne point porter l'étendard royal; il fut remplacé par le marquis del Campo-d'Alange, grand d'Espagne, ancien ministre de la guerre, ex-ambassadeur à Vienne. Tant que les événemens de Baylen furent ignorés, le nouveau

(1) Je tiens d'un des ministres de Napoléon, que s'étant trouvé dans une auberge avec un officier de marine aussi riche que gai, cet officier offrit à deux filles qui les servaient à table, d'abord un napoléon, puis deux, puis dix, puis cent, pour crier *vive le roi Joseph*, et que leur réponse fut constamment : *No senor, no.* On peut, d'après de pareils traits, apprécier le caractère espagnol.

roi se vit entouré des plus grands seigneurs d'Espagne. L'on regrettoit Ferdinand; mais on n'espéroit plus qu'il remontât sur le trône. Si, dans ces circonstances difficiles, plusieurs d'entre eux consultèrent plutôt leur intérêt personnel que leur devoir, plusieurs aussi crurent épargner des déchiremens à leur patrie, en se soumettant aux lois de la nécessité. Nul, au surplus, ne s'abaissa plus humblement aux pieds du vainqueur que Ferdinand lui-même; et lorsque, six ans après, ce prince proscrivit les joséphins, ils pouvoient lui dire, comme les amis de Séjan à Tibère : « Nous avons honoré celui que vous honoriez; « nous avons servi celui que vous nous aviez « ordonné de servir : si nous sommes coupa- « bles, notre prince l'est avec nous. »

En effet, deux jours après l'entrée solennelle de Joseph à Madrid, le prince des Asturies ayant appris que Napoléon revenoit à Paris, lui écrivit pour obtenir la permission d'aller sur sa route, avec son frère et son oncle, le complimenter personnellement.

Joseph n'oublia rien pour se concilier la faveur des habitans de Madrid. On distribua d'abondantes aumônes aux familles pauvres; on donna au peuple le spectacle du combat des taureaux; on conserva les pensions accor-

dées par l'ancien gouvernement ; on porta la générosité jusqu'à en faire payer l'arriéré : mais le peuple restoit indifférent et sombre ; le massacre du 2 mai et l'indigne trahison de Bayonne avoient laissé dans son cœur des impressions profondes que nulles caresses ne pouvoient effacer.

Bientôt le cri de victoire qui, après le combat de Baylen, retentit dans l'enceinte de cette grande ville, ranima les haines en réveillant les espérances. Une partie des illustres personnages qui s'étoient attachés au char de Joseph, rompirent des liens qu'ils abhorroient en secret. Le ministre Cevallos fut le premier à donner sa démission. Des hommes, ou violens ou intéressés, se mirent à la tête de l'insurrection, et proclamèrent partout l'extermination des Français. L'épithète d'*afrancesado* devint un titre de proscription. Il se forma sur tous les points de la péninsule un parti de la guerre, et elle fut résolue *jusqu'au couteau*, suivant l'expression énergique du général Palafox.

L'échec du maréchal Moncey, la défaite de Baylen laissoient Madrid sans défense suffisante. Joseph, que la victoire de Médina-del-Rio-Seco sembloit avoir affermi sur le trône, se vit bientôt obligé de faire retraite

lui-même : il étoit entré à Madrid le 20 juillet ; il en sortit le 30, et l'armée française se concentra sur l'Ebre pour le protéger. Cependant, il ne fut point abandonné entièrement. Quoiqu'il eût donné à tous les Espagnols de sa suite la faculté de se retirer, plusieurs lui restèrent attachés : les uns, parce qu'ils ne doutoient pas que les Français ne prissent bientôt une revanche éclatante ; les autres, parce qu'ils espéroient plus de liberté civile sous Joseph que sous les Bourbons, parce qu'ils se flattoient de voir la superstition et l'ignorance céder aux lumières qui faisoient la gloire de la France.

Mais cette situation brisoit le cœur orgueilleux de Buonaparte : pour en dissimuler l'humiliation, il fit dire par ses journaux officiels que l'armée alloit prendre des quartiers de rafraîchissement, respirer un air plus doux, et boire des eaux plus salubres. Toutes ses précautions n'empêchoient pas que la vérité ne se fît jour. Les journaux étrangers, et surtout les journaux anglais, quoique sévèrement interdits aux particuliers, étoient reçus dans les cabinets des ambassadeurs, et de là se répandoient dans la capitale.

Des mouvemens inquiétans se manifestoient sur divers points du continent. Une nouvelle

révolution avoit éclaté subitement à Constantinople, et coûté la vie au sultan Sélim, précédemment déposé. Son successeur, Mustapha, fut, à son tour, obligé de descendre du trône, et de faire place à son frère puîné, Mahmoud; une armée anglaise descendit en Portugal; l'Autriche continuoit avec activité ses levées extraordinaires : enfin, une défection hardie et généreuse venoit de répandre un nouvel éclat sur le caractère espagnol.

Le marquis de la Romana, arraché de son pays avec vingt-deux mille hommes pour aller au nord de l'Allemagne grossir l'armée de Buonaparte et combattre ses ennemis, avoit ses quartiers dans les îles de Fionie et de Langeland, sous les ordres du prince de Ponté-Corvo. Instruit des malheurs de son pays, il prend une résolution hardie : il est à huit cents lieues des Pyrénées; mais son patriotisme ne mesure pas les distances; il trompe la surveillance du général français; il s'embarque avec la majeure partie de sa division sur des bâtimens anglais, et fait voile pour aller combattre les ennemis de son roi et de son pays. Au bruit de son départ, l'Europe entière retentit d'acclamations; on se convainc que les grands et généreux sentimens

trouvent encore un asile dans quelques âmes privilégiées. Cependant, une circonstance obscurcissoit un peu la gloire de la Romana, et justifioit la sécurité de Bernadotte : la Romana avoit solennellement reconnu Joseph, et lui avoit prêté serment. Quoi qu'il en soit, on vit le pavillon espagnol voguer avec honneur sur les mers; les tempêtes sembloient le respecter, et la Romana débarqua glorieusement sur les côtes de sa patrie.

Un mois n'est pas écoulé depuis le départ de Joseph pour Vittoria, et déjà le roi Ferdinand est proclamé de nouveau à Madrid. Le courage et la confiance renaissent partout; la capitulation de Baylen a dissipé le prestige qui environnoit les armes de Buonaparte; il ne paroît plus invincible, et l'on commence à comprendre qu'avec du courage, de fortes résolutions et une généreuse persévérance, on peut faire pâlir son astre, et briser le talisman qui semble veiller sur sa destinée.

L'esprit patriotique qui anime les Espagnols se répand parmi les Portugais. Junot avoit porté les contributions de guerre à un taux excessif : on estimoit à plus de 37 francs par tête celles qui pesoient sur les habitans de Lisbonne; ils appeloient à grands cris leurs alliés les Anglais. Sir Arthur Wellesley, devenu de-

puis si célèbre sous le nom de *Wellington*, ne tarda pas à débarquer avec des forces imposantes.

Si Napoléon exprimoit hautement le désir de rencontrer les Anglais sur le continent, ceux-ci n'exprimoient pas avec une moindre énergie le vœu de se mesurer avec les Français. Toute la jeunesse britannique étoit animée d'une ardeur guerrière ; et l'espoir de vaincre Napoléon, de briser les colonnes de son vaste empire, faisoit oublier les troubles de l'Irlande et les dangers d'une invasion prochaine. Les armées rivales se cherchoient, et l'on ne tarda pas à se joindre à Obidos. Cinq mille hommes étoient sous les ordres du général Laualle, officier aussi brave qu'habile : ils occupoient sur les hauteurs des positions très-avantageuses. Sir Arthur Wellesley commandoit les Anglais, beaucoup plus nombreux. Instruit que l'ennemi attendoit le soir le général Loison, avec un corps égal au sien, il résolut d'attaquer le premier ; et pour imiter Buonaparte, il donne ordre d'enlever les positions des Français. Il falloit s'avancer par des ravins profonds, hérissés d'arbuste, et à peine praticables pour des chèvres. Le colonel Lake s'y engagea, et perdit la vie avec un grand nombre de ses soldats : cependant, ce corps

de braves soutint courageusement le feu de l'ennemi, et parvint à se replier avec beaucoup d'ordre.

De son côté, le général Lasalle, pour ne point compromettre son corps, fit une retraite honorable, et alla prendre de nouvelles positions. Cette affaire, quoique d'une médiocre importance, eut néanmoins l'avantage d'apprendre à l'armée française qu'elle avoit trouvé un ennemi digne de se mesurer avec elle. Les historiens anglais accusent ici nos généraux de s'être, dans cette guerre, conduits souvent avec peu d'humanité. Si l'on en croit leurs récits, le général Lasalle fit massacrer seize malheureux soldats anglais isolés de leurs corps, et le général Loison ayant pris la ville d'Evora, la saccagea; et comme on accusoit surtout les moines et les prêtres d'avoir soulevé le peuple, ils devinrent les victimes d'une horrible proscription.

L'affaire d'Obidos n'étoit que le prélude d'un plus sérieux engagement. Junot, rappelé en Espagne, n'avoit laissé à Lisbonne que quatre mille hommes sous les ordres du général Travot, qui s'y conduisit avec une rare modération : lui-même s'étoit mis en marche avec le corps de son armée, pour aller coopérer avec les troupes françaises à la soumis-

sion de l'Espagne. Arrivé à Vimiera, il s'y trouva en présence de l'ennemi.

Sir Arthur commande vingt-six mille hommes; Junot n'en a que dix mille : mais le nom de *Nasareth* est présent à sa mémoire; il accepte le combat, et soutient l'honneur des armes françaises. Après cinq heures de bataille, les Français font leur retraite; mais leur perte est moins considérable que celle de l'ennemi. Les Anglais avouent quinze cents hommes tués; les Français en ont à regretter douze cents ou tués ou prisonniers : ils perdent aussi douze pièces d'artillerie; mais ils donnent à l'ennemi la plus haute opinion de leur courage. Cependant il est désormais impossible de se maintenir en Portugal : l'insurrection y est générale. Toutes les forces françaises s'élèvent à peine à vingt mille hommes; celles de l'ennemi en offrent près de quatre-vingt mille. Les deux armées conviennent d'une suspension d'armes : elle est bientôt suivie d'un traité connu sous le nom de *convention de Cintra*. On y stipule que les troupes françaises évacueront le Portugal avec armes et bagages; qu'elles ne seront point considérées comme prisonnières de guerre, et qu'à leur retour en France, elles auront la liberté de servir de nouveau. Des bâtimens anglais se-

ront chargés de les transporter dans leur pays, entre Rochefort et Lorient : elles emporteront toute leur artillerie de calibre français. On s'indigna, en Angleterre, d'une pareille capitulation ; on se plaignit amèrement, dans les discussions du parlement, de la foiblesse de sir Arthur Wellesley : cet illustre général fut obligé d'aller se justifier à Londres ; mais il se disculpa facilement. Il exposa franchement que l'armée française inspiroit aux Portugais une grande terreur ; que, poussée au désespoir, elle étoit capable d'exposer ce royaume aux plus grands malheurs, et qu'on n'auroit pu la réduire par la force qu'en versant des torrens de sang. Il étoit évident, en effet, que cette capitulation, toute honorable qu'elle étoit pour l'armée française, étoit d'un immense avantage pour le Portugal, l'Angleterre et l'Espagne : c'étoit le cas de faire un pont d'or à un ennemi redoutable qui consentoit à se retirer.

Si l'on en croit les bruits répandus à cette époque, Junot ne quitta point Lisbonne sans emporter avec lui d'immenses trésors : des Mémoires particuliers, destinés à voir bientôt le jour, nous apprendront de quelle manière une partie de ce riche butin lui fut enlevée par des agens de Napoléon ; mais il est certain

qu'il laissa en mourant un mobilier d'une immense valeur, quoique au-dessous de ses dettes, et que l'on cherche à négocier la vente de la magnifique Bible de Sixte-Quint, ouvrage inappréciable donné par ce souverain pontife au roi de Portugal. De superbes peintures vinrent aussi grossir les richesses de ce genre, dont la France s'embellissoit tous les jours.

Cependant, quelque honorable que fût cette capitulation, les plans de Napoléon n'en étoient pas moins renversés. Plus de Portugal; l'Espagne alloit recevoir comme auxiliaires les armées de la Grande-Bretagne : ce seroit avec elles qu'il faudroit désormais disputer le trône des Bourbons. La péninsule toute entière étoit en conflagration, et l'incendie étoit d'autant plus dangereux, que les brandons en étoient secoués par une multitude aveugle, ignorante et fanatique. L'Espagne présentoit l'image de la France dans ses sanglantes saturnales de 1793. Les juntes provinciales, celles des petites villes et des villages étoient composées, comme nos comités révolutionnaires, d'hommes violens et farouches, incapables de réfléchir et de souffrir ceux qui réfléchissoient. La terreur régnoit en Espagne comme elle avoit régné parmi nous; les plus atroces exécutions en signaloient tous les jours les progrès, et

l'on étoit suspect et frappé de mort toutes les fois qu'on osoit hasarder un doute ou un raisonnement. Lorsque nos soldats isolés tomboient entre les mains de l'ennemi, ils expiroient dans d'horribles supplices. On rapprochoit avec effort des branches d'arbres éloignées, on y attachoit ces malheureux ; on abandonnoit ensuite ces branches à leur mouvement naturel, et elles emportoient avec elles les membres de leurs victimes ; d'autres étoient écorchés ou sciés vivans. C'étoit cette nation embrasée du feu de toutes les passions qu'il s'agissoit maintenant de combattre et de soumettre.

CHAPITRE II.

Traité entre la France et la Prusse. Levée extraordinaire de cent soixante mille hommes. Entrevue d'Erfurt. Lettre de l'empereur de Russie et de Napoléon au roi d'Angleterre pour obtenir la paix. Ouverture du Corps législatif. Entrée en Espagne des premières troupes anglaises.

Buonaparte ne voyoit pas sans inquiétude le danger de sa position; quelques mois suffisoient pour détruire tout son ouvrage. Les mouvemens militaires de l'Autriche lui donnoient de sérieuses inquiétudes; et si, dans le moment où la conquête d'Espagne réclamoit l'emploi de ses armées, il se formoit une nouvelle coalition sur le continent, l'édifice de sa puissance, construit avec tant de peines, cimenté de tant de sang, pouvoit s'écrouler tout à coup. Le cabinet de Londres n'oublioit rien pour lui susciter des ennemis; les rois même qui lui devoient leur couronne se lassoient de son joug.

Napoléon ne s'effraya point; il commença

par s'assurer de la Prusse, en signant une convention avec elle. L'armée de cette puissance devoit se réduire à quarante mille hommes; les forteresses de Stettin, Custrin, Glogau être gardées par des troupes françaises; la garnison de chacune de ces places être de dix mille hommes, entretenus par Sa Majesté prussienne. Sept routes militaires devoient traverser ses Etats; le montant des contributions de guerre étoit évalué à 140 millions, payables à des termes convenus. La Prusse cédoit encore un territoire aux environs de Magdebourg, sur la rive droite de l'Elbe.

Bientôt Napoléon saura s'assurer de la Russie; mais il sent en même temps la nécessité de déployer des forces immenses : il demande au Sénat quatre-vingt mille conscrits sur les classes de 1806, 1807, 1808 et 1809; il en demande autant sur celle de 1810 : c'est une anticipation proscrite par les lois mêmes de la conscription; mais le Sénat, gardien des libertés et de la Constitution, trouve légal tout ce que le maître ordonne; et dans l'excès de son abaissement, il ne craint pas de répéter : *La guerre d'Espagne est politique; elle est juste; elle est nécessaire.* Ainsi l'on dévore en avance les générations, et cent mille hom-

mes iront bientôt s'engloutir dans une terre de désolation; ils périront par le fer de l'ennemi, par les fatigues de la guerre, et sous les couteaux des paysans, qui se font un plaisir féroce de les faire expirer dans les plus horribles tourmens. A leur tour, ces soldats deviendront furieux; ils opposeront violence à violence, et répondront à des atrocités par des atrocités; et comme le principe de cette guerre est exécrable, tout y deviendra exécrable aussi.

Mais Buonaparte ne sait point reculer; jamais les intérêts de l'humanité n'ont prévalu dans son cœur sur ceux de sa politique; il aime à se récrier : *Malheur à tout ce qui se trouve sous les roues de mon grand char politique!* Son plan est arrêté. Ce n'étoit pas assez de s'être assuré de la Prusse, il falloit encore que l'Allemagne entière et le Nord ne pussent lui donner d'inquiétudes. Depuis son entrevue à Tilsitt avec l'empereur Alexandre, ce prince avoit pris de lui la plus haute opinion : son imagination, facile à s'exalter, lui représentoit Napoléon comme un être extraordinaire appelé par le destin à accomplir des choses merveilleuses. Il attachoit à son alliance le prix le plus élevé; il eût craint pour le salut de son propre empire, s'il ne l'avoit pas eu

pour ami. Buonaparte lui ayant proposé une entrevue à Erfurt, afin d'y délibérer sur le bonheur commun de l'Europe, Alexandre accepta avec transport cette généreuse conférence. Napoléon ne voulut point y venir seul; il parut dans cette ville au milieu d'un cortége de rois, tous couronnés de sa main : jamais ni Charlemagne ni les rois d'Orient, dans toute leur pompe, ne s'étoient montrés dans un semblable appareil ; il ne lui manquoit que de les mener, comme autrefois les consuls romains, enchaînés à son char.

C'étoit là qu'au milieu des fêtes et des plaisirs de tous les genres, devoient se décider les destins du continent. Tout y céda à l'ascendant de Napoléon. Nulle voix ne s'éleva en faveur de la famille malheureuse qui venoit de tomber du trône : l'acte de perfidie qui lui avoit enlevé la couronne ne trouva que des panégyristes; et Louis, Joseph, Jérôme, Joachim, devinrent, aux yeux de l'auguste assemblée, les légitimes possesseurs des trônes sur lesquels la force et la trahison venoient de les asseoir. Tous les honneurs, toutes les louanges furent pour l'invincible empereur des Français. Dans les réunions publiques, on observa, non sans quelque surprise, la différence que les autocrates de Russie et de France établi-

rent entre eux et les autres monarques : ils occupoient l'un et l'autre de magnifiques fauteuils, tandis que les rois étoient assis sur de simples chaises, un peu en arrière des deux empereurs. On remarquoit surtout le roi de Wurtemberg, dont la corpulence énorme dépassant beaucoup la largeur de son siége, se trouvoit comme suspendue de chaque côté. Témoin de ces humiliantes distinctions, le soldat qui battoit aux champs à l'arrivée de chaque prince, mesuroit le bruit de son tambour sur la qualité du souverain, et disoit, dans son naïf langage, *ce n'est qu'un roi.* Dans les festins publics, les honneurs étoient également pour Napoléon et l'empereur de Russie, mais pour Napoléon encore plus. Par son ordre, les premiers acteurs du Théâtre-Français s'étoient transportés à Erfurt : on y joua des comédies et des tragédies. Dans l'une de ces pièces, l'acteur ayant prononcé ce vers :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux,

l'empereur Alexandre se tourna vers Napoléon, et s'en fit à lui-même une obligeante et affectueuse application. Ainsi se passèrent dix-huit jours, et l'empereur des Français

quitta ce conseil de rois, bien convaincu qu'il n'avoit à craindre aucun évènement sérieux sur le continent. Mais avant de rompre cette solennelle conférence, les deux empereurs voulurent donner au monde un témoignage de leur bonne volonté pour lui. Napoléon, toujours fidèle à son système de déception, avoit écrit au prince primat que l'objet de l'entrevue d'Erfurt étoit de donner la paix au monde. Pour justifier en apparence cette promesse, les deux empereurs adressèrent ensemble une lettre au roi d'Angleterre, où ils le conjuroient « d'écouter la voix de l'huma-« nité de préférence à celle des passions, et « de chercher avec eux les moyens de conci-« lier tous les intérêts, de garantir aux puis-« sances qui existoient la durée de leur trône « et le repos de leurs sujets. Beaucoup d'Etats, « ajoutoient ces deux princes, ont été boule-« versés; de plus grandes commotions peuvent « encore avoir lieu, et toutes seront contraires « à la politique de la nation anglaise. »

Mais quelle garantie l'Angleterre pouvoit-elle trouver dans les avances de Buonaparte? On ne savoit que trop que, si quelquefois il offroit la paix, ce n'étoit jamais que pour la faire servir ensuite à son agrandissement.

Le cabinet britannique répondit qu'aucun

prince n'étoit plus disposé que le roi d'Angleterre à contribuer à la paix générale; qu'il en avoit plusieurs fois manifesté le sincère désir, mais qu'il ne pouvoit y travailler qu'autant qu'elle seroit compatible avec la tranquillité et la sûreté de l'Europe; qu'il avoit pris des engagemens avec les rois de Sicile, de Suède et de Portugal, ainsi qu'avec le gouvernement espagnol, et qu'il devoit être permis à ces puissances de prendre part aux négociations. Ce n'étoit point là ce que vouloit Buonaparte: il prétendoit que l'on reconnût ce qu'il avoit fait jusqu'à ce jour comme irrévocablement arrêté; car se permettant tout à lui-même, il ne permettoit rien à personne. Ces propositions n'eurent point de suites. De son côté, l'Autriche, inquiète des dispositions des deux princes, envoya auprès d'eux le baron de Vincent, qui déjà avoit suivi Napoléon dans la guerre de Pologne. Cet habile négociateur accomplit sa mission sans bruit: il obtint une audience particulière de chaque empereur, et les quitta après avoir assuré à Napoléon que l'empereur d'Autriche étoit dans les dispositions les plus pacifiques. Ainsi, des deux côtés on essayoit de se tromper. Après quelques échanges insignifians de notes diplomatiques, les négociations cessèrent; toutes choses res-

tèrent dans l'état où elles étoient : et le cabinet de Vienne, malgré ses promesses, continua ses préparatifs de guerre; mais l'isolement où il se trouvoit tranquillisoit Napoléon.

On conçoit facilement qu'une entrevue aussi solennelle que celle d'Erfurt, ne pouvoit pas avoir pour unique objet le plaisir de former une réunion de têtes couronnées; malgré le soin que prirent les deux empereurs de dérober le secret de leurs conférences, on sut bientôt qu'il y avoit été question de partager la domination du continent, la Russie s'appuyant aux Dardanelles, la France poussant ses conquêtes jusqu'aux colonnes d'Hercule. C'étoit ainsi que s'accomplissoit le mot de Buonaparte à l'ambassadeur turc : *Le sultan ne peut jamais avoir rien à craindre de moi; uni à moi, il triomphera de tous ses ennemis* (1).

Il ne suffisoit pas à Napoléon d'avoir des hommes; le Sénat les lui livroit avec prodigalité : il falloit avoir de l'or pour les habiller et les entretenir, et c'étoit le Corps législatif qui l'accordoit. Il l'assembla le 26 octo-

(1) *Voyez* t. VII, p. 9.

bre ; et quoique son cœur fût incapable de la moindre émotion, il lui dit « qu'à la vue de « cette grande famille française, il se sentoit « vivement ému ; que, pour jouir de quelque « bonheur, il lui falloit avant tout l'assurance « que la France étoit heureuse ; qu'il la voyoit « avec satisfaction tranquille et unie ; qu'une « partie de ses armées alloit marcher contre « les armées anglaises ; qu'il regardoit comme « un bienfait de la Providence que l'Angle- « terre eût abandonné ses vaisseaux pour venir « sur le continent se mesurer avec lui. » Il ajouta « que l'empereur de Russie et lui étoient « intimement unis pour la paix comme pour « la guerre, et qu'il étoit indubitable qu'avant « peu il auroit chassé de la péninsule tous ses « ennemis. »

Les gens éclairés en doutoient beaucoup. Mais il aimoit à porter des défis à l'Angleterre ; et dans les provocations qu'il lui faisoit adresser par ses journaux, il ne cessoit de lui dire : *Jetez cent mille hommes sur le continent, et nous les culbuterons dans la mer. Qui pourroit douter,* disoit-il encore, *qu'au 1^er^ janvier les enseignes françaises ne flottent sur les clochers de Lisbonne?* Cependant la Providence, dont il affectoit de bénir les bienfaits, en avoit ordonné autrement.

En ce moment, la plus belle portion de ses armées se détachoit de l'Allemagne, où elle s'étoit signalée par ses victoires, et s'avançoit des extrémités du Nord vers les Pyrénées pour aller venger l'honneur des armées françaises : elle marchoit, en quelque sorte, au milieu des fêtes et sous des arcs de triomphe. Buonaparte n'ignoroit pas que ses soldats eux-mêmes blâmoient la guerre qu'ils alloient faire, et il n'épargnoit rien pour se les attacher. Les officiers avoient ordre de relâcher les liens de la discipline, et les villes de leur prodiguer les fêtes et les festins : mais ils ne se dissimuloient pas les dangers qui les attendoient; et dans l'ivresse des banquets, on les entendoit se dire mutuellement : *Va donc te faire écarteler et couper en morceaux par les paysans d'Espagne.* Chaque jour, en effet, l'insurrection prenoit un caractère plus redoutable; à peine restoit-il une province où elle n'étendît ses fléaux. Tous les Bourbons n'avoient point encore quitté l'Espagne; outre le cardinal de ce nom, on comptoit encore don Pédro de Bourbon, neveu de Charles IV. Charlotte, sœur de Ferdinand, épouse du prince régent de Portugal, conçut le projet de l'appeler au trône; et de l'extrémité de sa retraite à Rio-Janeiro, elle adressa aux Espa-

gnols une proclamation où elle déclaroit nulles les renonciations faites à Bayonne, établissoit ses droits à la couronne, réclamoit l'honneur de la conserver en dépôt jusqu'à ce qu'elle pût la remettre en des mains dont les droits étoient meilleurs.

Mais cette proclamation n'eut aucune suite. Les excès de l'anarchie avoient forcé les juntes provinciales à se réunir pour créer une junte supérieure, centre de gouvernement : elle fut établie à Aranjuez, sous le nom de *junte centrale*, et composée de trente-six membres. On étouffa la proclamation de la princesse Charlotte, et les Espagnols en eurent à peine quelque connoissance. On avoit négocié avec l'Angleterre, qui la première avoit offert des hommes, des armes, de l'argent. Ses soldats, après avoir franchi les frontières du Portugal, s'apprêtoient à intervenir dans la grande lutte entre l'armée française et l'armée patriotique insurgée. Une nouvelle campagne alloit s'ouvrir, et Napoléon se disposoit à en diriger lui-même les opérations.

CHAPITRE III.

Arrivée de Napoléon en Espagne. Prise de Burgos. Batailles d'Espinosa et de Tudela. Passage du Sommo-Sierra. Reddition de Madrid. Succès de l'armée française sur divers points de la péninsule. Retraite de l'armée anglaise. Nouvelle convention de Berlin.

Plein de confiance en lui-même, soutenu de quatre-vingt mille hommes de vieille troupe qui venoit se joindre à lui, Napoléon ne doutoit pas qu'avec de pareilles forces, il ne parvînt promptement à replacer la couronne sur la tête de son frère : il brûloit d'ailleurs du désir de se mesurer avec les Anglais, et se rappeloit avec orgueil les victoires que nos généraux avoient remportées, quelques années auparavant, sur le duc d'York.

Déjà les Espagnols avoient gâté leur position : s'ils avoient su profiter de leurs premiers avantages ; s'ils étoient venus attaquer les Français dans leurs positions de l'Ebre, il est probable qu'ils les eussent forcés à

rétrograder jusqu'à Bayonne. Leur lenteur accoutumée les perdit ; ils consumèrent un temps précieux à réunir leurs forces, à les organiser, à délibérer. Ils avoient la supériorité du nombre : leurs soldats étoient remplis de confiance, d'enthousiasme et de patriotisme ; mais ils savoient rarement agir à propos. Buonaparte profita de leurs fautes. Soixante mille hommes défilèrent par Bayonne ; dix mille se rendirent en Catalogne, sous les ordres du général Gouvion-Saint-Cyr ; les maréchaux Ney, Soult, Lefebvre, Victor, Bessières, Mortier, se mirent à la tête de différens corps, et Napoléon prit lui-même le commandement en chef.

Le 31 octobre, le général Blake, que le marquis de la Romana avoit joint avec dix mille hommes, se décida à attaquer le maréchal Lefebvre. Les Espagnols montrèrent beaucoup de résolution ; mais ils laissèrent à l'ennemi le temps de recevoir les renforts que lui amenoit le maréchal Victor. Il attaqua à son tour, et remporta sur eux une victoire complète à Espinosa. Vingt mille insurgés y perdirent la vie ou la liberté ; dix officiers-généraux couvrirent de leurs corps le champ de bataille ; cinquante canons et un matériel immense demeurèrent le prix de la

victoire. Cette bataille avoit eu lieu le 12. Deux jours auparavant, le maréchal Soult avoit culbuté et dispersé un corps d'insurgés, commandé par le marquis de Belvedere, jeune homme encore sans expérience, et qui ne tint pas un instant. La déroute fut si prompte, que vainqueurs et vaincus entrèrent pêle-mêle à Burgos. Buonaparte y passa quelques jours, et se remit en marche pour Madrid. Saint-Ander fut promptement occupé.

Mais il falloit combattre les généraux Castanos et Palafox, qui occupoient Tudela : le premier, avec l'armée d'Andalousie, qu'avoit illustrée la capitulation de Baylen ; le second, sorti de Sarragosse, dont la défense lui acquit depuis une si haute célébrité. Tudela est une charmante ville du royaume de Navarre, située dans une plaine fertile, au milieu de vignobles qui produisent d'excellens vins : elle a un château sur la rive droite de l'Ebre, où ce fleuve commence à porter bateaux. Le maréchal Lannes attaqua le premier l'armée d'Andalousie, qui formoit la gauche de la ligne de bataille : elle soutint le feu avec un grand courage, et résista long-temps. Mais la gauche ayant plié, Castanos craignant d'être enveloppé par la nombreuse cavalerie des Français, abandonna le champ de bataille. Cette

victoire étoit décisive pour la campagne ; elle assuroit la route de Madrid. Les Espagnols y perdirent mille hommes tués ou noyés, trois mille prisonniers et trente pièces de canon. Les généraux Maison et Pactod s'étoient distingués à l'affaire d'Espinosa : celle-ci fit le plus grand honneur au général Joseph Lagrange. Satisfait de l'avantage de sa position, Buonaparte dirigea le maréchal Moncey sur Sarragosse, chargea le maréchal Soult de contenir les généraux la Romana et Blake, qui menaçoient sa droite, et ordonna au maréchal Victor d'attaquer la position de Sommo-Sierra, défendue par neuf à dix mille hommes que commandoit le général Saint-Jean. Les Espagnols regardent le Sommo-Sierra, qui sépare les deux Castilles, comme une position inexpugnable ; et suivant l'expression d'un historien témoin oculaire du combat ; les Grecs n'avoient pas pour leurs Thermopyles plus de respect que les Espagnols pour ce défilé. Mais les Français étoient accoutumés à enlever des positions bien autrement redoutables. A travers les montagnes dont la chaîne forme le Sommo-Sierra, se prolonge un grand chemin dont le point le plus élevé est dominé par deux plateaux, et les deux pentes défendues par d'autres montagnes d'une moindre

hauteur. Cette position bien fortifiée pourroit arrêter quelque temps une armée ; mais il faudroit des forces nombreuses pour la garder, et les Espagnols n'avoient que trois mille hommes de troupes de ligne ; le reste étoit composé de volontaires levés précipitamment à Madrid. Leurs ingénieurs, peu habiles, n'avoient pas su profiter des avantages du terrain. L'infanterie du maréchal attaqua hardiment la montagne, en tourna les défenses, et mit en fuite les soldats qui les gardoient. La cavalerie survint, et acheva la déroute. Les bulletins de Buonaparte ont décrit cette action avec toutes les couleurs du roman : « Une charge « de cavalerie, disent-ils, commandée par le « général Montbrun, à la tête des lanciers po« lonais, décida l'affaire. » Les Polonais, à la vérité, attaquèrent de front quelques bataillons placés avantageusement dans cette gorge, et soutenus par une batterie de canons ; deux fois ils furent ramenés ; à la troisième, l'ennemi céda. De quatre-vingts chevaux dont se composoit cette troupe de braves, neuf seulement restèrent debout. M. Philippe de Ségur, qui commandoit l'escadron de service chargé de cette attaque, fut rapporté percé, lui et ses habits, de dix balles. Napoléon s'étoit tenu au feu ; les boulets et les balles l'avoient sou-

vent dépassé. Mais on convient que cette affaire ne coûta que cinquante hommes tués et cent prisonniers; que la fuite de l'ennemi fut si rapide, qu'on ne lui fit pas deux cents prisonniers. Les Espagnols, qui s'étoient regardés jusque-là comme invincibles, furent frappés de stupeur; ils ne pouvoient concevoir que le Sommo-Sierra eût été enlevé sans quelque cause extraordinaire : à défaut d'un maléfice de l'enfer, ils n'y virent qu'une noire trahison, et massacrèrent leur général, le brigadier Saint-Jean. L'Espagne ressembloit alors à la France en 93 : tout échec ne provenoit, aux yeux de la multitude, que d'une trahison; on commettoit des meurtres, et les lois se taisoient.

Bientôt la terreur se répandit à Madrid. On pouvoit défendre cette capitale; mais quel avantage en eût-on retiré? Elle eût succombé plus tard, et avec un désastre irréparable. Cependant le peuple, dans le premier accès de son aveugle fureur, avoit dépavé les rues, élevé des barricades, fortifié les portes, et se disposoit à imiter Sarragosse, dont nous aurons bientôt occasion de parler. La junte centrale, en quittant Aranjuez pour se réfugier à Séville, avoit prescrit de défendre la place jusqu'à la dernière extrémité; mais Buona-

parte ne vouloit pas détruire la capitale de son frère. Arrivé devant cette ville, il se conduisit avec une extrême modération. On ne tira pas un seul boulet directement sur la ville; pas une maison ne fut endommagée. La place ayant été sommée de se rendre, les chefs qui y commandoient firent dire secrètement qu'ils n'avoient aucune autorité, que c'étoit la populace seule qui gouvernoit. Des furieux venoient, en effet, de briser sur le pavé les membres du marquis de Péralès, et de s'en disputer les lambeaux. Enfin, le général Morla et d'autres hommes, plus sages que la multitude, parvinrent à la calmer, et la ville se rendit le 4 décembre. La nuit précédente fut employée à faire sortir tous les Espagnols qui ne voulurent pas rester avec les Français. Buonaparte étoit à Chamartin, château appartenant à la duchesse de l'Infantado, construit avec une rare élégance, mais où l'on avoit oublié les cheminées, parce qu'il ne devoit être habité que dans les plus beaux jours de l'année.

Buonaparte annonça ses intentions par une proclamation menaçante. Il déclaroit que si l'Espagne persistoit à méconnoître le roi Joseph, il la traiteroit en pays conquis, et disoit avec orgueil : « Je mettrai la couronne « sur ma tête, et je saurai la faire respecter.

« Dieu m'a donné la force et la volonté néces-
« saires pour surmonter tous les obstacles. »

Mais ce n'étoit pas Dieu qui lui avoit inspiré le noir dessein d'attirer les membres de la famille royale à Bayonne pour les dépouiller de leur couronne. Dans les accès de sa colère, il lui échappoit quelquefois de dire : « Si mon « frère ne règne pas sur les Espagnols, il ré- « gnera sur les Espagnes. » En prenant possession de Madrid, il exigea que les trente mille chefs de famille fissent serment *devant l'autel d'obéir à leur nouveau roi de tout leur cœur, sincèrement et sans restrictions mentales ;* que les prêtres s'engageassent à propager les mêmes sentimens dans leurs instructions, et les savans dans leurs écrits. Il ne restoit à la capitale d'autre parti que d'accepter les conditions du vainqueur : on ouvrit aussitôt des registres dans tous les quartiers, afin d'y inscrire le nom des citoyens. Avant cette formalité, on célébra une messe solennelle dans chaque paroisse; le Saint-Sacrement fut exposé, et ce fut au milieu de ces pieuses et saintes cérémonies que vingt-huit mille six cents chefs de famille prêtèrent, des lèvres, le serment exigé d'eux.

Dans toutes les villes et les gros bourgs qui n'étoient point occupés par les armées insurgées, on ouvrit de pareils registres, et le

même engagement fut pris non seulement par les citoyens, mais par les religieux et les prêtres. Des députations en apportèrent à Madrid les procès-verbaux.

Tandis qu'on s'occupoit de ces formalités, Napoléon marcha à de nouvelles victoires; et ce ne fut qu'à Valladolid qu'il reçut les nouveaux hommages et les sermens de la municipalité de Madrid, du conseil d'Etat, de ceux des Indes, de la marine, de la guerre, des finances, du commerce. Tous le conjuroient instamment de leur rendre le roi Joseph. Napoléon répondit avec beaucoup plus de calme qu'auparavant. Il avoit annoncé, en quittant Madrid, que la part de la vengeance étoit faite; qu'il avoit satisfait à ce qu'il se devoit à lui-même et à la grande nation qu'il commandoit; que les Bourbons ne pouvoient plus régner en Europe; qu'il ne connoissoit point d'obstacle qui pût résister à ses volontés; il répéta ce discours : « Aucune puissance, dit-il, ne peut « exister sur le continent, influencée par l'An- « gleterre. Les armées anglaises! je les chas- « serai de la péninsule. Je pourrois garder l'Es- « pagne pour moi, et la faire gouverner par « autant de vice-rois qu'il y a de provinces; « cependant, je ne refuse pas de céder mes « droits de conquête au roi : il rentrera bien-

« tôt dans vos murs, et vos neveux me béni-
« ront comme le régénérateur de leur patrie,
« et placeront au nombre des jours mémora-
« bles ceux que j'aurai passés parmi vous. »

Déjà ses décrets avoient prononcé la suppression du conseil de Castille, de l'inquisition, des droits féodaux, des barrières de l'intérieur, et réduit les couvens à un tiers : il se flattoit que la Constitution qu'il avoit donnée précédemment, et ces décrets d'un caractère si populaire, lui gagneroient la nation, et produiroient sur elle le même effet que sur les Français au temps de la révolution. Mais la péninsule étoit loin d'être, en 1808, ce que la France étoit en 1789. Les dîmes, les droits féodaux, la domination des prêtres, faisoient partie des mœurs publiques. Les couvens paroissoient au peuple d'institution divine; y toucher étoit, suivant ses préjugés, s'attaquer à la religion elle-même. Ces élus des nations qui partout s'élèvent au-dessus des préjugés par leurs lumières et le bienfait de la civilisation, n'étoient pas assez nombreux pour dominer la multitude : ils parloient au nom de la raison et de l'humanité; mais les moines parloient au nom du Ciel et de la religion, et leur autorité avoit bien plus de force. Il faut dire ici qu'on ne trouva dans les caisses de

l'inquisition que 750,000 liv. : ses prisons ne renfermoient personne.

Le roi Joseph rentra dans sa capitale le 22 de janvier. Son retour fut célébré à l'église royale de Saint-Isidore par une messe solennelle et le chant d'un *Te Deum*. Toutes les autorités civiles et ecclésiastiques vinrent à son palais lui présenter le tribut de leurs respectueux hommages ; la ville de Madrid fut illuminée, et le 2 février elle ordonna une fête particulière au théâtre de *los Cagnos*. Le roi ayant promis de l'honorer de sa présence, on décora sa loge d'emblêmes qui exprimoient l'amour de la paix et la fidélité. Les ornemens étoient surmontés de cette légende :

Vive, senor; felix, reina y perdona.
« Vivez, sire; soyez heureux, régnez et pardonnez. »

La ville de Madrid, en se rendant au vainqueur, n'avoit été affligée que par un seul acte de rigueur, et cet acte étoit tombé sur un Français. Le duc de Saint-Simon, ancien membre de l'Assemblée constituante, et grand d'Espagne, avoit d'abord servi contre la France, et ensuite pour elle, dans les rangs de l'armée espagnole qui étoit entrée en Portugal comme alliée des Français : fidèle à la dynastie des

Bourbons, il s'étoit joint depuis à l'armée des insurgés, et s'étoit flatté, dans le cas où il tomberoit entre les mains des Français, d'être traité comme Espagnol. Mais Napoléon avoit d'autres principes; il ne vit dans le duc de Saint-Simon qu'un Français portant les armes contre son pays; il le traduisit devant une commission militaire, et le fit condamner à la peine capitale. Ce guerrier, déjà blanchi par les années, avoit une fille, nouvelle Antigone, qui consoloit sa vieillesse par les soins les plus tendres; elle courut aux pieds de Napoléon, les arrosa de ses larmes, fut puissamment secondée par le maréchal Berthier, les généraux Laubardière et Sébastiani, et obtint la grâce de son père. Il fut envoyé prisonnier dans la citadelle de Besançon, où il resta plusieurs années.

Quand Buonaparte disoit aux habitans de Madrid : « J'aurois pu garder ma conquête « pour moi, et vous faire gouverner par autant « de vice-rois que l'Espagne compte de provin- « ces, » il n'exprimoit qu'une pensée qu'il avoit eue. A mesure qu'il s'avançoit en Espagne, il étoit frappé davantage de la beauté de ce pays; il étoit fâché de le laisser à un autre, et plus d'une fois il en avoit exprimé le regret dans des conversations particulières. Les deux frè-

res étoient loin d'être toujours d'accord; Joseph se sentoit humilié de ne jouer dans ce grand drame qu'un rôle inférieur, de n'être qu'un roi de nom.

Buonaparte, dont le cœur n'étoit pas exempt d'un penchant à l'avarice, voyoit avec peine qu'il falloit pourvoir à tout par ses propres ressources; entretenir, payer, nourrir les armées avec l'argent de France, qu'il appeloit le sien. Il ne se dissimuloit pas que si pour le moment il pouvoit, en plaçant son frère sur le trône, disposer de l'Espagne à son gré, un peu plus tard elle aspireroit à l'indépendance; et Joseph lui-même pouvoit se lasser de n'être qu'un préfet du grand empire français. Il est difficile de dire ce qu'eût fait Napoléon, si des évènemens de la plus haute gravité ne l'eussent forcé d'abandonner l'Espagne.

Buonaparte avoit besoin de toute son activité et d'une résolution insurmontable comme la sienne, pour faire face aux obstacles innombrables qui retardoient les progrès de son ambition. Il fallut combattre et détruire à Taraçonna, près d'Aranjuez, un corps d'Espagnols échappés de Tudela. Le maréchal Gouvion-Saint-Cyr, qui commandoit en Catalogne, étoit sans cesse sous les armes: le

16 et le 21 décembre, il se signala dans les combats de Llinas, San-Feliu, Molino-del-Rey, et sur le Llobregat.

Dans le même temps, sir David Baird arrivoit à Astorga, à la tête d'un corps anglais : celui de la Romana n'étoit pas détruit ; il avoit encore dix mille hommes de bonnes troupes et autant de recrues. Le général Moore s'avançoit du Portugal par Salamanque, pour se joindre à eux, et réunir les forces de la Galice et des Asturies. Leur plan étoit d'établir la guerre au sein même des Castilles, et s'interposer entre Napoléon et la France, pour lui en couper la retraite ; mais l'ennemi, qu'ils avoient en tête, n'étoit pas facile à surprendre. Instruit lui-même de la marche des Anglais, il avoit essayé de les attirer en avant, en leur faisant donner des avis officieux et l'invitation de secourir Madrid. Son projet étoit de les tourner, et de leur couper la retraite du côté de la mer. Ses dispositions étant faites, il part lui-même de Madrid, et court au devant des Anglais. Il ne laisse dans la capitale que quatre mille hommes ; mais il y laisse aussi la terreur de son nom, qui seul valoit une armée. La saison étoit rigoureuse ; on étoit au 22 décembre ; la terre étoit couverte de neige. Il falloit gravir les hautes montagnes de la Castille, y faire

passer de l'artillerie, faire marcher de la cavalerie sur des sentiers glacés; elle se mit à pied, et Napoléon marcha lui-même comme un simple fantassin. Plusieurs chevaux tomboient et se brisoient les jambes. Le dégel étant survenu, on fut obligé de s'arrêter; l'artillerie ne pouvoit ni avancer ni reculer. Mais Napoléon s'en fioit à son étoile; elle ne le trahit pas : le froid survint, et l'on reprit cœur.

Le général anglais Moore, officier d'une grande habileté, comprit sans peine le danger de se porter en avant : il avoit, depuis longtemps, étudié la tactique de Buonaparte; il sentit qu'il n'avoit pas un moment à perdre pour ne pas être tourné, et commença sa retraite sur Benavente. Il quitta bientôt cette position, où il laissa son arrière-garde sous les ordres de lord Paget. La cavalerie de Bessières et le corps de Ney marchoient en avant; les chasseurs à cheval de la garde impériale, emportés par leur ardeur accoutumée, traversèrent imprudemment la rivière de l'Esla, croyant n'avoir affaire qu'à quelques postes destinés à protéger les traîneurs; mais profitant de leur méprise, le général anglais fondit sur eux avec toute sa cavalerie, les mit en désordre, et fit prisonnier le général Lefebvre, qui les commandoit. Cet échec n'avoit rien

d'humiliant pour eux ; mais leurs camarades s'en égayèrent, parce que ces chasseurs, depuis qu'ils avoient battu à Austerlitz la garde impériale russe, jouoient les héros.

L'armée anglaise continuoit sa retraite en pillant le pays qu'elle étoit venue défendre, mais qui la nourrissoit mal. Sir John Moore ayant quitté successivement Benavente et Astorga, Buonaparte, qui le suivoit de près, établit dans cette dernière ville son quartier-général, le 1^er^ janvier 1809, année qui devoit apporter de grands changemens dans sa fortune. Bientôt il se convainquit qu'il n'étoit plus possible de cerner les Anglais, et de les mener prisonniers en France à la suite de son char de triomphe, et chargea le maréchal Soult de les pousser dans la mer. Le 3 janvier, les Français attaquèrent l'arrière-garde anglaise, qui venoit de quitter Villa-Franca. Une vive fusillade s'étant engagée entre les deux corps sur un terrain désavantageux, le général Colbert reçut un coup mortel : c'étoit un officier d'un rare mérite, et que Buonaparte regretta sincèrement. On racontoit que, quelques jours auparavant, Napoléon passant la revue, lui avoit dit : « Vous êtes un de mes plus braves officiers ; « vous me l'avez prouvé en Italie et en Alle- « magne. Je vous dois des récompenses, et

« vous les recevrez dans peu. » Et l'on ajoutoit que le jeune colonel lui avoit répondu : « Sire, je prierai Votre Majesté de se hâter ; « car, quoique je n'aie que trente ans, je me « sens déjà très-vieux. »

Les Français, repoussés d'abord par les Anglais, ne tardèrent pas à prendre leur revanche, et firent mettre bas les armes à un bataillon entier d'Espagnols.

Deux jours après, le général anglais s'arrêta à Lugo ; le maréchal Soult le suivit. Les deux armées se mirent en bataille, mais sans en venir aux mains : elles s'observèrent ainsi successivement, les Anglais se retirant toujours, les Français les suivant. Le 16 janvier, sir John Moore étoit sur les hauteurs de la Corogne, le maréchal Soult occupant les hauteurs opposées. Comme les deux armées désiroient d'en venir aux mains, l'action s'engagea avec une ardeur égale et une rare intrépidité. On eut à regretter, de chaque côté, mille à douze cents hommes ; mais la perte des Anglais fut bien plus sensible par la mort de leur général, qui eut l'épaule fracassée d'un boulet de canon. Sir David Baird, grièvement blessé, fut obligé de se retirer, et le commandement resta au général Hope, qui fit embarquer l'armée pendant la nuit. Les Anglais s'attribuèrent les

honneurs de la victoire; les Français la réclamèrent. Ainsi finit la première campagne de l'armée britannique : elle ne répondit pas à ce que le cabinet anglais s'en étoit promis; mais elle apprit à nos soldats qu'ils avoient des rivaux dignes d'eux, et changea les idées de Buonaparte à l'égard de l'ennemi. Soult ne put s'opposer à l'embarquement des Anglais : ils remontèrent sur leurs vaisseaux à la Corogne, après avoir perdu, outre leur général, une partie de leurs équipages et plusieurs pièces d'artillerie de campagne. Le général français entra après eux dans la place; et dix jours après, il étoit maître du Ferrol, où il trouva d'immenses magasins, seize cents pièces de canon, et, dans le port, huit vaisseaux, trois frégates, et plusieurs autres petits bâtimens. Les Anglais attribuèrent cette conquête à la trahison des autorités supérieures; mais ils étoient haïs; et forcés de choisir un maître, les habitans leur avoient préféré les Français.

CHAPITRE IV.

Siége de Sarragosse. Défense héroïque et prise de cette ville. Nouveaux succès de l'armée française. Affaires des colonies et du continent. Seconde expédition en Portugal.

De toutes les provinces d'Espagne, la plus belliqueuse, la plus active, la plus disposée à l'indépendance est la Catalogne. Quand elle apprit la chute de Godoï et l'élévation du prince des Asturies au trône, elle en poussa un cri de joie; et dans l'enthousiasme dont elle étoit animée, elle offrit au jeune roi une levée de cent mille hommes. Les autres provinces ne tardèrent pas à rivaliser d'ardeur avec elle. Si, mieux inspiré, plus courageux, mieux conseillé, Ferdinand eût senti tout ce que l'amour de ses sujets lui donnoit de puissance, il eût profité de ces généreux mouvemens; il eût entrepris d'affranchir son pays et son trône du joug de ses oppresseurs, et de rejeter au-delà des Pyrénées cet ennemi perfide qui lui avoit déjà ravi une partie de ses citadelles; il auroit senti qu'une armée de

cent mille hommes et le vœu unanime de son peuple, étoient des arbitres plus sûrs entre son père et lui qu'un Buonaparte : mais séduit par le prestige qui fascinoit une partie de l'Europe, accoutumé à le regarder comme un homme d'une nature supérieure, incapable de s'élever au-dessus des évènemens, et de prendre une résolution par lui-même, il oublia qu'il étoit roi ; il aima mieux chercher un protecteur chez l'étranger qu'au milieu de son peuple, et déposer sa couronne aux pieds de Napoléon que de la placer d'une main ferme sur sa tête, en bravant ceux qui oseroient la lui disputer. Mais à quel homme est-il donné de montrer un pareil caractère ? Ses amis les plus éclairés prévirent en vain les maux que sa foiblesse pouvoit attirer sur leur patrie ; leurs remontrances furent inutiles. Triste sort des peuples dont les chefs, dépourvus de force, de lumières et de prévoyance, sont plus propres à recevoir des ordres qu'à en donner !

Lorsque, portant la peine de son imprudence et des funestes conseils de ses courtisans, Ferdinand eut perdu le sceptre et la liberté, l'Arragon partagea le dévouement de la Catalogne, et fut le premier à recourir aux armes. A sa tête étoit un homme d'une âme

élevée, d'une haute capacité, d'un courage indomptable, un homme dont le nom est devenu immortel, le général Palafox.

Il s'étoit rendu avec le prince à Bayonne; mais lorsqu'il vit qu'il ne s'agissoit pas pour Buonaparte de jouer le rôle de médiateur, mais celui de ravisseur, alors, indigné d'une si noire perfidie, il courut au milieu de ses braves et fidèles compatriotes, les félicita d'avoir su préserver des rapines de l'ennemi une immense quantité d'armes, d'artillerie, de munitions de toute espèce, et surtout d'avoir gardé les mœurs, la religion et les antiques coutumes de leurs ancêtres : il leur promit de consacrer sa fortune et sa vie au service de sa patrie, de son roi; déclara, en leur nom, que l'empereur des Français, tous les individus de sa famille, tous les officiers de son armée, étoient responsables sur leur tête de la vie de tous les membres de la famille royale espagnole, et qu'il ne seroit fait aucun quartier à tout soldat qui commettroit un meurtre : il invita chaque province à se choisir un lieutenant-général, dont les différens chefs inférieurs recevroient les ordres. De concert avec la junte de Séville, il dressa un plan d'attaque et de défense, recommanda d'éviter tout engagement général, et de s'attacher uniquement à

une guerre de postes ; de s'embusquer dans les défilés et les montagnes, et de harceler sans cesse l'ennemi par des attaques isolées et inattendues.

Sarragosse étoit une place d'une trop haute importance pour que l'armée française ne cherchât point à s'en assurer : située entre les Pyrénées et l'intérieur de l'Espagne, elle pouvoit ou arrêter ou intercepter la marche des Français. Après la défaite du général Castanos à Tudela, le maréchal Moncey reçut l'ordre d'attaquer cette place. Cinquante mille hommes s'y étoient réunis pour la défendre, en y comprenant les paysans, qui, laissant leurs travaux, étoient venus de toutes les campagnes voisines partager le danger commun et sauver la patrie : tous ces hommes étoient également exaltés par l'enthousiasme religieux et patriotique ; tous ils étoient résolus de périr plutôt que de poser les armes. Après vingt siècles, on voyoit renoître cet esprit de résolution et de généreux désespoir qui avoit immortalisé les noms de Numance, de Sagonte, de Calahorra. Le maréchal Moncey essaya d'abord les voies de conciliation ; la place ne fut point investie complètement. On vouloit que les habitans connussent les évènemens de la campagne, la défaite des leurs, les victoires de

l'ennemi : mais rien ne put changer leur invincible résolution ; ils paroissoient déterminés à rester seuls debout sur les ruines de leur patrie ; ils avoient élevé des retranchemens sur les hauteurs qui dominoient leur ville. Le général Suchet et le général Gazan ayant essayé de les enlever, les canonniers se firent hacher sur leurs pièces ; les soldats périrent presque tous au poste qu'ils occupoient, après avoir vendu chèrement leur vie. Jamais les Français n'avoient trouvé d'ennemis plus obstinés. *Vaincre ou mourir* n'étoit plus un vain mot démenti presque aussitôt que prononcé ; c'étoit une résolution irrévocable et désespérée.

Le maréchal Moncey étoit trop modéré pour une guerre de ce genre ; il se retira. Mais le projet de s'assurer de Sarragosse ne fut point abandonné : au mois de janvier suivant, on confia le siége à Junot, général d'une activité sans égale, audacieux jusqu'à la témérité, ne reculant devant aucun moyen d'assurer la victoire et de triompher de l'ennemi. Alors la guerre devint terrible ; la garnison n'eut plus le temps de respirer ; chaque instant amenoit une nouvelle attaque : il fallut combattre la nuit comme le jour ; les portes étoient incessamment attaquées ; les bombes tombant sur la ville, au milieu des ténèbres

de la nuit, redoubloient les horreurs du siége. Pour signaler son arrivée, le général fit attaquer le couvent retranché de Saint-Joseph, et réussit à s'en emparer; mais la victoire lui coûta cher. Palafox n'avoit ni moins de résolution ni moins d'audace que lui; il faisoit des sorties inattendues, et portoit le désordre dans le camp des assiégeans: à peine avoient-ils élevé quelques ouvrages, qu'ils étoient détruits. Quoique Junot eût avec lui des officiers de génie très-habiles, Palafox se jouoit souvent de leur expérience, et mettoit en défaut leur habileté. Quelquefois les Français parvinrent à pénétrer dans l'intérieur de la ville; mais ils y trouvoient des ennemis si déterminés et si nombreux, qu'il leur étoit impossible de se maintenir sur le terrain qu'ils avoient conquis au prix de leur sang. Les femmes, les enfans rivalisoient d'ardeur et de fanatisme: les unes avec leurs époux, les autres avec leurs pères, bravoient le feu de l'ennemi, se précipitoient au milieu de la mêlée, ou portoient aux combattans des rafraîchissemens, pansoient les blessés, et leur prodiguoient, comme autrefois les femmes scythes, les encouragemens et les exemples. Chaque jour, Junot perdoit beaucoup de monde; chaque jour, Palafox se distinguoit

par quelque nouvelle entreprise. Buonaparte s'irritoit, et sentoit la nécessité de confier cette grande entreprise à un général qui réunît à l'audace de Junot les qualités d'un grand capitaine. Il fit choix du maréchal Lannes, devenu depuis le duc de Montebello. En même temps, il donna ordre au maréchal Mortier (duc de Trévise) de protéger le siége avec sa division. Sarragosse n'étoit point une ville fortifiée; elle n'avoit d'autres murailles que celles qui forment l'enceinte ordinaire des villes de l'intérieur : elle n'avoit à opposer aux assiégeans que ses maisons de brique et ses rues étroites et tortueuses; mais les maisons les plus exposées aux attaques de l'ennemi étoient bastinguées. Chaque habitation étoit une petite forteresse; il falloit les enlever les unes après les autres, et précipiter leurs ruines sur les cadavres de leurs habitans. Quatre corps de mine jouoient à la fois. L'ennemi opposoit mineurs aux mineurs; mais, moins habile que les Français, ou il avançoit peu, ou ses travaux, promptement découverts, ne servoient qu'à multiplier les victimes. Les ouvriers y périssoient presque tous. A mesure que les assiégeans avançoient, ils se logeoient sur les débris des maisons, et s'introduisoient de ruines en ruines dans le cœur

de la ville. Bientôt la disette, la fatigue, les privations de tous les genres, amenèrent le fléau de la famine et de la maladie. Les malheureux Espagnols pouvoient à peine soutenir leurs armes ; mais ils ne les abandonnoient pas. Les prêtres et les moines les animant par leurs prédications et leur propre exemple, leur montroient dans les cieux la couronne du martyre, au défaut de la palme de la victoire. Enfin, lorsque la ville n'offrit plus qu'un amas de ruines et de cendres ; que vingt mille Espagnols eurent payé de leur vie leur héroïque amour pour leur pays ; que cette malheureuse cité n'eut plus pour défenseurs que des spectres prêts à descendre au tombeau, que des cadavres encore debout, et que l'indomptable Palafox, exténué par la fatigue et la maladie, ne fut plus en état de diriger sa défense, le château se rendit à discrétion. Le respect pour le malheur et pour l'éclat des vertus guerrières, méritoit des égards : Palafox n'en obtint aucun ; ce héros de la fidélité fut envoyé prisonnier à Vincennes, où il resta captif jusqu'en 1814. Buonaparte exerça envers ce héros une vengeance indigne de lui : il le fit insulter dans ses journaux ; et calomniant son noble caractère, il osa lui reprocher de manquer de bravoure, et de ne s'être jamais

montré au poste du danger. Et pourquoi donc tant d'efforts contre un ennemi sans valeur?

Il avoit dit, à Bayonne, qu'un pays couvert de moines étoit promptement vaincu; il apprit alors ce que peut le clergé sur un peuple dont la religion est exaltée jusqu'au fanatisme, et qui regarde les ministres des autels comme les interprètes du Ciel, et ses oracles sur la terre. Dans ce siége mémorable, on vit les moines eux-mêmes marcher à la tête des soldats et des citoyens, les exhorter au nom du Dieu vivant, partager leurs dangers, célébrer pour eux les saints mystères, et les consoler au moment où ils rendoient le dernier soupir, par leurs prières et l'espoir d'une meilleure vie. Buonaparte ignoroit-il quels prodiges de valeur l'esprit religieux avoit opérés au sein même de la France, dans cette héroïque Vendée dont le nom vivra éternellement comme celui de Sarragosse? Avant le général Palafox, l'évêque de Saint-Ander avoit donné l'exemple de l'intrépidité et du dévouement : il avoit appelé aux armes tous les patriotes de la Biscaye; il avoit fait des levées; il s'étoit mis à leur tête; il avoit combattu et refoulé en France les détachemens qu'on avoit envoyés contre lui; il avoit uni à tout le zèle de la prédication toute l'ardeur d'un guerrier. Le pape lui-même,

comme on le verra bientôt, ne s'étoit pas oublié.

La défense obstinée de Sarragosse, et la destruction de cette grande ville, loin d'abattre le courage des Espagnols, n'avoit fait que les enflammer davantage; mais il leur manquoit ce que les Anglais-Américains avoient eu le bonheur de trouver, un Washington. Toutes leurs opérations guerrières étoient ou lentement ou mal combinées. Chaque jour, quelque nouvelle victoire illustroit les armes françaises. Le 25 février, Vals, village à trois lieues de Tarragone, fut témoin de leur triomphe : un corps considérable de troupes espagnoles fut attaqué et mis en déroute par le maréchal Gouvion Saint-Cyr, ayant sous ses ordres le général Souham. Après un combat opiniâtre, l'ennemi perd toute son artillerie, et cependant les Français n'ont fait usage que de la baïonnette. Alors on vit plusieurs cités, vaincues par la terreur, ouvrir leurs portes : Sarragosse elle-même, cette ville héroïque abattue par le malheur, implora la clémence de son nouveau souverain, lui jura fidélité, et lui promit désormais autant de dévouement à sa cause qu'elle en avoit montré pour celle de Ferdinand. Tout commençoit à céder à l'invincible étoile de Napoléon : le droit mal-

heureux s'abaissoit devant la force triomphante, et déjà l'armée française s'apprêtoit à reporter dans les provinces de Portugal ses enseignes victorieuses.

Mais, au milieu de ces triomphes, un ennemi redoutable s'apprêtoit à faire une grande diversion : ce cabinet d'Autriche, qui avoit protesté à Erfurt de ses dispositions pacifiques, ne dissimuloit plus ses desseins. Buonaparte crut devoir abandonner la péninsule. Lorsqu'il y étoit entré, les ennemis qu'il avoit laissés dans l'intérieur s'étoient flattés qu'il y trouveroit le terme de ses usurpations; que, du sein d'une nation exaltée, sortiroit un vengeur de l'humanité, car c'étoit ainsi que les plus exaltés s'exprimoient. Ses amis n'étoient pas sans anxiété; car, à défaut d'un fanatique, une balle pouvoit l'atteindre, un boulet le renverser. Lorsqu'il en sortit, on imagina qu'il avoit reçu de salutaires avis, et qu'il cédoit beaucoup plus à la crainte du stylet espagnol qu'à celle de l'épée du prince Charles. Le ministre de la police, quoique veillant sur ses jours jusqu'au sein de la péninsule, partageoit lui-même les idées qui agitoient la nation, et les exprimoit tous les jours dans sa correspondance. Napoléon eut donc deux motifs pour rentrer en France; mais il ne quitta pas l'Es-

pagne sans y rendre un grand nombre de décrets, car il faisoit autant par ses lois que par ses armées.

Le premier avoit pour objet les finances : il enjoignoit à tous ceux qui possédoient quelque portion des revenus de l'État, soit par concession du prince, soit à prix d'argent ou par quelque autre cause que ce fût, de les restituer sans délai, et d'acquitter désormais eux-mêmes leur part de contributions. Un autre concernoit les sujets espagnols qui, après avoir prêté serment de fidélité au roi Joseph, avoient passé dans le camp ennemi : Buonaparte les déclaroit traîtres à leur prince et à leur patrie; ordonnoit la confiscation de leurs biens en quelque lieu d'Espagne, de France, d'Italie, de Naples, de Hollande et des États pontificaux qu'ils fussent situés, et leur renvoi devant des commissions militaires pour y être fusillés. Le décret désignoit particulièrement les ducs de l'Infantado, de Higar, de Médina-Céli et d'Ossuna, le marquis de Santa-Cruz, les comtes de Fernand Nunès et d'Altamera, le prince de Castel-Franco, l'évêque de Saint-Ander, et don Cevallos, ancien ministre d'État. Un troisième décret atteignoit les membres du conseil de Castille : « Considérant, disoit Buonaparte, que le con-

« seil de Castille a montré dans l'exercice de « ses fonctions autant de duplicité que de lâ- « cheté ; qu'après avoir publié dans tout le « royaume l'abdication du roi Charles IV et « des princes de sa famille ; qu'après avoir pro- « clamé nos droits légitimes au trône d'Es- « pagne, les membres de ce conseil ont eu la « bassesse d'annoncer, à la face du monde en- « tier, qu'ils avoient signé ces actes avec de « perfides restrictions mentales, nous décla- « rons les membres de ce conseil déchus de « tout honneur, lâches et indignes de faire par- « tie de la magistrature d'une brave et géné- « reuse nation. »

Les autres décrets abolissoient l'inquisition, et réduisoient, comme on l'a vu plus haut, les couvens de moines à un tiers : ils accordoient, en outre, à tout religieux la faculté de sortir de son couvent avec une pension de 1500 fr., et défendoient de recevoir des novices. Les revenus des monastères supprimés étoient affectés aux besoins de l'État et à l'entretien de l'armée française. En rendant ces décrets, Napoléon éveilloit de nouveaux intérêts, et lançoit la discorde au sein de la péninsule. Elle ne tarda pas à produire ses fruits; et c'est d'elle que, cinq ans après, naquit la *Constitution des cortès*.

CHAPITRE V.

Intérieur de la France. Situation des colonies et du continent.

Plus de dix ans s'étoient écoulés depuis que Napoléon avoit saisi les rênes de l'Etat, cependant il étoit encore loin de les voir assurées dans ses mains. Sa vie étoit une suite d'agitations et de tempêtes, au milieu desquelles il sembloit aimer à se jouer, tantôt les provoquant lui-même, tantôt se les suscitant ou par la crainte qu'il inspiroit, ou par son infidélité dans les traités, ou par la hauteur de sa domination sur ses propres alliés. L'intérieur de sa famille n'étoit pas non plus sans orages. Déjà il avoit senti la nécessité d'un héritier pour affermir sa dynastie : il espéroit la voir se perpétuer dans un enfant, fruit chéri de sa tendresse pour une femme qu'il aimoit comme sa belle-fille, comme sa belle-sœur, et encore sous un titre plus secret et plus doux. Il se plaisoit à se reconnoître dans cet enfant : souvent il descendoit des hauteurs du trône pour s'associer à ses jeux innocens; il louoit ses vivacı

tés. Ses petits emportemens avoient même un charme particulier pour lui; il croyoit y retrouver quelque chose de son propre caractère. Il est probable que, si ce tendre rejeton eût vécu, jamais la couronne dont il avoit paré Joséphine ne seroit tombée de son front. Mais une maladie cruelle dont on ne connoissoit encore qu'imparfaitement le remède, vint briser le foible roseau sur lequel il appuyoit son sceptre et ses destinées : le croup l'enleva en quelques heures, et toutes ses espérances s'ensevelirent avec lui dans le tombeau. Il voulut qu'il reposât dans la sépulture des rois, sous ces voûtes antiques qui, dès l'origine de la monarchie, avoient protégé de leur abri la cendre de tant de monarques que ni le trône ni leur garde nombreuse n'avoient pu défendre du sort commun des hommes.

Napoléon put comprendre alors toute la vanité des grandeurs humaines. Son cœur fut pénétré de douleur; de ses yeux, si indociles aux pleurs, s'écoulèrent des larmes amères. Joséphine et sa fille n'avoient jamais éprouvé une affliction plus déchirante; le palais retentit de leurs soupirs, et les courtisans eux-mêmes en parurent touchés : mais ils essayèrent bientôt de donner des distractions à leur auguste maître. Quand les premières impres-

sions de la douleur furent effacées, ils lui cherchèrent des consolations dans des jouissances auxquelles sa bouillante jeunesse et l'ardeur de son tempérament ne se refusoient pas. Deux dames de sa cour, M^mes^ D*** et de M*** furent d'abord honorées (si l'honneur peut jamais se trouver dans un culte adultère) de ses hommages clandestins : bientôt elles furent remplacées par une beauté venue d'Italie, à laquelle il prodigua ses soins et ses faveurs. Il avoit eu précédemment d'une demoiselle élevée chez M^me^ Campan, un enfant qui devint, quelques années après, le sujet d'un Mémoire et d'une cause célèbre.

Chaque jour, des affections nouvelles étouffoient celle qu'il avoit constamment portée à Joséphine : ce n'étoit plus les mêmes intimités, les mêmes attentions ; la chambre nuptiale n'étoit plus commune ; la jalousie avoit produit entre les deux époux des scènes vives et animées. Mais c'étoit moins encore l'inconstance de son époux qui troubloit le cœur de Joséphine, que l'inquiétude et le soin de l'avenir. Depuis long-temps, tout espoir de donner un héritier au trône lui étoit interdit : elle n'ignoroit pas que ceux des ministres ou des courtisans de Buonaparte qui entroient le plus avant dans sa confidence, lui parloient fré-

quemment de la nécessité d'assurer le trône par une alliance plus féconde que celle qu'il avoit contractée. Buonaparte n'avoit ni assez de religion ni assez de respect humain pour hésiter à dissoudre des nœuds consacrés également par le pouvoir civil et l'autorité de l'Église; il connoissoit trop sa puissance et l'esprit du clergé, pour ne pas savoir qu'au premier signe de sa volonté, les nœuds les plus sacrés se romproient sous le charme d'une absolution.

Le ministre de la police ayant pénétré ses secrètes dispositions, lui exposa, dans un Mémoire confidentiel, la nécessité d'affermir le trône sur lequel, disoit-il, le Ciel l'avoit assis, et lui fit en quelque sorte un devoir de conscience d'abjurer ses sermens. Napoléon, sans s'expliquer ouvertement, lui laissa entrevoir que, sous le point de vue politique, la dissolution de son mariage étoit déjà arrêtée dans son esprit, mais qu'il n'étoit pas également décidé sur la nature du nouveau nœud qu'il se proposoit de former. Il pressentoit toutes les douleurs de sa première épouse; il lui étoit attaché par un reste de superstition, car il croyoit aux arrêts du destin; et les prédictions faites à Joséphine dans son enfance, étoient fortement empreintes dans son ima-

gination. Mais il en avoit dit assez à son ministre, pour que celui-ci crût pouvoir aller en avant : il ne vouloit pas voir tomber l'ouvrage de la révolution, dont il se regardoit comme le protecteur : et la seule pensée du retour des Bourbons le faisoit frémir. Il étoit loin de s'attendre alors à devenir leur ministre. Il résolut donc d'ouvrir la brèche, et d'amener Joséphine sur le terrain périlleux de ce grand sacrifice. Joséphine lui avoit de grandes obligations; il l'avoit soutenue et consolée dans plusieurs circonstances; il fournissoit généreusement à ses dépenses; et par son intimité avec elle, tous les secrets du palais lui étoient connus. Il saisit, pour s'expliquer, l'occasion d'un voyage de Fontainebleau; et après l'avoir disposée à l'écouter favorablement, il lui fit, avec tous les ménagemens de l'art oratoire, la fatale confidence. Joséphine pâlit, se troubla, et fut prête à s'évanouir. Le ministre soutint courageusement l'épreuve; et l'impératrice ayant repris ses sens, et lui ayant demandé s'il avoit ordre de lui faire une si douloureuse insinuation, il répondit qu'il avoit agi de lui-même, et n'avoit écouté que son dévouement pour l'empereur et l'empire. Dès que Joséphine fut en présence de Napoléon, elle s'expliqua avec tout le désespoir que lui

avoit causé un pareil entretien. Napoléon, ne voulant pas pénétrer son cœur d'une plus grande douleur, désavoua la conversation de Fouché, mais fut intérieurement charmé d'une hardiesse aussi utile à ses desseins.

Joséphine et presque toute l'Europe savoient de quelle manière le roi de Suède Gustave III s'étoit procuré un héritier. S'il n'étoit pas possible d'user absolument des mêmes moyens, on pouvoit feindre une grossesse, et substituer un fils naturel de Napoléon à l'héritier légitime qu'on supposeroit qu'elle lui auroit donné. Mais le palais étoit trop à jour pour qu'un pareil artifice pût réussir. Fouché, instruit de tout, éventa le secret, et Joséphine fut obligée de renoncer à ses projets. Tels étoient les mouvemens qui agitoient l'intérieur de la famille, quand Napoléon partit pour conduire lui-même la guerre d'Espagne. Cette malheureuse entreprise avoit détruit tout l'effet des victoires de Tilsitt, et ramené les esprits vers les plus pénibles souvenirs. On se rappeloit la fin tragique du duc d'Enghien; on se disoit avec effroi que rien n'arrêteroit désormais Napoléon, ni les droits de l'humanité, ni ceux de la justice, ni ceux de l'honneur; on ne voyoit dans son gouvernement qu'une tyrannie inflexible, et dans tout ce

qu'il entreprenoit que l'ambition d'une famille dont le sang du monde entier devoit cimenter la fortune. Les membres du Corps législatif devenoient de jour en jour moins soumis : las d'une attitude courbée, plusieurs essayoient de reprendre la hauteur de leur position. A peine Napoléon avoit-il quitté Paris, qu'on vit naître dans le sein de l'assemblée des députés une forte opposition, et des idées qui, depuis le 18 brumaire, n'avoient plus osé se montrer. Les députés commençoient à sentir qu'en cédant à toutes les volontés de Napoléon, ils remplissoient mal leurs devoirs ; que des représentans du peuple n'étoient pas des courtisans. On comptoit un tiers de l'assemblée animé de ces sentimens. Cent vingt-cinq boules noires opposées à un projet de décret, donnèrent de sérieuses alarmes à Napoléon ; et du sein de son camp d'Espagne, il crut devoir expliquer, dans une note officielle, ce qu'il entendoit par le gouvernement représentatif impérial.

« Nos malheurs, dit-il, sont venus en par-
« tie de ces exagérations d'idées qui ont porté
« un corps à se croire le représentant de la
« nation. Ce seroit une prétention chimérique
« et même criminelle de vouloir représenter
« la nation avant l'empereur. Le Corps légis-

« latif devroit être appelé *Conseil législatif*,
« puisqu'il n'a pas la faculté de faire des lois,
« n'en ayant point la proposition. Dans l'or-
« dre de la hiérarchie constitutionnelle, le
« premier représentant et ses ministres sont
« les organes de ses décisions. Tout rentreroit
« dans le désordre, si d'autres idées constitu-
« tionnelles venoient à pervertir les idées de
« nos constitutions monarchiques. »

On voit que ces premiers signes de résistance et de désaffection l'avoient vivement ému, et peut-être cette considération se joignit-elle aux motifs qui le déterminèrent à rentrer en France. Tout fier qu'il se montrât, il craignoit singulièrement de perdre sa popularité, et comprenoit très-bien alors que c'étoit sur elle seule que reposoit la durée de son empire. Aussi ne tomba-t-il que lorsqu'il l'eut entièrement perdue : il fut le seul et unique auteur de sa ruine.

De leur côté, les royalistes reprenoient courage. La maison de Bourbon, malgré la redoutable surveillance de la police, continuoit d'entretenir des agens secrets dans l'intérieur, agens la plupart impuissans et inhabiles, écoutant plutôt leur imagination que leur raison, entretenant sans cesse les princes dans des idées propres à les flatter, et portant

la folie jusqu'à voir dans le ministre de la police un ami caché de la monarchie, parce que son joug devenoit chaque jour moins pesant sur la tête des royalistes; mais cette conduite tenoit à un système qu'il s'étoit fait pour modérer l'ardeur de Napoléon.

Un gentilhomme, digne d'un meilleur sort, fut victime de ces folles imaginations : convaincu des heureuses dispositions de Fouché, il passe la mer, débarque en France, parvient, sous un nom emprunté, jusqu'au cabinet du ministre, se nomme ensuite, expose franchement l'objet de sa mission, déploie toute son éloquence pour plaider la cause de son roi, et ne reçoit pour toute réponse qu'un passeport avec l'ordre de fuir le plus promptement possible, et de garder sur sa démarche un inviolable secret. L'infortuné n'eut pas le temps de monter un vaisseau pour retourner sur les rives britanniques; il fut saisi sur les côtes de France, et fusillé : c'étoit le comte Daché. De quelle main barbare fut-il frappé? On l'ignore. Fouché fut-il l'auteur secret de cette triste tragédie? Ses amis en repoussent l'accusation. Il n'étoit pas, en effet, le seul chef de cette redoutable surveillance qui s'étendoit sur tout l'empire; la police du château avoit aussi de nombreuses ramifications;

c'étoit Carybde et Scylla menaçant également les aventureux voyageurs.

A peu près dans le même temps, une autre victime vint se jeter aveuglément dans l'un de ces gouffres. Un second Méhée étoit parvenu à ouvrir une correspondance avec les ministres de Louis XVIII, à leur persuader qu'il étoit à la tête d'un comité royaliste qui travailloit avec autant d'ardeur que d'habileté et de secret à la restauration du trône : cet homme se nommoit *Perlet*. Il avoit, pendant quelque temps, donné son nom à un journal révolutionnaire, dont les principes et le style s'étoient adoucis après la chute de Robespierre. Son opposition au gouvernement du Directoire lui avoit valu l'honneur d'une proscription au 18 fructidor. Il avoit été déporté à Cayenne, peut-être plus comme espion que comme compagnon d'infortune des autres exilés. Lorsque la politique d'un nouveau gouvernement lui eut permis de revoir sa patrie, après quelque séjour à Paris, il passa en Angleterre, fit valoir le mérite de sa proscription, s'insinua dans la confiance des ministres du roi Louis XVIII, qui crurent trouver en lui un serviteur capable et dévoué, lui remirent des instructions et de l'argent, et le chargèrent de correspondre avec le cé-

lèbre imprimeur Fauche-Borel, qui, après une longue détention au Temple, se trouvoit alors en Angleterre. C'étoit un nouveau Sinon qui venoit recommencer le rôle que Méhée avoit joué avec M. Drake et sir Spencer Smith.

De retour en France, il remit ses instructions à la police, organisa avec elle un plan de déception, et le composa avec tout l'art d'un cœur corrompu. Comme Méhée, il entretint les princes et leurs ministres dans les plus flatteuses espérances. « Il avoit, disoit-il, « sous sa direction un comité royaliste tout « prêt à renverser Buonaparte; la nation en- « tière ne soupiroit qu'après le retour de ses « maîtres légitimes; mais il falloit de l'argent « et beaucoup d'argent pour réussir. » Fauche-Borel fut chargé de lui en fournir. Malheureusement la bourse de Perlet étoit comme le tonneau des Danaïdes; tout l'or s'en écouloit en un instant : il recevoit et de la police, et des princes, et des ministres anglais, et n'en étoit pas moins obéré de dettes. On a cru depuis qu'il étoit chargé d'attirer dans ses piéges, ou quelque prince de la maison de Bourbon, ou au moins Fauche-Borel. Il adressa à lord Howick, ministre des affaires étrangères, des lettres pressantes. « Le moment de se montrer, di-

« soit-il, est arrivé; il faut qu'une personne « importante vienne se mettre à la tête de « l'entreprise; tout est prêt pour le succès. Le « ministre de la police lui-même est loin d'être « inaccessible; il est temps de traiter avec « lui. » Lord Howick eut, comme M. Drake, la foiblesse de donner dans le panneau; mais, voulant observer le terrain avant d'y engager quelque tête importante, il dépêcha le neveu de Fauche-Borel, jeune homme nommé *Vitel*, employé comme lieutenant à l'armée de la compagnie des Indes. Il partit avec des instructions secrètes, et une lettre pour Fouché, enfermée dans le creux d'un bambou. Lord Howick demandoit au ministre de la police deux passeports pour deux négociateurs chargés d'entamer avec lui des conférences sérieuses. Ce malheureux jeune homme fut adressé à Perlet, dans lequel Fauche avoit la plus grande confiance. Perlet révéla le secret à la préfecture de police; l'infortuné Vitel fut arrêté. Perlet demanda de l'argent à l'oncle pour sauver le neveu; et quand l'argent fut arrivé, le neveu n'existoit plus. Ce n'est pas tout : cet infortuné jeune homme avoit un portefeuille contenant des traites sur un banquier de Paris; la préfecture toucha les traites, et les partagea avec Perlet. Tels

étoient les infâmes mystères de cette police, cloaque infect de vices et de corruption : tous ces faits étoient soigneusement couverts du voile le plus épais; ils étoient ignorés du public, et ce ne fut qu'après la restauration que l'on en connut les odieux secrets. Combien de créatures périrent ainsi dans ces oubliettes impériales? On l'ignore; mais il est certain que nombre d'individus, dont tous n'étoient pas obscurs, disparurent sans qu'on ait jamais pu savoir ce qu'ils étoient devenus. C'est ainsi que M. Bathurst, cousin du ministre de ce nom, ayant été envoyé en courrier sur le continent, fut enlevé à Brême par des ordres secrets du gouvernement français; que ses dépêches furent envoyées à Napoléon, et que l'infortuné disparut pour toujours. D'autres furent ensevelis dans les tours des prisons d'Etat : tel fut un officier de l'armée sicilienne, nommé Lamelis, adressé à Napoléon pour lui proposer, de la part (disoit-il) de la reine Caroline, de renouveler les vêpres siciliennes contre les Anglais, et affranchir la Sicile de leur joug. Le duc de Rovigo eut ordre de l'enfermer à Vincennes, d'où il ne sortit qu'en 1814. On crut généralement aussi que c'étoit à sa police violente et impitoyable qu'il falloit attribuer l'enlèvement de M. Ba-

thurst ; il s'en est suffisamment justifié dans un Mémoire publié en 1825, et l'on peut dire aujourd'hui que la violence de son ministère fut plus en paroles qu'en actions. Mais cette brusquerie, quelque exempte qu'elle pût être de reproches sérieux, ne lui en faisoit pas moins de nombreux ennemis, qu'il a retrouvés après la restauration.

Ainsi le trône de Buonaparte, malgré l'éclat de ses victoires et la force de ses armées, étoit menacé jusque dans l'intérieur de l'empire ; et le soin qu'il avoit de se préparer sans cesse de nouveaux embarras, de s'y jeter avec plus d'impétuosité que de sagesse, mettoit sans cesse sa puissance en problême.

Les affaires des colonies ne s'amélioroient pas. Le 30 janvier, les Anglais débarquèrent à la Martinique, en attaquèrent la garnison, et, après vingt-quatre jours d'une guerre vive et active, obtinrent de l'amiral Villaret-Joyeuse une capitulation qui leur remit deux mille deux cents prisonniers. Dans le même temps, un corps d'Espagnols de l'Amérique du Sud, réuni aux Portugais du Brésil, se rendit maître de la Guiane française et de Cayenne, dont les garnisons étoient sous les ordres de Victor Hugues, qui, après s'être acquis par ses excès dans la révolution une

réputation malheureuse, sembloit en avoir effacé quelques taches par la guerre audacieuse et souvent brillante qu'il avoit soutenue, à la Guadeloupe, contre les flottes britanniques.

Ainsi, dans l'espace de quelques années, la France avoit vu disparoître toutes ses forces maritimes; ses flottes n'étoient plus en état de tenir la mer; et le reste de ses colonies, devenu la proie des Anglais, augmentoit les immenses possessions de cette invulnérable puissance. Les décrets de Berlin et de Milan, auxquels le cabinet de Saint-James avoit opposé les siens, occasionnoient une stagnation générale dans les relations commerciales de la France. De chaque côté, on se faisoit une guerre atroce. En France, on brisoit, on brûloit toutes les productions de l'industrie anglaise; la massue tomboit sur les plus belles vaisselles venues de ses manufactures; la flamme dévoroit ses étoffes; et comme ces productions étoient entrées en contrebande, qu'elles étoient payées par les négocians français, c'étoient eux qu'on ruinoit en voulant ruiner leurs ennemis. Les États-Unis d'Amérique, fatigués de ces sauvages violences, troublés eux-mêmes dans leur commerce, prirent la résolution d'interdire l'entrée de leurs ports aux bâtimens des deux nations, jusqu'à

ce qu'elles fussent revenues à des idées plus compatibles avec le droit des gens ; mais, des deux côtés, on n'étoit pas près d'adopter des sentimens plus pacifiques.

Buonaparte, en s'emparant du trône d'Espagne, s'attendoit bien que ce coup audacieux retentiroit jusqu'en Amérique. Pour en prévenir les suites, il y avoit envoyé des agens propres à servir ses intérêts en soulevant ces vastes et lointaines contrées : ainsi tout s'ébranloit dans les deux mondes.

CHAPITRE VI.

Révolution de Suède. Seconde expédition de Portugal. Horrible désastre d'une escadre française.

A mesure que Napoléon étend son empire, les événements se multiplient, se croisent, et l'historien est accablé de leur nombre. La terre sur laquelle reposent les trônes, semble travaillée d'un mouvement intestin. Du Nord au Midi, la discorde secoue ses brandons : Vienne est en armes ; Rome est agitée. Stockholm devient le théâtre d'une grande révolution ; le jeune prince que nous avons vu si rempli de courage et d'héroïsme, dont le cœur élevé n'a pu se résoudre à se détourner des voies de l'honneur et de la justice ; qui a vu toute la terre soumise sans se soumettre lui même, et dont on a pu dire, comme du plus indomptable des Romains : *Et cuncta terrarum subacta præter atrocem animum Catonis ;* ce jeune héros de la vertu succombe enfin : mais il ne cède qu'à l'inexorable loi de la force. Il tombe de son trône ; mais, dans sa chute, son âme altière conserve toute sa hauteur. Heureux s'il eût

pu concevoir qu'un roi ne se doit pas seulement à lui-même, mais qu'il se doit aussi à son peuple !

Son opiniâtre résistance dans la guerre du continent lui avoit déjà coûté la Poméranie, province précieuse pour les secours en blé qu'en tiroit la Suède ; mais cette disgrâce n'avoit rien diminué de sa persévérance, et, comme s'il eût pu seul arrêter le char redoutable de Buonaparte et changer les destins du continent, il s'obstina à rester en armes. Réfugié dans ses Etats, il se trouvoit hors des atteintes de son ennemi ; mais l'ennemi avoit résolu d'abattre sa fierté. Le jeune Gustave ayant refusé de se trouver aux conférences d'Erfurt avec celui qu'il n'appeloit autrement que l'*assassin du duc d'Enghien*, Napoléon irrité parvint à décider l'empereur Alexandre à déclarer la guerre à la Suède. Gustave lui étoit uni par les liens du sang ; ils avoient épousé l'un et l'autre une princesse de Bade. Mais qu'importent aux rois les liens du sang ? Le jeune Gustave ne tremble point devant toutes les forces de la Russie ; il déploie un courage impuissant, et perd encore une de ses provinces, à la conservation de laquelle les Suédois attachent un grand intérêt. La Finlande tombe au pouvoir des Russes.

Alors, la consternation devint générale dans toute la Suède, et on vit avec effroi le monarque s'apprêtant encore à guerroyer : obstination funeste qui tendoit à perdre ses peuples, à les forcer de se courber sous un joug étranger. Le mécontentement se répandit dans toute l'armée ; elle se voyoit sacrifiée à une folle opiniâtreté qui tenoit plus de l'extravagante bravoure d'un chevalier errant que d'un véritable héros. Deux corps conçurent en même temps le projet de marcher sur la capitale, et de forcer le roi à faire la paix ; mais Gustave, toujours incapable de plier, s'apprête de son côté à rassembler des troupes, à marcher contre les rebelles. Effrayés de cette résolution, les seigneurs de sa cour se réunissent pour lui faire des remontrances. A leur tête est le major-général Adlercreutz : il s'avance près du roi, et lui adresse un discours ferme et respectueux ; il lui représente la consternation générale de l'Etat, les pertes immenses qu'il a faites, l'impossibilité de lutter avec des forces si inégales contre l'empire russe, dont l'armée marche sur la capitale. Gustave tire son épée pour en percer l'orateur, crie de toutes ses forces qu'il est trahi, appelle sa garde à son secours. Le major se jette sur lui, le désarme, et lui dit avec dignité : « Souvenez-

« vous, sire, que votre épée vous a été don-
« née pour la tirer contre les ennemis de la
« patrie, et non contre les vrais patriotes qui
« ne veulent que votre bonheur et celui de la
« Suède. » Il lui déclare, en même temps, que la Suède ne peut plus être gouvernée par un prince qui n'obéit qu'à ses passions, et dont l'obstination, quelque honorable qu'en soit le principe, ne tend qu'à détruire entièrement la patrie.

Il fut dès lors retenu prisonnier, conduit à Drottningholm, mais traité avec les plus grands égards. Le duc de Sudermanie, son oncle, prit les rênes du gouvernement. Quinze jours après, Gustave abdiqua la couronne, et fit l'adresse suivante à son peuple :

« Persuadé que nous ne pouvons plus con-
« tinuer nos fonctions royales, ni maintenir
« l'ordre et la tranquillité dans ce royaume
« d'une manière digne de nous et de nos su-
« jets, nous nous faisons un devoir sacré de
« renoncer, par le présent acte, volontaire-
« ment et de notre propre mouvement, à nos
« fonctions royales, afin de consacrer le reste
« de nos jours à la gloire de Dieu. Nous sou-
« haitons à tous nos sujets la grâce et la béné-
« diction de Dieu, ainsi qu'un avenir plus
« heureux pour eux et leurs descendans. Oui,

« craignez Dieu et honorez le roi. En foi de « quoi nous avons écrit la présente de notre « propre main. »

Cette abdication ayant été adressée aux trois ordres réunis, ils déclarèrent l'accepter, en ajoutant néanmoins qu'ils ne la regardoient pas comme nécessaire, et faisant eux-mêmes un acte de souveraineté : « Nous abjurons, « dirent-ils, par le présent acte, toute fidélité « et obéissance que nous devons, comme su- « jets, à notre roi Gustave-Adolphe IV, jus- « qu'à présent roi de Suède, et le déclarons, « ainsi que ses héritiers déjà nés et à naître, « pour le présent et à jamais déchus de la « couronne et du gouvernement de Suède. »

Le 6 juin suivant, les États réunis proclamèrent roi de Suède le duc de Sudermanie, déjà régent provisoire du royaume, et ce prince accepta la couronne sous le nom de *Charles XIII*. Gustave IV fut déclaré exilé à jamais du royaume, mais en gardant envers lui tous les égards dus à son rang et à son malheur. Les États lui assignèrent une pension d'un million et demi pour lui et sa famille. Ce prince, résigné à son sort, descendit paisiblement du trône, et, depuis dix-huit ans qu'il a quitté sa patrie, n'a rien entrepris pour ressaisir le sceptre.

Ainsi se termina, sans orages et sans convulsion, la révolution de Suède. Nulle part l'histoire n'offre l'exemple d'une déposition de souverain consommée d'une manière si pacifique. La patrie ne fut point troublée; la discorde n'arma point de partis; le sang des citoyens ne fut point répandu; et le prince qui avoit jusqu'alors déployé un caractère si inflexible, abaissa sans résistance son sceptre devant un peuple dont il connoissoit les droits, et qui en faisoit en ce jour un mémorable usage. Gustave IV étoit né avec de hautes et superbes qualités; son âme fière ne pouvoit s'abaisser devant le coupable heureux et puissant. Mais l'ardeur de son imagination nuisoit à la rectitude de son jugement : il se plaisoit dans les régions hasardeuses des idées abstraites; la superstition entroit facilement dans une âme ardente et prête à saisir tout ce qui favorisoit ses brillantes illusions. Il avoit lu un commentaire sur l'Apocalypse, où Buonaparte étoit représenté comme la bête prédite par saint Jean, et il se croyoit destiné à la terrasser. Ses sujets, plus calmes que lui, gémissoient en secret de ses erreurs. On attribua la douceur et le calme de cette révolution à leur sagesse, et surtout au caractère du paysan suédois. Là, tout homme est ci-

toyen, et tout citoyen est éclairé sur les intérêts de la patrie. Grande leçon pour les princes qui regardent l'ignorance et l'abrutissement des peuples comme la base la plus solide de leur gouvernement !

Au moment où j'écris (avril 1827), les ministres d'un grand roi, égarés par de fausses théories, réunissent tous leurs efforts pour ravir au peuple qu'ils gouvernent, les lumières qui le distinguent parmi les autres nations. Mais quand l'esprit a pris son essor vers les régions les plus élevées de la pensée, il plane trop haut pour que de petits hommes attachés à la terre puissent l'atteindre et lui couper les ailes. Il est plus facile de rappeler un peuple du fond des ténèbres, que de l'y replonger. Le système des ministres dont je parle est sans exemple sur la terre. Buonaparte, plus éclairé qu'eux, loin de faire la guerre à la science et aux lettres, en favorisoit le développement; mais il avoit l'habileté d'en tourner l'action vers son propre intérêt. Ainsi avoit fait Auguste, chez les Romains; et, après lui, les deux rois que nous avons décorés du titre de *grand*, Charlemagne et Louis XIV.

En entrant en Portugal, en s'emparant de Naples, en s'appropriant le trône d'Espagne,

Napoléon regardoit comme un grand moyen de succès la promulgation d'une Constitution plus assortie au bonheur du peuple et aux lumières du siècle, que celle dont jouissoient ces Etats; et si ses conquêtes n'eussent pas été fondées sur la violence et la trahison, on peut aisément croire que cette sorte d'arme ne l'eût pas moins servi que le nombre et la vaillance de ses soldats.

Il avoit quitté l'Espagne avec la satisfaction de voir les Anglais forcés d'évacuer la péninsule et de remonter sur leurs vaisseaux. Ce n'étoit pas seulement le corps du général Moore que les armées françaises avoient réduit à cette extrémité, lord Cochrane n'avoit pas été plus heureux dans la Catalogne. Cette province se distinguoit par son enthousiasme, son activité et l'accord de ses opérations : ses soldats tenoient le général français Duhesme étroitement bloqué dans Barcelone; partout ils se battoient avec cette intrépidité et cette intelligence que donne l'exaltation du sentiment. Buonaparte leur opposa un de ses plus habiles lieutenans, dans la personne de Gouvion Saint-Cyr. Résolu de dégager le général Duhesme, celui-ci fit investir la place de Roses : c'étoit un poste important que les Anglais n'avoient pas négligé. La garnison essaya de repousser l'en-

nemi par de fréquentes sorties, se battit d'abord avec succès, mais, reconnoissant que ce genre de guerre affoiblissoit tous les jours ses forces, prit le parti de se renfermer dans la ville. Le général Alvarez vint à son secours avec six mille hommes, battit les Français, fut battu à son tour et obligé de se retirer. Lord Cochrane se jeta dans la place avec les forces anglaises qui montoient ses bâtimens. Mais ce secours n'arrêta point les Français; la ville fut enlevée; la garnison se retira dans le fort, se défendit avec une constance admirable: enfin, après dix-huit jours de tranchée ouverte, elle signa une capitulation honorable. Vainqueur à Roses, le général Saint-Cyr se porta sur Barcelone, dispersa les Catalans qui assiégeoient la place, battit le général Reding, qui lui opposoit une vive résistance, et rétablit ses communications avec Duhesme. Reding n'étoit point abattu: c'étoit un homme d'une étonnante persévérance et d'une rare habileté, trop malheureusement disposé à abuser de la victoire, et portant quelquefois la rigueur jusqu'à la barbarie. Il rallia ses troupes au camp retranché près de Lobrégat, prêt à reprendre l'offensive. Mais, supérieur en nombre, le général Saint-Cyr l'y attaqua, et le força de l'évacuer en abandonnant sa grosse

artillerie. Les Espagnols connoissoient encore mal l'art de la guerre, méprisoient la discipline, et préféroient à toutes les règles de l'art militaire, une force aveugle et impétueuse. Cette campagne combla de gloire le général Saint-Cyr, et ses triomphes étonnèrent Buonaparte lui-même. Mais il restoit à remporter d'autres victoires pour soumettre la Catalogne, et nous verrons bientôt ses intrépides soldats défendre Gironne avec une héroïque opiniâtreté. Ces évènemens illustrèrent les derniers mois de la campagne de 1808.

L'année 1809 s'ouvrit par une nouvelle guerre en Portugal. Ici, les généraux vont agir seuls : ce sont des capitaines célèbres par leur valeur et leur habileté, mais enchaînés par la crainte que leur inspire Napoléon. La défaite de Baylen est toujours présente à leur esprit ; ces reproches de lâcheté et d'inepties adressés par Buonaparte au général Dupont, retentissent encore à leurs oreilles ; il faut donc s'attendre à trouver moins d'activité dans leurs mouvemens, moins de cette juste confiance qui, après la victoire, en assure les fruits. Dispersés sur une vaste étendue de terrain, les généraux agiront séparément, et leurs opérations ne provenant plus d'un plan unique et d'un centre commun, n'auront plus cet

éclat, cette issue brillante que leur assuroit la présence de Napoléon.

Les Anglais ayant été réduits à s'embarquer, le Portugal restoit libre. Le général Cradock seul avoit encore quelques troupes à Lisbonne, mais il faisoit ses préparatifs pour remonter sur ses vaisseaux. Le duc de Dalmatie fut chargé d'une nouvelle expédition : il s'empara facilement de Chaves, où il trouva de riches magasins. Effrayés de nouveau, les paysans portugais s'étant levés et réunis aux milices, demandèrent à marcher. Dans leur aveugle enthousiasme, ils ne voyoient rien qui dût les arrêter. Un de leurs généraux ayant entrepris de leur faire quelques représentations et de régler leur ardeur, ils l'accusèrent de trahison, et le massacrèrent. Ces hommes se proclamoient les défenseurs de la religion, et croyoient la servir par des crimes. Le général français fut obligé de leur livrer plusieurs combats, qu'ils soutinrent avec une ardeur opiniâtre, mais sans pouvoir l'empêcher d'arriver sous les murs de Porto. Après deux attaques infructueuses, une de ses colonnes emporta la place d'assaut ; et malgré tous les efforts du général pour lui sauver les horreurs du pillage, elle ne put échapper à ce désastre. Les insurgés avoient rassemblé vingt-quatre mille hommes

et deux cents pièces de canon pour la défense de cette place; ils combattirent, sous les ordres de leur évêque, sans ordre et sans méthode, et perdirent un monde immense. Les deux cents pièces de canon devinrent la proie du vainqueur. Mais le Portugal n'étoit pas encore conquis : le maréchal duc de Dalmatie ayant été arrêté plus long-temps qu'il n'avoit calculé, ne put se concerter avec le duc de Bellune, qui devoit marcher sur Lisbonne. Le général Silveira, qui avoit abandonné Chaves, harceloit sans cesse son armée, et s'efforçoit de lui couper ses communications avec le maréchal Ney, qui occupoit la Galice. Il fallut marcher contre lui, et le rejeter dans les montagnes. Les patriotes de la Galice, soutenus des frégates anglaises *la Vénus* et *la Lively*, forcèrent la garnison de Vigo de se rendre, et enlevèrent aux Français Tuy et Viana. Soult, dans cette position, ne pouvoit hasarder sa marche sur Lisbonne; il attendoit des nouvelles du duc de Bellune. Ce général avoit, le 28 mars, remporté une victoire éclatante sur l'armée du général Cuesta. On y avoit vu les Espagnols animés d'une fureur aveugle, se jeter sous le feu des batteries françaises, qui, placées sur des hauteurs, protégeoient l'infanterie.

Ils perdirent beaucoup de monde, et plusieurs corps furent mis dans une déroute complète. Malgré l'issue funeste de ce combat, la junte de Séville n'en décréta pas moins que le général Cuesta avoit bien mérité de la patrie. Les officiers qui s'étoient montrés avec le plus de bravoure, obtinrent un grade supérieur, le soldat une double paie, les plus braves une médaille d'honneur. Mais le général Cuesta signala, dans un ordre du jour, ceux qui s'étoient mal conduits, et cassa trois colonels. Il est certain qu'il s'étoit montré grand capitaine dans cette journée; et peut-être eût-il remporté une victoire éclatante, s'il eût été mieux secondé.

On s'attendoit que, fidèle à son activité ordinaire, l'armée française se hâteroit de profiter de la victoire, et de marcher sur Lisbonne; le duc de Bellune ne vouloit rien hasarder : il attendoit des nouvelles du maréchal Soult pour concerter sa marche avec lui, et le maréchal Soult en attendoit de lui pour se porter en avant. Les communications étoient d'autant plus difficiles, que le pays étoit infesté de partis qui se faisoient sentir partout, et qu'on ne pouvoit joindre nulle part. Si l'on envoyoit une dépêche à un bataillon, il falloit un autre bataillon pour l'es-

corter. Les soldats isolés étoient impitoyablement massacrés. Les guérillas rôdoient partout, tomboient à l'improviste sur les plus foibles détachemens, fuyoient à l'aspect de forces supérieures, se tenoient cachés derrière les rochers, sous des bouquets d'arbres, enlevoient les vivres, les munitions, les courriers, et faisoient ainsi périr nos soldats en détail. Les lois de l'humanité et les droits de la guerre étoient également méconnus.

Le marquis de la Romana étant parvenu, avec les débris de son armée, à s'emparer de la petite place de Mont-Ferrado, où il trouva des vivres, des munitions, et une garnison française qu'il fit prisonnière, fit soulever les Asturies. Les exactions et les exécutions dont on avoit accablé les malheureux habitans de cette province, les portèrent aux plus affreuses représailles. Le gouverneur, don Pédro de Barrios, fit noyer dans le Minho sept cents de nos prisonniers. Des deux côtés, on opposoit crimes à crimes, horreurs à horreurs. Nos Français pendoient impitoyablement les paysans, et leur fureur alloit quelquefois jusqu'à les brûler dans leurs maisons. La guerre d'individu à individu entroit dans le système guerrier des insurgés : « Que cha-« que détachement, disoit un chef de bandes

« espagnoles, tue seulement un Français par « jour, je suis content. » Ce genre de guerre arrêtoit les communications de nos généraux, et augmentoit leurs incertitudes. Il n'en étoit pas de même des Anglais : tout hérétiques qu'ils étoient, les paysans et les moines même s'empressoient de fraterniser avec eux ; et l'inquisition, au lieu d'allumer des bûchers pour ces ennemis de l'Église, faisoit des feux de joie à leur approche. L'intérêt personnel concilioit tout.

Tandis que le maréchal Soult attendoit le maréchal duc de Bellune, les Anglais, sous les ordres de sir Arthur Wellesley, étoient entrés à Lisbonne. Il n'étoit donc plus question de marcher sur cette capitale, et le reste du Portugal n'auroit été tenable qu'avec des forces supérieures. L'armée britannique étant en assez grand nombre pour prendre l'offensive, sir Arthur passa, le 6 mai, la revue de ses troupes à Coïmbre, et marcha contre l'ennemi avant que le corps du duc de Bellune pût lui donner de l'inquiétude. Il trouva l'avant garde française dans d'excellentes positions sur Grijon, l'attaqua, et ne put l'empêcher de faire sa retraite en bon ordre. Il ne restoit d'autre parti au maréchal Soult que de se retirer sur la Galice. Wellington vouloit lui couper

la retraite. Le général Beresford fut chargé de se porter rapidement sur Chaves, tandis que, pour retarder l'ennemi, sir Arthur Wellesley l'attaqueroit à Oporto. Il falloit passer la rivière du Douro. Sir Arthur étoit protégé par les batteries des hauteurs voisines. Les Français se réunirent trop tard pour disputer le passage : il fut forcé, et le maréchal duc de Dalmatie rentra dans Oporto pour préparer sa retraite. Il vouloit l'effectuer à l'entrée de la nuit, persuadé que sir Arthur prendroit des positions, et ne l'attaqueroit que le lendemain : il se trompa ; sir Arthur profita de ses avantages, et, voyant la place mal gardée, s'y précipita. Le duc de Dalmatie s'étoit mis à table avec son état-major ; il n'eut que le temps de se lever précipitamment, de monter à cheval, et de s'ouvrir, le sabre à la main, un passage à travers l'ennemi. Il voulut rallier ses troupes et retourner à l'ennemi ; il fut repoussé, et sir Arthur Wellesley dîna du repas qu'on avoit préparé pour son ennemi. Le maréchal, pressé de toutes parts, au centre par le général Hill, sur sa gauche par le général Murray, sur sa droite par Sherbroock, n'eut d'autre ressource que de se porter sur Amarante, où se trouvoit la division du général Loison.

Là se termina la seconde expédition de

Portugal ; ainsi s'accomplit la parole fastueuse de Napoléon : *Avant trois mois, mes aigles planeront sur les tours de Lisbonne.*

En ce moment (au mois de mars 1809), l'Angleterre lui donnoit une leçon bien plus douloureuse. L'amiral Gambier tenoit bloquée dans le port de Brest, une escadre composée de huit vaisseaux de ligne et de deux frégates ; les vents contraires l'ayant obligé de relâcher sa croisière, l'escadre en profita pour mettre à la voile, et se rendre sur les côtes de Gascogne, où elle se fortifia de quatre vaisseaux de ligne et deux frégates ; mais cette station n'étant pas sûre, elle vint se mettre à l'abri sous les forts de l'île d'Aix, ayant pour retraite l'embouchure de la Charente. Il falloit, pour l'attaquer dans cette position, un homme aventureux et téméraire ; l'amirauté anglaise jeta les yeux sur lord Cochrane : c'étoit un jeune marin plein d'une folle résolution ; il accepta avec enthousiasme, monta le vaisseau l'*Impérieuse*, et se disposa à tenter l'entreprise. L'amiral Gambier ayant reçu l'ordre de se mettre à la tête de l'entreprise avec des brûlots, se hâta de rassembler des transports chargés de poudre et de fusées à la Congrève, et remit au jeune aventurier tout ce qu'il pouvoit désirer. Cochrane disposa tout

lui-même, plaça sur un bâtiment quinze cents barils remplis de poudre, quatre cents bombes, un nombre considérable de fusées, et environ trois mille grenades; et pour que l'explosion fût aussi violente qu'il étoit possible, il lia ensemble toutes les parties de cet appareil par des câbles, et l'assujettit par des coins de fer et des lits de sable. Il monta ensuite le bâtiment qui portoit cette monstrueuse machine, avec son lieutenant et quatre matelots. Le soir du 11, ce terrible navire, au milieu des brûlots commandés par le capitaine Woodrige, commença l'attaque, favorisé par la marée et les vents. Malgré le péril dont les menace l'artillerie des forts qui tonnoit sur eux, ils bravent intrépidement le danger, ils vont à travers les boulets chercher leur proie, et, par leur incroyable audace, répandent l'effroi et la confusion dans la flotte française. Elle se hâte de couper ses câbles pour éviter sa destruction, et de gagner la côte. Cochrane, qui s'étoit approché aussi près qu'il pouvoit, voyant le désordre de l'escadre, profite du moment, met le feu aux poudres, et se jette lui-même et ses compagnons dans le bateau de sauvetage. Il avoit calculé que l'explosion se feroit en dix minutes, et que ce temps lui suffisoit pour en éviter les atteintes : elle eut

lieu à la neuvième minute. Son lieutenant expira dans le bateau, et deux des matelots furent tellement enveloppés dans le feu et la fumée, qu'on désespéra de leur vie. Au milieu de cette tempête infernale, lord Cochrane étoit resté impassible. Voulant achever son ouvrage, il monte son propre vaisseau, et vient attaquer les bâtimens français jetés sur la côte. Le lendemain, l'amiral Gambier, instruit que sept vaisseaux ennemis étoient échoués et pouvoient être détruits, donna l'ordre de lever l'ancre; mais, contrarié par les vents, il fut obligé de la jeter de nouveau avant d'arriver à l'île d'Aix. Six vaisseaux de l'escadre française profitèrent de l'occasion pour entrer dans la Charente; tout le reste fut perdu. *La Ville de Varsovie, l'Aquilon, le Tonnerre* se rendirent à l'ennemi, mais si maltraités que le vainqueur fut obligé de les brûler en mer. Depuis Trafalgar, la marine française n'avoit pas éprouvé un plus grand désastre : c'étoit le résultat de l'aveugle obstination du ministre de la marine, et de la confiance non moins aveugle de Buonaparte dans les conseils d'un homme inhabile, entêté, et incapable de soutenir aucune contradiction (1). Mais aux yeux

(1) M. le chevalier de Rossel, mon compatriote,

de Buonaparte, sa brusquerie lui tenoit lieu de génie et de capacité. On cacha, autant qu'il fut possible, cette nouvelle désastreuse; et ce fut, je crois, à cette époque que, pour faire diversion, on fit annoncer la mort du roi d'Angleterre et le changement des ministres: moyen puéril, et dont l'impression dura à peine quelques jours. Napoléon avoit dit: *Ces Anglais, je les chasserai devant moi, je les précipiterai dans la mer;* et voilà qu'ils chassent ses armées de la Lusitanie, et qu'ils viennent l'attaquer lui-même jusque sous ses forts et sur ses propres côtes. Ces forfanteries, que la fortune sembloit se plaire à dé-

---

excellent marin, seul officier qui restât de l'expédition d'Entrecasteaux, ayant été appelé au conseil, et s'étant prononcé avec toute la modération possible contre le funeste système des escadrilles, tomba dans la disgrâce du ministre, et y resta aussi long-temps que celui-ci eut du crédit. L'oncle de M. de Rossel, capitaine de frégate, avoit péri à la fameuse bataille du 12 avril, où M. de Grasse avoit été fait prisonnier; son père, lieutenant-colonel de carabiniers, et son jeune cousin, avoient été fusillés à Quiberon; sa mère, un autre oncle, sa tante étoient tombés victimes de la terreur de 94; nul homme ne méritoit plus de consolations: elles ne lui sont arrivées qu'à l'époque de la restauration.

mentir, affoiblissoient singulièrement la haute opinion que l'on avoit de lui, et la confiance dans ses oracles.

Mais il savoit habilement détourner les esprits par d'officieuses distractions; il ne négligeoit rien pour encourager les arts et l'industrie. Paris s'embellissoit à sa voix; les vieux et gothiques édifices tomboient sous le marteau des ouvriers; de nouvelles et riches constructions, des rues nouvelles, sorties de terre comme par enchantement, causoient d'agréables surprises; les poëtes chantoient ces merveilles; il honoroit les lettres et leur prodiguoit les honneurs : ainsi avoient fait autrefois Charlemagne et Louis XIV.

CHAPITRE VII.

Situation de Ferdinand VII à Valençay. Guerre religieuse entre le pape et Napoléon.

Tandis que le sang des Espagnols couloit sur tous les points de la péninsule pour la cause de Ferdinand VII, ce prince, renfermé à Valençay, paroissoit supporter son malheur avec une héroïque résignation. Soit qu'il craignît, après avoir perdu la couronne, de perdre encore la vie, soit que, partageant les sentimens religieux de sa famille, il ne vît dans sa chute que les décrets rigoureux de la Providence, jamais on ne le vit s'irriter contre son infortune. On lui traçoit impérieusement le plan de vie qu'il devoit suivre; on lui marquoit les limites de ses promenades; on lui désignoit jusqu'aux amusemens auxquels il pouvoit se livrer, et il supportoit cette oppression sans se plaindre. Il se plaisoit même à entretenir une correspondance, aussi exacte qu'il pouvoit, avec Napoléon; il y professoit, en apparence, la plus haute admiration pour son étonnant génie, et sembloit se plaire à

l'espoir d'épouser un jour une nièce du grand dominateur de l'Europe. Mais ces précautions n'empêchoient pas qu'on exerçât sur lui une grande surveillance. Le château étoit entouré d'espions : il en avoit jusque parmi les hommes attachés à son service. On essaya même quelques-uns de ces moyens lâches et honteux qui ne sauroient convenir qu'aux gouvernemens corrompus : on tenta de le séduire par le charme et l'artifice des femmes, et d'en introduire une auprès de lui, qui pût se rendre maîtresse de ses secrets en se rendant maîtresse de son cœur ; mais il eut assez de prévoyance pour deviner le piége et l'éviter. Il passoit ses jours dans les exercices les plus doux, ceux de la religion et de la bienfaisance. Les pauvres du département étoient pour lui l'objet d'une tendre sollicitude ; il n'en étoit pas un qui ne fût sûr de trouver à Valençay quelque soulagement à ses souffrances. M. le prince de Talleyrand avoit laissé une riche bibliothèque ; Ferdinand en jouissoit, et l'augmentoit en se procurant les livres nouveaux que l'estime publique lui indiquoit comme les meilleurs. Sa vie pouvoit donc avoir encore des charmes, s'il étoit possible d'en trouver après la perte d'une couronne et de la liberté.

Le roi Charles IV son père, et la reine sa mère, satisfaits de se trouver réunis à leur tendre ami l'ex-prince de la Paix, ne voyoient plus rien à demander au Ciel. Après avoir passé quelque temps à Compiègne, puis à Fontainebleau, ils désirèrent un climat plus doux, et se retirèrent à Marseille. Le vieux roi y partageoit son temps entre les exercices de la piété et le plaisir de la musique instrumentale; un bréviaire, un violon et Godoï suffisoient à tous ses désirs. Napoléon s'étoit engagé à donner en toute propriété la magnifique terre de Navarre au prince des Asturies, à payer deux millions de pension au roi Charles IV et à sa famille : ses promesses ne passèrent pas les Pyrénées; Navarre resta aux domaines de l'empire, et les deux millions furent payés avec si peu d'exactitude, que, deux ans après leur chute du trône, les descendans de saint Louis et de Henri IV se virent dans la nécessité de vendre leurs diamans, leur vaisselle, et jusqu'à leurs équipages, pour subvenir à leurs besoins. Les maîtres du plus riche empire du monde furent réduits à recevoir le produit des souscriptions qu'ouvrirent pour eux les fidèles sujets qu'ils comptoient encore en France; mais la douceur de leurs mœurs, leurs manières

affables leur gagnoient les cœurs partout où ils se trouvoient.

Singulière destinée des Bourbons ! Leurs vertus même conspiroient contre eux : on louoit partout leur bonté ; mais les rènes de l'Etat tomboient de leurs mains défaillantes, parce que, contens des vertus chrétiennes, ils négligeoient les vertus royales. Le bonheur de vivre à Rome, au sein de cette capitale du monde religieux, devint bientôt l'objet unique des vœux de Charles IV et de sa royale épouse ; car cette princesse trouvoit le moyen de concilier dans son cœur les genres d'amour les plus inconciliables.

Mais Rome elle-même avoit alors subi une révolution. Ce souverain pontife, qui, dans la saison la plus rigoureuse, oubliant les infirmités de l'âge et les fatigues d'un long voyage, avoit traversé les Alpes pour venir déposer l'huile sainte sur le front de Napoléon, qui avoit pour lui abjuré l'antique maison de saint Louis, étoit alors l'objet de ses persécutions.

Je ne prétends point faire porter à Napoléon tout le poids du blâme que méritent les indignes traitemens qu'il a fait subir à un homme qu'il appeloit lui-même *un ange de douceur*, et dont il révéroit intérieurement

les vertus pacifiques. Dans cette lutte de la force contre la foiblesse, la cour de Rome n'est point exempte de reproche.

Les cardinaux venus en France avec Pie VII, n'y avoient que médiocrement excité l'attention publique; l'éclat de la pourpre avoit à peine frappé des yeux accoutumés exclusivement à l'éclat des armes : cette indifférence ne pouvoit manquer de choquer des âmes altières qui se regardoient comme le conseil le plus auguste de l'univers, et se croyoient encore dans leur propre empire, parce qu'ils se voyoient sur une terre chrétienne et catholique.

Rome, en consentant à poser le diadême sur la tête de Napoléon, ne s'étoit pas uniquement déterminée par des considérations religieuses; elle avoit compté aussi sur des récompenses temporelles. Depuis le traité de Tolentino, sous le pape Pie VI, en 1797, elle regrettoit amèrement la perte des trois légations, Ferrare, Bologne et la Romagne. Lorsqu'elle se vit caressée par Buonaparte, dont l'unique but étoit de tourner à son profit l'influence que Rome exerçoit encore sur les peuples, elle s'étoit flattée que Napoléon deviendroit un nouveau Charlemagne pour elle, et regarderoit comme un acte d'un so-

lennel retour à la religion la restitution de ses antiques provinces, et peut-être encore l'accroissement de ses domaines.

Mais les temps n'étoient pas les mêmes. Charlemagne croyoit; son âme s'ouvroit naturellement à tous les sentimens religieux. La foi de Napoléon étoit plus que suspecte; il auroit reçu l'onction sainte de la main du grand-mufti comme de celle du pape, si l'un eût pu le servir comme l'autre. La cour romaine, trompée dans son espoir, n'emporta donc au-delà des Alpes que des ressentimens.

Pendant le séjour du pape à Paris, le cardinal Caprara, objet de jalousie pour les autres cardinaux, avoit eu peu de part aux affaires : peut-être ce prélat, par son habileté et la flexibilité de son caractère, eût-il pu obtenir de Napoléon ce que ses collègues se flattoient de lui imposer par l'autorité de la religion. Le cardinal Consalvi, homme d'un esprit aimable et brillant, ne dirigeoit plus les affaires; des prêtres d'un front sourcilleux, d'une nature altière, l'avoient remplacé. Rome devint bientôt, sous leur influence, une terre hostile. On ne pesoit point ses forces; on n'étoit affecté que de l'injure qu'on croyoit avoir reçue; et comme les mé-

contens s'attirent mutuellement, la capitale de la chrétienté devint en peu de temps un foyer de passions, d'intrigues et d'une haine anti-chrétienne. Buonaparte le savoit, s'en plaignoit quelquefois, perdoit chaque jour quelque chose de l'affection qu'il portoit à Pie VII, et ne voyant plus rien à ménager en Italie, y poussoit rapidement son char victorieux. Ses empiètemens successifs portoient la terreur jusqu'au Capitole : la proximité du danger exaltoit les âmes. On attribuoit, avec une incroyable irréflexion, à la foiblesse de Pie VI les tribulations qu'il avoit subies, les pertes qu'avoit éprouvées le domaine de Saint-Pierre; on parloit hautement de résistance, et l'on se demandoit si les foudres du Vatican étoient devenues impuissantes. On cherchoit des alliés; la haine ne calculoit plus rien; l'Angleterre hérétique, offrant des subsides et son appui, paroissoit toute sainte. Déjà même on méditoit des conquêtes jusque dans le sein de la France : le séjour du pape y avoit laissé des semences qui commençoient à germer; les jésuites étoient, ainsi qu'on l'a dit, parvenus à s'y introduire sous divers déguisemens. La ville de Belley comptoit parmi ses professeurs des hommes d'un esprit actif, intelligent, astucieux, devenus de nos jours les grands

personnages de l'ordre à Rome et à Paris (1). Ils osoient à peine se produire à Paris ; mais ils y avoient des agens habiles.

Le Père Delpuis étoit à la tête d'une congrégation où s'étoient enrôlées un grand nombre de personnes. On y suivoit en secret et mystérieusement des pratiques nouvelles de dévotion. Peu de temps après son institution, on y compta des personnages d'un grand nom. Les assemblées étoient rares, et se tenoient dans des lieux peu fréquentés : le but de cette institution, toute pieuse qu'elle paroissoit, étoit le renversement de Buonaparte (2). Le faubourg Saint-Germain, toujours prêt à embrasser avidement tout ce qui peut lui donner l'espoir de recouvrer ses anciennes vanités, protégeoit vivement cette sainte conjuration,

---

(1) La manière dont les jésuites s'introduisirent au collége de Belley est assez remarquable. L'un deux se présenta aux autorités de la ville en costume de laïc, parla du dessein qu'il avoit de former une maison d'éducation, des ressources qu'il possédoit pour en assurer le succès et la durée. Le collége de Belley est très-beau. Il insinua aux autorités que si elles vouloient prendre confiance en lui, il en feroit bientôt un utile et riche établissement. Il parvint à les persuader, et Belley commença l'établissement des jésuites en France.

(2) A cette époque, un Anglais qui, après avoir été

et les personnages les plus marquans de ce quartier passoient alternativement des antichambres et des salons de Buonaparte aux conciliabules de la congrégation. On déclamoit dans leurs hôtels contre Napoléon, et l'on tendoit la main aux portes de son palais pour en obtenir des grâces. Buonaparte en témoignoit du dépit, et ne pouvoit s'expliquer ce double rôle : il ne savoit pas que les agences royales recommandoient aux amis de l'ancien régime de s'emparer de toutes les places du nouveau.

Dans le même temps, un simple prêtre habitué de Saint-Sulpice, homme alors obscur, depuis élevé aux plus hautes dignités de l'État, attiroit à lui une foule considérable de jeunes gens qui venoient écouter ses conférences sur la religion : ces sortes d'exercices avoient d'abord commencé modestement dans l'église des Carmes, sous la direction d'un

---

employé dans la diplomatie de son gouvernement, s'étoit refugié à Genève pour se soustraire aux poursuites de Napoléon, ayant trouvé dans cette ville quelque repos, dit au préfet : « Le premier consul s'occupe beaucoup des conspirations qui se forment contre lui « dans l'étranger; mais il en a une bien plus dangereuse dans le sein même de la France : car ce n'est « pas pour le servir que les jésuites s'y sont introduits. »

prêtre de la congrégation de Saint-Sulpice, nommé *Boyer*, homme d'autant plus estimable qu'il étoit sans ambition et sans autre désir que celui de servir la religion. Ces conférences étoient partagées entre deux acteurs, l'un proposant des objections, l'autre y répondant. Quelques personnes zélées désirèrent qu'elles eussent lieu sur un plus vaste théâtre, et indiquoient l'église de Saint-Sulpice. M. l'abbé Boyer, retenu par une honorable modestie, n'ayant pas voulu s'en charger, M. l'abbé Frayssinous, son interlocuteur, en accepta seul tout le fardeau, et trouva encore des secours dans les conseils de M. Boyer et ceux d'un de ses amis M. M***. Je ne me permettrai pas de juger le mérite de ses discours; j'aime mieux laisser parler un prélat célèbre par son esprit et son savoir :

« Des déclamations continuelles, dit-il, « contre la philosophie, contre la révolution, « des allusions toujours saisies contre le gou- « vernement, formoient le fond des discours; « l'esprit de parti applaudissoit, la raison gé- « missoit de ce déplorable spectacle qui mon- « troit une église transformée en théâtre pour « un parti; l'orateur confiant, parce qu'il se « sentoit appuyé, débitoit avec un air de « triomphe, mais en style bien vulgaire, des

« pensées bien communes, telles qu'elles se « trouvent dans tous les cahiers de théologie, « s'embarrassant parfois dans des questions « plus fortes que lui; et, au total, il étoit loin « de satisfaire son auditoire, vu l'absence ab- « solue de talent. Les ecclésiastiques de cette « espèce étoient, en religion, ce que le fau- « bourg Saint-Germain étoit en politique. »

Pendant quelque temps on se borna, de part et d'autre, à des plaintes souvent très-amères. Celles de Rome ne servoient qu'à irriter Napoléon : c'étoit le moucheron mettant le lion en fureur par des piqûres redoublées. Il vouloit que Rome fermât ses ports aux Anglais, et demandoit à les occuper lui-même. La cour pontificale y voyoit son humiliation et sa perte. Napoléon, enivré par ses succès en Allemagne, ne reconnoissoit plus de droit partout où se trouvoit la foiblesse : c'étoit un de ses principes, que le foible devoit céder au fort. Maître de l'Italie toute entière, Rome seule exceptée, il ne concevoit pas qu'on eût la pensée de lui opposer la moindre résistance. Quoiqu'il fût difficile de pénétrer ses desseins, les personnes qui l'approchoient de plus près étoient généralement persuadées que le respect et l'affection qu'il avoit pour le pape eussent sauvé l'Etat romain, si l'Etat romain

eût accédé à ses désirs, et que tout se seroit passé entre le Saint-Père et lui dans un commerce mutuel de bienveillance. Il en eût agi avec lui comme il en agissoit avec les princes de la confédération; mais les conseils de Pie VII repoussoient tout système de modération, encore plus toute idée de soumission. Jusqu'au 1^er^ janvier 1807, les hostilités s'étoient bornées à un échange de notes diplomatiques; le 23 du même mois, le ministre de France à la cour de Rome annonça le passage d'une colonne de six mille hommes, commandés par le général Miollis, pour se rendre à Naples. Le gouvernement pontifical répondit à cette notification par une déclaration affichée dans Rome, où l'on paroissoit dénier à Napoléon le titre d'*Empereur*. A cet acte en succédèrent d'autres d'une nature encore plus hostile. Le pape adressa une circulaire aux cardinaux, où il comparoit la conduite de Napoléon avec la sienne : il y rappeloit les motifs qui l'avoient engagé à se rendre en France; il y rendoit compte des demandes confidentielles que lui avoit faites Buonaparte : l'établissement d'un patriarchat en France, l'adoption du Code civil à Rome, la réforme des évêchés d'Italie, l'abolition des ordres religieux, la liberté des cultes, le mariage des

prêtres, etc. Ces demandes avoient, en effet, eu lieu dans des conférences particulières; mais Buonaparte les avoit assez facilement abandonnées. Les troupes françaises pour lesquelles on n'avoit demandé qu'un passage, étoient restées à Rome : c'étoit un manquement de bonne foi. Le pape s'en plaignit; on trouva un prétexte facile pour se justifier : on vouloit assurer les communications entre l'armée de Naples et celle d'Italie. L'intronisation du roi Joseph avoit produit un grand nombre d'émigrations; Rome en étoit devenue le refuge; Napoléon demanda leur expulsion, et l'arrestation des agens d'Angleterre. On exigeoit que les cardinaux napolitains allassent à Naples prêter serment de fidélité à Joseph; on demandoit l'incorporation des troupes romaines avec les troupes françaises : c'étoit l'abus de la force dans tous ses excès. Le cardinal Doria, chargé du gouvernement de Rome, s'y opposa; et fatigué de cette suite de vexations, le pape se détermina à lancer un bref comminatoire d'excommunication. Il s'étoit complètement abusé sur les dispositions religieuses des Français. En les voyant prosternés à ses pieds sur son passage, et recevant ses bénédictions avec une apparence de dévotion, il s'étoit imaginé qu'une excommuni-

cation produiroit un grand effet en France, mettroit Buonaparte en péril, et le feroit trembler. Il se plaisoit à dire qu'il avoit traversé la France au milieu d'un peuple à genoux; il n'avoit pas compris que la curiosité, plus que la dévotion, avoit attiré la foule sur son passage, et que les témoignages de respect qu'il avoit reçus tenoient presque entièrement à ce sentiment des convenances qui domine chez un peuple civilisé toutes les fois qu'il est rendu à son caractère habituel. Le bref comminatoire, après avoir rappelé tout ce que le Saint-Père avoit fait pour la satisfaction de l'empereur et le rétablissement de la religion en France, se plaignoit amèrement des procédés de Napoléon :

« En compensation de la paix et de nos faveurs, disoit le Saint-Père, depuis long-« temps le domaine de Saint-Pierre a dû supporter la charge énorme de vos troupes et « les vues ambitieuses de vos commandans; « en sorte que, depuis 1807 jusqu'à présent, « elles ont consommé à peu près cinq millions d'écus romains. Vous nous avez dépouillé du duché de Bénévent et de Ponté-« Corvo, tout en promettant au Saint-Siége « les récompenses les plus généreuses; enfin, « vous avez envahi la capitale même, et vous

« avez rendu rebelle la milice. Vous avez oc-
« cupé les postes et les imprimeries ; vous avez
« arraché de notre sein les conseillers intimes
« pour la direction des affaires spirituelles
« de l'Église ; vous nous avez constitué nous-
« même prisonnier dans notre résidence apos-
« tolique, en pesant militairement sur notre
« peuple ; vous abusez de la force, foulant
« aux pieds tous les devoirs sacrés, et princi-
« palement ceux de l'Église : par cette con-
« duite, vous nous forcerez à faire, dans l'hu-
« milité de notre cœur, usage de cette force
« que le Dieu tout puissant a mise entre nos
« mains ; et les maux qui en résulteront tom-
« beront sur votre responsabilité. »

Ce bref fut publié au mois de mars 1808 : c'étoit l'époque où Buonaparte arrachoit à Bayonne, du front des Bourbons, la couronne de leurs ancêtres. Le pape ignoroit encore ce nouvel abus de la force. Le ministre d'Espagne résidoit encore auprès de lui : il lui adressa un billet pour l'inviter à être spectateur et témoin de tout ce qui alloit se passer. Les évènemens se pressèrent en effet. Napoléon répondit à la publication du bref, en prononçant la réunion au royaume d'Italie des trois légations et de la Marche d'Ancône. Le motif de cet envahissement étoit remarquable : « Le pape,

« disoit Napoléon, a constamment refusé de « faire la guerre aux Anglais. Mais quand la mu- « nificence de Charlemagne a étendu les do- « maines du pape, il a voulu que cette donation « *fût faite au profit de la chrétienté, et non* « *pour l'avantage des ennemis de notre sainte* « *religion.* » On pouvoit s'étonner que Napoléon prît tant d'intérêt à la cause de la religion. Le cardinal Caprara, en représailles, notifia l'expiration de ses pouvoirs, et demanda ses passeports. Le ministre de France à Rome répondit par une conduite parallèle, et dès ce moment la guerre fut déclarée. Mais les forces des puissances belligérantes étoient loin d'être égales, et les foudres du Vatican ne devoient répondre que bien foiblement à l'artillerie de Buonaparte.

La démarche du cardinal Caprara avoit été précédée d'un échange de notes diplomatiques entre lui et M. de Champagny, ministre des affaires étrangères. La dernière étoit conçue ainsi :

« La proposition dont l'empereur ne se dé- « partira jamais, est que toute l'Italie, Rome, « Naples et Milan forment une ligue offensive « et défensive, afin d'éloigner de la presqu'île « les désordres de la guerre. Si le Saint-Père « adhère à cette proposition, tout est ter-

« miné; s'il s'y refuse, il annonce par cette « détermination qu'il ne veut aucun arrange- « ment, aucune paix avec l'empereur, et qu'il « lui déclare la guerre. Le premier résultat « de la guerre est la conquête et le change- « ment de gouvernement; car si l'empereur « est forcé d'entrer en guerre avec Rome, ne « l'est-il pas encore d'en faire la conquête, « d'en changer le gouvernement, d'en établir « un autre qui fasse cause commune avec les « royaumes d'Italie et de Naples contre les « ennemis communs?

« Les refus du Saint-Père ne lui feront pas « perdre pour cela ses droits spirituels; car il « continuera d'être évêque de Rome, comme « l'ont été ses prédécesseurs dans les huit pre- « miers siècles, et sous Charlemagne. Néan- « moins, ce sera un sujet de douleur pour « Sa Majesté que de voir l'imprudence et l'a- « veuglement détruire l'ouvrage du génie, de « la politique et des lumières. »

Cette note ayant été transmise au Saint-Père, il y répondit « que les propositions « faites au cardinal Caprara étoient de telle « nature, que le Saint-Siége ne pouvoit jamais « les admettre; que la ligue qu'on lui propo- « soit ne faisant aucune exception, engage- « roit nécessairement Sa Sainteté contre toute

« puissance ennemie de Buonaparte, catho-
« lique ou non ; que sa conscience se refusoit
« à de pareils engagemens, puisque, pour des
« intérêts temporels, il seroit forcé de renon-
« cer à ses rapports spirituels avec les puis-
« sances unies par la foi au Saint-Siége ; que
« le chef de l'Église, accoutumé à gouverner
« paisiblement ses États, seroit contraint de
« s'armer et de devenir guerrier pour attaquer
« les ennemis d'autrui et défendre les États
« d'autrui.

« On suppose en vain que le pape, en re-
« fusant de combattre contre les ennemis de
« Napoléon, a déclaré par cela même la guerre
« à la France, puisque, pour conserver la
« paix, il a souffert depuis long-temps les trai-
« temens les plus hostiles, et qu'il se tient
« préparé à la perte de ses domaines tem-
« porels, dont il est menacé. Le salut de
« l'Italie ne demande nullement qu'il entre
« dans le traité d'alliance offensive et défen-
« sive qu'on exige de lui, puisque les États
« du pape sont environnés par ceux de l'em-
« pereur des Français. Craindroit-on pour les
« ports ? Sa Sainteté s'est offerte à les fermer,
« durant la guerre, aux ennemis de la France ;
« à garnir ses rivages, pour empêcher tout
« débarquement ; à concourir, autant qu'elle

« le peut sans trahir ses devoirs, à la sûreté et « à la tranquillité de l'Italie.

« Si, malgré cela, Sa Majesté veut s'em- « parer, comme elle en a fait la menace, des « Etats du pape, respectés de tous les mo- « narques pendant plus de dix siècles; si elle « veut renverser le gouvernement, le souve- « rain pontife ne pourra pas l'en empêcher : il « mettra sa confiance en la protection divine, « et sera parfaitement tranquille; il se confor- « tera par les paroles du divin Sauveur : *Bien- « heureux ceux qui souffrent la persécution « pour la justice.*

« Ce n'est point le Saint-Père qui déclare « la guerre à l'empereur par le rappel du lé- « gat, c'est l'empereur qui veut la déclarer à « Sa Sainteté. Ce n'est pas le Saint-Père qui « veut la rupture : prince pacifique et sans « armes, quoiqu'il se soit vu dépouillé, contre « toute équité, des Etats de Bénévent et de « Ponté-Corvo, malgré les énormes dépenses « qu'il a faites pour l'entretien des armées « françaises, malgré l'usurpation de ses pro- « vinces, malgré la violente déportation de « tant d'individus respectables qui compo- « soient son sénat sacré, malgré tant d'autres « attentats par lesquels on a vilipendé sa di- « gnité, Sa Sainteté n'a cessé de recomman-

« der à ses peuples le respect pour l'armée « française.

« Depuis son entrée, elle lui a fourni avec « une rare hospitalité tout ce qu'elle a pu, en « se contentant de réclamer auprès de Sa Ma- « jesté le soulagement de tant de charges et la « satisfaction des injures et des outrages dont « elle a été indignement accablée. Mainte- « nant, elle ne fait que pleurer entre le vesti- « bule et l'autel.

« Voilà comment Sa Sainteté déclare la « guerre : si, par les desseins occultes de « Dieu, Sa Majesté, sans consulter sa gloire, « sans écouter la justice, veut consommer ses « menaces et s'emparer des Etats de l'Eglise « à titre de conquête, et renverser le gouver- « nement comme un résultat de cette con- « quête, Sa Sainteté répète qu'elle ne pourra « point remédier à ces funestes évènemens; « mais elle déclare solennellement que d'a- « bord ce ne sera pas une conquête, puisque « Sa Sainteté est en paix avec tout le monde, « mais l'usurpation la plus violente qu'on ait « jamais vue : elle déclare en même temps que « ce ne sera plus l'ouvrage du génie, de la « politique et des lumières qui sera détruit, « mais l'ouvrage de Dieu même, d'où dérive « toute souveraineté, et principalement celle

« qui a été donnée au chef de l'Eglise pour le « plus grand bien de la religion.

« Dans ce cas, Sa Sainteté adorant profondé- « ment les décrets du Ciel, se consolera par la « pensée que Dieu est le père et le maître absolu « de tout, et que tout cède à sa divine volonté « quand la plénitude des temps est arrivée. »

Cette réponse, où respiroit une douce résignation, ne désarma point l'ambitieux dominateur du continent. Le Saint-Père fut exposé à de nouveaux outrages, et réduit à de vaines protestations auprès des puissances étrangères : c'étoit la tourterelle gémissant sous les serres de l'autour. Plus la plainte étoit modérée, plus l'insulte étoit audacieuse : on enrôloit les citoyens de Rome pour l'armée française; la garde du prince n'étoit plus à lui : on s'étoit introduit par surprise jusque dans son palais; on y avoit enlevé les armes du corps noble attaché au service de sa personne : tous les droits respectés des nations étoient violés; et si Rome avoit eu quelques torts, on les lui faisoit expier par des actes d'une indigne violence. Le pape déclaroit en vain traîtres et félons ceux qui prenoient du service dans l'armée ennemie : que peut-on exiger de la fidélité des sujets, quand on n'a plus la force de les protéger? La résistance ne faisoit qu'exas-

pérer l'oppresseur; on ne respecta plus rien. Le cardinal Pacca paroissant l'âme des conseils de la cour romaine, on essaya de l'enlever; et ce ne fut qu'avec peine qu'il échappa. Le 21 décembre, jour anniversaire du couronnement de Napoléon, le général Miollis et le corps d'officiers français ayant manifesté le désir de présenter leurs hommages au pape, il refusa de les recevoir. « Malgré ma tendresse, dit-il, pour la nation française, qui « m'a témoigné tant de respect et d'attache- « ment, je ne saurois voir des personnes qui « sont, peut-être contre leur propre senti- « ment, les exécuteurs d'un plan ignominieux, « et qui avilissent aux yeux du monde entier « l'auguste caractère du chef de l'Eglise et du « souverain de Rome. »

Le pape n'étoit, en effet, plus rien dans ses Etats. Miollis avoit créé une garde civique, où étoient entrés tous les mécontens, et une gendarmerie toute anti-romaine, mais pourtant nécessaire pour le maintien de la sûreté publique, que venoient de troubler la division des partis et l'invasion de l'armée française.

Rome n'étoit plus la ville sainte. Les temples eux-mêmes étoient souvent profanés par une milice licencieuse, qui s'applaudissoit d'a-

voir brisé les liens qui l'attachoient à l'autorité légitime. Les membres du sacré collége languissoient dispersés : cette fierté, cette hauteur de caractère qu'ils avoient regardée comme la seule ancre de salut, n'avoit fait qu'irriter davantage leur inflexible oppresseur; le plus grand nombre avoit été chassé de Rome, et renvoyé dans les diocèses dont ils étoient les évêques, escortés de gendarmes, comme des criminels d'Etat. Captif sur la montagne sainte, le souverain pontife jetoit en vain les yeux autour de lui, dans l'attente de quelque secours; tout se taisoit dans le monde apostolique et romain; tout fléchissoit et trembloit sous l'épée de Buonaparte.

Un acte aussi imprudent qu'inutile dans les circonstances où se trouvoit le Saint-Siége, acheva d'exalter le courroux de l'empereur : le pape adressa aux Espagnols une proclamation pour les encourager dans leur insurrection. Ici ce n'étoit plus de simples gémissemens, mais des plaintes amères : Pie VII, sortant de son caractère, rendoit outrage pour outrage; et le ton d'aigreur et d'emportement qui règne dans cette pièce peu connue, feroit croire qu'elle fut plutôt l'œuvre de quelqu'un de ses inflexibles conseillers que le sien propre.

« Mes très-chers fils, vous qui pleurez aux

« pieds des autels les plaies faites à la reli-
« gion ; vous qui n'avez pas oublié que nous
« ne formons qu'un peuple de frères, unissez-
« vous au vicaire de Jésus-Christ. Venez con-
« templer les débris du trône de mes prédé-
« cesseurs, pour me voir, semblable à Daniel,
« au milieu des lions. Préservé jusqu'à ce jour
« par les impénétrables secrets de la Provi-
« dence, je vois la barque de saint Pierre con-
« fiée à mes soins, combattue par un farouche
« apostat que j'avois placé moi-même sur le
« trône, et qui, tel qu'un enfant dénaturé,
« déchire le sein de sa mère, l'Église, à la-
« quelle il a juré fidélité au pied de l'autel.
« Tirons le voile qui couvre ses iniquités. La
« première victime immolée à son ambition
« a été votre pasteur. Rome, le centre de la
« foi, le bouclier de la religion, a été indigne-
« ment profanée. L'idole de Dagon s'est unie
« au cruel Antiochus de nos jours, pour con-
« sommer la destruction de la religion, qui
« est le grand obstacle à ses perfides desseins.
« Cependant, ne désespérons point ; le suc-
« cesseur de saint Pierre existe encore : gé-
« missant sous le poids de ses chaînes, il élève
« ses yeux et ses mains tremblantes vers le
« ciel, implorant incessamment la protection
« du Dieu des armées sur son troupeau. Oh !

« merveilleux effet de la religion ! Dans ce « déplorable état, mon âme, pénétrée de sen- « timens chrétiens, apprend avec surprise et « transport que l'Espagne, cette heureuse Es- « pagne est restée fidèle à sa religion et à son « roi. Je me hâte donc, mes très-chers fils, « de soulever les chaînes qui m'accablent, « pour transmettre à votre royaume une cir- « culaire qui vous attestera ma reconnois- « sance. Levez-vous, et combattez, comme « David, l'orgueilleux Goliath de nos jours.

« Valeureux Espagnols, enfans de l'Eglise, « accourez, et brisez les fers de votre pasteur. « Déjà mon cœur me répond de votre sensibi- « lité. Hâtez-vous ; arborez l'étendard de la « foi ; la victoire vous appelle. Unissez-vous à « vos frères en servitude ; dressez vos tentes, « et poursuivez l'usurpateur des nations. Péné- « trez jusque dans le cœur de son empire, et « chassez-le jusqu'aux extrémités de la terre. « Montrez aux nations du Nord que l'oppres- « sion est mourante, et laissez le glaive es- « pagnol frapper un coup décisif sur une « tête coupable. Prenez en pitié le malheu- « reux royaume de France et ses habitans « désolés, et ils s'uniront à vous pour exter- « miner leur perfide tyran. Oh ! avec quels « transports ce religieux et catholique Ferdi-

« nand a vu le courage et l'héroïque fidélité de « ses sujets ! Hélas ! le sort cruel auquel il est « condamné, ainsi que moi, ne lui permet « pas de manifester les nobles sentimens de « son cœur magnanime.... Je ne me sens plus « la force d'en dire davantage; si je survis au « malheur qui m'accable, si vous continuez de « répandre votre sang pour votre religion, « votre pays et votre roi, sur lequel j'implore « la protection du Ciel, l'univers sera témoin « de ma reconnoissance. »

Cette lettre-circulaire étoit adressée à la junte suprême de Séville, aux évêques et aux ministres de la religion : on prit toutes les précautions pour en dérober la connoissance à Napoléon, à ses généraux et à ses agens en Espagne; mais il étoit impossible d'en garder assez bien le secret pour qu'elle ne vînt pas à leur connoissance. Les Anglais, auxquels elle fut communiquée, la publièrent par la voie de leurs journaux; et l'auteur du recueil historique connu sous le nom d'*Annual register*, l'inséra dans son recueil (1).

On peut se faire aisément une idée de l'emportement de Napoléon, quand ce document

(1) *Voyez* ce recueil pour l'année 1808 : *Public papers*, p. 231.

parvint jusqu'à lui. Dès ce moment, il jura la destruction de la puissance temporelle des papes. C'étoit une de ses doctrines favorites, que si le Saint-Père étoit souverain de Rome, il en étoit, lui, l'empereur; que le pape devoit lui être soumis pour le temporel, comme il devoit être soumis lui-même au pape pour le spirituel; que l'Etat ecclésiastique appartenoit à l'empire, et que le chef de cet Etat devoit reconnoître pour ses ennemis les ennemis de la France, et entrer dans la fédération de son empire.

Pénétré de ces idées, enflammé de colère, enivré par les nouvelles victoires qu'il venoit de remporter sur l'Autriche (et dont nous parlerons bientôt), il rendit, le 17 mai, dans son camp impérial de Vienne, un décret qui réunissoit à la France les Etats du souverain pontife. Les considérations sur lesquelles il appuyoit son décret, méritent d'être rapportées. Il y disoit que Rome n'étoit qu'un fief de l'empire; que Charlemagne, dans sa munificence, n'avoit investi les papes d'une puissance temporelle que pour la sûreté et la gloire de son empire; que Rome n'avoit jamais cessé pour cela de faire partie de ses Etats; que depuis ce temps les souverains pontifes, loin de faire servir au bonheur des peuples et à la

sûreté de la France leur puissance temporelle, n'en avoient usé que pour entretenir de continuelles discordes ; qu'ils n'avoient cessé de confondre les deux titres dont ils étoient revêtus, et de se dire souverains de la terre, parce qu'ils étoient précairement souverains de Rome ; que, sous ce prétexte, ils avoient tourmenté tous les Etats ; qu'il étoit temps de faire cesser une alliance de pouvoirs inconciliables, et qu'ayant d'ailleurs épuisé toutes les voies pacifiques pour assurer la tranquillité et le bien-être de ses peuples, la sécurité de ses armées, la dignité et l'intégrité de son empire, il se voyoit à regret forcé de recourir au seul moyen qui lui restât de remédier à tant de maux ; qu'en conséquence, il déclaroit les Etats du pape réunis à l'empire ; la ville de Rome, ville libre et impériale ; ses monumens conservés et entretenus aux dépens du trésor de l'empire ; sa dette publique, dette de l'empire ; les propriétés et palais du Saint-Père exempts de toute imposition, visite et juridiction ; les revenus du pape fixés à deux millions, qui lui seroient payés par le trésor de France.

Le même jour, il nomma une consulte extraordinaire pour prendre possession des Etats du pape, et poser les premières bases du gou-

vernement. Elle étoit composée d'hommes d'un caractère fort différent : du général Miollis, déjà chargé du commandement des troupes françaises ; de Salicetti, esprit ardent, aussi dévoué maintenant à Buonaparte qu'il l'avoit été à la Convention et au Directoire, propre à l'exécution des mesures les plus arbitraires ; de Jeannet, dont la Guiane et Cayenne avoient gardé un triste souvenir ; de M. Degérando, homme d'un esprit éclairé, d'une âme douce et compâtissante.

Dès que ce décret fut connu à Rome, la ville fut frappée de consternation ; mais le courage du pape et des cardinaux n'en fut point abattu. Le pape déclara qu'il rejetoit avec la plus invincible résolution toute rente et pension que Napoléon prétendoit lui faire ainsi qu'au sacré collége, protestant qu'ils se couvriroient d'opprobre s'ils consentoient à tirer leur subsistance des mains de l'usurpateur : il s'arma de toutes ses foudres contre son oppresseur ; et le 11 juin, deux jours après, il frappa d'excommunication Buonaparte et tous ceux qui avoient prêté la main à son usurpation.

La bulle commençoit par une plaintive énumération de tous les torts de l'empereur envers le Saint-Siége. Le pape s'y représentoit

comme tenant la place de Dieu sur la terre : il déclaroit qu'en se rendant en France pour déposer l'huile sainte sur le front de Napoléon, il avoit espéré que l'Église recueilleroit des fruits utiles de cette condescendance : « On « nous avoit, disoit-il, souvent et long-temps « fait concevoir de grandes espérances (la re- « mise des trois légations) ; bientôt on com- « mença à éluder nos demandes et nos prières « par des tergiversations astucieuses, par des « faux-fuyans et des réponses ou dilatoires ou « perfides. »

Le Saint-Père exposoit ensuite la série de persécutions dont il avoit été l'objet, et dont il avoit déjà tracé le tableau dans ses lettres-circulaires et son premier bref ; il terminoit son récit par cette exclamation : « Voilà, voilà « les brillans gages, les monumens illustres de « cet attachement merveilleux à la religion « catholique, dont il ne cesse, pas même en- « core aujourd'hui, de se vanter !... Mais, « ajoutoit-il, celui qui a cherché à nuire à « l'Église, comment pourra-t-il éviter la main « de Dieu ? Non, Dieu n'exceptera personne ; « il ne respectera la grandeur de qui que ce « soit, car c'est lui qui a fait le petit et le « grand, et c'est au plus fort qu'est réservé « le plus fort châtiment. »

Sa Sainteté protestoit ensuite qu'elle voudroit, à quelque prix que ce fût, même au prix de sa vie, sauver ses persécuteurs de la perdition éternelle, et s'abstenir d'employer *la verge qui lui avoit été donnée par Jésus-Christ pour la correction des brebis égarées, et pour l'exemple et la terreur salutaire des autres;* mais que le moment d'indulgence étoit passé, et qu'il ne lui étoit plus permis d'encourir le reproche de négligence et d'inertie, et peut-être même d'abandon de la cause de Dieu. « Que nous reste-t-il donc, « disoit-il, si ce n'est de faire taire toute con- « sidération humaine, d'abjurer toute pru- « dence de la chair, et de mettre à exécution « ce précepte de l'Evangile : *Que celui qui « n'écoute pas l'Eglise soit pour toi comme « le payen et le publicain; que les souve- « rains apprennent encore une fois qu'ils « sont soumis par la loi de Jésus-Christ à « notre trône et à notre commandement; car « nous exerçons aussi, nous, une souverai- « neté, mais une souveraineté bien plus no- « ble, à moins qu'il ne faille dire que l'es- « prit doit céder à la chair, et les choses du « ciel à celles de la terre.*

« C'est pourquoi, par l'autorité du Dieu « tout puissant, par celle des saints apôtres

« saint Pierre et saint Paul, et par la nôtre, « nous déclarons que tous ceux qui, après « l'invasion de cette ville et des Etats ecclé- « siastiques, après la violation sacrilége du « patrimoine du bienheureux saint Pierre, « prince des apôtres, commise par les troupes « françaises, ont agi, dans ladite ville et dans « les provinces de l'Etat de l'Eglise, contre « les immunités ecclésiastiques et les droits « temporels de l'Eglise et du Saint-Siége; « nous déclarons, disons nous, que ceux qui « ont commis quelqu'un de ces attentats, ou « qui les ont ordonnés, favorisés, conseillés « ou y ont adhéré, ainsi que ceux qui les ont « fait exécuter ou qui ont servi eux-mêmes à « les exécuter, *ont encouru l'excommuni-* « *cation majeure et les autres censures et* « *peines ecclésiastiques fulminées par les* « *canons sacrés, par les constitutions apos-* « *toliques et les décrets des conciles géné-* « *raux, et notamment celui de Trente (ses-* « *sion XXII); et, si besoin est, nous les* « *excommunions et les anathématisons de* « *nouveau.* »

Cette bulle étoit accompagnée d'une notification à l'empereur des Français, conçue en ces termes : « Par l'autorité de Dieu tout puis- « sant, des saints apôtres Pierre et Paul, et

« par la nôtre, nous déclarons que vous et « tous vos coopérateurs, d'après l'attentat que « vous venez de commettre, vous avez en- « couru l'excommunication, comme l'ont an- « noncé nos bulles apostoliques. »

C'étoit un évènement digne de remarque, au dix-neuvième siècle, que cette lutte entre la couronne de Buonaparte et la tonsure de Pie VII. On pouvoit s'étonner de voir ce prince de l'Eglise, de mœurs si douces, d'une piété si tendre, renouveler les combats de Grégoire VII et de Boniface VIII; recourir, pour sa défense, à des armes usées par le temps et la raison; sacrifier la paix de l'Italie et de la France à des intérêts humains; confondre la religion et la politique, et faire sortir de la poudre des archives pontificales des doctrines créées par l'ambition des papes, désavouées par la foi des siècles et les maximes même de l'Evangile. Le Saint-Père se plaignoit de l'usurpation du patrimoine de saint Pierre : mais quelle seroit aujourd'hui la fortune du souverain pontife, si elle se réduisoit au patrimoine de saint Pierre? une barque, un aviron et des filets, voilà tout ce que possédoit le prince des apôtres; et la succession de saint Paul n'étoit probablement pas plus somptueuse. Sans doute il étoit pénible de voir

l'Etat romain englouti dans l'immense domaine de Napoléon ; mais cet intérêt, tout grand qu'il étoit, ne touchoit point à la religion. Jamais il n'avoit été de foi que l'évêque de Rome dût porter la couronne ; et quand il parloit d'usurpation, il étoit facile de lui répondre que ce n'étoit pas non plus de ses ancêtres qu'il tenoit sa puissance et son trône.

Napoléon avoit touché l'endroit sensible, en attribuant tous les troubles dont les empires catholiques avoient été agités depuis quelques siècles, à cette confusion intéressée du spirituel et du temporel ; et Pie VII, renouvelant des prétentions que ni la science ni la piété ne sauroient avouer, justifioit en quelque sorte Napoléon. On pouvoit citer le concile de Trente, en matière de foi ; mais c'étoit un abus trop grand que d'invoquer son autorité en matière d'intérêts purement mondains.

Si le pape espéroit que ses foudres produiroient dans le monde chrétien une violente commotion, il se trompa dans son attente ; le soleil se leva, poursuivit et acheva sa course comme à l'ordinaire, et le monde chrétien resta en repos. Mais Napoléon ne l'étoit pas : avoit-il, de son camp de Vienne, donné l'ordre d'enlever le Saint-Père, et de le transporter en France pour éviter le trouble que sa

présence pouvoit causer à Rome? avoit-il investi le nouveau roi de Naples, Joachim Murat, d'un pouvoir extraordinaire pour agir suivant la gravité des circonstances? On pourroit s'arrêter, de préférence, à cette dernière conjecture. Quoi qu'il en soit, le 5 juillet, Pie VII apprit que, dans la nuit suivante, il devoit être enlevé. Dans la crainte d'une surprise, il avoit fait murer les principales avenues du Quirinal; mais un traître, nommé *Bassola*, à qui le Saint-Père avoit fait grâce de la vie, se chargea de conduire les Français, et d'indiquer les endroits accessibles du palais. Les murs du jardin sont escaladés; on surprend le corps-de-garde des Suisses, composé de trente-huit hommes seulement. Instruits du danger qui les menaçoit, ils avoient fait demander au pape s'il vouloit qu'on repoussât la force par la force. Pie VII leur prescrit de n'opposer aucune résistance; ils rendent les armes. Les portes des appartemens cèdent aux efforts des soldats français; le général Radet, commandant de la gendarmerie, se présente, le chapeau à la main. Le pape, entouré des cardinaux Pacca et Depping, écrivoit à son bureau : sa figure étoit calme. « Pourquoi venez-vous, dit-il aux Français, « troubler ma demeure? Que voulez-vous? »

Le ton de dignité avec lequel il prononce ces paroles, frappe cette troupe de ravisseurs; tous, par un mouvement spontané, se découvrent. « Je viens, lui dit le général Radet, m'acquitter « d'un devoir pénible; je viens proposer à « Votre Sainteté, de la part du gouvernement « français, d'abdiquer la souveraineté tempo- « relle de Rome : à ce prix, Votre Sainteté « peut rester tranquille dans cette ville. »

Pie VII lève les yeux au ciel; et le montrant de la main : « Je n'ai agi en tout, dit-il, « qu'après avoir consulté l'Esprit-Saint; et « vous me mettrez en pièces, plutôt que de « me faire rétracter ce que j'ai fait. — Dans ce « cas, lui dit le général, j'ai ordre de vous « enlever de Rome. »

Le Saint-Père, qui avoit eu un pressentiment de ce qui devoit arriver, étoit revêtu des habits qu'il porte ordinairement quand il sort : il se lève; et sans prendre autre chose que son bréviaire, qu'il met sous son bras, il s'avance vers la porte de son appartement, et, donnant la main au cardinal Pacca, marche avec calme au milieu de la force armée (1).

---

(1) On a écrit qu'on s'étoit introduit dans le palais par une fenêtre, qu'on avoit attaché le pape sur son fauteuil, et qu'on l'avoit ainsi fait passer par la fenê-

Une voiture attendoit à la porte extérieure du palais, qu'on avoit enfoncée. Le pape, avant d'y monter, donne sa bénédiction à la ville de Rome. Quelques Romains, avertis par le bruit des chevaux et du carrosse, s'étoient réveillés, et commençoient à sortir pour savoir ce qui se passoit : la force armée les oblige de rentrer. Le pape monte dans le carrosse avec le cardinal Pacca ; on ferme les portières de manière que Sa Sainteté ne puisse être vue de personne. Le général Radet est sur le siége ; un piquet de gendarmerie entoure le carrosse ; on sort de la ville par la porte *Salara*, à peu de distance du mont Quirinal. La rue qui y conduit étant peu fréquentée, étoit favorable pour une pareille entreprise. Il étoit à peu près trois heures du matin ; le jour paroissoit. On gagne la route de Florence. Les relais sont prêts ; on s'éloigne rapidement de Rome : mais, quelques précautions qu'ont eût prises, on devinoit presque partout que c'étoit le pape qu'on enlevoit ; l'excès même des précautions confirmoit cette conjecture. Au premier relais de la route, les portières étant ouvertes, les postillons en larmes vont se je-

---

tre : cette anecdote n'est fondée que sur une seule lettre dont l'auteur ne s'est pas nommé.

ter aux pieds du Saint-Père, et lui demander sa bénédiction. « Courage, amis, leur dit-il, « courage et prière ; *figli miei, coragio ed « orazione.* » Le général, témoin de cette émotion, fait de nouveau baisser les stores et les glaces de la voiture, que l'on tient exactement fermée pendant toute la route, malgré l'excès de la chaleur.

Quels ne furent pas l'accablement et la douleur des Romains à la nouvelle de l'enlèvement du Saint-Père ! On les voyoit, muets et consternés, traverser les rues de Rome sans oser se parler, levant les yeux au ciel, et donnant les signes de la plus profonde douleur. Veuve de son souverain, cette grande ville ressembloit à une solitude profonde ; la terreur des armes françaises étouffoit toute résolution courageuse ; un grand nombre couroit au temple, et, prosterné aux pieds des autels, invoquoit la miséricorde du Seigneur. Cependant, les ravisseurs gagnoient en toute hâte les frontières de la Toscane. Après dix-neuf heures de marche par une chaleur étouffante, on arriva à Radicofani, premier village des Etats de Toscane, situé sur une montagne très-élevée, d'un accès difficile, et séparé de toute habitation populeuse. Il étoit dix heures du soir ; on avoit parcouru un espace de trente-

six de nos lieues. Le Saint-Père, accablé de fatigue, de chaleur et de chagrin, éprouva une colique très-violente : on fut obligé de s'arrêter, de suspendre sa marche jusqu'au lendemain à cinq heures du soir. Il n'étoit plus possible de cacher le rang et le nom de la victime; les habitans de Radicofani entourèrent la maison où le Saint-Père étoit descendu. Le général français avoit eu soin de mettre une garnison dans cette petite place : elle contint la multitude, qui n'aspiroit d'ailleurs qu'au bonheur de recevoir la bénédiction du souverain pontife. Quelques personnes de la maison du pape vinrent alors le rejoindre : c'étoient le prince Doria son chambellan, un médecin, deux caméristes. On leur permit d'accompagner leur maître, et l'on reprit la route de Florence. Le samedi 8 juillet, on accorda quelques heures de repos à Pie VII et à sa suite. Dans le bourg où l'on s'arrêta, on ne souffrit pas que les habitans l'approchassent : on ne permit qu'aux personnes de service dans l'auberge de recevoir sa bénédiction. En sortant de ce lieu, sa voiture cassa; le général tomba, et se démit le poignet. Le pape ressentit une forte commotion; il monta dans le carrosse du chambellan, et l'on se remit en marche. Le même jour, Pie VII arriva à la

Chartreuse de Florence, située hors de la ville. Les religieux sollicitèrent en vain la permission de lui parler. On obligea le cardinal Pacca de le quitter; il prit quelques heures de repos, et l'on se remit en marche par la route du mont Cenis. Le peuple accouroit, et recevoit à genoux la bénédiction du Saint-Père. On passa deux jours à Alexandrie, et le 17 on étoit devant Turin. Excédé de fatigue et presque mourant, le pape se trouva mal. Revenu à lui, il dit au commandant de la gendarmerie : « Avez-vous « l'ordre de me conduire mort ou vif? Si votre « ordre est de me faire mourir, continuons; « s'il est contraire, je veux m'arrêter. » On obéit. Il prit une tasse de chocolat chez le maire, se reposa, remonta en voiture pour continuer son voyage jusqu'au mont Cenis; après deux jours passés à l'hospice, l'on prit, le 20 juillet, la route de Chambéry, et on arriva à Montmeillan. Là, on permit au peuple de voir le prisonnier et de lui rendre les hommages qui lui étoient dus. Sa figure n'avoit rien perdu de son caractère de douceur et de bonté; mais elle étoit visiblement altérée par la fatigue. Montmeillan n'est qu'à une foible distance de Grenoble; Pie VII y fut conduit le 21 juillet, à six heures du soir, et descendit à l'hôtel de la préfecture. Le cardinal Pacca,

qui l'avoit rejoint, en fut séparé de nouveau, et logea à l'hôtel de Belmont, d'où il fut transféré à la citadelle de Fénestrelles, où il resta prisonnier pendant trois ans.

Le peuple, averti de l'arrivée du Saint-Père, se porta en foule autour de son hôtel, et le concours ne diminua point pendant onze jours que Pie VII resta dans cette ville. On accorda aux plus empressés le bonheur de baiser ses pieds et d'entendre sa messe; mais le clergé n'eut pas la permission de l'approcher. On refusa même l'entrée de l'hôtel au grand-vicaire du cardinal Fesch. Ce prélat étoit devenu dévot depuis qu'il avoit été élevé aux dignités de l'Église, et paroissoit, par son zèle pour la religion, vouloir expier les outrages qu'on prétendoit qu'il lui avoit faits autrefois (1).

Ce n'étoit point la police de Paris qui présidoit à ces opérations; Buonaparte en avoit confié le soin à celle de Naples, et Murat

---

(1) On a répandu à son sujet une anecdote à laquelle il est pénible d'ajouter foi. Envoyé par un club en députation à un autre club qui tenoit ses séances dans une église, on lui demanda un gage de son patriotisme; et pour le donner, il monta sur l'autel, et y fit, dit-on, ce que l'on ne pouvait se permettre que dans la chapelle de Vénus-Cloacine.

étoit le grand régulateur de ces actes d'oppression. De Grenoble, le pape fut conduit à Valence, de Valence à Aix. « Voulez-vous rester ici, » lui dit le colonel de gendarmerie. *Comme on voudra*, répondit le pape : c'étoit sa réponse ordinaire. Il ne resta point à Aix, et l'on prit la route de Nice. Tous ces mouvemens annonçoient beaucoup d'incertitude. Les esprits, plus portés à la superstition sous le ciel du Midi, commençoient à s'échauffer; l'évêque de Nice et la reine d'Étrurie vinrent au-devant de lui jusqu'au-delà du pont du Var. Le pape avoit mis pied à terre pour traverser le pont; alors s'offrit un spectacle digne d'intéresser les cœurs, même les moins religieux : une reine et son fils, tombés du trône, aux pieds d'un souverain pontife indignement arraché de ses États, et traîné captif par des soldats. Confondant leurs douleurs, ces grands personnages ne parloient pas; des larmes ne couloient pas de leurs yeux; ils restoient muets vis-à-vis l'un de l'autre : silence mille fois plus touchant que les plus belles harangues.

On remonte en voiture; on arrive à Nice, le 7 août. Le peuple accourt de toutes parts; la présence du chef suprême de l'Église exalte tous les esprits. Pie VII, arrivant en France

au milieu de toutes les pompes de la terre pour sacrer Buonaparte, avoit reçu partout les témoignages de respect dus à sa dignité; Pie VII, malheureux, entouré de gendarmes, excite l'enthousiasme. Les trois jours qu'il passe à Nice sont des jours de fête : on illumine la ville; sept à huit fois le jour, il se montre au balcon; l'évêque, les curés d'alentour lui forment un cortége vénérable; il célèbre les saints mystères; on s'étouffe dans la chapelle pour y prendre part. Le 9, soixante-douze barques illuminées se trouvent rangées, le soir, vis-à-vis le balcon de l'hôtel de la préfecture; une foule de pêcheurs attend que Sa Sainteté paroisse, et reçoit sa bénédiction aux cris mille fois répétés de *vive Jésus-Christ et son représentant sur la terre! vive la foi! vive la religion chrétienne!*

Les remparts étoient couverts d'une multitude considérable récitant le rosaire pour la conservation et l'heureux voyage du Saint-Père; d'autres chantoient des cantiques. Telle est l'exaltation des sentimens religieux, dans ces provinces où l'imagination s'échauffe aux rayons d'un soleil sans nuage et d'une température ardente. Le lendemain, le pape partit pour Savone : cette ville, grande, belle, située sur les bords de la mer, n'étoit point

un séjour désagréable pour le pape ; on essaya d'en augmenter encore le charme par l'appareil du luxe, le faste de la grandeur, le nombre d'officiers qu'on attacha au service du Saint-Père. Cent mille francs par mois devoient être employés aux frais de sa maison. M. de Salmatoris, Piémontais, et chambellan de Buonaparte, fut chargé d'en faire les honneurs. M. César Berthier, frère du maréchal, fut nommé maître du palais. Pie VII refusa tous ces honneurs, et vécut, comme il avoit fait jusqu'alors, avec la simplicité d'un reclus. Là, il étoit surveillé et plus strictement gardé qu'à Rome même; ses communications étoient rares et difficiles; tous les papiers qu'on lui présentoit étoient examinés par le maître du palais. On amena à Paris les cardinaux qui étoient à Rome lorsque le pape fut enlevé; on les plaça sous la surveillance de la police : cette police étoit alors partagée entre quatre conseillers d'Etat, sous la haute direction du ministre. M. Anglès, devenu directeur général et préfet sous la restauration, étoit alors chargé de la division d'Italie et de Rome.

Quand on examine l'irrégularité de la route qu'on fit parcourir au Saint-Père, on n'y voit point cette précision qui caractérisoit l'administration de Buonaparte. Il étoit alors en

Allemagne, occupé de la vaste guerre qu'il faisoit à l'Autriche : c'étoit le jour même où il livroit la bataille de Wagram, que le pape étoit arraché de son palais. Quand il apprit tous les détails de cet acte de violence, il en témoigna un extrême mécontentement ; il accusa hautement l'imprévoyance et la maladresse de ceux qu'il en avoit chargés : « Ils « vont, dit-il, lui faire traverser la France, « pour exciter la pitié de toutes les provin- « ces. » On se proposoit, en effet, de l'envoyer à Dijon, et d'y attendre les ordres de l'empereur : mais il se hâta de faire rétrograder le Saint-Père ; et pour expier en partie les mauvais traitemens qu'on lui avoit fait essuyer, il affecta de le faire traiter à Savone avec la plus haute distinction. Mais tout cela ne devoit durer que le temps nécessaire pour calmer l'opinion publique.

Laissons maintenant le souverain pontife au lieu de son exil ; occupons-nous d'un spectacle différent, et suivons les pas de Napoléon à travers les plaines sanglantes d'Eckmülh, d'Esling et de Wagram.

CHAPITRE VIII.

Cinquième coalition continentale. Expédition de sir John Stewart à Naples. Campagne d'Autriche. Batailles d'Eckmülh et d'Esling.

L'Autriche étoit humiliée de l'état de dépendance et d'abaissement où l'avoit réduite la dernière guerre. Jadis, superbe dominatrice du monde, elle avoit vu l'Europe presque toute entière frémir au bruit de ses armes; elle ne pouvoit se consoler d'avoir perdu le magnifique héritage de Charles-Quint; elle se rappeloit avec regret cette glorieuse époque où le roi le plus puissant de l'Europe, vaincu à Pavie, avoit suivi à Madrid le char de triomphe de son rival : depuis ce temps, quelles pertes n'avoit elle pas éprouvées? L'Espagne ne lui obéissoit plus; l'épée de Louis XIV lui avoit enlevé les riches provinces qu'elle possédoit, au-delà du Rhin, dans l'ancien empire de Charlemagne; la révolution française l'avoit frappée de nouvelles disgrâces : cette Flandre si riche, si popu-

leuse; cette superbe Italie, antique patrie des arts et du génie, n'obéissoient plus à ses lois; des monarchies nouvelles s'étoient formées des débris de sa puissance; le sceptre d'un soldat heureux dominoit sur le continent vaincu; et, nouveau Salmonée, il pouvoit dire dans son orgueil : *Per me reges regnant.*

Quelque part que l'Autriche jetât les yeux, elle ne voyoit plus d'alliés; ses plus puissans auxiliaires, ou trembloient pour eux-mêmes, ou, frappés des incroyables victoires de Napoléon, avoient uni leur fortune à la sienne. Une seule puissance, protégée par la mer, bravoit encore le nouveau dominateur des nations; elle pouvoit offrir beaucoup d'or aux vaincus, mais presque pas de soldats. Quel coup du Ciel inattendu affranchira les rois, et sauvera les peuples de l'oppression générale? L'Autriche croit l'apercevoir dans cette guerre d'Espagne que Napoléon avoit d'abord regardée comme un jeu, et qui maintenant occupoit ses plus habiles généraux et dévoroit ses armées. Fidèle à sa politique, lente, froide, artificieuse et dissimulée, l'Autriche avoit déclaré à Erfurt que rien ne pouvoit altérer ses sentimens pacifiques pour la France; mais en même temps elle s'unissoit avec le cabinet de Londres, et préparoit la guerre. Si ses dé-

faites avoient épuisé ses finances, les hommes lui restoient, et Londres offroit ses trésors. Plus habile et mieux éclairé sur ses propres intérêts, peut-être François II auroit-il vu qu'il n'étoit qu'un instrument dans la main de son allié. Quatre ans auparavant, quand les côtes de la France étoient couvertes de soldats aspirant à planter leurs enseignes sur la rive britannique; quand l'Angleterre trembloit pour son propre sol, François étoit venu à son secours, et l'avoit sauvée au prix de la fortune et du sang de ses sujets, au prix de la dévastation et de la perte de ses provinces. C'étoit encore l'Angleterre qui l'entraînoit à de nouveaux désastres; et croyant travailler pour sa propre gloire, il n'étoit que l'instrument d'un cabinet plus habile que le sien. Si Buonaparte restoit en Espagne à la tête de ses armées, la victoire paroissoit certaine: jamais, depuis plus de dix ans, elle n'avoit abandonné ses drapeaux; il falloit donc l'en arracher, diviser ses forces, et l'amener sur un nouveau terrain. L'Autriche, inquiète de son avenir, effrayée de son isolement, saisit l'ancre de salut qu'on lui offroit, et commença tout à coup, en faveur de son allié, une puissante et redoutable diversion. C'étoit jusqu'alors le seul système de guerre que l'Angleterre eût

elle-même suivi : soit qu'elle se flattât d'avoir meilleur marché de son ennemi, en l'obligeant de partager ses forces, soit qu'elle se défiât des siennes propres, elle n'avoit pas songé jusqu'alors, comme elle l'a fait depuis, à frapper son ennemi au cœur ; elle se contentoit de harceler son infatigable activité, et de lui susciter partout de nouveaux embarras. Ce fut dans cet esprit qu'elle prépara, sous les ordres de sir John Stewart, une grande expédition maritime pour attaquer Naples, tandis que Napoléon seroit occupé en Allemagne. Mais il pouvoit dire comme Louis XIV : *Nec pluribus impar;* et nous verrons bientôt que cette expédition n'arrêta point ses succès.

Depuis le traité de Presbourg, où la force avoit dicté des lois à la foiblesse, le vainqueur au vaincu, ce soleil de paix qui s'étoit levé sur les contrées désolées de l'empire d'Autriche, n'avoit pas tardé à se couvrir de nuages. Si Buonaparte s'étoit montré grand et généreux dans cette occasion, il n'avoit pas long-temps soutenu ce caractère. L'électeur de Saltzbourg et le grand-maître de l'ordre teutonique avoient été dépouillés de leurs Etats, et le landgrave du Brisgaw privé des indemnités qui lui étoient dues. On continuoit de lever des contributions sur de malheureux

habitans qui avoient acquitté entièrement la somme qui leur avoit été imposée.

Épuisé par la guerre, uniquement occupé du soin de réparer ses pertes, de récompenser ses armées et de relever ses finances, François II avoit vu ces injustices, et gardé le silence. Tout ce que ce prince faisoit pour se relever de l'état de détresse où il étoit tombé, alarmoit la jalousie de Buonaparte, et devenoit un sujet de plainte. Jamais, avant la conquête de Venise par les Français, le gouvernement de cette république, dans sa plus haute prospérité, n'avoit songé à demander aux États autrichiens un passage pour se rendre de Venise à la côte opposée de l'Adriatique : Buonaparte l'exigea, non comme une marque de bonne intelligence entre les deux États, mais comme un droit positif et permanent ; et l'empereur François ayant représenté que jamais ce passage n'avoit paru nécessaire, que ses sujets étoient trop pauvres pour supporter les charges qui en résulteroient, l'orgueilleux vainqueur répondit qu'il ne souffriroit pas qu'on délibérât sur ses demandes, et qu'il obtiendroit par les armes ce qu'on lui refuseroit par des traités. On a vu précédemment les difficultés élevées par Napoléon sur la possession des bouches du Cattaro : il pouvoit s'en rap-

dre maître immédiatement après la paix de Presbourg ; mais ses délais ayant donné le temps aux Russes de s'en emparer, il exigea que ce fût l'Autriche qui portât la peine de sa négligence, et la força d'employer ses propres troupes pour expulser les Russes. Un territoire considérable sur la rive gauche de l'Isonzo, devoit être évacué par les troupes françaises ; mais Buonaparte l'ayant trouvé à sa bienséance, le garda.

Contre le texte formel du traité, la forteresse de Brannau ne fut point évacuée ; une armée française resta en Allemagne, fatiguant, appauvrissant les provinces, et menaçant l'Autriche au moindre motif de plainte. Quoique le traité de Presbourg eût apporté des changemens notables dans les Etats de plusieurs princes d'Allemagne, le titre d'*empire germanique* subsistoit encore : deux lignes de Buonaparte en prononcèrent l'abolition, sans aucune déférence ni pour le chef de cet empire ni pour les puissances qui en faisoient partie. Et que pouvoit faire l'empereur ? S'il cédoit, il n'étoit plus digne du titre glorieux qu'il portoit ; s'il résistoit, les armées françaises étoient à ses portes pour l'accabler. Il céda. La guerre entre la France et la Prusse lui laissa quelque repos ; de puissans motifs

auroient pu l'engager à prendre part à ce grand différend : mais l'épuisement de ses forces, le temps nécessaire pour reformer ses armées, le retinrent ; la guerre ne lui montroit que des périls ; il se décida pour la neutralité, et la garda si exactement, qu'il en reçut des félicitations de Buonaparte lui-même. Après le traité de Tilsitt, l'Allemagne pouvoit se promettre quelque repos de la part de Napoléon : mais le repos fatigue un ambitieux ; et plus la fortune se montre prospère, plus ses espérances et ses désirs s'accroissent. Personne n'ignoroit, à Paris, que Buonaparte aspiroit à l'empire d'Occident ; l'Autriche devoit donc tomber sous sa puissance.

Mais, avant de la soumettre, il vouloit interdire l'entrée du continent à l'Angleterre ; il falloit donc se rendre maître du Portugal. C'étoit trop peu d'une si modique conquête pour un si grand conquérant. Le traité de Tilsitt lui assuroit la domination de toute l'Europe occidentale. Ne devoit-il pas, pour satisfaire aux vues de son puissant allié, prendre possession de la péninsule toute entière ? Il seroit revenu ensuite en Allemagne ; et réunissant ses forces à celles de la Russie, l'empire d'Autriche disparoissoit en quelques mois. Les divisions qui déchiroient le palais de Madrid,

lui en offroient la plus heureuse occasion. Buonaparte, en homme habile, pouvoit-il manquer de la saisir? Il ne s'agissoit, pour le moment, que d'imposer à l'Autriche les décrets de Berlin et de Milan, et il en adressa l'expresse réquisition à l'empereur François. Il fallut céder encore; mais ce n'étoit pas le dernier sacrifice.

A peine l'empereur s'y étoit-il soumis, que Napoléon eut d'autres propositions à lui faire: il s'agissoit de dissoudre l'empire ottoman, de donner passage aux troupes françaises pour l'accomplissement de ce projet, et d'en partager ensemble les dépouilles. C'étoit peut-être, en apparence, la proposition la moins hostile qu'eût faite jusqu'alors Napoléon: mais elle mettoit à découvert toute sa duplicité; car, outre qu'il avoit promis cet empire au czar Alexandre par les conditions secrètes du traité de Tilsitt, il avoit jusqu'alors proclamé hautement qu'une des maximes fondamentales de sa politique étoit le maintien de l'empire ottoman et de l'intégrité de son territoire. Quelle foi pouvoit-on donc ajouter à ses promesses? N'étoit-il pas évident que si l'empereur d'Autriche avoit la foiblesse de s'associer à un projet si injuste en lui-même; que si, dans le vain espoir de partager les dé-

pouilles de l'ennemi commun, il admettoit dans le cœur de ses États une armée française, il cesseroit dès ce jour d'être maître chez lui; que ses forteresses et sa capitale tomberoient bientôt sous les serres de l'aigle corse, dont rien ne pouvoit arrêter le vol ni satisfaire l'avidité? La conduite de Buonaparte en Espagne venoit d'ajouter un nouveau poids à ces considérations. Les révolutions qui se succédoient rapidement en Italie, en Portugal, partout où Napoléon étoit le maître, donnoient aux rois des leçons trop vivantes et trop redoutables pour qu'ils n'évitassent point toute communauté d'intérêt, tout point de contact avec lui. N'avoit-il pas tout récemment déclaré à son Sénat que tout le littoral de la Méditerranée et de l'Adriatique ne devoit reconnoître de lois que celles de l'empire français? Ces projets et ces entreprises n'étoient-ils pas de nature à exciter la sollicitude de l'empereur François? N'étoit-il pas non seulement de sa prudence, mais de son devoir, de veiller au salut de son empire, et de se mettre en état ou d'éviter une surprise, ou de modérer, par un appareil de forces suffisantes, les ambitieux desseins de son ennemi?

Mais ses précautions mêmes pouvoient le

rendre suspect à un ennemi inquiet, impatient, jaloux : elles pouvoient aussi couvrir des desseins secrets, et faire croire que l'empereur d'Autriche, en ne paroissant veiller qu'à sa propre sûreté, avoit réellement le projet d'attenter à celle de Napoléon. On savoit tout ce que l'Angleterre se donnoit de mouvement pour susciter des ennemis à la France; on savoit tout ce que les promesses et l'or de cette puissance avoient de pouvoir sur le cabinet de Vienne; et les préparatifs de François étoient trop considérables pour n'être que de simples précautions de sûreté. M. de Metternich, devenu depuis si célèbre et si puissant, étoit alors ambassadeur de Vienne à Paris.

M. de Champagny, ministre des affaires étrangères, eut ordre de lui demander des explications. L'ambassadeur s'expliqua avec beaucoup de finesse et de dextérité : il avoua que le bruit d'une guerre prochaine entre l'Autriche et la France étoit généralement répandu en Allemagne. Mais de quel poids pouvoient être de simples bruits populaires? Il se retrancha sur le caractère pacifique de son maître, la pureté de ses intentions, le danger de sa situation. Ses Etats n'étoient-ils pas entourés partout d'hommes armés? L'Autriche avoit,

en effet, établi la conscription pour le recrutement de ses armées; mais elle avoit autrefois usé de cette ressource quand elle l'avoit jugée nécessaire. L'empire germanique ne subsistant plus, il falloit qu'elle établît ses forces sur un nouveau pied, et qu'elles pussent au moins rivaliser avec celles de la Bavière et des États de la confédération du Rhin. Cette conscription, que l'on présentoit comme un grief, n'étoit-elle pas admise dans ces États? La douloureuse situation où la dernière guerre a placé l'Autriche, les sacrifices qu'elle n'a cessé de faire pour conserver la paix, ne sont-ils pas un gage suffisant de son amitié pour la France? Si les bruits de guerre se sont répandus en Allemagne, loin d'être encouragés à Vienne, ils y ont été publiquement démentis. La France entretient de nombreuses troupes en Silésie et en Prusse; et c'est un bruit répandu jusque dans les rangs du soldat, qu'elles sont destinées à conquérir la Bohême : d'autres troupes occupent Varsovie; et c'est encore une opinion répandue dans leur camp, qu'elles doivent bientôt faire la conquête de la Gallicie. Faut-il s'étonner ensuite que les bruits de guerre circulent dans toute la Germanie? et ne seroit-on pas autorisé à penser que ces bruits ont pris naissance en France,

et qu'ils ont été reportés à dessein dans les gazettes de la confédération pour préparer les esprits aux projets de la cour des Tuileries?

Cette réponse de M. de Metternich, plus adroite que franche, provoqua bientôt à Saint-Cloud une conversation entre Napoléon et lui, en présence du corps diplomatique. M. de Metternich s'y retrancha d'abord, comme il avoit fait dans sa note, sur les bonnes et loyales intentions de son maître. Mais son interlocuteur n'étoit pas disposé à se contenter de simples dénégations; il rappela d'abord tout ce qu'il avoit fait pour l'Autriche. S'il avoit eu l'intention d'anéantir cette puissance, ne le pouvoit-il pas quand il étoit maître de Vienne, vainqueur des armées autrichiennes, en possession de ses villes et de ses forteresses, quand rien ne pouvoit s'opposer à ses desseins? Il pressa ensuite son adversaire de questions vives, rapides, animées. Si l'Autriche avoit tant d'amour pour la paix, pourquoi avoit-elle accru de treize cents hommes les cadres de chacun de ses régimens? pourquoi avoit-elle fait une levée extraordinaire de quatre cent mille hommes? comment se faisoit-il que ses finances, qu'on représentoit comme épuisées, lui permissent d'ajouter de si pesans fardeaux à ses charges ordinaires?

Ici il exprima, en termes peu courtois, la défiance qu'il avoit de la sincérité de son interlocuteur : « On objecte les troupes que j'entretiens en Silésie ; je les y laisse par des « vues d'économie, et pour qu'elles ne soient « point à charge à la France. D'ailleurs, sont-« elles réunies ? forment-elles des camps ? sont-« elles sous les armes ? Si elles inspirent tant « de craintes à l'empereur mon allié, pour-« quoi ne s'est-il pas expliqué ? je les aurois « retirées pour lui donner un gage de ma sin-« cérité. Comment peut-il me supposer des « projets de guerre, quand j'ai fait démante-« ler toutes les forteresses de cette province ? »

M. de Metternich s'étant replié sur son unique point de défense, que l'empereur François n'avoit aucune intention de faire la guerre : « Si ce que vous dites étoit vrai, répliqua Buo-« naparte ; si votre trésor étoit épuisé, vos « finances perdues, vous tiendriez vos armées « dans les villes ou les provinces où elles peu-« vent être entretenues à moins de frais, et « c'est ce que vous ne faites pas. Vous les « avez reportées jusqu'à la capitale de la Gal-« licie, où elles ne peuvent être entretenues « que chèrement, mais d'où elles peuvent fa-« cilement menacer la Silésie. Si vous imagi-« nez m'effrayer par vos préparatifs, vous se-

« rez cruellement trompés. J'ai la conscience « de mes forces ; je me rends témoignage à « moi-même de la franchise et de l'honnêteté « de mes intentions, et je suivrai ma politique « sans que rien puisse m'en détourner. »

Il continua sur ce ton, répéta qu'il n'avoit nullement le projet de reporter le fléau de la guerre sur l'Autriche : « N'a-t-elle pas été as- « sez malheureuse ? ne lui ai-je pas donné des « marques de ma générosité quand j'étois maî- « tre de Vienne ? Mais les Anglais dominent « dans votre cabinet ; l'empereur mon allié a « eu cependant assez de preuves de leur poli- « tique perfide, intéressée, pour être sur ses « gardes : ils se félicitent de la discorde du « continent, et sourient au spectacle de ses « combats ; ils savent bien qu'en entretenant « la division entre nous, ils n'auront rien à « craindre de la guerre maritime. Que l'em- « pereur d'Autriche s'explique ; s'il veut la « guerre, les armées ne me manquent pas : « d'un mot je mettrai deux cent mille hom- « mes sur pied ; je releverai les forteresses de « la Silésie, et nous attendrons l'un et l'autre « le dénouement. »

Cet entretien retentit dans l'Europe entière ; M. de Champagny en donna connoissance à tous les ministres de France chez l'étranger,

et plusieurs cours attendirent avec anxiété ce qui devoit en résulter. L'entrevue d'Erfurt suspendit toute communication à ce sujet entre M. de Metternich et le ministre des relations extérieures. Avant de se rendre à cette célèbre conférence, Buonaparte exigea de l'empereur d'Autriche qu'il reconnût Joseph pour roi de Naples, et promit, si François II y consentoit, de retirer toutes les troupes qui environnoient l'Autriche, et d'exécuter sans réserve le traité de Presbourg. Il fit, en effet, prendre à ses troupes des positions plus reculées, mais toujours menaçantes pour l'empereur François. Ce prince désiroit être admis à la conférence; mais Buonaparte s'y opposa, et refusa même de recevoir un ambassadeur. Ce refus augmenta les inquiétudes de l'empereur François, et lui fit craindre qu'on ne traitât dans cette conférence des questions contraires à ses intérêts. D'ailleurs la Russie, en le pressant de reconnoître le roi Joseph, avoit pris un ton bien éloigné des termes de l'amitié; tout lui annonçoit donc un orage prochain. Pour le détourner, il adressa à Napoléon une lettre où il lui renouveloit ses protestations de bonne amitié, et s'efforçoit de justifier les mesures de sûreté qu'il prenoit. Buonaparte, satisfait de cette lettre, donna l'ordre aux

princes de la confédération du Rhin de dissoudre leurs armées, et de renvoyer les corps qui les composoient dans leurs quartiers respectifs, en signifiant en même temps aux ministres d'Autriche qu'ils les rassembleroient bientôt, si l'empereur continuoit ses levées extraordinaires. Buonaparte répondit à l'empereur François qu'il ne doutoit pas de sa loyauté et de ses intentions personnelles, mais qu'il y avoit à Vienne une faction qui affectoit de s'effrayer des projets hostiles de la France pour le pousser à des mesures violentes : il lui rappeloit les marques de bienveillance qu'il lui avoit données à Vienne lorsqu'il étoit en son pouvoir de détruire la monarchie autrichienne ; lui protestoit que toutes ses vues étoient exclusivement tournées vers l'Angleterre ; l'engageoit à ne point l'en détourner par une diversion officieuse en faveur de cette puissance, à se mettre en garde contre ceux qui essayoient de l'alarmer et de le précipiter dans des dangers réels pour prévenir des périls chimériques : il lui recommandoit la confiance et la bonne foi, comme les meilleurs fondemens de la politique ; l'engageoit à lui confier franchement le sujet de ses craintes, en lui promettant de les dissiper si sa conduite avoit pu y donner lieu.

Jamais Napoléon n'avoit écrit une lettre plus décevante : elle étoit de nature, par l'excès même de son hypocrisie, à mettre en défiance l'homme le plus crédule. L'empereur d'Autriche apprit bientôt qu'il s'étoit exprimé d'une manière bien différente à Erfurt; qu'il y avoit manifesté envers lui les dispositions les plus hostiles; que l'empereur Alexandre lui-même avoit été obligé de les modérer; et que Napoléon avoit dit hautement que, s'il ne détruisoit pas l'Autriche, c'étoit uniquement par considération pour son auguste allié. Ce fut alors que M. de Vincent partit de Vienne pour conjurer l'orage, et renouveler auprès de Napoléon l'assurance des dispositions pacifiques de son maître. Le départ de Napoléon pour l'Espagne, laissa à l'empereur François le temps de respirer; il l'employa à poursuivre et compléter ses préparatifs militaires.

La Silésie étoit toujours menaçante, et les conseillers de Buonaparte affectoient de dire qu'il ne falloit, pour la paix du monde, que deux grandes puissances en Europe; et l'Autriche ne pouvoit pas se flatter d'en être une. Les journaux français commencèrent une guerre de chicane : « L'Autriche, y disoit-on, a ouvert le port de Trieste aux

Anglais; elle commerce avec eux; ses vaisseaux protégent leur passage de Malte au Levant; un envoyé de la junte d'Espagne a eu la permission de descendre à Trieste; l'écrit de Cevallos a été répandu et accueilli à Vienne; la défaite de Baylen y a été reçue et proclamée avec joie, etc. »

Napoléon ajoutoit à tous ces griefs, que le hasard avoit fait tomber dans ses mains l'engagement pris par l'empereur François envers la junte d'insurrection, de lui donner un secours de cent mille hommes : « Et la Providence a permis, disoit-il, que le roi d'Angleterre ait fait allusion à cette promesse dans un discours qui n'a pas besoin de commentaire. »

Une grande partie de ces reproches étoit fondée : on pouvoit, des deux parts, s'en faire de réels; car il étoit évident que si la guerre d'Espagne eût réussi, comme Napoléon s'y attendoit, il eût poursuivi l'exécution du plan convenu à Erfurt; l'Autriche eût disparu du rang des puissances prépondérantes pour n'être plus qu'un satellite vulgaire du grand astre de la France. Il n'étoit pas moins certain que l'empereur d'Autriche n'avoit nullement dans le cœur les sentimens pacifiques dont il faisoit profession, et qu'il croyoit de

son intérêt et de sa prévoyance de profiter de l'embarras de Napoléon pour s'affranchir du sort dont il étoit menacé. Ainsi, des deux parts on substituoit le mensonge à la vérité, la ruse à la bonne foi.

Dans ces dispositions, Buonaparte écrivit, de son camp, aux princes de la confédération, de tenir leurs contingens prêts, et de se disposer à la guerre. Cependant, M. de Metternich et M. de Champagny continuoient d'avoir ensemble des conférences qui n'aboutissoient à aucun résultat. On se plaignoit des deux côtés; M. de Metternich : Que Napoléon, malgré toutes ses promesses, tenoit l'Allemagne dans un état d'inquiétude continuelle; M. de Champagny : Que l'empereur d'Autriche avoit favorisé la réconciliation de la Russie avec la Porte; qu'il persistoit dans son refus de reconnoître le roi Joseph; que son ambassadeur en Espagne avoit suivi le gouvernement insurrectionnel. On descendoit jusqu'à des accusations puériles : c'étoit le meurtre d'un Français dans la Croatie; une insulte faite à des officiers à Trieste; des vexations, en Italie, envers quelques sujets de l'empereur Napoléon. Enfin, on en vint à une rupture ouverte. M. de Champagny annonça à M. de Metternich que l'empereur et roi ne

reconnoissoit plus son caractère d'ambassadeur, et que ses armées alloient passer le Rhin pour protéger ses alliés. Ainsi, les deux empires se préparèrent à la guerre.

L'Autriche avoit reçu, dans les campagnes précédentes, de si cruelles leçons, qu'elle crut devoir suivre une autre marche que celle qu'elle avoit adoptée jusqu'alors. Les grades de l'armée s'accordoient, non au mérite, mais à ceux que recommandoient l'éclat de leur naissance, l'antiquité de l'origine, comme si le courage et le génie passoient des pères aux enfans comme des effets de succession : on renonça à cette superstition, et l'on appela aux grades supérieurs ceux qui s'étoient fait remarquer par leurs vertus guerrières. L'armée fut divisée en neuf corps, commandés par les archiducs et les généraux Lichtenstein, Rosemberg, Klenau et Bellegarde. L'archiduc Charles fut nommé généralissime, sans aucune dépendance du conseil aulique. On forma un corps de réserve pour réparer les pertes qu'on éprouveroit dans les combats. Les étudians de l'Université, les jeunes gens non compris dans les cadres de l'armée, s'enrôlèrent comme volontaires pour la défense de la capitale. On bénit solennellement leurs drapeaux, dans les premiers jours de mars.

Ils formoient un corps de huit mille hommes. L'archiduc Charles leur adressa les plus affectueux encouragemens : il étoit sûr, leur disoit il, qu'ils se soumettroient à tous les sacrifices pour le salut et la gloire de leur patrie ; que jamais le danger ne les effraieroit, et qu'il les trouveroit constamment au poste de l'honneur, comme ils l'y trouveroient lui-même.

L'empereur François, de son côté, fit une adresse à ses sujets :

« Depuis trois ans, j'ai fait, pour vous « procurer les bienfaits de la paix, des efforts « inutiles : il faut que tous les peuples pour- « bout leur front sous le sceptre de l'empe- « reur des Français. Ce n'est pas assez qu'il « travaille à subjuguer l'Espagne ; qu'il humi- « lie insolemment le chef sacré de l'Église ; « qu'il s'approprie successivement les États de « l'Italie ; qu'il dispose de ceux de l'Alleman- « gne, suivant son bon plaisir, il faudroit « aussi que l'Autriche s'humiliât devant le « grand empire que, depuis quelques années, « il proclame avec emphase.

« Mais nos forces, notre courage et notre « patriotisme ne sont point épuisés, et la jus- « tice de notre cause nous répond de la pro- « tection du Ciel. »

L'empereur partagea ses forces en quatre armées : l'une en Bohême, menaçant les Etats du roi de Saxe; l'autre dans les provinces du Midi, pour contenir l'armée française d'Italie, et seconder l'insurrection des Tyroliens, s'ils se décidoient à prendre les armes contre les Bavarois; la troisième à Salzbourg, pour agir séparément, ou se concerter avec le prince Charles, qui menaçoit la Bavière d'une invasion.

Les forces de Buonaparte se composoient des troupes de la confédération du Rhin, des corps français qui occupoient l'Allemagne, et des corps de l'intérieur, qui furent mis aussitôt en mouvement, et s'avancèrent, à marches forcées, vers le Danube. Tout annonçoit un grand conflit. L'archiduc Charles, le roi de Bavière, le prince Eugène, n'oublioient rien pour animer le courage et l'ardeur des soldats.

« Il s'agit, disoit le prince Charles, de l'in-
« dépendance de l'Autriche. C'est vous, ce
« sont vos familles, vos parens, vos amis,
« vos plus douces relations, que menace l'in-
« satiable ambition du dévastateur de l'Europe,
« de ce farouche oppresseur sous les pas du-
« quel disparoissent également les palais et les
« chaumières. Votre patrie vous conjure de
« la sauver de l'esclavage et de la honte; vous

« ne verserez pas une goutte de sang qui ne « soit pour elle. C'est sous vos enseignes que « s'est réfugiée la liberté de l'Europe. »

« Un ennemi que nous n'avons point pro- « voqué, disoit de son côté le roi de Bavière, « s'est jeté tout à coup sur nos provinces, a « rompu les traités sans déclaration de guerre. « Soldats! nous repousserons son injuste agres- « sion ; réunis à notre invincible protecteur, « nous triompherons de nouveau d'un ennemi « déloyal, et nous vengerons les droits des « nations outragées. »

Tandis que l'on se disposoit ainsi à en venir aux mains, l'Angleterre s'occupoit d'une diversion dans le royaume de Naples. Sir John Stewart s'embarqua avec quinze mille hommes de troupes anglaises, et fut rejoint par un corps de Siciliens, sous les ordres d'un prince du sang royal. Le roi de Sardaigne s'étoit engagé à fournir six mille hommes, qui n'arrivèrent point. Pour assurer le succès de cette expédition, le général anglais envoya un détachement s'emparer de la Calabre inférieure : il y réussit, et enleva une ligne de postes que les Français avoient établie vis-à-vis de Messine. Le corps principal de l'armée se porta ensuite sur l'île d'Ischia. Quoique tous les points vulnérables fussent défen-

dus par de nombreuses batteries, les Anglais parvinrent à les tourner, et, après six jours de siége, s'emparèrent du château. La forteresse de Procida se rendit le même jour. Ce succès coûta au roi Joseph une flotille de quarante barques canonnières, qui fut enlevée en se rendant de Gaëte à Naples. Quinze cents prisonniers de troupes régulières et une centaine de canons tombèrent entre les mains de l'ennemi; mais ici s'arrêtèrent ses progrès.

Dès qu'il parut sur les côtes de Naples, Murat fit marcher contre lui des forces considérables : il rappela toutes les troupes de la haute Italie, et celles qui occupoient les États du pape; fit lever un corps de garde nationale, et présenta une masse de forces si imposante, qu'il fallut renoncer à se commettre avec elle. Les Anglais avoient compté sur le concours des Napolitains. On ne pouvoit guère douter de leur bonne volonté; mais ils étoient subjugués par la force; ils se rappeloient les terribles vengeances qu'on avoit tirées de ceux qui, dans une circonstance semblable, s'étoient déclarés pour le vainqueur. Convaincus que les forces de la Grande-Bretagne n'étoient pas suffisantes pour les protéger, ils n'entreprirent rien pour seconder leur entreprise, et se contentèrent de rester spectateurs tran-

quilles. Dans cette situation, le général anglais borna ses conquêtes à celle de l'île d'Ischia; mais, après quelques jours de possession, il se vit encore dans la nécessité de l'abandonner.

Ainsi finit cette expédition, qui n'eut d'autre avantage que de retarder la marche des troupes qui devoient renforcer l'armée d'Italie, commandée par le prince Eugène. C'étoit dans les plaines de l'Allemagne que la grande querelle devoit se décider.

Le 9 avril, l'archiduc Charles ayant établi son quartier-général à Lintz, dénonça au général français qu'il avoit reçu l'ordre d'entrer en Bavière, et de traiter en ennemi tout ce qui s'y opposeroit. Le lendemain, il se mit en marche, et passa l'Inn. Les forces de l'Autriche, y compris la landwehr, s'élevoient à cinq cent mille hommes; l'armée française n'en contenoit dans ses rangs que deux cent mille : sa droite s'étendoit depuis Amberg, en Franconie, jusqu'à Ratisbonne; son centre étoit à Forcheim, sa gauche près de Bayreuth. L'archiduc Ferdinand avoit pris, à Égra, une forte position, qui rendoit difficiles les communications des troupes saxonnes avec les Français. Le mouvement du prince Charles obligea le roi de Bavière de

quitter sa capitale, et de se retirer à Augsbourg. Buonaparte, instruit de la marche des Autrichiens, par le télégraphe, se hâta de quitter Paris : il en partit le 12 avril, et arriva à Donawerth le 17. L'armée française se mit en mouvement. Le 19, le maréchal Davoust rencontra et défit complètement un corps de troupes ennemies. Le même jour, le maréchal duc de Dantzick, soutenu des Bavarois, attaqua de front un autre corps, et le mit complètement en déroute. Ces succès de peu d'importance servoient beaucoup; ils animoient le courage des alliés, et leur donnoient la confiance de la victoire.

L'archiduc Louis et le général Keller ayant pris des positions qui les tenoient à de trop grandes distances du grand corps d'armée, Napoléon, à qui les fautes de l'ennemi échappoient rarement, profita de celle-ci : il ordonna au maréchal Davoust de tenir en échec le corps autrichien qui pouvoit plus facilement porter secours à l'archiduc Louis; et se mettant lui-même à la tête des Bavarois, des Wurtembergeois et d'une division française, il marcha droit à ce prince. Les alliés étoient fiers de se voir sous ses ordres; il les anima encore par ses discours. Il rappela aux Bavarois tous les maux que leur avoient faits les Autri-

chiens, l'insolence et la tyrannie de cette puissance dans les jours de sa prospérité : « Allons, leur dit-il, venger vos ancêtres; « allons punir votre implacable ennemi des « insultes qu'ils en ont reçues; rendons ou- « trages pour outrages. »

Il rappela aux Wurtembergeois les combats glorieux qu'ils avoient déjà soutenus contre l'ennemi, la part qu'ils avoient eue aux victoires des Français dans la Prusse, la campagne glorieuse qu'ils avoient faite en Silésie; il déclara aux uns et aux autres qu'ils avoient toute sa confiance, et qu'avec des soldats comme eux, il étoit sûr de chasser bientôt devant lui les soldats d'un prince qui le premier avoit rompu les traités et allumé les torches de la guerre.

Ces discours ayant rempli d'enthousiasme les deux corps alliés, Napoléon donna le signal de la bataille. Les Bavarois et les Wurtembergeois se disputèrent l'honneur de signaler leur courage : les positions de l'ennemi furent enlevées aussitôt; son corps d'armée coupé, dispersé et mis dans une déroute complète. Huit drapeaux, douze pièces de canon, dix-huit mille prisonniers devinrent le prix de la victoire.

Le flanc de l'armée autrichienne se trou-

vant, par ce premier succès, entièrement à découvert, Buonaparte marcha rapidement sur Landshut. La cavalerie ennemie s'étoit formée sous les murs de cette ville; le maréchal Bessières l'attaqua et la mit en déroute. L'infanterie, qui défendoit le pont, éprouva le même sort : elle ne se défendit pas mieux dans la ville; elle y laissa trente pièces de canon, neuf mille prisonniers et de riches magasins.

Ainsi commençoit cette campagne, qui devoit avoir pour l'Autriche de si funestes résultats. Cependant, l'archiduc Charles parut d'abord obtenir quelques succès : il descendit rapidement le Danube pour joindre ses forces à celles du général Kollowrarth, tomba précipitamment sur Ratisbonne, y fit prisonnier le 65e régiment de ligne, qui en défendoit le pont; et, sans perdre de temps, il passa le fleuve, et occupa la même position où son frère l'archiduc Louis venoit d'être battu. Ce mouvement déconcertoit les plans de Buonaparte : pour y remédier, il charge les ducs de Dantzick et d'Auerstaëdt (Davoust) de contenir l'ennemi, marche lui-même contre l'archiduc Charles, et fait une si prodigieuse diligence, que, le 22 avril, il étoit devant Eckmülh, où l'armée de l'archiduc s'étoit

concentrée. Elle offroit un front de cent dix mille hommes. Jamais les deux chefs ennemis ne s'étoient trouvés en présence avec de pareilles forces ; ils jouissoient l'un et l'autre d'une haute réputation dans leurs armées respectives ; des deux parts, le soldat étoit plein de confiance.

Buonaparte, de ce coup-d'œil rapide qui ne le trompoit jamais, s'aperçoit aussitôt que l'aile gauche des Autrichiens est placée désavantageusement ; il la fait attaquer par le duc de Montebello (maréchal Lannes) : elle est promptement tournée et séparée du centre, qui se trouve attaqué par toutes les forces de l'armée française. Le combat devient terrible ; les deux armées se battent avec un égal acharnement. Déjà les ombres de la nuit commençoient à couvrir le champ de bataille, lorsque les Français, étant parvenus à tourner l'aile gauche ennemie, forcent l'archiduc à la retraite. Un corps de cavalerie voulant se mettre en sûreté à l'abri d'un bois, est aussitôt rejeté dans la plaine, et horriblement maltraité. L'archiduc cherche en vain à protéger la retraite par tout ce qu'il a de cavalerie ; après une assez longue résistance, elle est enfoncée, et réduite à chercher son salut dans la fuite. L'archiduc lui-même ne doit qu'à la

vigueur de son cheval de ne pas tomber entre les mains des Français : il s'arrête à Ratisbonne pour y rallier ses forces, et fait couvrir la ville par sa cavalerie; mais l'ennemi l'atteint. Après trois charges vigoureuses, elle est de nouveau enfoncée, et perd huit mille hommes taillés en pièces.

Les troupes qui occupoient les dehors de la ville cherchèrent alors leur salut au-delà du Danube : celles de l'intérieur essayèrent de résister; mais les Français ayant fait brèche aux murailles, s'y précipitèrent, firent prisonniers six régimens autrichiens, taillèrent en pièces ou prirent tout ce qui s'offrit à leurs coups; et dans la déroute générale, les fuyards n'ayant pas eu le temps de couper le pont derrière eux, ils furent poursuivis avec ardeur sur la rive gauche du Danube.

Quel début pour cette campagne ! Où étoient ces promesses de triomphe proclamées si haut? Que devenoient ces adresses à l'armée, si remplies de confiance? Dans l'espace de cinq jours, elle venoit de perdre quarante mille hommes et cent pièces de canon.

Les mouvemens du prince Charles ayant obligé Buonaparte d'abandonner les rives de l'Iser pour se porter sur le Danube, l'archi-

duc Louis avoit pu effectuer sa retraite sans trouble sur les bords de l'Inn et de la Salza; mais lorsque la victoire remportée à Eckmülh eut forcé le prince Charles de gagner le haut Palatinat, sur les frontières de la Bohême, Napoléon, avec le centre de son armée, se mit en marche, et prit une direction qui le mettoit à portée de poursuivre l'armée du prince Louis, et de menacer Vienne. Il ne tarde pas à atteindre l'arrière-garde de cette armée à Ebensberg : les divisions des maréchaux Masséna et Bessières la surprirent dans la ville, et firent trois à quatre mille prisonniers. Le corps de l'armée, composé d'environ trente mille hommes, s'étoit retranché dans une forte position; les Français l'y attaquèrent, et le forcèrent à l'abandonner. L'ennemi ne trouva d'autre moyen, pour couvrir sa retraite, que de mettre, en fuyant, le feu à la ville. Cette place, toute construite en bois, fut rapidement dévorée par l'incendie. Les Français s'arrêtèrent; mais trois bataillons, commandés par le général Claparède, s'étant portés en avant, se trouvèrent coupés : alors, les Autrichiens firent volte-face, ou pour les écraser, ou pour les faire prisonniers. Leur destruction étoit certaine, si une division française

n'étoit parvenue à s'ouvrir un passage pour les secourir. Content de la déroute du prince Louis, Napoléon continua sa marche sur les bords du Danube, s'avançant en toute hâte sur Vienne.

Le 10 mai, vingt-huit jours après son départ de Paris, il parut devant la capitale. L'archiduc Charles avoit compris tout le danger de sa position : retenu par le prince de Ponté-Corvo, qui avoit reçu de Buonaparte l'ordre de le poursuivre jusqu'en Bohême ; sentant la nécessité de défendre Vienne, il chargea le général Hiller de marcher sur la rive opposée du Danube, et de s'efforcer de se rendre maître des petites îles du fleuve, pour couper les communications entre les ponts et les capitales. Vienne, jadis exposée aux attaques des Turcs, forcée de soutenir un siége contre eux, ne ressemble point aux autres villes du même ordre : elle a des fortifications qui la mettent en état de se défendre ; et quoiqu'elles aient été singulièrement négligées, elles sont encore capables d'arrêter quelque temps un ennemi moins entreprenant et moins audacieux que les Français. L'intérieur de la cité peut contenir quatre-vingt mille habitans ; ses faubourgs magnifiques en contiennent au-delà de deux cent mille : mais rien ne sauroit y arrêter

duc Louis avoit pu effectuer sa retraite sans trouble sur les bords de l'Inn et de la Salza ; mais lorsque la victoire remportée à Eckmuhl eut forcé le prince Charles de gagner le haut Palatinat, sur les frontières de la Bohême, Napoléon, avec le centre de son armée, se mit en marche, et prit une direction qui le mettoit à portée de poursuivre l'armée du prince Louis, et de menacer Vienne. Il ne tarde pas à atteindre l'arrière-garde de cette armée à Ebersberg ; les divisions des maréchaux Masséna et Bessières la surprirent dans la ville, et firent trois à quatre mille prisonniers. Le corps de l'archiduc, composé d'environ trente mille hommes, s'étoit retranché dans une forte position ; les Français l'y attaquèrent, et le forcèrent à l'abandonner. L'ennemi ne trouva d'autre moyen, pour couvrir sa retraite, que de mettre, en fuyant, le feu à la ville. Cette place, toute construite en bois, fut rapidement dévorée par l'incendie. Les Français s'arrêtèrent ; mais trois bataillons, commandés par le général Claparède, s'étant portés en avant, se trouvèrent coupés : alors, les Autrichiens firent volte face, ou pour les écraser, ou pour les faire prisonniers. Leur destruction étoit certaine, si une division française

n'étoit parvenue à s'ouvrir un passage pour les secourir. Content de la déroute du prince Louis, Napoléon continua sa marche sur les bords du Danube, s'avançant en toute hâte sur Vienne.

Le 10 mai, vingt-huit jours après son départ de Paris, il parut devant la capitale. L'archiduc Charles avoit compris tout le danger de sa position : retenu par le prince de Ponté-Corvo, qui avoit reçu de Buonaparte l'ordre de le poursuivre jusqu'en Bohême ; sentant la nécessité de défendre Vienne, il chargea le général Hiller de marcher sur la rive opposée du Danube, et de s'efforcer de se rendre maître des petites îles du fleuve, pour couper les communications entre les ponts et les capitales. Vienne, jadis exposée aux attaques des Turcs, forcée de soutenir un siége contre eux, ne ressemble point aux autres villes du même ordre : elle a des fortifications qui la mettent en état de se défendre ; et quoiqu'elles aient été singulièrement négligées, elles sont encore capables d'arrêter quelque temps un ennemi moins entreprenant et moins audacieux que les Français. L'intérieur de la cité peut contenir quatre-vingt mille habitans ; ses faubourgs magnifiques en contiennent au-delà de deux cent mille : mais rien ne sauroit y arrêter

l'ennemi. Buonaparte commença par s'y établir. La ville étoit défendue par l'archiduc Maximilien : ce prince, par ses exemples et ses discours, sut inspirer le patriotisme et le courage à la garnison ; elle étoit composée de trois à quatre mille hommes de troupes réglées, et d'un grand nombre de jeunes citoyens qui s'étoient enrôlés librement, comme on l'a vu plus haut. Les remparts étoient défendus par des pièces de différens calibres. Le général Hiller étoit parvenu à distribuer une partie de ses forces dans les îles voisines ; le reste étoit campé sur la rive gauche du fleuve. Napoléon ne s'étoit pas attendu à cette résistance : pendant vingt-quatre heures, ses obusiers firent un feu terrible sur la ville. Des détachemens de son armée s'emparèrent des îles les plus voisines de la capitale ; elle se trouva alors dans un grand péril ; il fallut se rendre. Mais avant de capituler, la garnison se retira par un pont encore libre, et y mit le feu. Ainsi, Napoléon se voit encore une fois dictant des lois dans la capitale de son ennemi. L'empereur François venoit de la quitter pour se réfugier à Znaim, dans la Moravie.

Décrivons la position de l'armée française. La garde impériale, arrivée d'Espagne après la

bataille d'Eckmülh ; les divisions des ducs de Rivoli (Masséna), de Montebello (Lannes), et du général Oudinot, occupent Vienne. Le corps du duc d'Auerstaëdt (Davoust) est distribué entre la ville et Saint-Polten. Les Saxons et les Wurtembergeois, sous les ordres du prince de Ponté-Corvo, sont à Lintz (dix lieues de Vienne). Le corps de réserve est à Passaw (cinquante lieues). Napoléon est à Schœnbrunn, résidence favorite de l'empereur François II.

Déjà il pense à soulever la Hongrie, à la séparer de ses anciens maîtres ; il adresse aux Hongrois une de ces proclamations remplies de traits de jactance, d'expressions d'orgueil et de confiance, calculées à dessein pour faire une forte impression sur la multitude ; il s'y représente comme l'instrument de la colère divine, comme le bras de la Providence levé sur l'empereur d'Autriche pour le punir de sa perfidie, de son ingratitude envers un homme de qui trois fois il a tenu sa couronne : « Ce « n'est point contre les Hongrois qu'il a pris « les armes ; s'il est l'ennemi de l'empereur « d'Autriche, il est l'ami et le protecteur de « la brave nation hongroise. Le temps est ar- « rivé pour elle de recouvrer son indépen- « dance ; elle peut, sous la garantie de l'em-

« perceur des Français, garder son territoire « intact, reprendre ses anciennes Constitu- « tions, ou les réformer à son gré. Le vain- « queur, dit-il, n'exige rien de vous; il vous « offre la liberté : en considérant la noble « générosité de votre caractère, les exploits « et la valeur de vos ancêtres, les restes de « liberté dont vous jouissez, il n'ambitionne « qu'une gloire, celle de briser entièrement « le joug qui vous opprime.

« La nature, en vous donnant des mœurs, « des inclinations, un langage séparé, a voulu « que vous fussiez une nation indépendante; « le vœu de l'Europe entière est que vous ayez « un roi de votre choix, qui veille à votre « salut et à votre gloire; vous n'aurez plus à « combattre, à verser votre sang pour des in- « térêts étrangers; votre commerce et votre « industrie n'éprouveront plus d'obstacles, ne « craindront plus une oppressive rivalité.

« Allez, braves Hongrois, allez, pleins de « l'esprit de vos ancêtres, vous réunir, comme « autrefois, dans les plaines de Racos; choi- « sissez votre souverain; faites-moi part de « vos résolutions, et ma puissance vous dé- « fendra contre tout obstacle. »

Si cette proclamation eût émané d'un guer- rier qui, toujours vainqueur, eût su néan-

moins respecter les droits des nations, protéger le foible contre l'oppression du fort, user généreusement de la victoire, peut-être eût-elle produit un grand effet sur un peuple fier et belliqueux. Mais la protection de Buonaparte n'étoit guère moins redoutable que son inimitié; ses alliés n'étoient pas pour lui des amis, mais des sujets. Les Hongrois ne se laissèrent pas séduire; ils comprirent la politique de Buonaparte: c'étoit pour abattre la puissance de l'Autriche qu'il vouloit détacher d'elle la Hongrie, et non pour la rendre à la liberté. Son but étoit d'isoler les nations, pour les asservir successivement. La proclamation de Buonaparte ne trompa personne; les Hongrois restèrent fidèles à leur souverain.

Ici va commencer un nouvel ordre de choses. Les Autrichiens, vaincus, dispersés, fuyant devant les baïonnettes françaises, rougiront de leurs défaites, et disputeront courageusement la palme de la victoire. Ils ont perdu beaucoup de monde: le nombre des prisonniers est immense; mais, quel qu'il soit, cette armée, forte de cinq cent mille hommes au commencement de la campagne, est loin d'être détruite. Le prince Charles, que Napoléon a représenté dans ses bulletins comme entraînant dans sa fuite ses bataillons

vaincus, allant avec eux se cac dans les montagnes de la Bohême, ce prin n'a point perdu courage ; bientôt il le retrouvera en ligne de bataille ; il aura à lui livrer des combats où la victoire hésitera sous ses drapeaux.

Après la malheureuse journée d'Eckmülh le prince Charles avoit d'abord gagné les frontières de la Bohême ; mais, effrayé pour le sort de Vienne, au lieu de s'y enfoncer, il médite aussitôt les moyens de sauver cette capitale. Mais Buonaparte ne lui donne pas le temps d'exécuter ce dessein ; après une marche rapide sur la rive gauche du Danube, il arrive pour voir l'ennemi donnant des lois dans le palais même de l'empereur.

Trompé dans ses espérances, l'archiduc s'arrête et prend position à Ebersdorf, dans l'intention d'observer les mouvemens de l'ennemi et d'épier le moment favorable pour passer le fleuve.

Surpris de ce mouvement, Napoléon vit son plan renversé ; mais, fidèle à son système agressif, il résolut de passer le Danube, et d'aller attaquer l'ennemi. Il s'avança jusqu'à six milles de Vienne : là, le fleuve se partage en trois branches, séparées par de petites îles. De la rive droite à la plus petite, la distance est d'environ mille toises, et l'île elle-même

à cent quarante toises de circonférence. De ce point à l'île principale, qu'on appelle *Lobau*, l'intervalle est de cent vingt toises, et de Lobau à la rive gauche, de soixante et dix toises. Buonaparte, après avoir examiné la disposition du fleuve, choisit ce lieu pour effectuer son passage, ordonna au général Bertrand de lier ces divers points par des ponts, et établit son quartier-général à Lobau.

L'archiduc, persuadé qu'il auroit plus d'avantage à combattre l'ennemi lorsqu'il auroit effectué son passage, loin de s'y opposer, recula à mesure que les Français avançoient, et les laissa s'étendre sur les bords du fleuve. Buonaparte fit sur le champ ses dispositions, plaça son aile droite au village d'Esling, son aile gauche à celui de Gros-Aspern, et résolut d'attaquer le lendemain.

L'archiduc s'étoit, de son côté, retranché d'une manière formidable; sa ligne étoit couverte par une immense artillerie; sa droite étoit composée du corps du général Hiller; sa gauche couverte par celui du comte de Bellegarde; le prince de Hohenzollern occupoit, à quelque distance, le village de Wagram; le prince de Rosemberg, à la tête de nombreuses colonnes, s'étoit retranché derrière

un ruisseau et une partie de Wagram : enfin un corps de réserve occupoit les hauteurs au-delà de ce village. L'espace laissé entre l'aile droite et l'aile gauche étoit rempli par la cavalerie formée sur deux lignes et commandée par le prince de Lichtenstein.

Dès que le prince fut instruit que les Français étoient maîtres des villages d'Esling et d'Aspern, et qu'ils accumuloient leurs forces sur les points intermédiaires, il forma son plan d'attaque. Il avoit de grands obstacles à vaincre : les uns provenant de la difficulté même du terrain, les autres de la position de l'ennemi. Les circonvolutions formées par le Danube favorisoient le développement des corps français, et la possession d'Aspern et d'Esling leur donnoit tous les moyens de s'avancer. La nature semblait avoir fortifié à dessein ces villages : les maisons étoient pour la plupart de briques. A l'extérieur du village, des monticules formoient comme autant de bastions ; et les fossés qu'on avoit creusés pour l'écoulement des eaux, ajoutoient encore aux avantages de cette position. Une suite de buissons qui s'étendoient de Gros-Aspern à Esling, servoit encore à couvrir les mouvemens des Français, et favorisoit leurs communications avec l'île de Lobau : ce passage

étoit défendu, sur la rive gauche, par une forte tête de pont. Enfin, de profondes tranchées pratiquées pour recevoir l'excédent des eaux du Danube, qui étoient en ce moment très-hautes, offroient un nouvel appui à l'armée française.

Le prince Charles, après avoir reconnu les avantages qui résultoient de cette position pour l'ennemi, et mesuré toutes les difficultés, partagea son armée en cinq colonnes. Il donna l'ordre à la première et à la seconde colonne de s'emparer du village d'Aspern pour y établir son artillerie : mais la conquête en étoit difficile ; il falloit forcer un ennemi accoutumé à se défendre avec autant de courage et d'intelligence qu'il en déployoit dans l'attaque. Occupés par de pareils soldats, chaque maison devenoit une citadelle, chaque rue un champ de bataille, chaque grenier une sorte de donjon : on s'attaquoit, on se défendoit avec une fureur égale ; le sang couloit à grands flots ; les cris des assaillans, les gémissemens des blessés et des mourans, le fracas des toits et des maisons qui s'écrouloient, répandoient au loin l'horreur et l'épouvante. Les Autrichiens parvinrent enfin à s'emparer des hauteurs du village : repoussés bientôt par les Français, ils revinrent à la charge, et, soute-

nus par la seconde colonne, ils se maintinrent tout le jour dans leur position.

Sur d'autres points, la lutte n'étoit pas moins terrible. L'armée française, dont la gauche, qui ne vouloit pas s'engager, s'appuyoit sur Aspern et la droite sur Esling, marchoit en colonnes serrées, précédée de sa grosse artillerie, qui tonnoit sur la ligne autrichienne. La cavalerie ne put en soutenir le feu, et se replia sur l'infanterie. Les Français avançoient toujours. Alors, la cavalerie se rejetant sur les flancs, les Autrichiens, fermes dans leurs rangs, attendirent que l'ennemi ne fût qu'à dix pas d'eux, et commencèrent à leur tour un feu si redoutable, que les Français furent obligés de reculer. Ce mouvement rétrograde laissa le corps posté à Aspern sans défense, et la position fut entièrement enlevée par l'ennemi. Déjà le cri de victoire retentissoit dans ses rangs. Encouragée par ce succès, la troisième colonne s'avança en bataillon serré, précédé par l'artillerie; mais la cavalerie française s'étant avancée rapidement, sépara la colonne de son artillerie, et la réduisit à combattre avec ses seules ressources. Bientôt elle parvint à tourner les deux ailes, et déjà elle les sommoit de mettre bas les armes et de se rendre, lorsque, foudroyée tout à coup par

des décharges inattendues, elle se vit contrainte à reculer.

Les bataillons autrichiens n'étoient plus ces troupes tremblantes et fugitives que la baïonnette française avoit jusqu'alors enfoncées si facilement : ce n'étoient plus ces généraux prêts à céder à l'or de Napoléon encore plus qu'au fer de ses soldats; partout le combat étoit soutenu avec une invincible résolution. Le champ de bataille étoit arrosé du sang des plus illustres guerriers; Buonaparte le voyoit, et s'en étonnoit : il retrouvoit enfin ce prince dont la renommée et l'habileté balançoient sa réputation.

Maître d'Aspern, l'archiduc aspiroit à enlever la position d'Esling : s'il y parvenoit, les Français étoient vaincus; car Esling assuroit leur retraite en cas de besoin.

Ici, l'attaque et la défense devinrent également terribles; les Français déployèrent plus de résolution et de persévérance encore que dans la défense d'Aspern. Les Autrichiens parvinrent néanmoins à percer la première ligne qui couvroit le village; mais tous leurs efforts ne purent les rendre maîtres du village lui-même. Des deux côtés, on se signaloit par des actes héroïques : la cavalerie du prince de Lichtenstein manœuvroit avec une

admirable précision; celle des Français ne s'illustroit pas moins. Un corps de trois mille hommes essaya d'enfoncer l'aile gauche autrichienne, et de pénétrer jusqu'au corps de réserve; mais, accablé par des forces supérieures, il ne put exécuter ce glorieux dessein.

Enfin, la nuit vint mettre un terme à ces scènes de carnage, que le soleil devoit revoir le lendemain. Les Français avoient conservé la position d'Esling; ils avoient perdu celle d'Aspern, et le corps d'armée s'étoit rapproché du Danube. L'archiduc Charles passa la nuit sur le terrain qu'il avoit gagné, méditant de nouvelles dispositions, et se flattant de rejeter l'ennemi au-delà du fleuve.

On ne pouvoit douter que Buonaparte, humilié de son échec, ne fît tous les efforts que son génie et son amour-propre lui inspireroient pour reconquérir la gloire qu'il avoit perdue : il étoit encore à la tête d'une belle et puissante armée, malgré la perte immense qu'elle avoit faite; mais on avoit de justes alarmes pour les communications. Le prince Charles avoit fait descendre des brûlots et des barques pesantes pour détruire les ponts, et les deux premiers ne subsistoient déjà plus. Lobau seul tenoit encore à la terre : si l'archiduc parvenoit à s'en rendre maître, les

Français n'avoient plus de retraite. Mais il n'en est point des soldats français comme des autres; quel que soit le danger, l'honneur les mène au combat : l'aurore se levoit à peine, que déjà ils étoient maîtres d'Aspern. Il fallut engager de nouveaux combats et répandre encore des torrens de sang pour reprendre cette position : un régiment autrichien l'entreprit, et fut repoussé. D'autres lui succédèrent, et essuyèrent des pertes immenses : enfin, ils parvinrent à s'emparer de l'église, et s'y cantonnèrent si bien, qu'il fut impossible de les en déloger. Dès lors, Aspern fut perdu de nouveau. Ce succès mit l'archiduc en état de prendre l'offensive. Le corps de Bellegarde appuya sa gauche sur Aspern; le centre et la droite s'approchèrent d'Esling, et gagnèrent insensiblement du terrain. Du haut du village d'Aspern, l'artillerie foudroya le flanc droit des Français, qui fut forcé de céder et de se replier sur le Danube. Cependant, la bataille n'étoit point encore perdue; et quoique la nouvelle de la rupture et de l'incendie des ponts se répandît tout à coup dans l'armée, elle n'abattit point son courage. Cependant, déjà les munitions manquoient. La cavalerie, par un mouvement désespéré, entreprit de se faire jour entre la gauche du prince

de Hohenzollern et la cavalerie autrichienne; la charge fut terrible. Le bataillon de Zach plia, et fut sur le point de livrer passage. En ce moment, le prince Charles sentant tout le danger, et résolu de périr ou de vaincre, saisit lui-même une enseigne du régiment, et, se mettant à sa tête, le ramena au combat, et fit par ce trait de bravoure passer dans l'armée l'enthousiasme dont il étoit animé lui-même.

Dans la chaleur du combat, la cavalerie française avoit laissé un intervalle entre ses rangs; le prince Hohenzollern s'en étant aperçu, y envoya un régiment, qui, soutenu des grenadiers de la réserve, parvint à tourner le centre de l'armée française. Il ne restoit plus qu'Esling; la quatrième et la cinquième colonne, commandées par le prince de Rosemberg, essayèrent de l'enlever: mais ce point, si important pour la retraite des Français, fut défendu avec tant d'intrépidité, qu'il resta en leur pouvoir. Alors commença la retraite sur l'île de Lobau.

La bataille étoit évidemment perdue; mais Napoléon la prétendit gagnée: ses bulletins célébrèrent sa victoire; et si l'archiduc Charles ne fut pas entièrement détruit, c'est que, suivant Napoléon, il eut pour auxiliaire *le géné-*

val Danube, le plus habile officier de toute l'Autriche. Le *Mémorial de Sainte-Hélène*, les Mémoires du comte de Montholon, ont entrepris de confirmer ces idées ; mais les explications mêmes de Buonaparte prouvent que l'avantage de ces deux funestes journées resta au prince Charles : « Ce jour-là, dit « Napoléon, il se montra grand capitaine. » Ce fut, en effet, sa présence d'esprit qui lui assura la victoire : il laissa l'armée française s'avancer sur sa ligne, et l'engagea si avant, que les deux ailes s'étant repliées, l'enveloppèrent totalement, tandis que l'artillerie les foudroyoit de toutes parts. Il ne fallut rien moins que l'habileté et la résolution du maréchal Masséna pour la sauver d'une entière destruction. Entrons dans quelques détails.

Ce n'étoit pas d'abord près de l'île de Lobau que Napoléon avoit eu le dessein de passer le fleuve. En 1805, il avoit remarqué, à deux lieues au-dessus de Vienne, une île assez considérable, séparée de la rive droite par le grand bras du Danube, et de la rive gauche par un bras de cinquante toises : il s'étoit d'abord proposé de s'y établir, et le maréchal Lannes y avoit déjà jeté cinq cents hommes, lorsque le général Bubna survint avec six mille hommes. Le succès étoit facile ; car, depuis

1805, on avoit réuni par une jetée la rive gauche avec l'île. Les cinq cents hommes furent ou enlevés ou forcés de se rembarquer précipitamment. Il fallut donc choisir un autre point, et Napoléon se décida pour l'île de Lobau. Le 19 mai, le général Bertrand y ayant jeté des ponts, l'avant-garde s'y établit.

Déjà le Danube devenoit menaçant : une crue d'eau subite en éleva le lit de trois pieds, fit chasser les ancres des bateaux, et le pont se trouva rompu. Mais tout fut réparé en quelques heures. L'armée continua de passer; et à six heures du matin, le général Lasalle, avec trois mille chevaux, battit la plaine, s'avança sur Esling, et, après avoir escarmouché avec un corps de cavalerie autrichienne, s'établit entre ce dernier village et Gros-Aspern. Napoléon bivouaqua sur la rive gauche. Le Danube croissoit toujours : des bateaux incendiaires vinrent donner contre le premier pont, et le rompirent. Deux fois le général Bertrand le rétablit, et deux fois il vit son ouvrage détruit. L'armée avoit pris ses positions. A quatre heures après midi, le général Lasalle donna avis de la marche des Autrichiens; le maréchal Berthier en dessina les positions et les mouvemens, du haut du clocher d'Esling. A cinq heures, le combat s'engagea. Napo-

léon assure qu'il avoit d'abord donné l'ordre de se retirer sur Lobau ; mais que le général Bertrand lui ayant en ce moment fait savoir que le pont étoit rétabli et que les parcs passoient, il résolut de rester en position et de garder Esling et Gros-Aspern, que les Autrichiens essayèrent en vain de lui enlever. Les feux des deux armées annonçoient pour le lendemain une journée décisive ; mais il falloit que toute l'armée française pût passer, et se rendre sur la rive gauche. Le *général Danube* (pour me servir de l'expression de Buonaparte) s'y opposa : ses eaux s'enflèrent d'une manière extraordinaire. Cependant, la garde et le corps du duc de Reggio parvinrent à passer. L'empereur monta à cheval, plein d'espoir de fixer les destins de la maison d'Autriche. Malheureusement, une autre puissance en avoit ordonné autrement. Arrivé à Esling, il ordonna au duc de Montebello de percer le centre de l'armée ennemie, tandis que la jeune garde, débouchant d'Esling, se jetteroit sur le flanc gauche de l'ennemi. Le maréchal Lannes exécuta les ordres de l'empereur avec le sang-froid et le courage qui l'avoient distingué dans cent combats. Déjà la jeune garde se mettoit en mouvement, lorsqu'il fallut arrêter les troupes

victorieuses. Les ponts étoient de nouveau rompus. Le corps du prince d'Eckmülh (Davoust); la moitié des cuirassiers, et les réserves d'artillerie étoient encore sur la rive droite. Les munitions n'arrivoient plus. Mais Napoléon trouvoit son plan d'opérations si sage, qu'il ne voulut pas l'abandonner : néanmoins, il crut devoir donner l'ordre au duc de Montebello et au prince d'Esling (Masséna) de s'arrêter, et de reprendre insensiblement leur position. L'ennemi (suivant le récit de Napoléon), désespéré et en retraite, s'arrêta stupéfait, ne comprenant rien à ce mouvement rétrograde; mais, instruit que les ponts étoient rompus, il rétablit sa ligne, et prit à son tour l'offensive. Il étoit dix heures du matin; on se battit pendant six heures. Les Autrichiens avoient sept cents pièces de canon et cent mille hommes; les Français n'avoient que cent pièces de position et cinquante mille hommes. Les munitions manquoient. L'archiduc s'efforçoit d'enlever Esling, sans y pouvoir réussir. A trois heures, Napoléon ayant ordonné aux généraux Rapp et Mouton-Duvernet, ses aides-de-camp, de se jeter sur la réserve ennemie, elle fut mise en déroute, et la victoire, dit Napoléon, fut décidée. La vieille garde se tint constamment en bataille

à une portée de fusil d'Esling. Le vainqueur ne voulut point pousser plus loin, malgré l'offre que lui en fit le lieutenant-général Dorsenne, colonel des grenadiers de la vieille garde; il se retira de sa personne à Lobau, non pour sa sûreté particulière, comme il l'assure, mais pour voir si ce point important n'avoit rien à craindre de l'ennemi.

Tel est le récit de Napoléon lui-même dans les Mémoires du général Montholon. Il est aisé d'en reconnoître les parties foibles, et le soin qu'on a eu de couvrir les pertes de l'armée française et les fautes de son chef. Ces deux journées coûtèrent des flots de sang. L'armée française y perdit trente mille hommes tués, blessés ou prisonniers. Cinq officiers-généraux y perdirent la vie; huit furent blessés. La mort du maréchal Lannes fut une perte irréparable. Sage, prudent, audacieux, mais sans témérité, il mérita les regrets de toute l'armée. Il trouva la mort en obéissant aux ordres de Napoléon et à son propre courage. Tandis qu'il s'efforce de percer le centre de l'ennemi, un boulet lui brise une cuisse. Porté sous sa tente, on ne vit d'autre remède que de l'amputer. L'amputation ne le sauva point; il expira le cinquième jour de sa blessure. Si l'on en croit Napoléon, il n'exprima

d'autre regret que de ne pouvoir plus le servir; et l'empereur, attendri, pleura. Mais si l'on en croit des rapports moins intéressés et moins officieux, il ne dissimula point à Napoléon qu'il le regardoit comme l'auteur de sa mort; il lui reprocha son obstination et ses fautes; et ses dernières pensées furent pour ce qu'il avoit de plus cher, sa femme et ses enfans.

Le maréchal Lannes n'étoit point d'une naissance illustre; mais il appartenoit à une famille bourgeoise qui lui avoit fait commencer des études. Des malheurs survenus à ses parens, le forcèrent d'abandonner le culte des muses; il entra dans une maison de teinturerie, et y resta jusqu'à l'époque de la révolution. Alors, son âme ardente s'enflamma d'une noble émulation : il prit parti dans les volontaires; et par sa haute intelligence, son courage à toute épreuve et les premiers rudimens de son éducation, il s'éleva rapidement aux plus hauts grades de l'armée. Il se couvrit de gloire en Égypte, à Montebello, à Marengo, à Austerlitz, à Friedland, à Sarragosse, partout où il fut employé : c'étoit, de tous les généraux de Napoléon, celui qui lui parloit le plus librement; son âme noble et fière ne se fût jamais pliée au rôle de courti-

san. Il étoit impossible que Napoléon ne le regrettât pas; il voulut que son corps fût transporté à Paris, et lui fit décerner des honneurs extraordinaires. La pompe des rois, dans la triste cérémonie de leurs funérailles, ne surpassa jamais celle du convoi de cet illustre général : il fut porté au Panthéon.

Une perte moins éclatante, mais grande encore, fut celle du général Saint-Hilaire : c'étoit l'un des plus vaillans officiers de l'armée. Son caractère rappeloit les anciens chevaliers; et ses camarades l'avoient surnommé, comme Bayard, *le chevalier sans peur et sans reproche*. Il étoit franc, loyal, aussi habile que brave dans les combats; il s'étoit illustré dans mainte occasion, et son corps étoit couvert de blessures.

L'armée autrichienne ne fut guère moins maltraitée que l'armée française : elle convint elle-même de la perte de quatre-vingt-sept officiers supérieurs, de quatre mille officiers inférieurs. Douze de ses généraux, six cent soixante-trois officiers, quinze mille volontaires ou soldats furent blessés. Le nombre total des morts, des blessés, des prisonniers, ne sauroit guère être évalué au-dessous de trente à quarante mille. Tel est le sort des peuples; leur sang paie les querelles des rois.

Il est constant que Napoléon, désespéré, chercha un asile dans l'île de Lobau; mais Masséna ne quitta point le champ de bataille, et couvrit avec une admirable fermeté la retraite de l'armée. Si le titre de *prince d'Esling* lui fut décerné depuis, jamais honneur ne fut plus légitimement acquis.

Il ne faut point, dans cette grande et redoutable affaire, ajouter foi aux bulletins qui furent envoyés de l'armée à Paris, et l'on doit aussi se mettre en garde contre quelques récits publiés en Autriche. Dans les bulletins, on attribue uniquement à la crue des eaux et à l'entraînement d'un grand nombre d'arbres déracinés la rupture des ponts; on ne parle nullement des mesures prises par le prince Charles pour leur destruction; on assure même qu'ils étoient construits de manière à ne pas craindre les brûlots; on présente cette rupture comme un évènement subit et imprévu qui sauva tout à coup l'armée du prince d'une entière destruction; mais il est constant que, le premier jour de la bataille, ils avoient été emportés plusieurs fois, à l'exception néanmoins de celui qui joignoit l'île de Lobau à la terre ferme : ce dernier tint constamment. On n'y parle nullement de la perte du village d'Aspern, circonstance si importante pour les

Autrichiens, que, chez eux, la bataille d'Esling n'est désignée que sous le nom de *victoire d'Aspern*. Enfin, le nombre des morts et des blessés y est extraordinairement dissimulé.

Les Autrichiens, de leur côté, ont rempli quelques écrits de traits mensongers : à les en croire, l'armée française ne fit que des fautes; Buonaparte engagea ses soldats comme un insensé; il les poussa avec une brutale opiniâtreté sous l'artillerie de l'ennemi, et les fit impitoyablement, et sans espoir de succès, périr sous le feu du canon; il les força de retourner au combat lorsque la bataille étoit perdue sans ressources, et se conduisit plutôt en furieux qu'en grand et habile général. Ses ennemis ont recueilli avidement ces accusations; mais si l'on considère les circonstances de sang-froid et avec impartialité, il faudra convenir qu'il déploya, dans l'extrémité où il se trouvoit, plus de présence d'esprit qu'on ne pouvoit en attendre de l'impétuosité de son caractère. Sa situation sembloit désespérée: il falloit faire retraite sous un feu terrible; faire passer une grande armée sur un pont étroit, qui pouvoit se rompre tout à coup comme les deux autres : il falloit veiller sur les ailes, pour ne pas les laisser envelopper par des

forces supérieures ; il falloit soutenir la constance et le courage du soldat. Tout cela s'effectua avec un ordre et un sang-froid admirables : le vainqueur n'osa poursuivre le vaincu ; il ne lui enleva que huit pièces de canon, peu de prisonniers, peu de blessés : il avoit tant souffert lui-même, il éprouvoit un si pressant besoin de repos, qu'il se trouva heureux de pouvoir garder ses positions, et que, des deux parts, on ne songea plus qu'à se refaire. Masséna, il est vrai, eut une grande part à la conservation de l'armée, et l'on peut dire que le plus grand honneur de cette journée lui appartient. L'unique reproche qu'on puisse faire à Napoléon, c'est d'avoir donné trop à la fortune et à son étoile : s'il eût eu cette patience qui lui manqua trop souvent, dont il donna peu de temps après un si bel exemple, le prince Charles eût été obligé lui-même de passer le fleuve, et alors l'avantage des positions étoit tout entier du côté de l'armée française.

Après ces deux journées terribles, elle se trouva heureuse de pouvoir se concentrer sur le point étroit de l'île de Lobau. Mais que n'eut-elle pas à y souffrir ! Point de vivres pour les soldats, point de secours pour les blessés. Le fleuve sembloit se refuser, par l'impétuosité de ses eaux, à recevoir de nou-

veaux ponts; il fallut plusieurs jours pour les rétablir, et ces jours furent des siècles de souffrance. On ne recevoit rien que par quelques bateaux qui se hasardoient, et périssoient souvent sur les flots mutinés.

Si, dans ce moment, le prince Charles eût essayé d'enlever la tête de pont, de forcer le passage en protégeant ses colonnes du feu de son artillerie; si Esling fût tombé en son pouvoir, c'en étoit fait d'une des plus belles et des plus héroïques armées que la France eût mises sur pied: il falloit bien que l'armée autrichienne eût étrangement souffert, pour ne pouvoir profiter d'une aussi heureuse circonstance. Mais les deux généraux n'aspiroient qu'à se reposer pour rouvrir bientôt la lice des combats.

J'ai donné au récit de la bataille d'Esling plus d'étendue peut-être qu'il ne convient; mais cette journée étoit restée pendant si long-temps couverte de tant de voiles, qu'il étoit à propos de les soulever, et de la montrer aux lecteurs telle qu'elle s'est véritablement passée. Ce fut une défaite pour les Français, mais une défaite sans honte: ce fut une victoire pour les Autrichiens, mais une victoire sans profit. Le sang de trente mille hommes fut versé inutilement: quel terrible sacrifice à la querelle des rois!

CHAPITRE IX.

État de la guerre en Saxe, en Pologne et dans le nord de l'Allemagne. Schill et le duc de Brunswick. Opérations en Italie. Retraite de l'archiduc Jean. Bataille et prise de Raab en Hongrie. Préparatifs de Buonaparte pour passer de nouveau le Danube. Bataille et victoire de Wagram. Retraite des Autrichiens en Moravie. Armistice de Zaim. Guerre dans le Tyrol. Mort du vaillant Hoffer. Paix entre la France et l'Autriche.

Tandis que les deux armées rivales respirent quelque temps sur les rives opposées du Danube, portons nos regards sur les autres points du théâtre de la guerre; nous n'y trouverons pas ces combats de géans qui frappent l'âme et contristent le cœur; mais si le spectacle est moins grand, il n'est pas sans intérêt. Tandis que le prince Charles, à la tête de la grande armée, s'avançoit sur la Bavière, l'archiduc Ferdinand, qui commandoit en Pologne, entroit dans le duché de Varsovie. Le

prince Poniatowski se trouvant trop inférieur en forces, fut obligé de se retirer, et de livrer la capitale à l'ennemi. Mais Ferdinand ne resta pas long-temps maître de sa conquête : à la première nouvelle des revers du prince Charles, il jugea qu'il étoit de sa prudence de subordonner des intérêts inférieurs à la grande cause que défendoit le prince Charles, et de marcher pour la soutenir. En conséquence, il évacua le grand-duché dans les premiers jours de juin, et abandonna la Gallicie aux Polonais et aux Russes, engagés dans l'alliance de Napoléon.

Le roi de Saxe fut moins heureux. Soumis à Buonaparte, comme les autres princes de la confédération, laissé sans défense dans ses Etats, il les vit envahis par les Autrichiens, et fut forcé d'abandonner sa capitale. Leipsick tomba également dans les mains de l'ennemi; et comme il disposoit de forces considérables, non seulement la Saxe devint facilement sa proie, mais il se trouva en état de menacer la Westphalie, et d'inspirer à Jérôme Buonaparte des craintes pour sa couronne.

Les peuples, opprimés par le joug de Napoléon, pleins de ressentiment des outrages qu'ils en avoient reçus, aspiroient de toutes parts à se mettre en liberté; les insurrections

se multiplioient sur tous les points de la Saxe, du Hanovre et de la Westphalie; l'esprit des Espagnols passoit dans toutes les âmes; il ne leur manquoit qu'un chef, et l'appui de la Grande-Bretagne ou de l'Autriche. Mais la première de ces puissances avoit conçu d'autres projets, et la seconde avoit trop d'occupation pour les seconder efficacement.

On vit cependant s'élever tout à coup deux hommes d'un caractère extraordinaire, Schill et le duc de Brunswick-Oels. Schill étoit un ancien officier de l'armée prussienne. Il étoit pénétré d'une haine invincible pour Buonaparte. Doué d'une âme élevée, d'un esprit entreprenant, il ne lui fut pas difficile de soulever des peuples indignés contre l'oppresseur de leur pays et de leur roi. La troupe qui le suivit étoit peu nombreuse, mais elle rachetoit la foiblesse du nombre par la hauteur du courage et l'activité des mouvemens. Schill étoit partout; la rapidité de sa course, la vigueur de ses entreprises déconcertoient la prévoyance et la bravoure de ses ennemis; on le voyoit apparoître tout à coup sur des points d'où on le croyoit très-éloigné; il traversoit dans tous les sens le nord de l'Allemagne, interceptoit les convois, s'emparoit des caisses, levoit des contributions, et remplissoit le

continent du bruit de son nom. Déjà le Mecklembourg tout entier étoit tombé sous ses lois; il y avoit fait des levées d'hommes et d'argent. Enfin, entouré, pressé par des forces supérieures, il se jeta dans la Poméranie, et s'empara de Stralsund, dans le dessein probablement de s'échapper par mer. La ville étoit démantelée. Schill, toujours rempli d'activité et de persévérance, la mit en état de défense, et s'y maintint quelque temps avec une incroyable résolution. Mais tant de courage ne le sauva point; un corps considérable de Danois parvint à forcer les remparts; ses soldats se firent hacher sur leurs canons; les habitans, qu'il avoit fait insurger, remplirent les rues de leurs cadavres. Schill et vingt de ses officiers périrent en combattant comme des lions; ceux qui se rendirent prisonniers furent livrés à une commission militaire, et fusillés comme déserteurs de l'armée prussienne. L'expédition de Schill mourut avec lui. S'il eût réussi, ses soldats auroient été proclamés des héros, et inscrits avec honneur dans les annales de la Prusse, comme les vengeurs de leur pays.

Le duc de Brunswick-Oels fut moins malheureux, mais non moins entreprenant et moins brave. Il parcourut comme Schill diverses provinces d'Allemagne, et tint en échec

plusieurs corps de l'armée française qui seroient allés grossir la grande armée. Son insurrection servit quelque temps la cause du continent; c'étoit une utile diversion; mais elle avoit besoin, comme celle de Schill, d'être soutenue. Si des secours prompts et puissans lui eussent été donnés, l'esprit d'insurrection eût pris un immense accroissement, et peut-être Napoléon se seroit-il vu dans la nécessité de s'arracher du Danube pour venir la combattre. Mais livré à ses propres forces, le duc fut obligé d'abandonner le champ de bataille; suivi du petit nombre de ses braves, il gagna les bords de la mer, et s'embarqua sur des bâtimens anglais.

Il faut reconnoître ici que ce n'étoit pas sans raison que Napoléon se confioit à son étoile. Naples étoit menacée; l'archiduc Jean contenoit en Italie le prince Eugène; le Tyrol venoit de se soulever; les armées anglaises étoient dans la péninsule; une puissante expédition menaçoit les côtes de France; retenu par le prince Charles, il étoit lui même enchaîné sur les bords du Danube. Ainsi entouré de toutes parts, il étoit presque impossible qu'il ne succombât point. Mais les coups terribles que son épée venoit de porter à la Prusse, la faisoient encore trembler; elle

n'osa rien entreprendre. La Suède étoit contenue par le Danemarck et sa propre politique. Les expéditions anglaises contre l'Italie et la France échouèrent; l'archiduc Jean fut battu; le soulèvement des Tyroliens fut promptement comprimé; l'entrée de l'armée britannique du Portugal en Espagne fut sans résultat, et l'Autriche resta seule sous les coups de Napoléon.

Suivons la marche de ces évènemens. Dès les premiers jours d'avril, l'archiduc Jean et le prince Eugène, vice-roi d'Italie, étoient chacun à la tête d'une puissante armée. Napoléon n'étoit pas sans inquiétude sur les succès d'Eugène; il avoit une opinion peu favorable de ses talens militaires, et plusieurs fois on lui avoit entendu dire que ce jeune homme ne seroit jamais propre qu'à commander une compagnie; mais il le jugeoit mal; si Eugène n'avoit rien de cette impétuosité qui distinguoit la plupart des généraux de Buonaparte, il n'en étoit pas moins propre à combiner et conduire des opérations militaires. Cependant, il ne fut poin reux aux premiers débuts de cette c— Le 15, l'avant-garde de son arm dignée du corps de bataille, fut e Tagliamento, p— composée de

deux mille fantassins et de quinze cents chevaux. Humiliés de cet échec, dès le lendemain les Français attaquent le prince Jean. Le combat s'engage des deux côtés avec une égale ardeur; la fortune trahit de nouveau l'armée d'Eugène; complètement battue, elle se retire en désordre, laisse à l'ennemi plusieurs canons, et perd six à sept mille hommes ou tués ou grièvement blessés. A cette époque, aucune opération n'étoit encore commencée en Allemagne; mais la campagne qui s'ouvrit quelques jours après, donna une nouvelle face aux affaires; la présence seule de Napoléon sembla ramener partout la victoire sous ses enseignes.

Le prince Eugène se hâte de venger l'honneur de ses armes; il a reçu dix mille hommes de la Toscane. La nouvelle des premiers succès de Buonaparte en Bavière parvient en Italie. L'archiduc Jean, déjà maître de Padoue et de Vicence, prêt à se porter sur Venise, abandonne ses conquêtes pour réunir ses forces. Les Français observent et suivent de près tous ses mouvemens. Le 29, ils l'attaquent et le battent à Caldiero. Le 8 mai, ils passent la Piave, l'attaquent de nouveau sur la rive de ce fleuve, et après un combat opiniâtre, lui font quatre mille prisonniers, parmi

lesquels deux officiers généraux, lui enlèvent seize pièces de canon, et le forcent de battre en retraite. Quelques jours après, ils l'atteignent sur les bords du Tagliamento. La position des Autrichiens est couverte par une ligne de redoutes défendue par vingt-cinq pièces de canon; les Français marchent la baïonnette en avant, enlèvent les redoutes, et mettent l'ennemi en déroute.

Il étoit aussi important pour l'armée du prince Eugène de donner la main à l'armée de Napoléon, que pour celle de l'archiduc Jean de joindre ses efforts à ceux du prince Charles. L'archiduc opéra sa retraite sur la Hongrie, dans l'intention de passer le Danube sur l'un des points qui n'étoient pas occupés par les Français. Le vice-roi n'ayant plus d'ennemis en tête, se trouvoit à portée de marcher en avant, et de seconder les opérations de Napoléon; mais il voulut, avant tout, en finir avec l'archiduc Jean. La défaite de ce prince fut le signal d'une suite nombreuse d'avantages. Un détachement de l'armée française s'empare de Trieste. Le général Macdonald entre à Laybach, où il fait capituler le général Moerveldt avec quatre mille hommes. Le prince Eugène, à la suite de plusieurs engagemens, s'avance jusqu'à Leoben,

et enlève la plus grande partie du corps [illegible] l'Autrichien Jallachich. Gorice, Klagenfurt ouvrent leurs portes. Le lendemain, le prin[illegible] Eugène n'est plus qu'à trente lieues de Vienn[illegible] Ainsi la Styrie, la Carinthie, la Carniole, Frioul, l'Istrie sont au pouvoir des Françai[illegible] et le général Marmont s'avance de la Dalm[illegible] tie jusqu'à Fiume. Une partie de la gran[illegible] armée occupe le Tyrol; la monarchie aut[illegible] chienne commence à s'écrouler de toutes part[illegible]

Les plaines de Raab, en Hongrie, vont être encore le théâtre d'une nouvelle défaite. Le 14 juin, l'armée française, qui n'a pas quitté les traces de l'archiduc, l'atteint sur le Danube, auprès de Raab, où l'archiduc palatin l'avoit joint avec l'insurrection hongroise. Ce jour, comme celui qui signala Austerlitz, est l'anniversaire de la bataille de Marengo; il devient l'époque d'un combat sanglant. Les deux armées sont animées d'une égale résolution; la bataille s'engage avec fureur; la victoire est disputée avec une héroïque obstination; long-temps elle reste incertaine. Enfin les Hongrois, composés en partie de recrues nouvelles et sans expérience, cèdent au feu et à la baïonnette des Français. Trois mille prisonniers, quatre drapeaux, six pièces de canon deviennent le prix du vainqueur. L'archi-

duc Jean se retire précipitamment et en désordre sur Pest, et laisse Raab à la discrétion de l'ennemi. Si cette place eût été fortifiée et défendue par une garnison, elle eût pu arrêter les Français; car abandonnée à elle-même, elle se défendit avec courage, et ne capitula qu'après huit jours de siége. Ces évènemens coïncidoient avec les opérations d'Allemagne. La victoire de Caldièro correspondoit à la première attaque de Schill; le passage de la Piave n'avoit précédé que de quatre jours l'occupation de Vienne par Napoléon, et Villach s'étoit rendue au général Macdonald le jour même de la bataille d'Esling.

Depuis ce jour, Napoléon et son glorieux rival étoient restés immobiles dans leurs positions respectives. Le premier n'ignoroit pas l'impression qu'avoit faite à Paris, et dans le reste de la France, la nouvelle de cette terrible journée d'Esling. Malgré tous les soins qu'il avoit pris pour en atténuer les désastres, des lettres particulières n'avoient rien laissé ignorer. La mort du maréchal Lannes, celle de plus de cinq cents officiers dont les parens recevoient la triste confidence, avoient répandu un nuage d'incertitude et d'anxiété sur la capitale. Les esprits se livroient à de fâcheux pressentimens; le faubourg Saint-Ger-

CHAPITRE IX.

État de la guerre en Saxe, en Pologne dans le nord de l'Allemagne. Schill et duc de Brunswick. Opérations en Italie. Retraite de l'archiduc Jean. Bataille prise de Raab en Hongrie. Préparatifs Buonaparte pour passer de nouveau Danube. Bataille et victoire de Wagram Retraite des Autrichiens en Moravie. Armistice de Zaim. Guerre dans le Tyr Mort du vaillant Hoffer. Paix entre France et l'Autriche.

Tandis que les deux armées rivales respirent quelque temps sur les rives opposées du Danube, portons nos regards sur les autres points du théâtre de la guerre; nous n'y trouverons pas ces combats de géans qui frappent l'âme et contristent le cœur; mais si le spectacle est moins grand, il n'est pas sans intérêt. Tandis que le prince Charles, à la tête de la grande armée, s'avançoit sur la Bavière, l'archiduc Ferdinand, qui commandoit en Pologne, entroit dans le duché de Varsovie. Le

prince Poniatowski se trouvant trop inférieur en forces, fut obligé de se retirer, et de livrer la capitale à l'ennemi. Mais Ferdinand ne resta pas long-temps maître de sa conquête : à la première nouvelle des revers du prince Charles, il jugea qu'il étoit de sa prudence de subordonner des intérêts inférieurs à la grande cause que défendoit le prince Charles, et de marcher pour la soutenir. En conséquence, il évacua le grand-duché dans les premiers jours de juin, et abandonna la Gallicie aux Polonais et aux Russes, engagés dans l'alliance de Napoléon.

Le roi de Saxe fut moins heureux. Soumis à Buonaparte, comme les autres princes de la confédération, laissé sans défense dans ses Etats, il les vit envahis par les Autrichiens, et fut forcé d'abandonner sa capitale. Leipsick tomba également dans les mains de l'ennemi; et comme il disposoit de forces considérables, non seulement la Saxe devint facilement sa proie, mais il se trouva en état de menacer la Westphalie, et d'inspirer à Jérôme Buonaparte des craintes pour sa couronne.

Les peuples, opprimés par le joug de Napoléon, pleins de ressentiment des outrages qu'ils en avoient reçus, aspiroient de toutes parts à se mettre en liberté; les insurrections

se multiplioient sur tous les points de la Saxe, du Hanovre et de la Westphalie; l'esprit de l'Espagnole passoit dans toutes les âmes; il ne leur manquoit qu'un chef, et l'appui de la Grande-Bretagne ou de l'Autriche. Mais la première de ces puissances avoit conçu d'autres projets, et la seconde avoit trop d'occupation pour les seconder efficacement.

On vit cependant s'élever tout à coup deux hommes d'un caractère extraordinaire, Schill et le duc de Brunswick-Oels. Schill étoit un ancien officier de l'armée prussienne. Il étoit pénétré d'une haine invincible pour Buonaparte. Doué d'une âme élevée, d'un esprit entreprenant, il ne lui fut pas difficile de soulever des peuples indignés contre l'oppresseur de leur pays et de leur roi. La troupe qui le suivit étoit peu nombreuse, mais elle rachetoit la foiblesse du nombre par la hauteur du courage et l'activité des mouvemens. Schill étoit partout; la rapidité de sa course, la vigueur de ses entreprises déconcertoient la prévoyance et la bravoure de ses ennemis; on le voyoit apparoître tout à coup sur des points d'où on le croyoit très-éloigné; il traversoit dans tous les sens le nord de l'Allemagne, interceptoit les convois, s'emparoit des caisses, levoit des contributions, et remplissoit le

continent du bruit de son nom. Déjà le Mecklembourg tout entier étoit tombé sous ses lois; il y avoit fait des levées d'hommes et d'argent. Enfin, entouré, pressé par des forces supérieures, il se jeta dans la Poméranie, et s'empara de Stralsund, dans le dessein probablement de s'échapper par mer. La ville étoit démantelée. Schill, toujours rempli d'activité et de persévérance, la mit en état de défense, et s'y maintint quelque temps avec une incroyable résolution. Mais tant de courage ne le sauva point; un corps considérable de Danois parvint à forcer les remparts; ses soldats se firent hacher sur leurs canons; les habitans, qu'il avoit fait insurger, remplirent les rues de leurs cadavres. Schill et vingt de ses officiers périrent en combattant comme des lions; ceux qui se rendirent prisonniers furent livrés à une commission militaire, et fusillés comme déserteurs de l'armée prussienne. L'expédition de Schill mourut avec lui. S'il eût réussi, ses soldats auroient été proclamés des héros, et inscrits avec honneur dans les annales de la Prusse, comme les vengeurs de leur pays.

Le duc de Brunswick-Oels fut moins malheureux, mais non moins entreprenant et moins brave. Il parcourut comme Schill diverses provinces d'Allemagne, et tint en échec

plusieurs corps de l'armée française qui se roient allés grossir la grande armée. Son insurrection servit quelque temps la cause du continent; c'étoit une utile diversion; mais elle avoit besoin, comme celle de Schill, d'être soutenue. Si des secours prompts et puissans lui eussent été donnés, l'esprit d'insurrection eût pris un immense accroissement, et peut-être Napoléon se seroit-il vu dans la nécessité de s'arracher du Danube pour venir la combattre. Mais livré à ses propres forces, le duc fut obligé d'abandonner le champ de bataille; suivi du petit nombre de ses braves, il gagna les bords de la mer, et s'embarqua sur des bâtimens anglais.

Il faut reconnoître ici que ce n'étoit pas sans raison que Napoléon se confioit à son étoile. Naples étoit menacée; l'archiduc Jean contenoit en Italie le prince Eugène; le Tyrol venoit de se soulever; les armées anglaises étoient dans la péninsule; une puissante expédition menaçoit les côtes de France; retenu par le prince Charles, il étoit lui-même enchaîné sur les bords du Danube. Ainsi entouré de toutes parts, il étoit presque impossible qu'il ne succombât point. Mais les coups terribles que son épée venoit de porter à la Prusse, la faisoient encore trembler; elle

n'osa rien entreprendre. La Suède étoit contenue par le Danemarck et sa propre politique. Les expéditions anglaises contre l'Italie et la France échouèrent; l'archiduc Jean fut battu; le soulèvement des Tyroliens fut promptement comprimé; l'entrée de l'armée britannique du Portugal en Espagne fut sans résultat, et l'Autriche resta seule sous les coups de Napoléon.

Suivons la marche de ces événemens. Dès les premiers jours d'avril, l'archiduc Jean et le prince Eugène, vice-roi d'Italie, étoient chacun à la tête d'une puissante armée. Napoléon n'étoit pas sans inquiétude sur les succès d'Eugène; il avoit une opinion peu favorable de ses talens militaires, et plusieurs fois on lui avoit entendu dire que ce jeune homme ne seroit jamais propre qu'à commander une compagnie; mais il le jugeoit mal; si Eugène n'avoit rien de cette impétuosité qui distinguoit la plupart des généraux de Buonaparte, il n'en étoit pas moins propre à combiner et conduire des opérations militaires. Cependant, il ne fut point heureux aux premiers débuts de cette campagne. Le 15, l'avant garde de son armée, trop éloignée du corps de bataille, fut enlevée, sur le Tagliamento, par l'archiduc Jean. Elle étoit composée de

deux mille fantassins et de quinze cents chevaux. Humiliés de cet échec, dès le lendemain les Français attaquent le prince Jean. Le combat s'engage des deux côtés avec une égale ardeur; la fortune trahit de nouveau l'armée d'Eugène; complètement battue, elle se retire en désordre, laisse à l'ennemi plusieurs canons, et perd six à sept mille hommes ou tués ou grièvement blessés. A cette époque, aucune opération n'étoit encore commencée en Allemagne; mais la campagne qui s'ouvrit quelques jours après, donna une nouvelle face aux affaires; la présence seule de Napoléon sembla ramener partout la victoire sous ses enseignes.

Le prince Eugène se hâte de venger l'honneur de ses armes; il a reçu dix mille hommes de la Toscane. La nouvelle des premiers succès de Buonaparte en Bavière parvient en Italie. L'archiduc Jean, déjà maître de Padoue et de Vicence, prêt à se porter sur Venise, abandonne ses conquêtes pour réunir ses forces. Les Français observent et suivent de près tous ses mouvemens. Le 29, ils l'attaquent et le battent à Caldiero. Le 8 mai, ils passent la Piave, l'attaquent de nouveau sur la rive de ce fleuve, et après un combat opiniâtre, lui font quatre mille prisonniers, parmi

lesquels deux officiers-généraux, lui enlèvent seize pièces de canon, et le forcent de battre en retraite. Quelques jours après, ils l'atteignent sur les bords du Tagliamento. La position des Autrichiens est couverte par une ligne de redoutes défendue par vingt-cinq pièces de canon; les Français marchent la baïonnette en avant, enlèvent les redoutes, et mettent l'ennemi en déroute.

Il étoit aussi important pour l'armée du prince Eugène de donner la main à l'armée de Napoléon, que pour celle de l'archiduc Jean de joindre ses efforts à ceux du prince Charles. L'archiduc opéra sa retraite sur la Hongrie, dans l'intention de passer le Danube sur l'un des points qui n'étoient pas occupés par les Français. Le vice-roi n'ayant plus d'ennemis en tête, se trouvoit à portée de marcher en avant, et de seconder les opérations de Napoléon; mais il voulut, avant tout, en finir avec l'archiduc Jean. La défaite de ce prince fut le signal d'une suite nombreuse d'avantages. Un détachement de l'armée française s'empare de Trieste. Le général Macdonald entre à Laybach, où il fait capituler le général Meerveldt avec quatre mille hommes. Le prince Eugène, à la suite de plusieurs engagemens, s'avance jusqu'à Leoben,

et enlève la plus grande partie du corp
l'Autrichien Jellachich. Gorice, Klagen
ouvrent leurs portes. Le lendemain, le p
Eugène n'est plus qu'à trente lieues de Vi
Ainsi la Styrie, la Carinthie, la Carniol
Frioul, l'Istrie sont au pouvoir des Fran
et le général Marmont s'avance de la Dr
tie jusqu'à Fiume. Une partie de la gr
armée occupe le Tyrol; la monarchie
chienne commence à s'écrouler de toutes

Les plaines de Raab, en Hongrie, von
encore le théâtre d'une nouvelle défait
14 juin, l'armée française, qui n'a pas
les traces de l'archiduc, l'atteint sur le
nube, auprès de Raab, où l'archiduc p
l'avoit joint avec l'insurrection hongrois
jour, comme celui qui signala Austerlit
l'anniversaire de la bataille de Mareng
devient l'époque d'un combat sanglant
deux armées sont animées d'une égale ré
tion; la bataille s'engage avec fureur; l
toire est disputée avec une héroïque ob
tion; long-temps elle reste incertaine.
les Hongrois, composés en partie de re
nouvelles et sans expérience, cèdent au
a la baïonnette des Français. Trois mill
sonniers, quatre drapeaux, six pièces d
non deviennent le prix du vainqueur. L'

duc Jean se retire précipitamment et en désordre sur Pest, et laisse Raab à la discrétion de l'ennemi. Si cette place eût été fortifiée et défendue par une garnison, elle eût pu arrêter les Français; car abandonnée à elle-même, elle se défendit avec courage, et ne capitula qu'après huit jours de siége. Ces événemens coïncidoient avec les opérations d'Allemagne. La victoire de Caldiéro correspondoit à la première attaque de Schill; le passage de la Piave n'avoit précédé que de quatre jours l'occupation de Vienne par Napoléon, et Villach s'étoit rendue au général Macdonald le jour même de la bataille d'Esling.

Depuis ce jour, Napoléon et son glorieux rival étoient restés immobiles dans leurs positions respectives. Le premier n'ignoroit pas l'impression qu'avoit faite à Paris, et dans le reste de la France, la nouvelle de cette terrible journée d'Esling. Malgré tous les soins qu'il avoit pris pour en atténuer les désastres, des lettres particulières n'avoient rien laissé ignorer. La mort du maréchal Lannes, celle de plus de cinq cents officiers dont les parens recevoient la triste confidence, avoient répandu un nuage d'incertitude et d'anxiété sur la capitale. Les esprits se livroient à de fâcheux pressentimens; le faubourg Saint-Ger-

main, objet presque continuel de l'attente de Buonaparte, redevenoit hostile : et quelque genre d'hostilité se bornât à de vains propos de salon, Buonaparte avoit la foiblesse de s'en inquiéter. On se demandoit la cause de son inaction ; on pouvoit se demander celle de l'inaction du prince Charles. Buonaparte multiplioit les bulletins, pour entretenir et distraire l'attention publique : on pouvoit y apprendre chaque jour à quel degré le Danube avoit élevé ou abaissé ses eaux ; car c'étoit tout ce qu'il y avoit de plus remarquable. Mais son but n'en étoit pas moins atteint : c'étoit qu'on s'occupât de lui. Pour la première fois il s'étoit fait temporiseur, et préparoit en silence les moyens de reprendre une éclatante revanche sur son illustre rival. Le prince, de son côté, n'osant attaquer, faisoit tout pour recevoir l'ennemi avec vigueur. Les nouvelles qu'il recevoit d'Italie lui commandoient la réserve et la prudence ; prendre l'offensive eût été tout compromettre. Il se vit donc dans la nécessité de laisser Napoléon se préparer tranquillement à une nouvelle bataille.

Ici les écrivains étrangers, eux mêmes, font une observation qu'on ne sauroit négliger. C'est que nulle autre puissance n'avoit, depuis la révolution, le même avantage que la

France; ce n'étoit plus, comme autrefois, à la naissance, à l'intrigue, à la faveur, que le commandement et les grades de l'armée étoient confiés, mais à des hommes qui s'étoient exercés dans les combats, ou fortifiés par de profondes études. En quatorze jours, le comte Bertrand, l'un des plus habiles officiers du génie, parvint à jeter sur le Danube un pont de six arches, assez large pour passer trois charriots de front. A côté de ce pont il en construisit un autre de huit pieds de large pour l'infanterie. Ces ouvrages étoient sur pilotis. Outre ces deux ponts, il en jeta un autre de bateaux fortement liés ensemble. Pour les mettre à l'abri des brûlots, il éleva, à 150 brasses d'eux, des estacades également bâties sur pilotis, et dépassant la plus grande hauteur du fleuve. Chaque pont fut défendu par une tête fortifiée de palissades, de frises, et de tout ce qui pouvoit en assurer la conservation. Cent pièces de canon, vingt mortiers, des munitions de tous les genres furent rassemblés dans l'île de Lobau. De cette île à Esling, un autre pont fut construit avec de semblables défenses. Par ces grands secours de l'art, le passage du Danube devint aussi sûr que la terre ferme elle-même. Le principal corps de l'armée se concentra dans l'île de

Lobau, et se trouva ainsi à quatre cents toises au plus de l'ennemi.

L'archiduc Charles avoit profité du repos que lui avoit laissé Buonaparte, pour se fortifier, et faire venir des renforts de Pologne, d'Allemagne et de Hongrie; son armée étoit formidable pour le nombre, on ne sauroit guère l'estimer à moins de cent vingt mille hommes; mais il s'y trouvoit un assez grand nombre de soldats peu aguerris ou nouvellement levés. L'archiduc Jean n'avoit point encore opéré sa réunion, mais on l'attendoit à chaque instant. L'armée française, à peu près égale en nombre, comptoit aussi dans ses rangs de nouvelles recrues; mais ces recrues, encadrées dans des régimens exercés, se battoient comme les vieux soldats; et les étrangers eux-mêmes leur rendoient cette justice, que jamais elles n'avoient fait perdre une bataille à Napoléon, tandis que les recrues ennemies lâchoient pied au premier feu.

Comme les travaux de l'île de Lobau avoient tous été exécutés dans la direction d'Esling, ce fut sur ce point que l'archiduc porta son attention; là étoient réunis tous ses moyens d'attaque et de défense. Mais il avoit affaire à un ennemi aussi rusé qu'entreprenant. Dans la nuit du 4 juillet, tout fut prêt pour jeter un

nouveau pont dans une direction différente ; et par une sorte de prodige de l'art, cinq minutes suffirent pour l'assurer. Il étoit tout d'une tenue, et long de quatre-vingts toises. Trois autres ponts de bateaux suffirent pour lier ensemble les deux rives du Danube. Les mesures de Napoléon étoient si bien prises, que tandis qu'il attiroit toute l'attention de l'archiduc sur Esling, ses troupes passoient sur les nouveaux ponts, et qu'elles se trouvèrent, à la pointe du jour, sur la rive gauche du Danube, menaçant le flanc de l'armée de l'archiduc, qui se trouvoit à nu.

Cette marche inattendue devoit décider de la victoire. Le prince Charles se trouva complètement déconcerté ; tous ses travaux lui devinrent inutiles ; il fut obligé d'abandonner ses positions, et de combattre ses ennemis sur le terrain qu'ils avoient choisi eux-mêmes. Persuadé que l'archiduc Jean arriveroit dans la nuit pour couvrir sa gauche, il la laissa à découvert, l'abandonnant tout à fait au hasard. Cette journée (c'étoit le 5 juillet) se passa toute en manœuvres. Pendant la nuit, Napoléon tenta sur Wagram un coup de main qui échoua ; mais le lendemain, au lever du jour, il fallut en venir à un engagement décisif. Les deux généralissimes adoptèrent une tactique toute opposée. Na

poléon fortifia son centre, qu'il commandoit lui-même. L'archiduc, loin de fortifier le sien, l'affoiblit en l'étendant outre mesure, et s'appliqua à renforcer ses ailes, dans l'intention de déborder les Français, et de leur couper la retraite. Napoléon fut d'abord si étonné de cette tactique, qu'il y soupçonna des embûches, et n'avança qu'avec réserve; mais lorsqu'il reconnut que cette manœuvre étoit le résultat d'un plan mal conçu par l'archiduc, il se hâta d'en profiter; il fit attaquer vivement le centre autrichien, qui recula d'une lieue; alors les deux ailes se trouvant isolées, le maréchal Masséna chargea vigoureusement l'aile droite, qui, étant sans appui, fut promptement enfoncée; l'aile gauche, attaquée avec la même résolution par le maréchal Davoust, plia; la position de Wagram fut enlevée, et les Autrichiens, mis de tous côtés en déroute, furent réduits à faire leur retraite sur la Moravie. Cette journée leur coûta dix pièces de canon, vingt mille prisonniers, parmi lesquels étoient près de quatre cents officiers. Les bulletins français accusèrent eux-mêmes quinze cents tués et près de quatre mille blessés.

Tel est le résultat abrégé de la bataille de Wagram. Mais pour en avoir une idée, il ne

faut point consulter les bulletins de la grande armée; les bulletins ne sont pas des monumens pour l'histoire. La bataille de Wagram sera toujours regardée comme une des plus sanglantes journées du règne de Napoléon.

Dès le matin du 5, la petite ville d'Enzersdorff, devenue le théâtre d'une action très-vive avec l'aile gauche autrichienne, fut dévorée par les flammes. Le jour de la bataille, deux lieues de plaines couvertes des plus riches moissons, furent tout à coup mises en feu par neuf cents bouches qui ne cessoient de le vomir; la richesse de l'année périt en un instant. On vit de magnifiques bourgs, de grands et opulens villages réduits en cendres, et la terre se couvrit de morts et de mourans horriblement mutilés. « Quatre jours après cette « fatale journée, dit un fidèle historien, on « ramassa au milieu des blés des hommes mu- « tilés, écrasés, à demi consumés, des soldats « haletans sous les dards enflammés du soleil « de juillet, dont rien ne les garantissoit, as- « saillis par des myriades d'insectes, et qui « cependant conservoient le souffle vital après « soixante heures, sans avoir pris ni nourri- « ture, ni rafraîchissemens, ni cordiaux. Les « vers s'attachoient déjà aux plaies. On ne « sauroit évaluer au-dessous de vingt mille le

« nombre des malheureux qui n'expirèrent pas « sous le fer ou le feu de l'ennemi. Les jours « suivans, quoique Vienne et ses faubourgs « renferment vingt-trois hôpitaux, il y eut fort « peu de maisons qui ne recueillît quelques « victimes du champ de Wagram. Dans cette « vaste capitale, où le peuple vit dans l'ai- « sance, est bon et charitable, le linge man- « quoit assez pour que l'étoupe fût employée « en supplément de la charpie, dont on re- « couvroit à peine le cratère de la plaie. »

Voilà donc votre ouvrage, illustres conquérans, fléaux de l'humanité! voilà votre gloire! Buonaparte parcourt de sang-froid ce théâtre de carnage; il s'y promène comme dans un lieu de plaisance; il remarque seulement qu'il y a beaucoup de bleus, car l'uniforme autrichien est blanc. Des témoins oculaires s'indignent de cette atroce indifférence, mais ils ont soin d'étouffer leur émotion. Les courtisans de Napoléon vantent néanmoins sa sensibilité, et se plaisent à en rapporter un trait :

« Après la bataille de Wagram, disent-ils, « Napoléon, accompagné de diverses person- « nes, parcourut le champ de bataille, et in- « diqua beaucoup de blessés qui étoient en- « core vivans, pour qu'on leur portât des « secours. Tandis qu'il étoit occupé de cette

« manière, il aperçut le corps d'un colonel « nommé *Pepin*, qui s'étoit attiré son mécon- « tentement quelques années auparavant, et « qui n'avoit été mis en activité que peu de « temps avant la bataille; il le reconnut, quoi- « qu'il ne l'eût pas vu depuis un grand nom- « bre d'années. Il étoit étendu sur le dos, une « balle lui avoit traversé la tête, et la vie n'é- « toit pas encore tout à fait éteinte, quoiqu'il « fût sans connoissance: « Ah! pauvre Pepin, « dit Napoléon avec sensibilité, je suis fâché « de ne te revoir qu'ici, et dans une si cruelle « position; que n'ai-je pu te faire savoir que « je t'avois pardonné! »

Mais cette sensibilité si grande n'empêchera pas que Napoléon n'envoie encore des milliers d'hommes périr par le fer, par le feu, qu'il ne tarisse la source des générations, pour assouvir son insatiable et farouche ambition. Quel lieu indiqueroit-on en Egypte, sur le continent européen, où l'on pût remuer la terre sans trouver un cadavre immolé pour lui ou pour sa funeste famille! de quels sacrifices de victimes humaines les plaines d'Espagne, de Pologne, de Russie, ne deviendront-elles pas le sanglant autel! Mais les hommes, dans la fureur qu'ils ont de se dévorer entre eux, ont attaché la gloire à ces sacrifices, et Napo-

léon est passionné pour la gloire. Cent quatre-vingt seize millions de francs dont les États autrichiens vont être frappés, satisferont une autre passion.

L'armée autrichienne se replioit avec ordre, et sans se laisser entamer. L'armée française, malgré ses pertes, se trouvoit encore en état de la suivre. Pendant vingt-quatre lieues, le vainqueur et le vaincu marchent à peu de distance dans les plaines de Moravie, jusqu'à Znaim. Là, les Français atteignent l'arrière-garde, et commencent un nouveau combat. Le sang humain va tremper encore ces malheureuses plaines; mais l'empereur d'Autriche ne peut souffrir qu'il en soit répandu davantage; frappé des misères de ses sujets, il veut en arrêter le cours; l'orgueil du prince cède à la sensibilité de l'homme. Il ordonne de suspendre le combat; il propose à son heureux rival de mettre un terme à cette boucherie. L'armistice est accepté, le fer est suspendu, le canon cesse ses funestes ravages, l'humanité respire; mais à quel prix pour le vaincu! Il abandonne toutes les positions, toutes les places qui peuvent servir avantageusement les Français dans le cas où la guerre recommenceroit; il fait plus (combien ce sacrifice dut-il lui coûter!), il livre à leur mal-

heureux sort les courageux et fidèles habitans du Tyrol et du Voralberg, qui se sont armés pour secouer le joug étranger, et retourner sous ses lois, qu'ils chérissent. Leçon terrible pour les peuples, et qui ne justifie que trop cruellement l'antique adage qu'ils sont éternellement destinés à expier ou la lâcheté ou les folies des rois!

Après la bataille de Friedland, on avoit donné au Panorama de Paris le spectacle de l'entrevue des deux empereurs à Tilsitt; mais on avoit écarté de ce tableau tout ce qui pouvoit affliger l'humanité : on n'y montroit que des scènes de paix. On n'eut pas le même soin, en exposant le panorama de Wagram : l'aspect en étoit effrayant; des plaines couvertes de morts et ruisselant de sang; l'incendie promenant ses ravages sur une immense étendue de villages dévorés par les flammes; leurs malheureux habitans fuyant éperdus. Ce spectacle n'inspira que de l'horreur aux Parisiens, et l'on se hâta de le retirer.

Jusqu'à ce jour, aucune campagne n'avoit offert de circonstances plus fécondes en évènemens d'un grand intérêt. Du fond d'une auberge, un homme s'étoit levé, qui avoit juré de rendre la liberté à sa patrie : il se nommoit *André Hoffer*. Né à Passeyer, bourg du

Tyrol, il possédoit, dans une condition obscure, une âme au-dessus de sa fortune; ses forces étoient athlétiques; un commerce en blé, en vin, en bétail l'avoit enrichi; sa probité et ses sentimens religieux lui avoient attiré une grande considération parmi le peuple. Après la paix de Presbourg, il n'avoit pu voir, sans une profonde affliction, sa patrie détachée de l'empire d'Autriche pour passer sous le joug bavarois; la guerre de 1809 lui parut une occasion favorable pour le briser : il souleva ses compatriotes; il les seconda de tous ses moyens, les encouragea par ses discours, les dirigea par ses conseils, et devint, sans combattre, le chef d'une grande insurrection. Le succès qu'elle obtint inquiéta Buonaparte : il savoit, depuis long-temps, que rien n'étoit plus difficile que la conquête du Tyrol. Il falloit combattre dans un pays hérissé de montagnes, habité par un peuple brave, sobre, accoutumé dès l'enfance au maniement des armes et aux exercices de la chasse. Sa fidélité à ses souverains étoit devenue pour lui une sorte de religion. En 1794, quand les armées révolutionnaires de France approchèrent de leurs frontières, ils se levèrent en masse, et défendirent vaillamment le sol de la patrie. Dans les campagnes suivantes, ils repoussè-

rent l'ennemi avec la même résolution ; il fallut néanmoins, en 1800, subir le joug du vainqueur, sans avoir jamais été vaincus. Après la célèbre bataille de Hohenlinden, l'empereur d'Allemagne, réduit aux abois, consentit à remettre aux Français, en dépôt, le Tyrol et le Woralberg. Pendant trois mois, ce malheureux pays souffrit tous les fléaux de l'occupation : l'insulte, les contributions, le pillage. Rendus ensuite à leur souverain, ils jouirent pendant cinq ans des bienfaits de la paix : ce bonheur fut détruit par les suites funestes de la bataille d'Austerlitz et le traité de Presbourg ; le roi de Bavière devint leur maître. Mais les haines nationales s'éteignent difficilement ; ils gardèrent toujours un secret attachement pour le doux et paternel gouvernement de l'Autriche, et ne perdirent pas l'espoir de s'y rattacher. Dès que la guerre fut rallumée entre la France et l'Allemagne, la nation se leva en masse, résolue de secouer un joug qu'elle abhorroit, et dont les Bavarois n'avoient pas cherché à adoucir les rigueurs.

Napoléon avoit fait passer vingt-sept mille hommes dans leur province ; ils les attaquèrent avec intrépidité, et les battirent. Buonaparte, irrité, y envoya de nouvelles forces,

et en donna le commandement au maréchal Lefebvre. Hors d'état de tenir la campagne, les Tyroliens se retranchèrent dans leurs montagnes, s'embusquèrent dans les défilés, s'emparèrent des passages, et, par une guerre de détail, harcelant sans cesse l'ennemi, interceptant les vivres, les munitions, forcèrent le brave maréchal à se retirer. Délivrés de la présence des Français, ils ouvrirent leur pays comme un asile aux prisonniers autrichiens qui pouvoient s'échapper; ils les ramirent en corps, menacèrent Munich, prirent Kempten en Souabe, s'avancèrent en Italie jusqu'aux murs de Vérone, et soumirent un moment à leurs armes la Carinthie et Salzbourg. Si les Autrichiens se fussent battus avec la même audace et la même habileté, Buonaparte eût peut-être regretté de s'être de nouveau engagé dans la guerre. Mais, accablé par la mauvaise fortune, l'empereur d'Autriche eut la douleur non seulement de les abandonner à eux-mêmes, mais de se joindre aux Français et aux Bavarois pour les remettre sous le joug odieux qu'ils avoient secoué. Le brave Hofer ne put se résoudre à ce malheur, et fit passer son généreux orgueil dans le cœur de ses compatriotes: sa résistance n'en devint que plus opiniâtre; chaque soldat combattit en désespéré;

vingt fois les troupes les plus habiles et les plus braves de l'Europe furent forcées de reculer. Buonaparte résolut ou de soumettre le Tyrol ou de le détruire. Chaque jour de nouvelles troupes remplaçoient celles que la fatigue avoit épuisées, ou que le fer de l'ennemi avoit moissonnées; il fallut succomber enfin sous les lois de la force et de l'inexorable destin. La tête de l'intrépide Hoffer fut mise à prix : il se réfugia au fond d'une caverne creusée dans un pic presque inaccessible. Mais que ne peut la soif de l'or! des misérables, instruits de sa retraite, le livrèrent aux émissaires de Napoléon; une commission militaire le condamna à mort; et cet homme, digne de commander à un peuple de héros, tomba sous le plomb meurtrier de quelques soldats qui envioient sa gloire, et ne remplissoient qu'à regret le cruel ministère qui leur étoit imposé. L'Europe entière plaignit le sort d'Hoffer : pleine d'admiration pour son courage, elle regretta que Buonaparte n'eût pas trouvé dans son cœur assez de générosité pour laisser la vie à un ennemi qu'il étoit lui-même forcé d'estimer. Les Tyroliens n'ont jamais perdu la mémoire de cet homme d'un courage sublime : après sa mort, ils l'honorèrent comme un martyr, et résolurent de construire un hô-

pital militaire sur l'emplacement de la caverne qui lui avoit servi d'asile.

C'est ici le lieu de parler d'un autre brave, qui, si l'on en croit certaines relations, animé aussi de sentimens patriotiques, avoit conçu le dessein d'affranchir son pays du joug de Napoléon, et d'y relever les autels de la liberté : il se nommoit *Oudet*. Élevé au grade de colonel du 5^e^ régiment de ligne, il se fit remarquer de toute l'armée par l'éclat de ses actions et la noblesse de ses sentimens; mais une lâche délation lui causa la mort : on l'accusa d'être le chef de la société des *philadelphes*. Quelle étoit cette société? On a écrit à ce sujet un volume entier où l'auteur paroît avoir donné une vaste carrière à son imagination, où de vains fantômes sont transformés en redoutables épouvantails. On y enrôle sans preuve des officiers généraux qui, pleins de regret de la perte de la république, travailloient, dit-on, mais dans le plus profond secret, à relever ses enseignes; c'est Pichegru, Moreau; et ensuite Mallet, Guidal, La Horie, qui depuis ont péri victimes d'une entreprise hardiment conçue et mal exécutée.

La société des philadelphes avoit commencé à Besançon : elle étoit composée d'abord de jeunes gens d'une sensibilité vive, d'une ima-

gination facile à s'enflammer, mais, par leur jeunesse même, incapables de former et de conduire une conspiration; c'étoit une espèce de franc-maçonnerie militaire qu'il falloit peut-être observer, mais qui ne pouvoit donner de sérieuses inquiétudes. Elle en donna cependant : les trois officiers dont on vient de parler (Mallet, Guidal, La Horie), et deux autres (Gindre et Picquerel), subirent une longue détention. Si l'on en croit l'historien des philadelphes, la société avoit eu le bonheur de faire entrer dans ses rangs le jeune et vaillant Oudet.

« Oudet, dit-il, avoit vingt-cinq ans, une taille élégante et bien prise, une tournure noble et martiale, des traits gracieux, sans manquer d'énergie, la physionomie la plus expressive.

« Après s'être illustré dans les combats de la Vendée, il étoit parvenu rapidement au grade de chef de bataillon. On citoit de lui des traits héroïques. A San-Bartholoméo, en Espagne, ayant été renversé sur le champ de bataille, et les soldats s'étant empressés de croiser leurs fusils pour l'y placer et l'emporter mourant : « Que faites-vous? « dit-il; servez-vous de vos armes pour re- « pousser l'ennemi. — Nous ne voulons pas

« lui laisser votre corps, » dit un vieux sergent. « Battez-le, réplique Oudet, mon corps « ne lui restera pas. »

La haine qu'il manifestoit pour la tyrannie, le fit bientôt remarquer par la société des philadelphes : il y entra avec joie, avança promptement dans les premiers grades, et reçut de ses camarades le surnom de *Philopœmen ;* car tous les membres de la réunion étoient désignés sous un nom particulier. Quelque soin que la société prît de garder le secret le plus profond, on a déjà vu qu'elle ne put dérober son existence à l'activité de la police de Buonaparte : elle n'en pénétra pas le dessein ; mais ceux de ses membres qu'elle parvint à connoître, furent ou arrêtés ou éloignés de l'armée. De ce nombre fut le capitaine Morgan, homme d'un courage héroïque, qui, ayant été soumis dans les prisons de Buonaparte aux tourmens les plus rigoureux, et pressé de dévoiler les mystères de l'union, préféra de se donner la mort. Suivant le roman ingénieux des philadelphes, Arena, Céracchi, Topino-Lebrun, mis à mort sous le consulat, furent autant de victimes de la société. C'est encore à elle qu'il faut rapporter la première conspiration du général Mallet, désigné sous le nom de *Léonidas :* elle avoit

été conçue, comme la première, dans le secret. On avoit organisé une dictature, rédigé et imprimé clandestinement trois mille proclamations, assigné les rendez-vous, distribué les rôles. Dans la nuit du 29 mai 1805, le gouvernement de Napoléon devoit être renversé. Une imprudence fit tout découvrir : les cinq membres du directoire, Mallet, Gindre, Corneille, Bazin et Lemarre furent arrêtés; mais le procès ne fut point instruit. Oudet, soupçonné, fut éloigné de l'armée, et condamné par Napoléon à une sorte d'exil jusqu'à la campagne de 1809. Alors on chercha les braves, et Oudet fut rappelé avec le grade de chef de bataillon. On le chargea même de former un régiment : c'étoit une épreuve à laquelle on le soumettoit. Il ne fut pas assez maître de lui-même pour éviter le piége; il composa son régiment des hommes les plus dévoués aux principes républicains, mais tous d'une bravoure éprouvée : ils devinrent l'objet d'une active surveillance. Oudet s'étoit, avec son corps, distingué à Esling. La veille de la bataille de Wagram, il reçut le grade de général de brigade. Le jour de la bataille, placé, à dessein sans doute, au poste le plus périlleux, il n'écouta que son courage : les officiers qu'il commandoit, et lui, s'illustrèrent par des

prodiges de valeur; plusieurs reçurent la mort; presque tous furent blessés. Oudet fut percé de trois coups de lance, qui, sans être dangereux, lui firent perdre beaucoup de sang; il fait bander ses plaies, se fait lier lui-même sur son cheval, et attend des ordres ultérieurs. Il en reçoit qui l'éloignent de trois lieues; il obéit, et marche avec les restes du corps qu'il commande. Il ignoroit le sort qui lui étoit réservé : à onze heures du soir, il tombe dans une embuscade, et périt sous le feu d'une troupe qu'on a toujours supposé être des gendarmes. Le lendemain il fut trouvé étendu au milieu de vingt-deux officiers de son parti, tués autour de lui; mais il lui restoit un souffle de vie, qui prolongea son existence pendant trois jours. La nouvelle de cet évènement se répandit avec rapidité dans l'armée, où elle produisit une vive sensation. On se demandoit de quel crime subit s'étoit rendu coupable un officier qu'on avoit élevé la veille au grade de général, et qu'on faisoit assassiner le lendemain. Les circonstances de ses funérailles augmentèrent encore l'étonnement et la curiosité inquiète de l'armée : un jeune sergent-major se précipita sur la pointe de son épée, à quelques pas de la fosse; un lieutenant, qui avoit servi avec lui, se brûla la cervelle sur sa tombe.

Depuis ce temps, la société des philadelphes ne fit plus que languir : on ne la vit sortir de son obscurité que le jour où le général Mallet, sortant lui-même de sa prison, mit en quelques heures l'empire de Napoléon dans le plus grand danger qu'il eût jamais couru.

On a vu l'expédition de Schill : l'historien des philadelphes lui décerne les honneurs de membre de la société, et lui adjoint le général autrichien Chateler, qui fit alors quelque bruit. Cet officier, né en Belgique, y avoit conservé des propriétés, depuis que cette province avoit été réunie à la France : ce fut un motif pour Napoléon de le regarder comme Français, quoiqu'il fût depuis long-temps au service de l'Autriche. En conséquence, il rendit un décret qui portoit que, dans le cas où le général Chateler seroit fait prisonnier, il seroit passé par les armes : c'étoit violer toutes les lois de la guerre. Le prince Charles répliqua à ce décret par une déclaration que les officiers français prisonniers de guerre serviroient d'otages au général Chateler, et qu'on useroit envers eux de représailles, s'il étoit nécessaire.

Il y avoit, sans doute, en Allemagne des sociétés secrètes qui méditoient l'affranchissement de leur pays ; mais il est plus que douteux qu'elles eussent le moindre rapport avec

les philadelphes, et que le général Chateler en fût membre. Nous verrons quatre ans s'écouler encore avant que ces alliances mystérieuses deviennent assez puissantes pour aspirer sérieusement à la gloire de renverser le trône de Napoléon, et de donner des lois meilleures à leur patrie.

Depuis la bataille de Wagram, les armées d'Allemagne jouissoient du repos; les négociations marchoient lentement, soit que les conditions proposées par Napoléon parussent à l'empereur trop cruelles ou trop humiliantes, soit que Napoléon, qui déjà pensoit à la rupture de son mariage avec Joséphine, eût commencé à porter ses regards sur la jeune archiduchesse Marie-Louise. Trois mois s'écoulèrent en échange de notes, en conférences où les deux empereurs jouoient un rôle bien différent, Buonaparte se montrant constamment en maître, l'François II s'humiliant de plus en plus devant l'homme du destin; car la superstition d'Alexandre avoit envahi une partie des cours d'Allemagne. Enfin, Buonaparte s'adoucit; la courageuse résistance qu'il venoit d'éprouver, lui avoit révélé que l'Autriche n'étoit point une puissance aussi facile à détruire qu'il l'avoit pensé. L'esprit national s'y développoit avec une extrême énergie; l'exemple

de l'Espagne avoit électrisé toutes les nations; ce n'étoit plus d'une guerre de rois et de cabinets qu'il s'agissoit, mais d'une guerre de peuple à peuple. Napoléon ne voulut point s'engager plus avant dans des chances si périlleuses; le 14 octobre, il signa la paix à Vienne.

Par ce traité, l'Autriche cédoit à la confédération du Rhin Salzbourg, avec une partie de la Haute-Autriche : elle cédoit à Napoléon, Gorice, Montefalcone, Trieste, le cercle de Willach en Carinthie, et tous les pays situés à la droite de la Save; au roi de Saxe, toute la Gallicie occidentale, avec Cracovie, et le cercle de Zamosch dans la Gallicie orientale; enfin à la Russie, un territoire d'environ quatre cent mille âmes.

Elle adhéroit à tous les changemens survenus ou projetés en Italie, en Espagne, en Portugal; elle se soumettoit au système prohibitif à l'égard de l'Angleterre, et s'engageoit à renoncer à toute relation commerciale avec cette puissance : enfin, comme on l'a déjà dit, elle s'obligeoit d'employer ses armes et ses soins pour faire rentrer dans le devoir le Tyrol et le Voralberg, qui n'avoient levé l'étendard de la guerre que pour elle.

Buonaparte s'empressa de jouir de son triom-

phe; et le jour même où le traité fut signé, il rendit un décret qui réunissoit, sous le nom de *provinces illyriennes*, la Dalmatie et les pays limitrophes qui venoient de lui être cédés.

Telle fut la fin de cette guerre terrible : elle avoit commencé le 15 avril; le 13 mai, Buonaparte entroit à Vienne; et le 5 juillet, l'empereur François lui tendoit ses mains suppliantes pour en obtenir la paix.

Ici finit, en quelque sorte, la fortune de Buonaparte. Wagram fut la dernière victoire qui contribua à l'agrandissement de son pouvoir. Incapable de s'arrêter dans sa course gigantesque, désormais, s'il remporte de nouvelles victoires, ses lauriers se changeront autant de fois en cyprès, et l'on ne citera plus les lieux où ses enseignes auront triomphé, que comme les témoins de ses éclatantes disgrâces et les premiers pas vers une chute irréparable.

Après la mémorable journée du 6 juillet, il décerna des récompenses aux officiers qui s'étoient distingués. Il donna le bâton de maréchal aux généraux Marmont, Oudinot, Macdonald, qui venoient de s'illustrer par de nouveaux services; mais il frappa de sa défaveur le prince de Ponte-Corvo, guerrier

dont les hautes qualités et le caractère indépendant lui portoient ombrage. Eut-il le dessein de le perdre à Wagram, ou de compromettre sa gloire militaire? On en fut assez généralement persuadé.

Le jour de la bataille, Bernadote commandoit l'aile gauche, et se trouvoit au poste le plus périlleux; il avoit sous ses ordres les Saxons, dont il estimoit la bravoure et la fidélité. Un ordre de Napoléon l'exposa tout à coup au plus imminent danger. Le général Dupas se détacha de lui, et le laissa entièrement à découvert. Ses braves Saxons, exposés à un feu terrible, le soutinrent avec une héroïque résolution, et couvrirent la terre de leurs cadavres. Bernadote en fut indigné; après le combat, il osa faire de courageux reproches à Napoléon, et lui demander quel avoit été son dessein en le livrant à l'ennemi.

Soupçonna-t-il qu'on avoit voulu lui faire le même sort qu'au malheureux Oudet? Plusieurs de ses amis en eurent la pensée; et ce qui prouverait qu'il se confirma lui-même dans cette idée, c'est qu'il demanda et obtint la permission de quitter l'armée.

CHAPITRE X.

Tentative d'assassinat sur la personne de Napoléon. Expédition de l'armée anglaise sur les côtes de Hollande. Création de l'ordre des trois Toisons-d'Or. Nouvel échec de la marine française. Perte de plusieurs colonies.

Depuis les guerres de 1805, Napoléon étoit devenu pour l'Allemagne un objet de haine et de terreur, et ces sentimens commençoient à porter leurs fruits. Des esprits exaltés le regardoient comme un nouvel Attila, le fléau de Dieu, l'oppresseur des nations. L'exaltation de l'âme produit promptement le fanatisme; la religion se mêla aux sentimens patriotiques; et comme du fanatisme au poignard il n'y a qu'un pas, de jeunes sectes s'imaginèrent qu'ils serviroient le ciel et la terre s'ils pouvoient pénétrer dans le camp ennemi, et rapporter en triomphe la tête du nouvel Holopherne. Un jeune Allemand, né à Erfurt, fils d'un ministre protestant, se remplit la tête de ces idées funestes; et convaincu qu'il feroit

un acte également agréable à Dieu et aux hommes s'il parvenoit à tuer Napoléon, il se rendit à Vienne pour exécuter ce criminel dessein. Il n'avoit point d'argent; mais il avoit une montre, qu'il vendit pour faire son voyage et acheter un poignard. Un jour que Napoléon passoit une revue à Schœnbrunn, il s'approche de lui comme pour lui présenter un Mémoire. Le maréchal Berthier le fait éloigner, en lui disant que, s'il avoit quelque chose à communiquer à l'empereur, il attendît que la revue fût finie. Le jeune homme insiste; on le repousse de nouveau; et le maréchal Berthier lui montrant le général Rapp, lui dit: « Parlez à cet officier; il entend l'allemand, et « vous répondra. » Rapp l'appelle, et lui demande ce qu'il veut: « Remettre un Mémoire « à l'empereur. — Vous le ferez dans un mo« ment plus opportun; retirez-vous. » Le général Rapp avoit observé que ce jeune homme tenoit la main droite cachée dans son gilet: il conçoit quelque inquiétude; il lui parle avec sévérité, et le repousse de nouveau. Le jeune homme revient sur ses pas, et s'obstine à s'approcher de Napoléon. Le général le fait arrêter et conduire chez lui pour l'interroger. Les gardes, remarquant qu'il tenoit toujours la main sous son gilet, la lui retirent violem-

ment, et découvrent un long couteau nouvellement affilé. On lui demande ce qu'il en vouloit faire : « Tuer Napoléon, le tyran des « peuples, le dévastateur du monde. » On le conduit à Napoléon; il n'hésite point à faire la même réponse. « Mais quel mal vous ai-je « fait pour en vouloir à ma vie? — Vous avez « ruiné, dévasté mon pays; Dieu m'a choisi « pour délivrer ma patrie. » Il cite alors Holopherne et Judith. On appelle le médecin Corvisart; il lui trouve le pouls calme. On le met à la diète pendant vingt-quatre heures; on l'interroge de nouveau. « Persistez-vous dans votre « dessein? Si je vous accordois votre pardon, « lui dit l'empereur, essaieriez-vous de nou- « veau d'attenter à mes jours? » Il garde un moment le silence, et répond : « Je crois que « non; car si Dieu eût voulu que je vous « tuasse, il l'eût permis dès la première fois. » Napoléon ne crut point devoir lui pardonner; il fut livré à une commission militaire, et condamné à mort. On s'assura que son père n'avoit eu aucune connoissance de son dessein.

Peu de temps après, Napoléon reçut du roi de Saxe l'avertissement qu'un homme dont on n'avoit pu se saisir, avoit dû partir de Stuttgard pour se rendre à Paris, et l'assassiner. La lettre du roi contenoit une descrip-

tion exacte de l'individu. La police le surveilla. Il parvint à s'introduire dans la chapelle des Tuileries, où il fut arrêté. Il fit l'aveu de son crime; déclara qu'il avoit d'abord eu le projet de tuer l'empereur d'un coup de pistolet, mais qu'il avoit réfléchi qu'un coup de couteau seroit plus sûr. Il portoit, en effet, un long couteau. Napoléon se contenta de le faire renfermer. Il sortit de prison en 1814, et nous le verrons reparoître en 1815.

Ces entreprises devoient effrayer Napoléon, et lui faire comprendre que si l'empire du monde peut flatter le cœur d'un ambitieux, le fer d'un fanatique peut en trouver le chemin.

Tandis que Buonaparte avoit à défendre sa personne contre les assassins, l'expédition la plus formidable que l'Angleterre eût encore tentée contre lui, menaçoit le cœur même de la France. Une flotte chargée de dix-sept mille hommes et d'une artillerie considérable, formant l'avant-garde d'une armée de quatre-vingt mille hommes, se présente tout à coup aux bouches de l'Escaut, dans le dessein d'incendier les chantiers d'Anvers, et de se porter ensuite dans l'intérieur même de la France. L'expédition étoit commandée par lord Chatam, frère de M. Pitt : son début devoit lui promettre les plus heureux succès. Le 29 juil-

let, il s'empare de Middelbourg, de Terwer, du fort de Batz, et se dirige sur Flessingue. La place, commandée par le général Monnet, avoit quatre mille hommes de garnison, et des approvisionnemens pour plusieurs mois. Cependant, le 15 août, après trente-six heures de bombardement, elle est livrée à l'ennemi, et le général Monnet se rend prisonnier de guerre. Il fut, depuis, jugé et condamné à mort par contumace.

Dès que cette nouvelle parvient en France, elle y produit la plus grande fermentation. Toutes les troupes réglées étoient employées en Espagne, en Autriche, en Italie; l'Etat ne pouvoit disposer que de dix-huit à vingt mille vétérans, foible ressource pour une circonstance aussi urgente; la Belgique étoit si mal disposée, qu'on craignoit, avec raison, que l'armée anglaise n'y trouvât de nombreux auxiliaires, et qu'en France même elle ne se grossît de tous les mécontens. Les esprits étoient fort agités; on comptoit peu sur la fermeté de Cambacérès, personnage équivoque, qui se trouvoit à la tête du gouvernement; on entrevoyoit l'occasion de renverser Napoléon; on osoit même fonder quelques espérances sur le ministre de la police : en eut-il la pensée? C'est un mystère qui n'a pas encore

été bien éclairci; mais l'auteur de ces Mémoires a de justes raisons pour n'en point douter. Le conseil des ministres étoit consterné, et n'osoit rien entreprendre sans l'ordre de Napoléon. Cependant, avant que les courriers arrivassent à Vienne et en revinssent, l'ennemi pouvoit être à Paris. Fouché prit sur lui une mesure décisive, et se montra supérieur aux évènemens. Il fit, de concert avec le ministre de la guerre (Clarke), une proclamation aux Français, et ordonna une levée générale des gardes nationaux. « Prouvons, disoit-il, à l'Europe que, si le génie « de Napoléon peut donner de l'éclat à la « France, sa présence n'est pas nécessaire « pour repousser l'ennemi. »

La jeunesse française répondit à son appel. Les jeunes gens des premières familles, persuadés peut-être qu'il s'agissoit du renversement de Napoléon, s'enrôlèrent volontiers, et s'équipèrent à leurs frais. La nouvelle en parvint à Napoléon, et l'effraya : il ordonna la suspension de la levée à Paris; et les jeunes officiers, déjà charmés de se montrer en uniforme, furent obligés de rentrer paisiblement dans les hôtels d'où ils étoient sortis. Le reste de la France produisit, comme par enchantement, quarante mille hommes pleins d'ardeur

et richement équipés. Les journaux, dirigés par la police, firent aussi leur devoir, et s'enflèrent d'hyperboles : ce n'étoit pas de quarante mille hommes, mais de cent, de deux cents, de la nation armée toute entière qu'ils annonçoient la marche.

Quel général commandera cette armée ? Ils sont tous à des distances immenses, en Espagne, en Portugal, en Allemagne, en Italie; mais le prince de Ponte-Corvo arrive, et le ministre de la police jette aussitôt les yeux sur lui. Fouché n'ignoroit point ce qui s'étoit passé à Wagram entre Napoléon et le prince de Ponte-Corvo; c'étoit un trait hardi de donner le commandement des forces de la France à un général en disgrâce, et ce choix donna lieu à beaucoup de conjectures. Bernadote hésita; mais les observations du ministre et les instances du conseil de gouvernement le décidèrent; il se mit à la tête des gardes nationaux, fiers d'être commandés par un aussi habile général. Sa présence étoit nécessaire; car, dans le premier tumulte des levées, on avoit en Belgique pris et enrégimenté sans distinction tout ce qui s'étoit présenté.

Ainsi, l'on trouvoit dans le même régiment des Français, des Belges, des Hol-

landais, des Hanovriens, des Polonais, et jusqu'à des Russes. Le maréchal recomposa tout, et se rendit à Anvers, où il ne trouva qu'une très-foible garnison. Toutes les parties du service y étoient aussi mal organisées; mais, en peu de temps, il mit la place en état de défense, et jura qu'elle ne tomberoit point entre les mains de l'ennemi. Ses proclamations élevèrent le courage des habitans de la ville et de toute la province; par son immense activité, son assurance et la multiplicité de ses mouvemens, il frappa de stupéfaction lord Chatam, et ce général inhabile et indécis n'osa rien entreprendre. Le peuple français, qui cherche toujours l'occasion d'un bon mot, l'appela lord *J'attends*. Il évacua successivement les divers points dont il s'étoit emparé; les maladies se répandirent dans son armée : enfin, le 24 décembre, après cinq mois d'une lâche et honteuse inaction, il se rembarqua sans autre résultat de son entreprise que d'avoir détruit les arsenaux et les chantiers de Flessingue.

Au milieu de ces évènemens, Napoléon étoit à Vienne, agité de soupçons, de craintes et d'inquiétudes : il savoit que les cœurs des Français s'éloignoient de lui de plus en plus. On lui avoit rendu suspecte la fidélité de Fou-

ché : la conduite récente de ce ministre, la phrase hardie qu'il avoit insérée dans sa proclamation, le concert qui paroissoit régner entre le prince de Ponte-Corvo et lui, le jetèrent dans les plus vives alarmes. Il commença par enlever au prince le commandement d'Anvers, qu'il donna au maréchal Bessières ; il lui retira les officiers qui lui étoient le plus attachés, pour leur substituer des courtisans et des hommes dévoués à sa personne ; enfin, il chargea le ministre de la guerre de lui intimer l'ordre de voyager, et de se retirer dans sa principauté de Ponte-Corvo.

C'étoit tout risquer, car il ne faut pas pousser trop loin l'irritation des hommes de cœur. Le maréchal Bernadote déclara nettement qu'il n'obéiroit pas ; qu'il étoit citoyen ; que, comme tel, il ne devoit d'obéissance qu'aux lois ; mais qu'il sauroit toujours respecter la discipline militaire quand il recevroit des ordres relatifs à son service. Napoléon le rappela auprès de l'armée, eut de nouveau avec lui des entretiens très-animés, et finit par lui proposer de se rendre à Rome, et d'en prendre le gouvernement, en lui témoignant que cette marque de déférence lui seroit agréable. Bernadote y consentit ; mais des événemens nou-

veaux l'appeloient à une plus haute destinée (1).

---

(1) L'abbé de Montgaillard, dans son *Histoire chronologique de la révolution*, ouvrage qui se recommande par beaucoup de franchise et de révélations curieuses, mais aussi par un fonds d'âcreté qui le rend quelquefois suspect, assure positivement que Fouché avoit, dès le commencement de 1809, le projet de trahir Napoléon. Il en donne pour preuves des propositions qui furent faites, dit-il, à quelqu'un de sa connoissance intime. Il prétend que, dans cette intention, il entretenoit des intelligences avec la cour d'Autriche par l'entremise du poète Em....., chef de la division de ses bureaux qu'on appeloit alors *police littéraire*. Il ajoute que, peu de temps après l'arrivée du prince de Ponte-Corvo à Anvers, il envoya confidentiellement à ce général un lieutenant-colonel de la garde nationale de Paris pour l'entretenir en particulier, lui faire part des nouvelles qui arrivoient de Vienne, et annonçoient toutes que Napoléon étoit sérieusement malade, que ses facultés mentales étoient très-affaiblies; qu'enfin, il étoit temps de songer au salut de l'empire; mais que le maréchal répondit qu'il seroit fidèle au serment qu'il avoit prêté à Napoléon. Ces faits sont produits comme extraits des cartons du maréchal Duroc; mais quelque crédit que puisse leur donner le nom de ce maréchal, il faut croire que la réponse du prince de Ponte-Corvo ne parvint pas à Napoléon; puisque, en ce moment même, il fit tout pour l'éloigner de France. On peut d'ailleurs regarder l'histoire de l'abbé de Montgaillard comme une œuvre de famille, et l'on ne sauroit guère

Depuis l'armistice de Znaïm, Buonaparte continuoit de jouer le rôle de souverain dans le magnifique palais bâti par Marie-Thérèse; il y passoit des revues, régloit les négociations de paix, et rendoit des décrets, comme il eût fait dans sa résidence de Malmaison, achetée et embellie par Joséphine. Un des décrets les plus remarquables de cette époque fut la création d'un ordre des trois Toisons-d'Or. On sait que la première institution

---

douter que le personnage auquel il assure qu'on fit la proposition de trahir Napoléon, ne fût quelqu'un qui s'étoit déjà rendu honteusement célèbre par ses perfidies envers Louis XVIII, et celles dont il se vanta un peu plus tard envers Napoléon. Fouché lui fit-il réellement des propositions? il est difficile de le croire; car ce ministre professoit le plus haut mépris pour le personnage dont je tais le nom, mais qu'il est facile de deviner. Il portoit à peu près le même jugement du poëte Esm.....; j'ai à cet égard les notions les plus positives. Si Esm..... entretenoit des intelligences avec le comte de Metternich, avec qui n'étoit-il pas capable d'en entretenir? Il lui falloit de l'argent; et de quelque part qu'il lui vînt, il le trouvoit toujours bon. Ce qui peut faire douter de ce qu'avance ici l'abbé de Montgaillard, c'est qu'Esm..... resta très-fidèlement attaché au successeur de Fouché, et que ce dernier étoit trop habile pour confier ses secrets à un homme pour lequel l'argent étoit tout, la fidélité peu de chose.

de ce nom dut son origine à la galanterie d'un duc de Bourgogne qui voulut rendre un hommage public aux charmes les plus secrets de sa maîtresse. Cette seule circonstance devoit le faire mépriser; mais tel est en général l'abaissement des hommes devant le pouvoir, et l'oubli de toute dignité parmi ceux qu'on appelle *courtisans*, que cet ordre, comme celui de la Jarretière, devint un objet d'envie pour les plus grands seigneurs, et qu'il fut distribué avec une extrême réserve, pour lui donner par sa rareté un éclat qu'il ne pouvoit tenir de sa naissance. Buonaparte, enivré de ses nouveaux succès, fier d'avoir occupé successivement les capitales de ses ennemis, Vienne, Berlin, Madrid, se comparant aux héros grecs qui avoient bravé des périls inconnus jusqu'à eux pour ravir la fameuse toison d'or, voulut faire oublier l'œuvre du duc de Bourgogne par une institution d'un tout autre prix. Le jour même consacré à la célébration de sa fête, il annonça comme une conception *monumentale* l'établissement de l'ordre des trois Toisons-d'Or; il le composa de cent grand'croix, quatre cents commandeurs, et mille chevaliers seulement : ces derniers devoient prêter le serment de mourir sous leurs drapeaux, à quelques grades ou dignités qu'ils

pussent être élevés. Il s'en déclara lui-même le grand-maître; mais il n'accomplit pas le serment des chevaliers, quoique bientôt la fortune lui en présentât deux mémorables et solennelles occasions. La médaille de l'ordre portoit sur l'une de ses faces : *Vienne, Berlin, Madrid*, inscription insultante pour trois grandes nations. Il en nomma chancelier le général Andréossy. Loin de satisfaire l'armée, cette institution n'y produisit que des murmures. Ceux qui portoient la décoration de la Légion-d'Honneur, n'y voyoient que l'abaissement de cet ordre vraiment national : la nouvelle création ne parut à leurs yeux qu'un monument d'orgueil et de féodalité. Buonaparte, qui craignoit la discorde dans son camp, s'arrêta ; et comme s'il eût pressenti que les souverains de Vienne et de Berlin devoient un jour entrer à Paris, il renonça à l'affront qu'il s'étoit proposé de leur faire, et s'empressa d'étouffer cette production mal conçue dès son berceau.

Jamais, jusqu'alors, il ne s'étoit trouvé dans une position plus difficile; au milieu même de ses triomphes, il voyoit se multiplier d'inextricables embarras. L'Espagne et le Portugal étoient loin d'être soumis. Si les Anglais avoient échoué à Flessingue, ils

avoient été plus heureux dans leurs expéditions maritimes : la Martinique, Santo-Domingo, les établissemens français du Sénégal étoient tombés entre leurs mains, et la marine française venoit d'éprouver un nouvel échec. Le 25 octobre, le contre-amiral anglais Martin, maître de la Méditerranée, ayant atteint une escadre de trois vaisseaux de ligne et de deux frégates, destinée à secourir Barcelonne, et commandée par le contre-amiral Baudin, la poursuivit, l'obligea de s'échouer sur les côtes de l'Hérault, et de mettre le feu à deux de ses bâtimens. Un convoi, que cette escadre accompagnoit, se trouvant sans protection et pressé de toutes parts, ne vit de refuge que dans la baie de Roses; mais il y trouva un nouvel ennemi dont il devint la proie. Ainsi, l'astre de Napoléon avoit aussi ses taches; et les esprits éclairés prévoyoient déjà l'époque où elles pourroient en couvrir la surface toute entière.

CHAPITRE XI.

Rentrée de Napoléon en France. Convocation des rois pour l'anniversaire du sacre. Ouverture du Corps législatif. Sénatus-consulte portant dissolution du mariage de Napoléon avec l'impératrice Joséphine. Négociations relatives au mariage de Napoléon. Coup d'œil sur les grands travaux de l'intérieur.

Quelque satisfaction qu'éprouvât Napoléon de se voir dans le palais du plus puissant prince d'Allemagne, dictant des lois au continent et jouissant de tous les honneurs de la victoire, il préféroit encore le palais des Tuileries; et l'âme agitée de mille pensées différentes, il aspiroit à reparoître dans sa capitale, le front couronné de nouveaux lauriers. Il sentoit les dangers d'une trop longue absence; et souvent, dans ses correspondances avec son ministre de la police générale, il n'avoit pas dissimulé les inquiétudes dont il étoit tourmenté. Peu de jours après la signature du traité de Vienne, il quitta le séjour de Schœn-

brunn, rentra en France, et s'arrêta d'abord à Fontainebleau. Fouché, qui n'étoit pas non plus sans inquiétude pour lui-même, s'empressa d'aller l'y rejoindre : il le trouva très-mécontent ; et quand il apprit qu'on avoit répandu le bruit, au faubourg Saint-Germain, qu'il étoit tombé dans une espèce d'aliénation mentale, il ne put contenir sa colère : « Je re-« jetterai aux frontières, s'écria-t-il, tous ces « gens-là ; je les replongerai dans la misère d'où « je les ai tirés. Cette race est incorrigible ; plus « on lui fait de bien, plus elle devient hostile. « Je me lasse de nourrir et d'enrichir des enne-« mis implacables. »

On comptoit, en effet, à sa cour et parmi les officiers de sa maison, les noms les plus illustres de l'ancienne noblesse : les Montmorency, les Mortemart, les Montesquiou, les Talleyrand, les Croï, les Mercy, les Saint-Simon, les Dumanoir, les Contades, les Choiseul, les Turenne, les Brancas, les Beauveau, les Gontaut, les Chabrillant, les Ségur, etc. (1) ; et tous professoient auprès de lui les sentimens les plus respectueux.

(1) Pourquoi faut-il qu'on ait conservé les anciens almanachs de la cour impériale ? Je compte, parm' ses aumôniers, les abbés de Pradt, de Broglie, et cet

Fouché, qui fréquentoit leurs salons, où il étoit reçu avec empressement, rassura Napoléon, lui représenta qu'il n'étoit pas de sa dignité de s'occuper d'aussi petits soins; mais qu'il étoit important d'assurer sa couronne, afin qu'on ne se persuadât plus que le retour de l'ancien ordre de choses ne tenoit qu'à l'existence d'un seul homme; que c'étoit l'u-

---

que de Troyes, abbé de Boulogne, qui se prostitua aux plus basses adulations sous Napoléon, et lui prodigua les plus lâches insultes après sa chute; je vois parmi ses préfets, ses maréchaux du palais, les gouverneurs de ses châteaux, les Beausset, les Canouville, les Mortemart, etc.; parmi ses chambellans, une partie de ceux que j'ai nommés ci-dessus, et de plus, les comtes de Gavres, les Saint-Aulaire, les Chabot, les Nicolaï, les Montaigu, les Labriffe, les Lavieuville, les Saluces, etc.; parmi ses écuyers, les Saint-Aignan, les d'Andlau, les Narbonne, les Canisy; parmi ses pages, les Beaumont, les d'Aubusson, les Morard de Galles, les Contades. Dans la maison de l'impératrice, un Ferdinand de Rohan, ancien archevêque de Cambray, est son premier aumônier; les comtesses de Montmorency-Matiguon, de Mortemart, de Bouillé, de Vintimille, de Beauvau, etc., sont ses dames du palais; dans la maison de Joséphine, déchue du trône, je retrouve encore l'archevêque de Tours, de Barral, mesdames d'Audenarde, de Viel-Castel, de Turenne, de Colbert, de Ségur : les Monaco, les d'Andlau restent ses écuyers; les Turpin et les Beaumont figurent parmi

nique moyen de faire cesser tous ces propos qui l'importunoient. Napoléon, déjà familiarisé avec ces idées, résolut de s'en occuper sans délai. Il voulut aussi montrer aux illustres du faubourg Saint-Germain, qu'il pouvoit se donner une cour tout autrement grande et noble que celle qu'ils lui composoient.

L'anniversaire de son couronnement approchoit; il conçut la pensée de lui donner un

---

ses chambellans; ceux de la princesse Borghèse, Pauline Buonaparte, comptent parmi leurs camarades, les Clermont-Tonnerre, les Forbin, l'archevêque de Gênes: le cardinal Spina a l'honneur d'être son aumônier; Madame mère (Lætitia) a pour dame d'honneur la baronne de Fontanges, et pour chambellan le comte de Cossé-Brissac; mais on trouve à peine quelqu'un de ces grands noms dans la maison militaire. L'Université me montre, parmi ses conseillers titulaires, les Bausset, les Bonald, les Emery (directeur du séminaire de Saint-Sulpice); dans les inspecteurs-généraux et d'académie, les noms de MM. de Langeac, Royer-Collard, de Coetlogon, Desèze, Frayssinous. Que n'aurois-je pas à dire des membres du clergé, qui alors proclamoient Napoléon l'envoyé de Dieu, le fils de la Providence, le nouveau Cyrus, et qui le frappent aujourd'hui de leurs anathèmes? de tant de préfets, dont l'un ayant épuisé toutes les ressources de la flagornerie, finit par trouver cette heureuse phrase: *Dieu fit Buonaparte, et se reposa?*

éclat extraordinaire, et d'associer aux fêtes qui seroient célébrées à Paris pour ses victoires, les rois qui avoient joint leurs étendards aux siens. Il leur en adressa l'invitation expresse, et l'on prépara tout pour recevoir ces hôtes augustes. Jamais Charlemagne ni Louis XIV, dans toute leur puissance et leur gloire, n'avoient pu jouir d'un pareil honneur.

A la voix de Napoléon, les rois descendirent de leur trône pour venir servir d'ornement au sien : ce fut un spectacle extraordinaire pour la France de se voir traversée dans tous les sens par tant de souverains qui venoient de toutes les parties du continent consommer la gloire du nouveau Salomon, et rendre hommage à son génie et à sa puissance. Paris en ressentit néanmoins plus d'étonnement que d'orgueil ; l'excès même de cette gloire en rendoit la durée douteuse.

Parmi ces souverains, on remarquoit surtout le roi de Saxe, qui s'attiroit le respect par son âge et l'empreinte de grandeur et de bonté répandue dans ses traits ; le roi de Wurtemberg, que distinguoient surtout son front sévère et sa vaste corpulence ; le roi de Bavière, dont les manières aimables rappeloient le colonel Max, autrefois si cher à la société française. Je ne dois point oublier

ici une anecdote qui peint toute la bonté de son cœur.

Lorsque, dans sa jeunesse, il étoit à Paris, il aimoit beaucoup les spectacles. Le théâtre de l'Opéra-Comique possédoit alors un acteur qui faisoit les délices de la capitale, et que les plus hautes sociétés se faisoient un plaisir d'admettre parmi elles : il se nommoit *Cailleau*, et son nom n'est point encore oublié. Ses talens, comme acteur et comme chanteur, n'étoient surpassés que par le charme de ses manières et la douceur de ses mœurs. Le colonel Max l'honoroit d'une bienveillance particulière ; il désira le revoir. Cailleau, depuis plusieurs années, s'étoit retiré du théâtre, et n'avoit conservé à Paris qu'un logement très-modeste au troisième étage d'une maison du quai de l'École. Le roi s'informe de son adresse ; et sortant seul, dans l'habit du plus simple particulier, il se rend au numéro indiqué : on lui dit que M. Cailleau ne vient à Paris que le vendredi, et retourne ensuite à Saint-Germain, où il a fixé son domicile. Le prince revient le vendredi, monte les trois étages, frappe à la porte ; c'est Cailleau lui-même qui vient ouvrir : ce bon acteur est loin de penser qu'un hôte si auguste vienne visiter son modeste réduit ; il se renferme

dans les plus simples termes d'une politesse aimable. « Eh quoi ! lui dit le roi, tu ne re-« connois pas le colonel Max, que tu as charmé « tant de fois par tes talens, qui trouvoit tant « de plaisir dans ta conversation ! » Caillleau veut se jeter à ses pieds. « Non, non, dit « le roi ; je suis toujours pour toi le même. » Il causa long-temps avec lui, lui laissa un gage de sa bienveillance, et l'engagea à venir le voir pendant son séjour à Paris.

Le *Te Deum* fut chanté avec une solennité extraordinaire. Les orateurs sacrés usèrent toutes les formules de la rhétorique pour louer le roi des rois, le vainqueur des vainqueurs de la terre : l'évêque de Troyes (l'abbé de Boulogne) se signala surtout dans ce concours de flatteries.

Après un exposé des prodiges opérés par Napoléon, il s'écria : « D'où peut-il donc te-« nir cette fortune sans nuage parmi tant de « hasards, et cette santé sans altération parmi « tant de fatigues, si ce n'est de celui qui l'a « choisi pour l'instrument et le ministre de « ses volontés ?.. N'est-il pas évident qu'il y a « en lui quelque chose de plus fort que lui-« même ; qu'il est chargé d'une mission d'en-« haut, qu'il accomplit à son insu ?.. Est-ce « donc d'Alexandre ou de Napoléon que nous

« parle Daniel, quand il s'écrie : *Le voyez-*
« *vous, ce conquérant, avec quelle rapidité*
« *il s'élève de l'Occident comme par bonds,*
« *et ne touche pas à la terre! Déjà le roi de*
« *Perse est entre ses mains; il l'abat, il le*
« *foule aux pieds; nul ne peut le défendre*
« *des coups qu'il lui porte, ni lui arracher*
« *sa proie.* Otez le roi de Perse, mes très-
« chers frères, et mettez à sa place le prince
« Charles et l'empereur d'Autriche, et, au lieu
« d'une prophétie, vous aurez l'histoire de ce
« qui se passe aujourd'hui sous nos yeux. »

Presque tous les mandemens des autres évêques respiroient le même esprit de servilité. Les journaux, dominés par l'influence de la police, rivalisoient de zèle pour la gloire du grand homme; et les poëtes, sûrs d'être salariés par les ministres, se perdoient en figures outrées, en extravagantes hyperboles. Plutus étoit devenu l'Apollon de ce Parnasse vénal.

C'étoit au milieu de ces démonstrations artificielles de joie et d'admiration que Buonaparte se montroit au spectacle, se pavanoit dans son château. A la sortie de Notre-Dame, il alla faire l'ouverture du Corps législatif, et y recevoir de nouveaux hommages : c'étoit encore le poëte Fontanes qui le présidoit, et ses talens dans le genre d'éloquence démons-

trative étoient connus. Napoléon s'y exprima lui-même avec sa présomption accoutumée.

Après avoir tracé le tableau de ses triomphes en Autriche, des succès de la plupart de ses généraux dans la péninsule, il exposa ce qu'il avoit fait en Italie. « Le trône d'Étrurie a disparu. La Toscane, par l'aménité de ses mœurs, son goût pour les arts, méritoit d'appartenir à la France. Rome, qui tenoit toute sa grandeur de Charlemagne, a violé les lois de la reconnoissance; elle a, par ses intrigues et sa mauvaise foi, contribué à nourrir l'insurrection d'Espagne: elle a mérité de perdre le territoire qu'elle tenoit de la munificence de Charlemagne. La Hollande, placée entre l'Angleterre et la France, mais formant, pour la dernière, comme l'épanouissement de ses artères, subira quelques changemens nécessaires à la sûreté de l'empire et aux intérêts mutuels des deux pays. »

Il versa ensuite le sarcasme et l'insulte sur les entreprises de l'Angleterre; et prenant le ton prophétique: « Lorsque je reparoîtrai au-« delà des Pyrénées, le léopard épouvanté « cherchera l'Océan pour éviter la honte, la « défaite ou la mort. »

Mais il ne reparut point au-delà des Pyrénées; sa tête étoit occupée d'autres soins.

Les observations de son ministre de la police avoient laissé dans son cœur de profondes impressions : il en sentoit l'importance et la justesse ; mais la question étoit difficile à aborder. Joséphine étoit dans la plus profonde sécurité : qui osera troubler le calme heureux dont elle jouit? Buonaparte s'en charge lui-même ; il avoit prévenu d'avance le prince Eugène et Cambacérès. Un jour, dînant tête à tête avec elle, après des observations générales sur les moyens de fonder solidement son empire, il lui fait la fatale confidence. Elle s'évanouit. Quel réveil ! elle venoit de jouir, au milieu des fêtes, de tous les honneurs attachés à son rang, et toutes ces illusions s'évanouissent! Buonaparte l'abandonne aux consolations de son fils et aux froids raisonnemens de Cambacérès. Il fallut se résigner ; car tout étoit arrêté dans l'inflexible volonté de son ambitieux époux. Jusqu'alors il s'étoit montré indécis. Il aimoit réellement Joséphine ; et quelques idées superstitieuses, dont il a déjà été question, lui faisoient craindre de se séparer d'elle. Il auroit pu lui conserver le trône, en désignant pour son successeur le prince Eugène ; mais quels orages une pareille détermination n'eût-elle pas soulevés dans sa famille !

Le 16 décembre, le Sénat eut ordre de s'assembler. Un orateur se présente pour proposer la dissolution d'un mariage consacré depuis douze ans par les lois religieuses et civiles, et cet orateur est le fils de Joséphine lui-même, le prince Eugène! Il vient au milieu du Sénat demander une loi qui exclue sa mère de la couche impériale; il déclare que le salut de l'Etat étant la première de toutes les considérations, sa mère s'immole courageusement aux désirs de son époux et au salut du peuple! Le conseiller Regnault de Saint-Jean-d'Angely lui prête l'appui de son éloquence; et comme l'éloquence a des artifices applicables à toutes les circonstances, il assemble ce qu'elle lui offre de plus brillantes fictions pour louer l'incomparable sacrifice de Napoléon, qui, par un héroïsme au-dessus de l'humanité, immole la plus sainte de ses affections au besoin de ses sujets. « Acceptez, « messieurs, dit-il, au nom de la France at- « tendrie, aux yeux de l'Europe étonnée, ce « sacrifice, le plus grand qui ait été fait sur « la terre. »

Le Sénat, toujours fidèle à son caractère, mais satisfait de se voir surpasser en obéissance et en servilité, s'incline devant la puissance, et rend sans observation le décret

qu'on lui demande. L'Europe entière s'étonna de la démarche du prince Eugène : c'étoit, de tous les sujets de Buonaparte, le dernier qui dût se charger d'un pareil message. Sa conduite parut aussi le dernier degré de l'avilissement ; mais on crut qu'il s'étoit flatté, à force de dévouement, d'obtenir la couronne de ce royaume d'Italie, où, sous le titre pompeux de *vice-roi*, il n'exerçoit réellement que les fonctions d'un préfet.

Dépositaire de l'acte du Sénat, Buonaparte ne tarda point à convoquer toute sa famille à Paris ; et l'ayant réunie dans son cabinet des Tuileries, lui exposa, en présence de Cambacérès, les motifs de la haute résolution qu'il venoit de prendre.

« Toujours rempli de la grande pensée du « bonheur des Français, il avoit, dans sa « méditation, reconnu qu'il ne pouvoit le « faire qu'autant qu'il donneroit des héritiers « à son trône. C'étoit pour son cœur un grand « déchirement ; l'Europe entière connoissoit « son tendre attachement pour l'impératrice « Joséphine ; elle avoit reçu comme lui l'onc- « tion sainte au jour de son sacre : mais il ne « pouvoit plus espérer qu'elle lui donnât des « enfans ; il se voyoit, malgré lui, forcé de « s'unir à une plus jeune épouse. Jusqu'à

« ce jour, il avoit goûté le bonheur dans son « union avec l'impératrice Joséphine ; il vou- « loit qu'elle conservât le titre qu'il lui avoit « donné dans des jours plus heureux ; il seroit « toujours animé pour elle des sentimens de « l'estime et de l'amitié la plus tendre. »

A peine eut-il prononcé ces mots, que l'impératrice s'avança, et déclara qu'elle consentoit volontiers à sa séparation, pour satisfaire aux grandes et généreuses intentions de l'empereur ; qu'elle tenoit tout de sa bonté ; qu'elle n'avoit cessé d'avoir pour lui le plus tendre attachement, et qu'elle lui en donnoit le plus grand témoignage qui fût en son pouvoir, en consentant à cesser d'être son épouse.

L'assemblée étoit composée des rois de Hollande, de Westphalie, de Naples, du vice-roi d'Italie ; des reines de Hollande, d'Espagne, de Westphalie ; de la princesse Borghèse, et de Madame mère de l'empereur. On dressa procès-verbal de la déclaration de l'impératrice ; et tous les princes et princesses présens, ainsi que l'empereur et l'impératrice, le signèrent.

Il étoit impossible que cet événement, prévu par les personnes de la capitale les mieux instruites, mais inattendu pour la masse de la nation, n'y produisît pas une extrême sur-

prise : c'étoient de nouvelles destinées qui s'ouvroient pour Napoléon et pour la France. On ne doutoit pas que, dans son extrême ambition, il n'aspirât à faire asseoir sur son trône une princesse du sang le plus auguste. Il avoit eu, à la vérité, la pensée d'unir à sa fortune une jeune française choisie dans les plus illustres familles de l'ancienne monarchie : quelques-uns de ses conseillers, auxquels il avoit communiqué cette première idée, la lui avoient montrée comme un acte de haute sagesse ; d'autres, plus habiles à flatter ses passions, l'en détournèrent ; et dès ce moment il fut décidé qu'on entameroit des négociations avec les cours qui offroient les moyens de satisfaire les vues de Napoléon. Elles étoient au nombre de trois : la Saxe, la Russie, l'Autriche. Si l'on en croit certains historiographes de l'île Sainte-Hélène, dès que les souverains furent instruits que Napoléon consentoit à offrir sa main à une princesse, ils rivalisèrent de zèle auprès de lui. L'empereur d'Autriche n'hésita pas même à faire, à cet égard, des ouvertures au comte de Narbonne, qui étoit alors à Vienne : il témoigna son étonnement qu'on n'eût pas pensé directement à lui ; « car il étoit question alors, fait-on dire « à Buonaparte, d'une union avec une prin-

« cesse de Russie. L'empereur proposoit sa « sœur la grande-duchesse Anne; mais il y « avoit quelque difficulté relativement à une « chapelle du rit grec, qu'il s'agissoit d'éta- « blir aux Tuileries. Le conseil fut pour une « princesse d'Autriche. J'autorisai, en consé- « quence, le prince Eugène à négocier avec « le prince de Schwartzemberg, et l'on signa « des articles de mariage semblables à ceux « qui avoient eu lieu entre Louis XVI et Ma- « rie-Antoinette. L'empereur Alexandre ne « fut pas satisfait; il crut qu'on l'avoit trompé, « en entamant deux négociations à la fois. »

Napoléon ajoute que l'empereur d'Autriche, qui faisoit un grand cas des généalogies, désiroit qu'on en fît une pour Napoléon, et qu'on le fît descendre des anciens tyrans de Trévise, afin que le sang des Césars ne se trouvât pas mêlé avec un sang vulgaire; mais qu'il répondit qu'il aimoit mieux être le fils d'un honnête homme, que l'arrière-petit-fils d'un obscur tyran de l'antique Italie.

La vérité est que la princesse de Saxe ne voulut jamais entendre parler d'une alliance avec Napoléon; que l'impératrice douairière de Russie montra la même répugnance, et que ce fut la principale cause qui décida le conseil à négocier avec l'Autriche. La demande

étant délicate, on chercha parmi les hommes de cour les plus déliés et les plus spirituels, quelqu'un qui pût conduire cette affaire avec beaucoup d'adresse; et l'on donna la préférence au comte de Narbonne, courtisan aimable, d'une rare politesse et d'une extrême dextérité. Ces qualités lui avoient acquis une grande célébrité sous le règne de Louis XVI. Il eut ordre de se rendre à Vienne, comme s'il eût été conduit par le hasard, dans le cours d'un voyage entrepris pour son plaisir. Ses instructions se bornoient à l'autorisation d'agir, en son propre et privé nom, avec tous les ménagemens que lui suggéreroit son esprit séduisant et délié. Il vit d'abord le comte de Metternich, et fut ensuite admis auprès de l'empereur. Comme la question du mariage de Napoléon occupoit toute l'Europe, ce fut un sujet de conversation. L'aimable ambassadeur insinua adroitement que déjà de grands souverains aspiroient à l'alliance de Napoléon. L'empereur songea aussitôt à la Russie; et réfléchissant au danger qui résulteroit pour lui d'une alliance trop intime de cette puissance avec l'empire français, il laissa entrevoir assez clairement qu'il n'étoit pas plus éloigné qu'un autre de cette alliance.

Le comte de Narbonne rendit compte de sa

découverte au ministre de la police, qui l'avoit proposé pour cette négociation; et Buonaparte, en apprenant son succès, en témoigna la joie la plus vive. Il sortoit enfin des rangs vulgaires de la société, et répondoit péremptoirement aux illustres du faubourg Saint-Germain, qui, fiers de leurs quartiers, revenoient sans cesse sur l'obscurité de sa naissance. Ils n'en purent cacher leur étonnement et leur dépit, et reversèrent d'abord, sur l'empereur d'Autriche, tout le sel de leurs épigrammes. Mais il n'en fut pas de même de la masse de la nation : ceux qui ne considéroient la puissance de Napoléon que comme un colosse aux pieds d'argile, crurent le voir alors avec des pieds d'airain; et le peuple, qui se laisse facilement séduire par les yeux, joignant aux idées de la victoire celles que leur inspiroient encore les grands travaux que Napoléon faisoit exécuter sous ses yeux, le regarda réellement comme un être invincible auquel le destin vouloit qu'on se soumît.

Ces travaux étoient dignes, en effet, d'honorer son règne : c'étoient ceux du port de Cherbourg, commencés sous le règne de Louis XVI; des routes magnifiques tracées au milieu des rocs inaccessibles des Alpes, des Apennins, des Pyrénées; des défriche-

mens à travers les landes des provinces de l'Ouest; un projet de jonction du Rhin avec le Rhône, au moyen d'un large et magnifique canal; mais c'étoient surtout les routes faciles et superbes qu'il faisoit ouvrir dans tous les sens, pour communiquer de son empire aux Etats qu'il y avoit réunis. Sa tête étoit un vaste dépôt de grandes pensées qui auroient éternisé son règne, s'il eût mieux su régler l'emploi de ses forces et renfermer ses projets dans les bornes prescrites par la nature aux facultés humaines. La nouvelle de son nouveau mariage donna à ses peuples l'espérance qu'enfin il tempéreroit les chaleurs de son ambition, et prendroit quelque repos auprès de sa jeune épouse: ces espérances ne se réalisèrent pas.

CHAPITRE XII.

Affaires d'Espagne. Bataille de Talaveyra de la Reyna. Bataille d'Ocana. Prise de Gironne. Retraite de Wellington. Entrée de l'armée française à Séville.

Avant de nous engager dans la description des fêtes de l'hymen, il faut retourner encore sur les champs de bataille, revenir sur cette terre de désolation que la plus cruelle et la plus perfide de toutes les guerres a frappée de tous ses fléaux; car telle est la destinée de Napoléon, que, dans le cours entier de son règne, l'Europe ne jouira pas d'une seule année de repos. Auguste, après les désastres des guerres civiles et les horreurs des proscriptions, donna la paix au monde, et ferma les temples de Janus; mais Napoléon se plaît à en tenir les portes ouvertes : les fêtes même lui sont importunes; le bruit de l'artillerie, le fracas des tours et des villes tombant en ruines, l'incendie des campagnes, sont les jeux qui plaisent le plus à son imagination brûlante.

Depuis qu'il a abandonné l'Espagne et fait

passer ses troupes les plus aguerries sur les bords du Danube ; que, pour réparer ses pertes, il a épuisé toutes les réserves de l'intérieur, l'armée de la péninsule est livrée à ses propres moyens. Nous l'avons vue obligée de sortir du Portugal : depuis ce temps, elle a évacué plusieurs provinces pour concentrer ses forces ; elle n'occupe plus l'Estramadure, la Galice et la Manche ; et si le général Wellington eût été plus actif ou plus habile, le roi Joseph, chassé de sa capitale, seroit venu revoir les rives de l'Ebre ou les murs de Bayonne. Mais il est rare que le général anglais sache profiter de ses avantages.

Vers le commencement de 1809, Vigo et le Ferrol étoient, comme on l'a vu, tombés en notre pouvoir ; mais il étoit difficile de s'y maintenir, tant l'insurrection faisoit de progrès. Le 8 mai, le maréchal Ney ayant, avec huit mille hommes, attaqué, près de la première de ces places, le général espagnol Carrera, avoit été repoussé, et contraint de se replier sur Santiago. Chaque jour, l'armée perdoit, sans combattre, un grand nombre de soldats, qu'égorgeoient sans pitié les paysans armés partout, embusqués dans tous les défilés, dans les bois, les montagnes et les buissons : ils interrompoient les communications ;

ils enlevoient les convois, et l'armée française se voyoit à chaque instant exposée à manquer de vivres ou de munitions. S'obstiner à garder ses conquêtes dans une situation aussi périlleuse, c'étoit s'exposer à tout perdre. Les maréchaux Ney et Soult se décidèrent à évacuer le Ferrol et la Corogne, et se portèrent dans le royaume de Léon.

Ce n'étoit plus le général Junot qui commandoit dans l'Arragon : il avoit été remplacé par le général Suchet, homme habile, instruit, joignant beaucoup d'audace à une extrême activité, sévère observateur de la discipline. Lyon et Bedouin en avoient long-temps gardé un fâcheux souvenir; mais ses nombreux services, la régularité de sa conduite ultérieure avoient racheté depuis long-temps les excès de son ardent républicanisme : il commença la campagne par une victoire. Le général Blake ayant pris position sur les hauteurs de Belchite, petite ville à neuf lieues de Sarragosse, Suchet l'attaqua, lui enleva ses positions, et le força de se replier. Ce fut la seule action de quelque importance qui eut lieu dans la péninsule pendant le cours du printemps, car le reste de cette malheureuse contrée sembloit accablé d'un sommeil profond. Des deux côtés, on sentoit le besoin du repos.

Le marquis de la Romana et le général Carrera commandoient en Galice; Wellington et Cuesta occupoient les deux rives du Tage. Cuesta étoit un vieillard brave, mais débile, et néanmoins confiant et obstiné. La Sierra-Morena, jusqu'alors intacte et célèbre par la funeste journée de Baylen, obéissoit au général Vénégas.

On étoit au 16 juillet, lorsque Wellington se détermina à quitter ses positions : il partit, le 17, de Placencia; et s'avançant à travers l'Estramadure, il alla rejoindre l'armée espagnole à Oropesa, sur les frontières de cette province. Les deux généraux avoient à leur proximité l'armée française, commandée par le duc de Bellune. Le 22, ils attaquèrent son avant-garde, et la forcèrent de se replier sur le corps d'armée. C'étoit l'intention du général anglais de livrer bataille le lendemain; le général espagnol ayant demandé un jour pour achever ses dispositions, le duc de Bellune en profita pour se retirer, afin de concentrer ses mouvemens et se rapprocher des autres corps.

Le 24, le général Cuesta regardant cette retraite comme une fuite, se mit en marche pour suivre l'ennemi; mais, plus habile que lui, Wellington, à son tour, ne voulut point

combattre ; et les Espagnols s'étant avancés inconsidérément jusqu'à Torrijos, se trouvèrent tout à coup attaqués par les troupes du duc de Bellune, qui venoient de faire leur jonction avec le corps du général Sébastiani. Ils furent complètement battus, et réduits à se replier sur Talaveyra. En ce moment, le général Vénégas quittoit la Sierra-Morena pour se joindre à Cuesta : la défaite de Torrijos fit échouer ce projet ; et Vénégas lui-même se trouva arrêté par un corps venu de Madrid, et chargé de le tenir en échec. Tolède avoit aussi reçu une forte garnison pour empêcher le passage du Tage.

Par ces dispositions, les Français se trouvoient en état de prendre l'offensive ; mais, pour le faire avec avantage, il eût été prudent d'attendre la jonction du corps du maréchal Soult, l'armée du duc de Bellune étant numériquement inférieure à celle de l'ennemi. La présomption du roi Joseph, qui peut-être se croyoit devenu général, depuis qu'il étoit devenu roi, perdit tout : entraîné par les conseils du maréchal Jourdan, chef de son état-major, il donna l'ordre d'attaquer.

L'avant garde ennemie étoit commandée par le général Mackenzie : elle soutint avec fermeté l'attaque impétueuse des Français, et se

replia en bon ordre. L'engagement devint bientôt général. La cavalerie française fut repoussée; la gauche des Anglais, attaquée par une vive canonnade, y répondit par un feu égal. La victoire resta incertaine tout le jour. Le lendemain, dès la pointe du jour, les Français fondirent sur les Anglais : ceux-ci les ayant reçus avec intrépidité, le combat devint sanglant et terrible. Enfin, les Français furent repoussés sur tous les points, et contraints de se replier en assez grand désordre. Ils avouèrent que nulle part ils n'avoient trouvé de rivaux aussi braves, aussi habiles, aussi opiniâtres. Cette défaite jeta même parmi les soldats une sorte de découragement. La victoire fut particulièrement due au soin qu'avoit eu le général anglais de prendre ses positions sur un terrain inégal, irrégulier, et propre à éluder les manœuvres de l'ennemi et la vivacité de ses attaques. Les Anglais eurent à regretter huit mille hommes, dont plus de cinq mille étoient de leur nation. La perte des Français fut plus considérable; car ils avoient poussé le courage jusqu'à la témérité, et combattu long-temps sous le feu d'une artillerie meurtrière.

Cet échec mit le roi Joseph et sa capitale dans le plus grand danger.

Le général Vénégas, devenu plus confiant, s'avança sur les rives du Tage avec trente mille hommes, et bombarda Tolède. Des partis passèrent le fleuve à Aranjuez, et s'avancèrent jusqu'à quatre lieues de Madrid. Alors, le général Sébastiani reçut l'ordre de secourir Tolède; et le roi Joseph, tremblant dans son palais, ordonnoit déjà tous les préparatifs pour l'évacuation de sa capitale, lorsque la face des choses changea tout à coup. Le maréchal Soult, en habile capitaine, avoit fait un mouvement en avant sur Placencia, comme pour prendre à dos l'armée ennemie, la pousser sur celle du maréchal Victor, la mettre entre deux feux, et lui couper la retraite. Ce mouvement jeta Wellington dans une vive incertitude; et résolu de ne rien donner à la fortune, il garda ses positions, et y attendit un ennemi qui n'avoit point l'intention de se présenter.

Cette inaction arrêta le mouvement du général Vénégas: il étoit resté auprès de Tolède, attendant la jonction des alliés; son armée avoit pris position à Almocid. Les Français vinrent l'y attaquer avec vingt-cinq mille hommes; et quoiqu'il fût brave, qu'il se fût battu courageusement pendant neuf heures, il fut forcé à la retraite, l'aile gauche de son armée

ayant été totalement culbutée par la cavalerie du général Sébastiani.

Ces évènemens déconcertèrent le général anglais : complètement trompé par la manœuvre du maréchal Soult, il crut devoir marcher à lui, et quitta Talaveyra ; et laissant le général Cuesta pour garder cette position; celui-ci ne se trouvant pas assez fort pour résister seul aux Français, abandonna son poste, et Wellington se trouvant ainsi sans appui, se décida à revenir sur ses pas. Alors, le duc de Dalmatie, secondé du maréchal Mortier, se mit à sa poursuite, l'attaqua vivement à Arzobispo, le battit, et lui enleva trente pièces de canon. Ainsi le vainqueur fuyoit à son tour ; il hâta sa retraite, alla occuper les deux rives de la Guadiana, entre Mérida et Badajoz, et bientôt après rentra en Portugal. Telle fut l'issue de cette journée de Talaveyra, qui devoit décider du sort de la campagne, qui avoit jeté tant de terreur à Madrid, de désordre dans l'armée française, et tant d'orgueil dans les rangs anglais.

Les changemens qui survinrent ensuite dans le commandement des armées, favorisèrent encore les Français. Cuesta, irrité de la conduite de Wellington, donna sa démission, et fut remplacé par le général Eguia. La Ro-

mana quitta la Galice pour se rendre à Séville; et comme les habitans de cette province avoient mis toute leur confiance en lui, ils abandonnèrent le camp de Mendizabal, son successeur, et rentrèrent dans leurs foyers. Vénégas fut remplacé par Arrizaga, et la présomption de ce nouveau chef acheva de perdre les affaires de l'insurrection. L'armée française eut aussi ses changemens : le maréchal Jourdan cessa d'être chef de l'état-major de l'armée royale, et fut remplacé par le maréchal Soult; Ney, mécontent, se retira en France.

Depuis le commencement de 1809, la péninsule n'avoit reçu aucun renfort (1); mais l'issue de la guerre d'Allemagne mit Napoléon à portée de secourir son frère. Il lui fit passer, dans les quatre derniers mois de l'année, environ trente à quarante mille hommes, dont le maréchal Soult disposa pour fortifier le

(1) Loin d'en recevoir, le gouvernement français, effrayé de la prise de Flessingue par les Anglais, et craignant pour Paris, avoit fait demander trente mille hommes au roi Joseph pour couvrir cette capitale. Mais Joseph avoit répondu qu'il n'avoit pas trop de toutes ses forces pour couvrir la sienne, et que c'étoit comme par miracle qu'il l'avoit conservée. On a vu de quelle manière Fouché et Bernadotte écartèrent alors le danger.

6e corps ; il donna l'ordre au général de cavalerie Kellermann de marcher contre le duc del Parque, qui, détaché de l'armée du général Eguia, venoit de couper la communication entre Valladolid et Madrid. L'affaire fut prompte et décisive ; les Espagnols, chargés avec impétuosité, ne purent tenir, et se retirèrent en désordre, abandonnant toute leur artillerie. Bientôt un combat plus sérieux mit leurs affaires dans le plus mauvais état : le général Arrizaga, fier de se voir à la tête de cinquante mille hommes, emporté par le cri de ses soldats, qui demandoient à marcher contre les Français, s'avança imprudemment jusque dans les plaines d'Ocana, à quelque distance d'Aranjuez. Le maréchal Soult fait aussitôt ses dispositions ; il réunit les forces du maréchal Mortier et du général Sébastiani, fait sortir de Madrid toutes les troupes disponibles, et marche à l'ennemi. La bataille fut sanglante, et la victoire long-temps disputée. La division Laval ayant fait un mouvement rétrograde, Arrizaga se crut déjà victorieux, et, dans cette aveugle confiance, fit passer à son armée un ravin qui la séparoit de l'ennemi. C'étoit là que le maréchal Soult l'attendoit ; une division de troupes fraîches se précipita sur elle en rangs serrés et la baïonnette

en avant. Les Espagnols reculèrent; leurs rangs se rompirent, et la cavalerie du général Sébastiani étant survenue, les chargea avec tant de vigueur, que leur déroute fut complète. La perte qu'ils éprouvèrent fut affreuse; des cinquante mille hommes que commandoit Arrizaga, vingt-huit mille restèrent sur le champ de bataille, ou furent prisonniers. Le nom d'*Ocana* devint un nom funeste dans les annales de l'Espagne.

Il ne restoit plus, pour terminer avec honneur cette campagne, que d'obtenir des avantages dans les provinces qui opposoient le plus de résistance. La prise de Gironne couronna glorieusement l'année 1809 : cette place, protégée par une fortification régulière, se défendoit héroïquement depuis six mois; elle étoit attaquée par le général Gouvion Saint-Cyr, l'un des plus habiles lieutenans de Napoléon, et défendue par le général Blake, officier habile et courageux. Rien ne lui manquoit, du côté de la résolution des habitans et de la garnison; mais il étoit difficile qu'elle ne tombât au pouvoir des assiégeans, si elle n'étoit fréquemment ravitaillée. Ce fut vers cet objet important que le général Blake dirigea tous ses soins; et il s'en occupa avec tant d'adresse et d'activité, qu'il parvint à

tromper la vigilance du général français, et à faire entrer dans la place un convoi de quinze cents mulets, escorté de quatre mille hommes. Buonaparte, qui prétendoit avoir seul le privilége ou de faire des fautes ou de se faire battre, entra dans une vive colère quand il apprit cet évènement : il rappela le général Gouvion Saint-Cyr, et lui donna pour successeur le maréchal Augereau. C'étoit un homme entreprenant, accoutumé à enfoncer des bataillons, à donner plus à la force qu'à la prudence. Il voulut, en arrivant à Gironne, se signaler par une action d'éclat. Il fit battre la place; et quand il crut la brèche praticable, il résolut d'emporter la ville d'assaut. Après avoir fait planter des échelles sur plusieurs points des remparts pour occuper et tromper l'ennemi, il marcha lui-même vers la brèche à la tête de six mille hommes. Au premier choc, la garnison recula ; mais, soutenue bientôt de la réserve, elle se reporta en avant, chargea à la baïonnette au cri de *vive Ferdinand!* et mit les Français en désordre. Trois fois ils revinrent à la charge, et trois fois ils furent repoussés avec perte. Rejeté de Gironne, le général Augereau se porta sur Brunola, où Blake avoit pris position. Blake s'étant retiré, il envoya à sa suite le général Sou-

ham, qui l'attaqua à Hostalrich, où étoient ses magasins, enleva et pilla la ville, mais sans pouvoir emporter le fort. La retraite de Blake laissoit Gironne sans appui; les ouvrages extérieurs de la place furent enlevés; et les vivres manquant absolument, la garnison capitula. Ce siége fut, après celui de Sarragosse, le plus mémorable. Les Catalans se défendirent avec un courage inouï, et ne cédèrent en rien aux héroïques Arragonais. La perte d'une place aussi importante n'abattit point leur courage : depuis long-temps ils tenoient les Français renfermés dans Barcelone; ils resserrèrent le blocus. Les guérillas, dont l'organisation appartenoit au marquis de la Romana, se multiplièrent sur tous les points, et redoublèrent d'activité : c'étoit, pour l'armée française, le fléau le plus redoutable; ils étoient partout, et on ne les atteignoit nulle part. Des chefs audacieux étoient à leur tête; et les Anglais les favorisoient, par mer, de tous leurs moyens, tandis qu'ils interceptoient tous les secours qui arrivoient à Barcelone des côtes de France. C'est à cette époque qu'il faut rapporter la destruction de l'escadre du contre-amiral Baudin, et la perte du convoi qu'il escortoit.

Mais tous ces efforts furent impuissans con-

tre les coups de la fortune. Les victoires remportées en Allemagne, l'issue funeste de l'expédition de Walcheren, mettoient Buonaparte à portée de tourner son activité vers la guerre de la péninsule. Un grand nombre de braves Espagnols commencèrent à désespérer de leur salut; la religion même servit à affoiblir leur résolution; ils crurent reconnoître le doigt de Dieu dans les succès inouïs de Buonaparte; et se soumettant à la nécessité ou à ses décrets, plusieurs se rapprochèrent du roi Joseph.

Buonaparte, qui, du cabinet des Tuileries, dirigeoit maintenant les affaires de la péninsule comme les siennes propres, résolut de profiter de la retraite des Anglais et des avantages remportés par ses armées, pour venger la journée de Baylen, et soumettre enfin cette belle Andalousie, où ses armes n'avoient encore pu pénétrer.

Au midi de la Guadiana sont les fameuses montagnes appelées *Sierra-Morena*, d'où l'on descend dans les belles plaines arrosées par le Bétis des anciens (maintenant le Guadalquivir), si richement décrit par eux. Là, sont réunies les plus heureuses productions de la nature; là, le ciel est sans nuage, et l'air continuellement embaumé par le parfum

des fleurs : on n'y ressent ni les feux de l'Afrique ni les vapeurs embrumées des contrées septentrionales. Napoléon, peu confiant dans l'activité de son frère, donna l'ordre au maréchal duc de Dalmatie de se préparer à franchir les montagnes à la tête de cinquante mille hommes. Les Espagnols étoient encore consternés de la défaite d'Ocana; vingt mille hommes formoient toute leur armée. La tactique du général français les obligea de diviser encore ces forces déjà si inégales : il fit exécuter plusieurs mouvemens dans la direction des principaux défilés des montagnes, obligea l'ennemi de dégarnir son centre pour se porter vers les points menacés; lui-même il s'avança par la grande route de Madrid à Cadix, ayant à son centre le maréchal Mortier, à sa gauche le général Sébastiani, à sa droite le duc de Bellune. La route avoit été minée, mais avec si peu d'art, que les mines ne jouèrent pas, ou jouèrent si mal, que la route resta praticable. Le duc de Bellune et le général Sébastiani enfoncèrent les ailes de l'ennemi; Mortier repoussa le centre; et le général Arrizaga, battu sur tous les points, se retira sur Grenade, afin de faire une diversion utile à Séville et à Cadix. Sébastiani le suivit avec son activité et sa présence d'es-

prit accoutumées, força le général espagnol à se retirer dans le royaume de Murcie, et entra à Grenade le 28 janvier. Il falloit marcher rapidement; mais Joseph, pour ne rien perdre de la dignité royale, se pavana dans des proclamations, et fit trente lieues en dix jours. Il pouvoit en faire quatre-vingts.

Cependant le duc de Bellune, arrivé aux portes de Séville, somma la place de se rendre; elle se rendit. C'étoit le séjour des cortès, le centre du gouvernement insurgé. Le vainqueur promit protection et oubli du passé; tout le monde obéit. Joseph ne doute plus qu'il ne soit maintenant maître incommutable de la péninsule: hors d'état de faire la guerre, il veut au moins faire de l'éloquence; et dans une solennelle proclamation, il se compare à Hercule, et annonce que, de même que ce héros a consacré le souvenir de ses conquêtes par deux colonnes, lui, *Hercule-Joseph*, élevera une troisième colonne qui attestera la conquête de la péninsule par les Français.

S'il eût employé à marcher sur Cadix le temps qu'il employa pour ses vaines proclamations, peut-être se fût-il donné la satisfaction d'ériger sa troisième colonne; mais, tandis qu'il arrangeoit ou qu'on lui arrangeoit ses phrases, le duc d'Albuquerque, homme d'une haute

résolution, accourut de l'Estramadure, et se jeta dans Cadix avec tout ce qu'il avoit de troupes. Cinq jours de retard, cinq jours perdus en vains discours, enlevèrent aux Français tout le fruit de leurs conquêtes; car on a observé judicieusement qu'on pouvoit y entrer trois jours avant le duc d'Albuquerque. Lorsque Soult arriva, il n'étoit plus temps; il invita en vain le général espagnol à recevoir l'armée française « La garnison de Cadix, « répondit-il, n'a rien à craindre de cent mille « hommes : elle connoît encore plus son de- « voir que sa force. Je remercie Votre Excel- « lence de ses bonnes intentions pour mes « compatriotes; mais je ne puis consentir à « aucune conférence, jusqu'à ce que, par la « délivrance de l'Espagne de toute troupe « étrangère et la restauration de notre roi « chéri Ferdinand VII, je sois en situation « d'accepter avec plaisir votre offre obli- « geante. »

Laissons les Français devant Cadix, où ils se consumeront en efforts héroïques, mais inutiles, et revenons en France auprès de Napoléon, maintenant tout occupé des fêtes de son hymen.

CHAPITRE XIII.

Sentence de l'officialité, relative au mariage de Napoléon. Fixation du domaine de la couronne. Traité de paix entre la France et la Suède. Prise de la Guadeloupe par les Anglais. Fixation du nombre des imprimeurs à Paris. Clôture du Corps législatif. Départ du maréchal prince de Neufchâtel pour faire la demande de la main de l'archiduchesse Marie-Louise. Libertés de l'Église gallicane. Décrets sur les prisons d'État.

En rompant son mariage avec Joséphine, Buonaparte ne vouloit point que la conscience de sa nouvelle épouse pût s'alarmer. Depuis l'époque où la révolution avoit ravi au clergé l'espèce de magistrature sacrée qu'il exerçoit sur ses membres; qu'il les avoit remis tous sous l'empire des lois communes, toute juridiction étoit perdue pour l'Eglise; et si elle conservoit encore les noms de ses anciens tribunaux, ce n'étoit plus qu'un vain titre sans objet, sans privilége et sans réalité. Si

le mariage de Napoléon n'eût été qu'un simple contrat civil, il auroit suffi, pour le rompre, d'observer les formalités requises par les lois; mais, à l'époque de son couronnement, lorsqu'il parut vouloir baisser lui-même son front impérial devant les autels qu'il se glorifioit d'avoir relevés, il voulut donner à son mariage la sanction de la puissance ecclésiastique, et s'enchaîner sous un lien spirituel, comme il l'étoit sous un lien civil. Il falloit donc rompre ce nouveau nœud, et, quoique les lois de l'Eglise condamnassent le divorce, faire plier ses rigueurs, et obtenir de sa condescendance la dissolution de ce lien sacré. La puissance ecclésiastique s'étoit montrée, jusqu'à ce jour, trop obligeante pour rien refuser à celui qu'elle surnommoit l'*envoyé de Dieu*, *le Cyrus moderne*. L'officialité diocésaine reprit, pour cette grande occasion, ses anciens pouvoirs, et, fondée sur le principe que ce qui est délié sur la terre par l'Eglise est délié dans le ciel, elle prononça la nullité du lien spirituel. L'officialité métropolitaine ne se montra pas moins prévenante; et le serment conjugal prêté aux pieds des autels, fut, par l'autorité de ce double pouvoir, regardé comme non avenu. Heureuse flexibilité de la conscience! le clergé a pour les rois des faveurs

et des grâces, comme les rois en ont pour le clergé. On s'étonna de voir au nombre des juges spirituels qui rendirent cette sentence, le nom de M. Eymery, directeur vénéré du séminaire de Saint-Sulpice : c'étoit faire beaucoup pour une tête frappée des foudres du Vatican ; car, à cette époque, le bref du pape n'étoit pas ignoré du clergé.

Tout prospéroit donc à Buonaparte. Au même jour, un traité de paix, signé à Paris, rétablissoit les relations de bonne amitié entre la France et la Suède : l'île de Rugen et la Poméranie suédoise rentroient sous le sceptre de leur ancien maître ; et la Suède, en échange, adoptoit le système continental de Napoléon, et s'engageoit à fermer ses ports aux Anglais. Ainsi, par un singulier retour dans la politique et les affections, Buonaparte comptoit maintenant pour amis tous ceux que le cabinet britannique lui avoit suscités comme ennemis ; l'ascendant de sa fortune triomphoit de toutes les combinaisons humaines, et ses prospérités sembloient désormais immuables.

Ce n'étoit pas seulement dans l'ordre politique que cette fortune s'amélioroit ; ses victoires servoient encore à l'accroissement de ses richesses personnelles. Jusqu'alors il avoit profité de ses conquêtes pour donner des ter-

ritoires à ses généraux, en en réservant une portion pour lui. Les traités qu'il contractoit avec les puissances alliées ou vaincues, étoient une autre source d'opulence; mais elle s'épanchoit dans des mains avides, qui en détournoient à leur profit les précieuses ramifications. Napoléon voulut arrêter le cours de ces désordres; il fit rendre par le Sénat un décret qui régloit le domaine extraordinaire et le domaine privé de l'empereur. Le domaine extraordinaire se composa des produits mobiliers ou immobiliers de ses conquêtes : l'empereur fut autorisé à en disposer à son gré, mais d'une manière irrévocable. Le domaine privé se composa de donations, de successions, d'acquisitions provenant des économies de l'empereur; et il fut également autorisé à en disposer à son gré. De là vint cette grande fortune dont il emporta une partie considérable jusque dans son exil.

De si grandes concessions lui donnoient sans doute des moyens effrayans de puissance et de corruption : cependant, il faut le dire, son règne ne connut point le scandale qui déshonore nos jours; jamais on ne le vit, lui ou ses ministres, la bourse à la main, marchandant les consciences; jamais les organes de son autorité ne montèrent à la tribune pour

signifier aux membres de la législation qu'ils n'étoient que les ilotes du pouvoir, et les menacer de destitution s'ils émettoient un autre vote que celui qui leur étoit dicté. On acceptoit ceux qui venoient se vendre, mais on ne provoquoit pas cette honteuse prostitution; et si les membres du Corps législatif recevoient un traitement, ce traitement étoit public et autorisé par une loi. On ne salarioit pas clandestinement des lâches pour obtenir leurs suffrages; la grande puissance de Buonaparte étoit dans sa gloire et dans la reconnoissance qu'il témoignoit à ceux qui le servoient. Le reproche d'ingratitude, si commun aujourd'hui, ne se mêla jamais aux plaintes publiques contre son règne : c'est qu'il régnoit réellement, et que sa vaste tête n'avoit pas besoin de s'humilier sous le joug de ses ministres.

Rien n'eût manqué à l'honneur de son nom, si, plus maître de lui-même, il eût su tempérer l'ardeur de son ambition, réfréner cette inquiète jalousie qui lui fit commettre tant d'injustices; si, moins occupé de s'agrandir sur le continent, il eût donné à la conservation et à l'accroissement de sa marine le soin qu'il donnoit à l'accroissement de ses armées : mais l'influence de son étoile sembloit bornée

à la terre ; son éclat s'éteignoit sur les flots de l'Océan. Il avoit, l'année précédente, perdu ses établissemens du Sénégal et de la Guiane ; l'année 1810 s'ouvrit par la perte de la Guadeloupe : cette colonie avoit pour gouverneur le général Ernouff, officier brave, entreprenant, mais qu'on accusoit d'abus de pouvoir et de concussions. Fut-il coupable de félonie en livrant la Guadeloupe aux Anglais ? Le gouvernement parut n'en pas douter, et commença contre lui des informations criminelles qui ne furent point achevées. A la suite d'un Mémoire que le général publia pour sa défense, le procès fut anéanti dans les premiers jours de la restauration, et la Guadeloupe ne revint à la France qu'à la même époque.

Rendu aux loisirs de la paix, Buonaparte s'occupa de l'organisation de l'intérieur ; chaque jour annonçoit en lui une tendance au rétablissement des anciennes lois de la monarchie absolue. L'Assemblée constituante, en affranchissant toutes les professions, en supprimant toutes les corporations, avoit donné à l'art de l'imprimerie la liberté dont jouissoient les autres arts d'industrie ; celle de la presse étoit presque absolue ; les ateliers des imprimeurs étoient, comme tous les autres, affranchis de visites, de recher-

ches et de surveillance : offusqué de tant de liberté, toujours soupçonneux, instruit qu'en secret on travailloit contre lui, Buonaparte fixa le nombre des imprimeurs dans toute la France, réduisit ceux de Paris à quatre-vingts, et les fit rentrer sous le joug que la révolution avoit brisé. Il chargea M. le Camus de Néville, ancien directeur de la librairie, de lui faire un travail sur cette partie de l'administration, et lui indiqua ses idées avec le ton de brièveté et de brusquerie dont il dictoit ses ordres (1). Il se proposa dès lors

---

(1) Lorsque M. de Néville lui présenta son travail, Buonaparte en fut très-mécontent. Ne retrouvant presque aucune de ses idées, il éprouva un très-vif dépit. « Vous ne m'avez donc pas compris? lui dit-il. Mais ce n'est pas cela... Bon Dieu, quelle sottise...! Vous êtes donc une ganache...? Mais ceci est une bêtise..., etc. » Il étoit sept heures du matin, et la lecture du rapport se prolongea sur ce ton jusqu'à l'heure du déjeuner. Napoléon sonne : « Servez-moi à déjeuner ici; qu'on mette deux couverts. » Puis, se tournant vers M. de Néville : « Vous allez déjeuner avec moi; il faut bien que nous fassions la paix : avouez que je ne suis guère aimable; mais nous allons causer. » Il causa en effet avec beaucoup de bienveillance, expliqua tranquillement ses idées, engagea M. de Néville à refaire son travail, et, le lendemain, lui envoya un bon de 40,000 francs.

d'enchaîner sous la censure les pensées d écrivains, et de rétablir la direction de la l brairie. Déjà les journaux, déclarés propriét de l'État, avoient perdu toute liberté. O n'avoit point encore prononcé le nom de *cen sure*; mais le ministère de la police s'éto attribué le droit de placer auprès des feuill périodiques des rédacteurs principaux, qu' faisoit payer par ceux à qui il avoit fait l concession de ces feuilles publiques. Trent mille francs étoient la rétribution imposée a *Journal des Débats* pour les honoraires d son rédacteur principal. Bientôt même, comm cette feuille conservoit une foible lueur d'in dépendance, pour l'éteindre on lui fit prend le titre de *Journal de l'Empire*, et le célèb critique Geoffroy fut assujetti à la censure d rédacteur principal.

Ainsi, dans la paix comme à la guerre, pensée dominante de Napoléon étoit l'accroi sement de sa puissance : il avoit précédem ment décrété la réunion de Rome à ses Etat il voulut associer le Sénat à cette nouvel conquête, et lui fit rendre un décret constitu tionnel qui assujétissoit Rome aux lois de l'em pire. On divisa les Etats pontificaux en deu départemens; on assigna au Saint-Père un dotation de deux millions en biens ruraux; d

lui laissa le choix d'habiter Rome ou Paris; on commença des travaux pour le recevoir au palais archiépiscopal de Paris, et l'on établit en principe que toute puissance temporelle étoit incompatible avec l'exercice de la puissance spirituelle dans l'étendue de l'empire. Ainsi, le pape n'étoit plus que l'évêque de Rome, et, comme tel, il devenoit sujet de Napoléon. Il pouvoit être poursuivi devant les tribunaux, traduit en police correctionnelle pour ses écrits, assujetti aux peines les plus humiliantes. On lui conservoit le titre de *chef de l'Église;* mais quelle vénération pouvoit inspirer un chef qu'un commissaire de police pouvoit mander chez lui, que des gendarmes pouvoient emprisonner? etc. Le voilà donc réduit au dernier degré de l'abaissement, ce souverain sacré qui décoroit sa thiare de trois couronnes, qui excommunioit les rois, les privoit de leurs sceptres, qu'il transmettoit à d'autres, les frappoit de ses verges avant de leur accorder la rémission de leurs péchés! Courbé maintenant sous le joug de son fils très-chrétien, il lui est prescrit, à son avènement à la chaire pontificale, de faire serment de ne rien entreprendre contre les libertés de l'Eglise gallicane : Buonaparte peut tout se permettre envers lui; car, dans l'état présent

d'enchaîner sous la censure les pensées des écrivains, et de rétablir la direction de la librairie. Déjà les journaux, déclarés propriété de l'État, avoient perdu toute liberté. On n'avoit point encore prononcé le nom de *censure;* mais le ministère de la police s'étoit attribué le droit de placer auprès des feuilles périodiques des rédacteurs principaux, qu'il faisoit payer par ceux à qui il avoit fait la concession de ces feuilles publiques. Trente mille francs étoient la rétribution imposée au *Journal des Débats* pour les honoraires de son rédacteur principal. Bientôt même, comme cette feuille conservoit une foible lueur d'indépendance, pour l'éteindre on lui fit prendre le titre de *Journal de l'Empire*, et le célèbre critique Geoffroy fut assujetti à la censure du rédacteur principal.

Ainsi, dans la paix comme à la guerre, la pensée dominante de Napoléon étoit l'accroissement de sa puissance : il avoit précédemment décrété la réunion de Rome à ses Etats; il voulut associer le Sénat à cette nouvelle conquête, et lui fit rendre un décret constitutionnel qui assujétissoit Rome aux lois de l'empire. On divisa les Etats pontificaux en deux départemens; on assigna au Saint-Père une dotation de deux millions en biens ruraux; on

lui laissa le choix d'habiter Rome ou Paris; on commença des travaux pour le recevoir au palais archiépiscopal de Paris, et l'on établit en principe que toute puissance temporelle étoit incompatible avec l'exercice de la puissance spirituelle dans l'étendue de l'empire. Ainsi, le pape n'étoit plus que l'évêque de Rome, et, comme tel, il devenoit sujet de Napoléon. Il pouvoit être poursuivi devant les tribunaux, traduit en police correctionnelle pour ses écrits, assujetti aux peines les plus humiliantes. On lui conservoit le titre de *chef de l'Église;* mais quelle vénération pouvoit inspirer un chef qu'un commissaire de police pouvoit mander chez lui, que des gendarmes pouvoient emprisonner? etc. Le voilà donc réduit au dernier degré de l'abaissement, ce souverain sacré qui décoroit sa thiare de trois couronnes, qui excommunioit les rois, les privoit de leurs sceptres, qu'il transmettoit à d'autres, les frappoit de ses verges avant de leur accorder la rémission de leurs péchés! Courbé maintenant sous le joug de son fils très-chrétien, il lui est prescrit, à son avènement à la chaire pontificale, de faire serment de ne rien entreprendre contre les libertés de l'Eglise gallicane : Buonaparte peut tout se permettre envers lui; car, dans l'état présent

de l'Europe, il ne peut attendre de secours de nulle part. L'Italie, l'Espagne obéissent aux lois de Napoléon; l'Autriche, battue par ses armées, n'aspire qu'à regagner son amitié; la Russie est schismatique; l'Angleterre, la Prusse, la Hollande se sont depuis longtemps séparées du Saint-Siége; et les foudres de l'Église, décriées par leurs propres excès, se perdent maintenant en vains éclats dans les airs. Nulle voix n'ose représenter à Buonaparte que la gloire des conquêtes n'est pas la seule que doive envier un souverain; ces prédicateurs, si hardis auprès du pauvre, si prompts à lui annoncer les rigueurs de l'Évangile, à l'effrayer des tourmens de l'enfer, n'ont pour Napoléon que des paroles de douceur et d'affection : ils tremblent de lui adresser un mot en faveur du chef de l'Église. Il n'entend autour de lui que des éloges; et lorsque, le 7 février, il prononce la clôture du Corps législatif, le président, en lui prodiguant la louange la plus excessive, s'écrie : « Périsse à jamais le langage de l'adulation et « de la flatterie! Le Corps législatif ne doit « porter au pied du trône que la voix de l'opi« nion publique; c'est avec elle seule que je « louerai le prince. Heureux ceux qu'on peut « louer dignement avec la vérité! »

C'étoit la dernière fois que l'orateur devoit parler à Napoléon au nom du Corps législatif; il venoit d'être appelé à une nouvelle dignité, et nommé grand-maître de l'Université, dont on organisoit les diverses parties.

Depuis long-temps, on travailloit à la rédaction du Code pénal; il fut achevé et promulgué dans les premiers jours de mars. Il ne ressembloit guère à celui qu'avoit décrété l'Assemblée constituante : ce dernier, mutilé depuis long-temps, et presque anéanti sous le sanguinaire régime du comité de salut public, rétabli ensuite avec des changemens sous le Directoire, étoit de nouveau reformé dans une grande partie de ses dispositions. Le Code pénal de l'Assemblée constituante étoit favorable à la liberté; le nouveau Code ne l'étoit qu'au despotisme. Le jury d'accusation n'existoit plus; et de même que, sous les empereurs romains, on avoit extraordinairement multiplié le crime de lèse-majesté, le nouveau Code pénal multiplioit aussi le nombre des délits contre l'Etat : ce qui a fait dire avec justice que le jury n'étoit plus qu'un vain simulacre et un hypocrite hommage aux droits des citoyens.

Mais quel autre ouvrage pouvoit-on se flatter d'obtenir, quand les autorités tuté-

laires de la France abandonnoient sans pudeur toutes les libertés, et que l'avilissement du Sénat étoit arrivé à un tel point, que les pères eussent été capables, peut-être, de sacrifier à Napoléon leurs propres enfans, si, comme Moloch, il en eût eu besoin pour faire révérer davantage ses autels !

Il ne manquoit plus que les bastilles et les lettres de cachet : elles furent reproduites par un décret impérial qui établit huit prisons d'Etat dans les châteaux d'If, de Ham, de Saumur, de Pierre-Châtel, de Fenestrelles, de Campiano, de Vincennes, etc. Le motif en étoit présenté comme tout à fait paternel : c'étoit pour ne pas exposer à la sévérité des lois, des personnes que les convenances ou des circonstances particulières ne permettoient ni de faire juger ni de mettre en liberté. Nulle réclamation ne s'éleva contre ce décret, quoiqu'il menaçât toutes les têtes, et qu'au pouvoir des lois il substituât le pouvoir arbitraire. Pour priver un Français de sa liberté, il ne falloit plus maintenant qu'un rapport des ministres de la police et de la justice, toujours prêts à obéir à un maître auquel on ne résistoit pas impunément. On verra bientôt ces prisons se remplir de cardinaux, d'évêques, d'ecclésiastiques fidèles aux lois de

leur conscience, de citoyens illustres, mais suspects au gouvernement par leur attachement à l'ancienne monarchie. Au reste, ce décret n'étoit que l'aveu public d'une tyrannie qui remontoit jusqu'à l'époque du consulat. On y ajouta, pour couronner l'œuvre, une disposition supplémentaire, qu'on appela *surveillance :* elle accordoit au ministre de la police la faculté d'exiler quiconque lui paroissoit suspect, et de le placer sous l'inspection de la municipalité. Le surveillé ne pouvoit s'éloigner de l'enceinte du lieu où il étoit consigné ; il devoit se présenter, à des jours et à des heures réglées, devant le maire ou les officiers municipaux qui observoient sa conduite.

Il faut rendre cette justice au duc d'Otrante, qu'il n'abusa point de son privilége ; qu'il s'en servit plutôt pour tempérer la fougue despotique de Napoléon, et parvint souvent à faire substituer la surveillance à l'emprisonnement. Chaque jour il se rapprochoit de ces hautes classes de la société, que l'empereur regardoit comme irréconciliables avec son pouvoir, quoiqu'elles se conciliassent très-bien avec ses faveurs. Fouché étoit presque aussi roi que Napoléon ; il avoit, durant la campagne d'Autriche, réuni dans ses mains le double

portefeuille de la police générale et de l'intérieur, et l'on avouoit que jamais ces deux administrations n'avoient été gérées avec plus de justice et de libéralité. En se montrant généreux envers ses employés, il avoit trouvé le secret de s'en faire aimer, et de les faire travailler avec activité; avantage précieux dont le mérite paroît être aujourd'hui tout à fait ignoré (1). Ainsi Fouché effaçoit, autant qu'il étoit en lui, les souvenirs funestes de son passage à la Convention et dans les murs des malheureux Lyonnais.

---

(1) Ceci est écrit sous le ministère avare, inhabile et engourdi de M. Corbière.

CHAPITRE XIV.

Départ du prince de Neufchâtel pour faire la demande de la main de l'archiduchesse Marie-Louise. Son entrée solennelle à Vienne. Célébration, dans cette capitale, du mariage de l'empereur Napoléon avec l'archiduchesse. Arrivée de Marie-Louise à Strasbourg. Départ de Napoléon pour Compiègne. Célébration du mariage civil à Saint-Cloud. Entrée à Paris de l'empereur et de la nouvelle impératrice. Solennité nuptiale. Fêtes, et libéralités de Napoléon. Départ de Napoléon pour Anvers, Flessingue, Bruxelles. Son retour à Paris après deux mois d'absence. Funestes évènemens chez l'ambassadeur d'Autriche.

Dès qu'un accord de mariage entre la princesse Marie-Louise et l'empereur Napoléon eut été signé par le prince de Schwarzemberg et le duc de Cadore, la France entière ne fut plus occupée que de cette grande nouvelle ; le trône des Bourbons parut anéanti

pour jamais, et les plus hautes familles de l'ancienne noblesse rivalisèrent d'empressement pour occuper les emplois de la nouvelle cour. Cependant, ce ne fut point parmi elles que Napoléon choisit l'ambassadeur extraordinaire qui devoit se rendre à Vienne. Le 28 février, il apprit au Sénat, par un message, qu'il avoit fait choix, pour cette honorable mission, du maréchal Berthier, prince de Neufchâtel : il y disoit « qu'en se déterminant « à contracter un nouveau mariage, il avoit « voulu contribuer au bonheur de la génération présente; que les ennemis du continent ne pourroient plus y entretenir la division, en lui supposant des projets que « démentiroient dorénavant les liens de parenté qu'il alloit former; que les brillantes « qualités qui distinguoient la jeune archiduchesse lui avoient acquis l'amour de l'Autriche; et que bientôt les Français, témoins « de ses vertus, après l'avoir aimée pour lui, « la chériroient pour elle-même. » Le Sénat prit trois jours pour répondre à ce message, et chargea une commission de chercher, dans ce délai, les formules de félicitation les plus propres à exprimer sa profonde admiration pour tout ce qui procédoit du chef de l'empire. Le prince de Neufchâtel arriva à Vienne

avec les comtes de La Borde, Girardin, Lagrange, Edmond de Périgord, et le baron Sopransi. La cour d'Autriche avoit envoyé au-devant de lui le prince Paul Esterhazy. Sa réception fut magnifique. L'empereur le reçut debout sur son trône, lui témoigna sa satisfaction du choix que l'empereur Napoléon avoit fait de lui pour cette importante mission, et répondit très-gracieusement au discours de l'ambassadeur. L'impératrice et les archiducs le reçurent avec la même prévenance. Il étoit chargé de présenter à l'archiduchesse le portrait de son époux, peint par M. Saint, l'un des plus habiles artistes de Paris. L'archiduchesse se le fit attacher sur le sein par sa grande-maîtresse du palais. Le 11 mars, la cérémonie du mariage eut lieu à l'église, avec toute la pompe qui convenoit à de si augustes époux, et deux jours après, la jeune archiduchesse fut remise, avec une suite nombreuse, à l'ambassadeur français. L'empereur, qui ne se détachoit de sa fille chérie qu'avec beaucoup de peine, la suivit incognito jusqu'à Enns, où il lui renouvela ses tendres adieux. On racontoit sur Marie-Louise beaucoup d'anecdotes propres à donner aux Français une heureuse idée de ses goûts et de ses talens : on disoit qu'elle brodoit comme

Minerve, qu'elle étoit musicienne comme Orphée, qu'elle parloit l'italien et le français comme sa langue naturelle, qu'elle entendoit même le latin, et qu'ayant appris que les Français venoient de remporter une victoire en Espagne, elle en avoit témoigné sa joie publiquement. Le 16 mars, elle arriva à Braunau. Dix-huit à vingt mille hommes de troupes françaises et portugaises y avoient été rassemblés; et la reine de Naples, Caroline Murat, s'y étoit rendue la veille. Les deux princesses arrivèrent à Munich le lendemain, où elles furent reçues par le roi de Bavière, qui les accompagna.

Leur course étoit rapide; car on observa qu'elles avoient fait le voyage de Braunau à Ulm, qui est de soixante-treize lieues, en vingt-trois heures. Le roi de Wurtemberg ne fut pas moins empressé que celui de Bavière à recevoir ces hôtes augustes. Leur voyage n'étoit partout qu'une marche triomphale. Mais le ciel ne semblait pas prendre autant de part à l'allégresse publique : les illuminations et les fêtes de Vienne avoient été contrariées par un temps affreux; celles des autres villes ne furent pas plus favorisées. Enfin, le 22, Strasbourg reçut dans ses murs la nouvelle épouse, et l'on frappa une médaille pour

consacrer la mémoire de cet heureux évènement. Depuis plusieurs jours, le télégraphe ne cessoit de rapporter à Napoléon les moindres circonstances du voyage de son auguste et jeune compagne. Tout étoit joie à sa cour; mais il n'en étoit pas de même à la Malmaison : les officiers et les dames qui restoient à Joséphine se regardoient comme frappés de disgrâce et condamnés à l'exil. Ces magnifiques jardins, naguère si fréquentés, n'étoient plus qu'une mélancolique solitude; ces flots de courtisans si empressés, ne couloient plus maintenant que sous les lambris dorés de Saint-Cloud. C'étoit à Soissons que devoit avoir lieu l'entrevue des deux époux : on y avoit réuni un camp. Mais l'impatience de Napoléon ne lui permit pas de s'assujettir à l'étiquette; il arriva, vingt-quatre heures avant l'impératrice, avec le roi de Naples, Joachim Murat. Lorsqu'il apprit que Marie-Louise n'étoit plus qu'à quatre lieues de la ville, il partit au-devant d'elle; et leurs voitures s'étant rencontrées à peu de distance, Buonaparte descendit de la sienne, et, sans aucune cérémonie, monta dans celle de l'archiduchesse. Après quelques complimens, ils se regardoient en silence, lorsque l'impératrice, qui portoit à son cou le portrait de

Napoléon, lui dit que le peintre ne l'avoit pas flatté. Ils arrivèrent ainsi à Compiègne; et Napoléon se mettant encore au-dessus de l'étiquette, ne voulut qu'une chambre et un lit pour la princesse et lui. Marie-Louise n'étoit point une beauté; mais elle avoit une taille élevée et régulière, la peau d'une extrême blancheur, des yeux bleus, et un pied qui pouvoit passer pour modèle; d'ailleurs, peu d'esprit. Madame Murat, qu'on avoit envoyée au-devant d'elle, ne la gâta point par ses prévenances : dès qu'on fut arrivé à Braunau, elle renvoya toutes les dames de la suite de la jeune archiduchesse, à l'exception de M^me^ de Lajeski, sa gouvernante. Cette dame la suivit jusqu'à Munich; mais là, elle fut aussi obligée de retourner à Vienne, et la jeune archiduchesse se trouva au milieu de femmes qui lui étoient tout à fait inconnues. On ne lui permit même pas de garder un petit chien qu'elle aimoit beaucoup; on l'obligea d'en faire le sacrifice, en lui disant que Napoléon n'aimoit pas les chiens (1).

---

(1) La flatterie a dit tout le contraire. On a prétendu que l'empereur Napoléon ayant appris que la jeune archiduchesse avoit dans son appartement un serin et un petit chien qu'elle aimoit beaucoup, avoit donné en secret

On n'étoit occupé que de fêtes à la cour et à Paris : tous les rois, tous les princes, toutes les reines et toutes les princesses de la famille de Napoléon s'étoient réunis pour cette grande solennité ; il n'y manquoit que Lucien Buonaparte, qui se tenoit obstinément éloigné de son auguste frère, et le roi Joseph, assez occupé de défendre son trône contre des sujets qui ne vouloient pas de lui. Le mariage civil eut lieu à Saint-Cloud, et fut reçu par l'archi-chancelier Cambacérès. Mais, au milieu même des fêtes, les épigrammes ne manquèrent point, et l'on dit dans les cercles de Paris que c'étoit la première fois qu'une archiduchesse eût contracté un mariage civil (si vil). Quoique le temps continuât d'être affreux, on ne s'en occupoit pas moins des travaux nécessaires pour célébrer ce mémorable évènement. L'arc de triomphe de l'Étoile n'étoit encore élevé que de vingt pieds ; on l'acheva en bois, sur un plan noble et d'un excellent goût ; on le dé-

---

des ordres pour les faire enlever, et qu'il les fit placer à Saint-Cloud, dans l'appartement de la jeune impératrice, pour lui ménager une agréable surprise. Un poëte peu connu (M. Bruguière du Gard) a même célébré cette galanterie dans un petit poëme ; mais tout cela étoit bien galant pour Napoléon.

cora d'emblêmes et de légendes, parmi lesquelles on en remarquoit une qui portoit: *Le bonheur du monde est assis dans ses mains;* c'étoit une phrase extraite de l'adresse du Sénat. Les autres légendes se composoient également de flatteries tirées de cette adresse. On substitua à la grille du jardin des Tuileries une riche décoration, composée de plusieurs colonnes dont l'ensemble étoit d'un effet extrêmement agréable, et l'on distribua des orchestres sur toute la route de Saint-Cloud à Paris.

La célébration du mariage religieux fut fixée au 2 avril, et la grande galerie du Louvre fut choisie pour cette cérémonie. On éleva un autel et des trônes dans la vaste salle où se fait ordinairement l'exposition des tableaux. Toute la galerie étoit magnifiquement parée. Mais, au moment du départ de Saint-Cloud, la fête fut troublée par un incident. Napoléon avoit exigé que le manteau de l'impératrice fût soutenu par les princesses ses sœurs : ces dames se trouvèrent humiliées de cette fonction; elles prétendirent qu'étant reines et souveraines aussi bien que Marie-Louise, c'étoit abaisser en elles la majesté du diadême, et refusèrent formellement. Napoléon, instruit de leur résistance, accourut, s'emporta, leur prodigua

les épithètes les plus insultantes, leur rappela ce qu'elles étoient à Marseille, et, oubliant leur nouvelle dignité, leur distribua, dit-on, de son pied impérial des témoignages très-sensibles de sa colère. Cette petite scène retarda la marche du cortége; mais il fallut céder, et le manteau fut porté comme Napoléon l'avoit ordonné. L'entrée de Marie-Louise fut favorisée par un temps moins mauvais que les jours précédens. Les feux d'artifice étoient d'une magnificence extraordinaire; les légendes et les emblêmes frappoient de toutes parts les regards des curieux. Les augustes époux se présentèrent au pied des autels, et reçurent de la bouche du cardinal Fesch la bénédiction nuptiale. Le même jour on célébra, dans toutes les villes, des mariages, dont les époux furent dotés par le gouvernement. Les fêtes continuèrent à Paris, et sur tous les théâtres on donna des pièces analogues à la circonstance. Tous les poëtes accoururent ou furent mis en réquisition pour chanter l'union du héros avec la fille des Césars. L'Université ordonna que, le premier jeudi du mois de juin suivant, on prononceroit dans tous les lycées de France un discours latin sur cette mémorable alliance, et décerna une médaille de cent louis d'or à celui de ces dis-

cours qui seroit jugé le meilleur. Esménard, qui déjà avoit chanté Napoléon dans l'opéra de Trajan, le chanta de nouveau dans une ode qui fut répandue dans tous les départemens. MM. Étienne, Aignan, Tissot, Lemercier, Arnault, Chazet, Rougemont, Baour-Lormian, Parseval-Grandmaison, Michaud, d'Avrigny rivalisèrent de zèle et de talens pour remplir les vues de la cour, et furent gracieusement récompensés par le ministre de l'intérieur. Ces chants de triomphe furent néanmoins troublés par une chanson grivoise qui échappa à la muse poissarde de M. Martainville, auteur de quelques pièces de boulevard. La malignité publique la rechercha beaucoup plus que les hymnes d'allégresse.

On y trouvoit quelques couplets fort piquans, tels que ceux-ci :

C'est donc ben vrai qu'not' empereur
Epouse une princess' d'Autriche.
Dam' faut ben qu'un si grand seigneur
Se mari' z'à queuqu'z'un de riche :
Et pis cet homme a sa raison
Pour prendr' une fill' de bonn' maison.

Ah ! comme all' va bien s'amuser
Cett' princesse qui nous arrive !

Pour nous, j'allons boire et danser,
Pis, nous enrouer à crier *vive!*
All' s'ra l'idole de la nation,
J'l'ons lu dans la proclamation.

En parlant des diamans donnés à la jeune impératrice, le poëte disoit :

La joli' dame, j'en somm' sûr,
Aim' mieux le présent que l'futur.

Ces couplets grivois valurent quelques jours de prison à l'auteur, qui ne tarda point à se convertir, et chanta, l'année suivante, la naissance du roi de Rome. Napoléon repartit peu de jours après pour Compiègne, et, tout occupé du projet de réunir bientôt la Hollande à ses Etats, quitta cette résidence pour les provinces du Nord : il étoit accompagné de la jeune impératrice, qui ne trouvoit sur sa route que des fêtes et des arcs de triomphe. Les augustes époux visitèrent successivement le palais de Laken, les villes d'Anvers, de Midelbourg, de Bruxelles ; et pour consacrer le mariage de la jeune princesse par un acte de bienfaisance, Napoléon voulut qu'elle fondât la société maternelle de bienfaisance pour le soulagement des mères indigentes. Pour lui, toujours occupé de ses intérêts politiques, il réunit à la France tous les pays situés sur la rive gauche du Rhin,

forma d'une partie de leur territoire un nouveau département, et distribua les autres dans les départemens voisins. Il réunit aussi, sous le nom de *département des Bouches-de-l'Escaut*, les îles de Walcheren, Sud-Beveland, Nord-Beveland, Schourwen et Tholen, et, après avoir parcouru les villes de Dunkerque, de Lille, du Havre, de Rouen, revint à Paris au 1^er^ juin. Alors les fêtes recommencèrent. La ville de Paris en donna une d'une rare magnificence, à l'Hôtel-de-Ville; la garde impériale célébra l'hyménée de son empereur au Champ-de-Mars; et le prince de Schwarzemberg, ambassadeur d'Autriche, fit construire une vaste salle pour réunir dans un bal la cour, les ambassadeurs, et tout ce que la capitale possédoit de plus illustre. Cette fête fut annoncée pour le 1^er^ juillet : jour malheureux qui fut, comme la fête du mariage de Louis XVI, consacré par le plus funeste événement!

La salle étoit construite en bois; d'élégantes draperies en décoroient l'intérieur; elles étoient relevées par des nœuds de mousseline richement brodée : tout étoit étincelant de bougies et de lustres. L'ambassadeur avoit, par une sage prévoyance, placé des pompiers dans l'enfoncement des croisées : cet

appareil militaire déplut à quelques jeunes dames; on fit sortir les pompiers, qui ne manquèrent pas d'aller se répandre dans les cafés ou les cabarets voisins. Une fenêtre ouverte devint la cause d'un horrible désastre : un courant d'air porta sur une bougie une garniture de mousseline; elle prit feu aussitôt, et la flamme gagna rapidement toutes les autres. Si, dans ce moment, quelqu'un eût eu la présence d'esprit d'arracher ces festons, le feu eût pu être arrêté aussitôt. Mais il arriva tout ce qui a lieu dans ces sortes de circonstances : le trouble fut extraordinaire; chacun ne pensa plus qu'à soi; l'empereur et l'impératrice, qui se trouvoient en ce moment voisins d'une porte, sortirent facilement; les dames poussoient des cris horribles. On se précipita confusément vers toutes les issues; on s'y pressa, on s'y étouffa. Le prince Kourakin s'étant laissé tomber sur les marches d'un perron, fut foulé aux pieds, cruellement blessé, et hors d'état de se relever. Depuis plusieurs jours, la chaleur étoit excessive; les planches dont la salle étoit construite, prirent feu en un instant. Plusieurs personnes furent atteintes par les flammes : on retira le prince Kourakin horriblement brûlé et presque sans vie. L'enceinte de l'hôtel, les jar-

dins, les rues et les quartiers voisins retentissoient de cris, de plaintes, de gémissemens; les pompiers, hommes ordinairement très-sobres, accouroient de toutes parts, mais moins sobres qu'à l'ordinaire. Le désordre étoit à son comble. La princesse de Schwarzemberg ne voyant point sa fille, s'élança sous les voûtes enflammées de la salle; elles s'écroulèrent sur elle, et cette mère héroïque périt sous leurs débris. Le lendemain, son corps fut retrouvé calciné. Sa fille avoit été sauvée; mais, dans le trouble général, on n'avoit pu en prévenir sa malheureuse mère.

Napoléon, après avoir ramené l'impératrice aux Tuileries, revint sur ce lieu de désastre : il resta à cheval toute la nuit, donnant tous les ordres qu'on pouvoit donner; et par sa présence d'esprit, il sauva la vie à beaucoup de personnes. Lorsqu'au point du jour cette nouvelle se répandit dans la ville, la consternation fut générale; chacun s'inquiétoit pour ses parens, ses amis, ses connoissances; on se précipitoit chez eux. Les rues étoient remplies de personnes pâles, effarées.

Parmi le peuple, ce cruel évènement fut regardé comme un présage malheureux. On se rappeloit le mariage de Louis XVI et les

funestes circonstances qui l'avoient accompagné, et l'on commentoit ces tristes souvenirs : ils firent une impression profonde sur Napoléon lui-même, et les esprits les plus hautains n'en furent pas exempts. On ne sauva le prince Kourakin qu'en tenant son appartement à la température de la glace, pour éviter que la gangrène n'infectât ses plaies. On célébra, par une pompe tristement magnifique, les funérailles de la princesse Schwarzemberg, et pendant long-temps le deuil le plus profond succéda à la joie des fêtes.

CHAPITRE XV.

Intrigues d'un prétendu baron de Kolli pour enlever le roi Ferdinand à Valençay. Son arrestation. Belle et courageuse action des soldats français détenus à Cadix sur les pontons anglais. Disgrâce de Fouché. Abdication du roi de Hollande. Réunion de ses États à la France.

Tandis que Napoléon et sa jeune épouse goûtoient à Compiègne les premières douceurs de l'hymen, un personnage qui se donnoit dans le monde pour un gentilhomme dévoué à l'ancienne maison de Bourbon, méditoit l'enlèvement du roi d'Espagne Ferdinand VII. Il se nommoit *Kolli*, se prétendoit issu d'une famille noble d'Irlande. Il avoit eu, à Londres, des relations avec le ministère anglais, lui avoit soumis les plans qu'il avoit formés pour l'évasion de Ferdinand, en avoit reçu de l'argent et des diamans, étoit venu en France avec des instructions pour le prince, avoit loué une maison dans la forêt de Vincennes pour y préparer

l'exécution de ses desseins, y avoit été presque aussitôt arrêté et enfermé dans le donjon de Vincennes. Le ministre de la police l'avoit en vain sollicité de se rendre à Valençay, d'y jouer fictivement le rôle qu'il s'étoit proposé de jouer réellement; le baron de Kolli s'étoit refusé à cette indigne trahison. Mais la police n'en avoit pas moins tenté de surprendre la bonne foi du prince, en envoyant, sous le nom de *Kolli*, un de ses plus habiles espions, nommé *Richard*, qu'elle avoit muni de tous les papiers du véritable agent britannique. Quelle satisfaction pour Napoléon, si le jeune roi d'Espagne, ne soupçonnant pas le piége qu'on lui tendoit, se fût évadé du château de Valençay, et qu'il eût pris la route qui devoit le conduire vers les côtes et le faire passer à Londres! Mais Ferdinand, instruit à temps, se mit en garde contre ces indignes manœuvres, et, feignant de ne rien savoir, écrivit au gouverneur du château qu'un homme s'étoit introduit furtivement jusque dans ses appartemens, et lui avoit fait des propositions qu'il avoit rejetées avec la dignité qui convenoit à son caractère. Le gouverneur, officier-général, nommé *Berthemy*, fit arrêter et expédier pour Paris le faux baron de Kolli, avec une lettre probablement convenue entre le

ministre et lui. On fit grand bruit, dans *le Moniteur*, de cette découverte ; on la présenta comme une haute conspiration tramée en Angleterre, et confiée, disoit-on, à un baron né en Irlande. Car la police ne voulait pas dire ce qu'elle savoit : il faut donc le dire pour elle.

Après avoir dépouillé le prétendu baron de ses papiers et de ses diamans, elle avoit consulté ses notes, fait des recherches actives, et voici en abrégé les renseignemens qui se trouvent aujourd'hui déposés dans les archives :

Le véritable nom de Kolli étoit *Collignon*. Il étoit né dans un village auprès de Commercy ; son père avoit été tambour-major dans un régiment de France, s'y étoit conduit avec honneur, et, par ses nombreux services, avoit mérité d'être décoré de la croix de Saint-Louis. Son fils avoit pris, comme lui, le parti des armes ; mais il n'y avoit obtenu ni la même considération ni les mêmes honneurs. La police prétendoit qu'il avoit été obligé de quitter son corps pour prévenir l'exécution d'un jugement qui le condamnoit à des peines afflictives. Collignon, bien fait de sa personne, excellent musicien, doué d'un esprit vif et entreprenant, voyagea, contracta un

premier mariage en Suisse, et un second en Bavière avec une demoiselle Kolliverger, prit une partie de son nom, et transmit cette dame à un baron de Munch par un acte unique en son genre, et dont on dit la minute déposée chez Me Schneider, notaire. Un troisième mariage l'unit à une Marseillaise, qui, après avoir vécu avec le baron de Sala, Italien, et fournisseur de l'armée d'Italie, étoit restée à Marseille. Ce troisième hyménée ramena Charles Collignon à Paris, sous le nom de *baron de Kolli*. Il venoit avec sa femme solliciter un arriéré de fournitures : ils allèrent demeurer à Versailles, où ils eurent deux enfans. Kolli y fit connoissance de la comtesse de Bonnev..., excellente royaliste, qui avoit pour directeur l'abbé Desj.... Kolli jouoit beaucoup, et perdoit souvent. Un jour qu'il avoit perdu plus qu'à l'ordinaire, il menaça sa femme de la tuer si elle ne lui livroit ses diamans : la malheureuse, frappée d'effroi, courut se mettre sous la protection de la police; et Kolli, feignant la plus haute repentance, alla se jeter dans le couvent des trappistes, à Yères. Mme de Bonnev... s'apitoyoit souvent sur le sort de l'infortuné Ferdinand; elle s'en étoit entretenue avec Kolli, et l'avoit cru propre à un coup de main pour

enlever le prince. Elle alla le trouver au couvent des trappistes, lui représenta le mérite que lui vaudroit aux yeux de Dieu et des hommes une si belle action, le décida à quitter la bure et la haire, et le fit passer à Londres avec des lettres de l'abbé Desj... pour le duc de Kent, qu'il avoit marié au Canada. Le duc l'adressa à lord Wellesley, ministre des affaires étrangères, lequel, après quelque hésitation, adopta ses plans, lui donna des lettres et des instructions pour Ferdinand, et y joignit une somme d'argent et des diamans pour la valeur de 208,000 liv. (1).

Kolli avoit avec lui un jeune homme nommé *Saint-Bon...*, fils adultérin de la baronne d'Osk... ; il le présenta au duc de Kent, et l'associa à son entreprise. Sir Georges Cockburn, qui depuis a transporté Buonaparte à l'île d'Elbe, fut chargé de les débarquer en France. A peine étoit-il sur le vaisseau de l'amiral, que déjà Kolli avoit à redouter les espions de la police de Paris : un baron de Ferriet, qui se disoit général au service du roi de France dans la Vendée, vint proposer à

(1) Une de ces lettres étoit du roi Georges, écrite en latin. On la trouve toute entière dans les Mémoires du baron de Kolli.

sir G. Cockburn d'enlever un commissaire du gouvernement impérial dont il avoit à se plaindre. Le baron parut suspect ; on le transféra sur un autre bâtiment, et le débarquement se fit dans la célèbre baie de Quiberon.

Ce baron de Ferriet, après avoir passé quelque temps dans la tour de Londres, étant rentré en France, en fut chassé en 1814 pour avoir pris part, sous la police de Napoléon, à un complot qui tendoit à attirer le duc de Berri en France pour le livrer à cette police. Il sembloit que cet infortuné prince fût destiné à périr d'une manière tragique !

Kolli et Saint-Bon... se mirent en route : Kolli, plein d'ardeur et d'activité ; Saint-Bon..., plus lent, et facile à décourager. Ils se séparèrent pour être moins observés, et se réunirent à Paris. Kolli crut se mettre en sûreté en louant, comme on l'a dit, une maison dans les bois de Vincennes : c'étoit le moyen d'être promptement découvert. Une autre faute acheva de le perdre : il s'étoit lié, à Paris, avec un nommé *Richard*, qu'il avoit connu précédemment, qui s'étoit battu avec courage dans la Vendée, et montroit avec ostentation un corps couvert de glorieuses cicatrices. Il le reçut dans sa maison, et lui donna toute sa confiance, sans lui révé-

ler néanmoins le principal secret de sa mission. Il ignoroit sans doute que ce Richard avoit livré son général Rochecot, et que, depuis la pacification, nombre de Vendéens s'étoient attachés à la fortune et à la police de Napoléon ; et qu'à l'époque de la conspiration de Georges, lorsque le général Savary faisoit l'inspection des côtes, des hommes, qu'il n'est pas encore temps de nommer, lui servoient de guides, et s'étoient offerts d'eux-mêmes à cet indigne service.

Richard, l'un de ces malheureux transfuges de la fidélité, révéla ce qu'il savoit; et le 24 mars, le commissaire Comminges, qui avoit précédemment enlevé Pichegru, vint avec l'inspecteur Pâques enlever Kolli et ses compagnons, et se saisit en même temps de ses richesses et de ses papiers. On avoit arrêté Richard avec lui; mais on s'apercevoit que les chefs de cette expédition avoient des ménagemens pour lui. Transféré à la police, Kolli fut interrogé par le chef de division Desmarets, homme adroit, savant dans tous les retours du ministère auquel il étoit attaché, et redouté de Fouché lui-même. Kolli fut étonné des lumières que le ministère s'étoit procurées sur sa mission : il reconnut promptement la trahison de Richard, et se vit, non sans douleur, mais

sans étonnement, transféré au donjon de Vincennes. On avoit, à son occasion, arrêté beaucoup de personnes, et notamment M^me^ de Bonn... et l'abbé Desj..., depuis curé des M.....; elles furent presque aussitôt mises en liberté. Pendant ce temps, la police continuoit de consulter ses notes, et recevoit de divers côtés des renseignemens sur son nouveau prisonnier. Elle en reçut, dit-on, du receveur-général du département de la Meuse, qui n'étoient rien moins qu'honorables pour cet agent royaliste : elle se procura une copie de l'acte déposé chez le notaire Schneider; et après s'être munie de témoignages irrécusables, elle mit tout sous les yeux de son captif, et lui proposa ou le bagne ou des aveux. Il préféra les aveux, et révéla tous les moyens convenus avec le ministère anglais pour opérer l'évasion de Ferdinand, et livra jusqu'au chiffre de communication avec l'amiral Cockburn.

Il ne restoit plus qu'un sacrifice à faire; c'étoit de se rendre à Valençay, et de trahir le prince. La proposition en fut faite au malheureux Collignon; il faut répéter qu'il eut le courage de la refuser, que Richard s'en chargea, reçut des passeports sous le nom de *Kolli*, et, muni des pièces enlevées au véritable agent britannique, se présenta à Valençay; qu'il arriva

trop tard, et que la police fut trompée. Il lui en coûta 12,000 fr. qu'elle donna au fourbe pour prix de sa trahison. Kolli resta quatre ans dans son donjon, où il eut de fréquentes communications avec MM. de Polignac, qui, comme lui, expioient dans la captivité des projets mal conçus, mal exécutés, et trop foiblement avoués. Il fut de là transféré à Saumur, d'où il ne sortit qu'en 1814. Ce n'est point dans *le Moniteur*, vaste dépôt de faits historiques, mais trop souvent dénaturés par le gouvernement, qu'il faut chercher la vérité de l'épisode qu'on vient de lire : c'est un roman composé dans les bureaux de la police, et offert à la crédulité du public. En 1814, le duc d'Otrante en a fait un aveu positif; mais on n'a pas gardé un secret entier sur les circonstances particulières de ce procès. Ce qu'on vient d'en dire est devenu presque public.

M. Kolli a publié, depuis la restauration, des Mémoires où il rend compte de sa mission : il ne dit rien de ses premières aventures; mais il est fâcheux, peut-être, qu'on y apprenne qu'ayant réclamé ses diamans auprès du gouvernement du roi, on les a jugés de bonne prise. D'ailleurs, ils contiennent quelques détails curieux, et dont l'histoire fera un jour son profit.

En ce moment, il se passoit à Cadix un de ces évènemens rares qui semblent appartenir aux temps héroïques. On a vu que les prisonniers faits à Baylen devoient être, en vertu du traité, reconduits en France, mais que le peuple de Cadix s'étoit opposé à leur départ, et que les conditions du traité avoient été violées : ces soldats, retenus sur les pontons des bâtimens anglais, s'irritoient de leur exil, et attendoient le jour heureux où leurs fers seroient rompus ; mais deux ans s'étoient écoulés depuis la funeste convention qui les avoit livrés à l'ennemi. Quinze cents d'entre eux, parmi lesquels six cents officiers, détenus sur la frégate *la Castille*, conçoivent une résolution hardie : ils aperçoivent à quelque distance une mauvaise carcasse de navire, dépouillée de tous ses agrès ; aucun d'eux n'est marin, mais tous sont braves et intrépides. Ils s'embarquent sur cette machine délabrée ; ils bravent la surveillance des escadres espagnole et anglaise, et abordent au rivage, sous le feu et du fort Pontalès et des chaloupes canonnières. Un d'eux, le chevalier Faurax, se jette à la nage, traverse deux mille toises de mer, parvient à un corps de Français postés sur la terre ferme, revient encourager ses compagnons d'aventure, et tous suivant son exemple, arrivent

au milieu de leurs camarades, qui les saluent de mille acclamations de joie. L'ennemi lui-même ne peut s'empêcher d'admirer ce trait de hardiesse, un des plus beaux qui aient signalé cette époque de courage et d'intrépidité.

Les armes de Napoléon étoient alors triomphantes sur toute la face de la péninsule, comme nous le verrons incessamment; et son étoile, qui avoit pâli un instant, sembloit s'être ranimée d'un nouvel éclat. Plein de confiance dans sa fortune, ébloui de sa puissance, il crut pouvoir sans danger éloigner de lui un homme dont il estimoit et redoutoit en même temps la haute capacité. Le service signalé que Fouché venoit de lui rendre lorsque les Anglais avoient menacé le nord de son empire, n'avoit servi qu'à augmenter ses craintes. Il ne vouloit pas d'un ministre qui, en son absence, pouvoit lever des armées et en choisir les généraux; il n'étoit pas sans quelque soupçon qu'il n'eût eu la pensée de donner son sceptre au prince de Ponte-Corvo, si les suites de la bataille de Wagram eussent été moins favorables. Son mécontentement s'accrut encore lorsqu'il apprit que le duc d'Otrante et le roi de Hollande avoient, à son insu, commencé avec l'Angleterre des négociations

pour la paix; que le premier s'étoit servi de M. La Bouchère, chef de la célèbre maison de banque Hope et compagnie, homme de beaucoup d'esprit, et dont les formes étoient remplies de grâce et d'urbanité; que le second avoit chargé de la même mission un ancien fournisseur des armées de France, Ouvrard, devenu depuis si fameux. Napoléon, de son côté, avoit, dans les mêmes vues, fait quelques ouvertures au marquis de Wellesley, frère du général Wellington, et chargé alors du portefeuille des affaires étrangères. On peut se figurer quel fut son dépit, lorsqu'il apprit que son frère et le duc d'Otrante l'avoient prévenu, et que le ministre anglais, choqué de ce conflit d'autorités, s'étoit refusé à une négociation régulière.

Il résolut, dès lors, de signaler son mécontentement par deux grandes destitutions : il commença par Fouché, et le nomma gouverneur de Rome. La lettre qu'il lui écrivit à ce sujet, étoit loin d'annoncer une disgrâce; mais Fouché ne s'y méprit point : il répondit, par une lettre pleine de respect, qu'il acceptoit le poste honorable auquel Sa Majesté vouloit bien l'élever; promit de nouveaux services, une nouvelle fidélité, et, après avoir remis son portefeuille au duc de Rovigo, par-

tit pour une terre magnifique qu'il possédoit à Ferrières. Il n'avoit pas quitté Paris sans y laisser quelqu'un qui le mît au courant des intentions de son maître : il apprit bientôt qu'il étoit question de le faire arrêter; il se hâta de mettre en sûreté ses papiers les plus précieux, et notamment la correspondance particulière de Napoléon. En effet, il ne tarda pas à voir son château entouré d'hommes à cheval; mais le maréchal Berthier et les conseillers d'Etat Dubois et Réal pénétrèrent seuls dans l'intérieur. Le premier lui annonça qu'il étoit chargé de lui demander la correspondance confidentielle de Sa Majesté, et, en cas de refus, de mettre le scellé sur ses papiers, et de l'arrêter. Fouché montra beaucoup de sang-froid, offrit tous ses papiers, et déclara qu'il lui étoit impossible de remettre la correspondance confidentielle, attendu qu'il avoit eu le soin de brûler les lettres de Napoléon à mesure qu'elles lui arrivoient, pour éviter que, dans un cas imprévu, elles ne tombassent entre des mains ennemies ou infidèles. Les envoyés de Napoléon lui firent en vain de pressantes sollicitations; il répondit constamment avec calme qu'il ne possédoit pas une de ces lettres, et offrit de nouveau tous ses papiers. Berthier et ses familiers

n'osèrent point l'arrêter sans en avoir auparavant référé à l'empereur. Il entra dans une colère violente, et parla de faire fusiller son ministre. Fouché accourut à Paris, se présenta chez le grand-maréchal du palais, Duroc, et le pria de lui obtenir une audience de son maître. Il l'obtint; Napoléon, en le voyant, prit un ton calme et radouci, ne lui parla d'abord que des services qu'il en avoit reçus, et de l'estime qu'il faisoit de ses talens. Mais lorsqu'il en vint à la question de la correspondance, le dialogue s'anima. « Sire, je l'ai brûlée. — Ce n'est pas vrai; je la veux. — Sire, je vous assure... — Vous mentez; je la veux. » (Ces paroles furent accompagnées d'une contraction effrayante de toute sa figure.) « Sortez. — Mais, sire... — Sortez! vous dis-je. »

Fouché sortit, plein des plus funestes appréhensions, et laissa sur une table un Mémoire qu'il avoit préparé. Napoléon le prit, et le déchira. Fouché, comprenant qu'il n'y avoit plus de sûreté pour lui ni à Paris ni à Ferrières, se jeta dans une chaise de poste, arriva à Lyon, où il trouva son ancien secrétaire, devenu commissaire-général de police, obtint de lui des passeports, et gagna l'Italie en toute hâte. Il avoit rendu quelques services à la grande-duchesse Élisa, en sauvant

deux hommes que Buonaparte haïssoit, et qu'elle aimoit beaucoup : elle le reçut avec une assurance au-dessus de son sexe, et lui promit son appui. Mais Fouché savoit trop bien que c'étoit Napoléon qui régnoit partout où il avoit institué des souverains, pour compter sur cette protection ; il fit sans délai toutes ses dispositions pour passer en Amérique, craignant moins, disoit-il lui-même, l'échafaud que les oubliettes. Les scènes qu'il venoit d'éprouver avoient excité dans sa constitution grêle et irritable de telles contractions, qu'il ne put soutenir la mer, et se vit forcé d'y renoncer pour venir retrouver la vie sous le beau ciel de la Toscane. Cependant, tout se concilia par l'entremise de la grande-duchesse et du maréchal Berthier : Fouché promit de rendre, et rendit en effet la correspondance ; Napoléon promit de lui donner, et lui donna en effet une garantie pour tous les actes de son ministère qui blessoient les lois. Il obtint davantage : Napoléon lui permit de rentrer en France, et d'habiter sa sénatorerie d'Aix. Mais il n'oublia jamais les dangers qu'il avoit courus, les terreurs dont Napoléon avoit rempli son âme ; et plus tard, redevenu son ministre, il ne songea plus qu'à perdre à son tour l'homme qui avoit voulu le perdre.

Cette époque étoit celle des disgrâces. Personne n'ignoroit, à la cour, les tendres liaisons de Pauline avec son frère. Cette femme, jeune, belle, intrigante, versée d'ailleurs dans tous les artifices de son sexe, étoit parvenue à subjuguer celui qui ne vouloit reconnoître aucun joug : elle s'étoit rendue toute puissante sur son cœur, et l'on assuroit qu'il avoit exprimé plus d'une fois le regret que la France ne fût pas l'Égypte, où les frères pouvoient épouser leurs sœurs. Pauline goûtoit avec une incroyable satisfaction les douceurs de son empire, lorsque le nouvel hyménée en rompit tout le charme. Marie-Louise devint pour elle l'objet d'une jalousie et d'une haine violentes. Elle gardoit surtout un profond ressentiment de l'abaissement où elle s'étoit vue condamnée le jour où elle avoit porté le manteau de l'impératrice ; elle en perdit le sommeil, et quitta la cour pour se rendre à Aix-la-Chapelle et y prendre des bains. Une plaisanterie d'enfant la fit tomber dans la disgrâce de son frère. S'étant trouvée avec lui à Bruxelles, elle ne put se dispenser de paroître à la cour : il étoit difficile qu'elle n'y donnât pas quelque signe de dépit ; elle saisit l'occasion où Marie-Louise passoit dans un salon avec son royal époux, et se permit de faire, en

riant, derrière eux, un signe de ses deux doigts, dont les époux malheureux ont coutume de s'offenser. Napoléon s'en aperçut, et bannit de sa cour cette sœur chérie dont il faisoit, peu de temps auparavant, ses plus chères délices. Elle se retira en Italie, et ne reparut en France qu'en 1814, lorsqu'elle sut que la fortune avoit abandonné son frère.

Mais une disgrâce plus éclatante frappa bientôt une autre tête de sa famille. Louis Buonaparte, homme d'un caractère doux, sage et modeste, n'avoit accepté que pour obéir à son frère, sa couronne et son épouse : l'une et l'autre étoient pour lui le sujet habituel d'une tristesse profonde. Comme roi, il eût voulu rendre ses sujets heureux ; mais comme membre de la famille impériale, il ne jouissoit d'aucune liberté. Ses soldats, ses finances étoient à son frère ; les lois qu'il rendoit restoient sans exécution dès qu'elles manquoient de la sanction de l'empereur. Les Hollandais n'avoient d'autre fortune que leur commerce, et Napoléon vouloit que leur commerce fût assujetti à ses décrets de Berlin et de Milan, c'est-à-dire qu'il en vouloit l'entière destruction. Il regrettoit de n'avoir pas réuni à son empire le royaume qu'il avoit créé pour son frère ; chaque jour il en détachoit quelque

partie, et couvroit cette usurpation du nom de *traité entre l'empereur des Français et le roi de Hollande* : c'étoit le partage du lion et de la brebis. Louis évitoit autant qu'il pouvoit de venir en France ; il redoutoit tout entretien avec son frère ; il étoit rare qu'ils se séparassent sans s'être livrés à de vifs débats. Napoléon, dans la familiarité du discours, appeloit quelquefois son frère *un fraudeur*. L'un ne voyoit que son décret de Berlin, l'autre que la misère de ses peuples. Lorsqu'après la campagne d'Autriche, Buonaparte invita tous les rois ses sujets aux fêtes qu'il se proposoit de donner, Louis, malgré sa répugnance, se vit obligé d'obéir : il se rendit à Paris, dans le cours du mois de décembre ; et comptant trouver une protection chez sa mère, ce fut chez elle qu'il descendit. Il n'y fut pas plus heureux ; très-peu de personnes osoient lui rendre leurs hommages, et cette solitude lui annonçoit une prochaine disgrâce. Dès l'année précédente, Napoléon lui avoit proposé la cession du Brabant et de la Zélande contre des dédommagemens en Allemagne, et le roi s'y étoit refusé. Son frère avoit alors trop d'occupations pour insister. Mais lorsque l'Allemagne fut entièrement pacifiée, Louis sentit bien que l'heure étoit ar-

rivée où l'ambitieux empereur lui feroit de nouvelles propositions. Ses premières entrevues furent vives et animées; il soutenoit qu'étant roi, il étoit libre et indépendant. Napoléon prétendoit que tout Etat sous sa protection devoit être Français avant tout; il avoit rassemblé sur les frontières de Hollande assez de troupes pour faire exécuter ses décrets. Le Corps législatif venoit d'être convoqué, et Napoléon se disposoit à en faire l'ouverture. Il étoit d'usage, dans ces sortes de solennités, que ceux de ses frères qui se trouvoient alors à Paris l'accompagnassent dans sa voiture. Louis n'en reçut point l'invitation, et jugea dès lors qu'il s'agissoit de quelque communication relative à ses Etats. Il ne s'étoit point trompé; ce fut dans cette séance que Buonaparte dit : « La Hollande, « placée entre la France et l'Angleterre, en « est également froissée; elle est le débou- « ché des principales artères de mon empire. « Des changemens deviendront nécessaires; « l'intérêt des deux pays bien entendu les « exige. »

Louis avoit donné des ordres secrets de tenir les principales villes de son royaume en état de défense. Napoléon en fut instruit, et l'obligea de révoquer et ces ordres et les deux

ministres qui les avoient exécutés. Louis méditoit le dessein de se retirer secrètement dans ses Etats; Buonaparte le fit garder à vue; des gendarmes entourèrent l'hôtel de sa mère. Le mariage de l'impératrice Joséphine venoit d'être dissous; Louis sollicita une séparation de corps entre sa femme et lui : elle fut refusée. Ainsi, sa vie à Paris n'étoit qu'une suite de tribulations. Le 24 janvier, Breda et Bergop-Zoom furent occupées par des troupes françaises; quelques jours après, Willemstadt, Steenberg et Dordrecht subirent le même sort. Les journaux français se remplissoient de reproches et d'invectives contre la Hollande. Le roi, consumé de chagrin, tomba malade, et adressa une lettre à son frère pour savoir au juste quelles étoient ses intentions sur son royaume. Napoléon répondit qu'à l'époque où il l'avoit fait roi, les Hollandais désiroient leur réunion à la France; mais que, plein d'estime pour cette brave et industrieuse nation, il avoit voulu qu'elle conservât son nom et ses lois, qu'elle eût un roi à elle; qu'il croyoit donner une amie et une alliée à la France, mais que ses espérances avoient été cruellement trompées.

« Votre Majesté, disoit-il, en montant sur « le trône de Hollande, a oublié qu'elle étoit

« Française, et a même tendu tous les ressorts de sa raison, tourmenté la délicatesse de sa conscience pour se persuader qu'elle étoit Hollandaise. Les Hollandais qui inclinoient pour la France ont été négligés et persécutés; ceux qui ont servi l'Angleterre ont été mis en avant. Les Français, depuis l'officier jusqu'au soldat, ont été chassés, déconsidérés; et j'ai eu la douleur de voir en Hollande, sous un prince de mon sang, le nom français exposé à la honte. Cependant je l'ai, sur mes baïonnettes, porté si haut, qu'il n'appartient ni à la Hollande ni à qui que ce soit d'y porter atteinte. »

Il reprochoit ensuite à son frère ses discours à la nation hollandaise, ses plaintes contre la France; il rappeloit que la Hollande avoit été conquise, et qu'en conséquence elle ne devoit qu'à la générosité française l'indépendance dont elle jouissoit. Il passoit à des plaintes plus amères : « Votre Majesté a violé tous les traités qu'elle avoit faits avec moi; elle a désarmé ses escadres, licencié ses matelots, désorganisé ses armées; elle a profité du moment où j'avois des embarras sur le continent, pour laisser renouer les relations de la Hollande avec

« l'Angleterre, et violer les lois du blocus. »

Il finissoit en lui disant qu'il ne devoit plus lui cacher que son intention étoit de réunir la Hollande à la France, comme complément de territoire, comme le coup le plus funeste qu'il pût porter à l'Angleterre.

Dès ce moment, les notes diplomatiques se multiplièrent; on présenta au roi une sorte de capitulation, au moyen de laquelle Napoléon consentoit à différer son projet de réunion. Louis céda à la nécessité, signa tout ce qu'on voulut, et eut la permission de retourner provisoirement dans ses Etats. Mais que pouvoit-il y faire? il étoit, par la foiblesse de son caractère et la douceur de ses mœurs, trop au-dessous de sa position; il eût fallu, pour lutter contre Napoléon, des déterminations fortes et puissantes, de grandes alliances, et la Hollande étoit réduite à elle même. Malgré le dernier traité, les reproches ne tardèrent pas à se renouveler. Louis, toujours occupé des intérêts de son peuple, cherchoit à éluder les conditions qu'on lui avoit imposées, et Napoléon s'en irritoit. « Votre « gouvernement veut être paternel, lui écri- « voit-il; il n'est que foible et dissimulé. Tout « le monde ne sait-il pas que, hors de moi, « il n'y a point de crédit; que, hors de moi,

« vous n'êtes rien ? Si, quand vous parlez, ce « n'est pas moi qui parle, vous brisez vous-« même votre sceptre. »

Louis avoit ordonné des jeûnes et des prières pour sauver la Hollande du sort qui la menaçoit, et Napoléon en avoit témoigné un vif ressentiment.

« Qu'est-ce que vos prières, lui disoit-il, « et ces jeûnes mystérieux que vous avez or-« donnés ? Louis, vous ne voulez pas régner « long-temps. Revenez de votre fausse route ; « soyez bien Français de cœur, ou votre peu-« ple vous chassera, et vous sortirez de la Hol-« lande l'objet de la pitié des Hollandais. C'est « avec de la raison et de la politique que l'on « gouverne les États, et non avec une lymphe « âcre et viciée. »

Ces dernières paroles étoient une allusion cruelle à la mauvaise santé de Louis Buonaparte : jamais il n'avoit pu se guérir radicalement d'une maladie de peau qui s'étoit particulièrement jetée sur un de ses bras, et qu'on attribuoit à un vice du sang, suite peut-être de quelque choix périlleux en amour.

Après la réception de cette lettre, il n'étoit guère plus possible au roi de songer à conserver une couronne qui se chargeoit chaque jour de nouvelles épines : il forma alors la

résolution d'abdiquer, en réservant néanmoins ses droits à son fils. Il pensoit qu'un enfant ne donneroit pas d'alarmes à son frère, et que Napoléon, par l'influence qu'il exerceroit sur un prince mineur, règneroit réellement en Hollande. Il crut devoir d'avance procurer à son fils un gouverneur qui, par sa réputation, son caractère et son savoir, pût convenir à Napoléon, et soutenir avec habileté les intérêts de son pupille. Il s'adressa à M. de Bonald, et lui envoya, au fond du Rouergue, un secrétaire de son cabinet. Mais M. de Bonald étoit un trop habile courtisan pour s'attacher à une fortune chancelante : Napoléon le combloit de biens ; et cet écrivain, plus vanté alors qu'il ne convenoit, étoit lié particulièrement avec cette secte de politiques ambidextres qui avoient trouvé l'art de caresser Napoléon, d'obtenir de lui la fortune et les honneurs sans se compromettre avec les partisans de l'ancienne monarchie. M. de Bonald eut donc l'adroite modestie de refuser.

Tout marchoit au dénouement, mais plus lentement que Napoléon le désiroit. Un incident l'accéléra. Un cocher hollandais du comte de la Rochefoucauld, alors ambassadeur en Hollande, eut une querelle avec un bourgeois ; on les sépara ; mais cette querelle,

préparée peut-être, devint l'occasion d'une rupture éclatante. « On a insulté les gens de « mon ambassadeur, écrivit Napoléon. Je « n'aurai plus d'ambassadeur en Hollande : je « ne veux plus du vôtre à Paris ; je lui ai in- « timé l'ordre d'en sortir dans les vingt-quatre « heures. Vous perdez la Hollande par vos « folies. Ne m'écrivez plus de vos phrases or- « dinaires ; elles sont pleines de fausseté. Cette « lettre est la dernière de ma vie que je vous « écris. »

Les troupes françaises entrèrent bientôt dans toutes les provinces hollandaises. Amsterdam fut bloqué par des forces considérables. Louis vouloit défendre cette grande ville : son indignation étoit au comble ; celle de la nation n'étoit pas moindre. On étoit prêt à se porter aux dernières extrémités ; mais la cour du prince ne partageoit point les dispositions du peuple. Le roi fut consterné quand il vit la plupart des chefs de son armée de terre et de mer et de ses conseils l'abandonner et l'engager à la soumission. Se voyant alors sans ressource, il rédigea son abdication en faveur de son fils aîné, et, à son défaut, de son second fils ; il l'adressa au Corps législatif et à son frère Napoléon, en le priant de prendre ses enfans sous sa pro-

tection. Pour lui, craignant d'être arrêté au sein des États, il partit aussitôt, se rendit aux bains de Tœplitz en Bohême, et fit partir les jeunes princes pour la France. Napoléon ne tint aucun compte de l'abdication, et prononça la réunion de la Hollande. Les deux enfans étant arrivés à Saint-Cloud, il prit l'aîné dans ses bras : « Venez, mon fils, lui « dit-il; je serai votre père, et vous n'y perdrez rien. La conduite du vôtre afflige mon « cœur; sa maladie seule peut l'expliquer. « Quand vous serez grand, vous paierez sa « dette et la vôtre. N'oubliez jamais, dans « quelque position que vous placent ma politique et l'intérêt de mon empire, que vos « premiers devoirs sont envers moi, vos seconds envers la France : tous vos autres de« voirs, même ceux envers les peuples que je « pourrois vous confier, ne viennent qu'après. »

L'Europe entière remarqua ces paroles : elles avertissoient les nations qu'elles n'étoient rien que par Napoléon, et les rois qui tenoient leur couronne de ses mains, qu'ils appartenoient à la France et à lui avant d'appartenir au peuple qu'ils gouvernoient : avertissement salutaire qu'ils n'oublièrent point, et qui ne tarda pas à porter ses fruits.

Le roi de Hollande s'empressa de faire part de son abdication aux divers cabinets d'Europe : il demanda à l'empereur d'Autriche la permission de résider dans ses Etats, et l'obtint; protesta contre la réunion de la Hollande à la France, vécut comme simple particulier à Gratz; et lorsque le Sénat, sur la demande de Napoléon, lui décerna un apanage, il le refusa, et défendit à la reine de l'accepter. Dès le jour de sa retraite, il cessa toute communication avec son frère, et ne reprit ses rapports avec lui que lorsqu'il apprit l'issue malheureuse de l'expédition de Russie. Il offrit alors à Napoléon sa personne et ses services, et passa en Suisse pour y suivre de plus près les évènemens. Lorsqu'en 1814 on stipula pour lui des conditions dans le traité de Fontainebleau, il refusa de les reconnoître, et continua de vivre comme simple particulier, sous le nom du *comte de Saint-Leu*. Ainsi finit, après quatre ans, le royaume de Hollande. Quatre ans après, devoit finir l'empire de Napoléon.

CHAPITRE XVI.

Intérieur de la France. Ministère de la police. Belles-lettres, finances, commerce. Effets des décrets de Berlin et de Milan. Licences. Réunion des villes anséatiques à l'empire français. Organisation de l'Université. États de la Suède. Élection du maréchal Bernadote comme prince héréditaire.

Le roi de Hollande, irrité contre son frère, s'étoit retiré dans les Etats d'Autriche avec la modeste fortune d'un simple particulier : il avoit refusé la pension de deux millions que Buonaparte lui avoit allouée en dédommagement de sa couronne. La reine son épouse, moins désintéressée, l'accepta volontiers; mais ses jours de faveurs et de gloire étoient passés. L'absence de sa mère, l'abdication de son époux la reléguoient naturellement dans la vie privée. Elle s'y retira sans peine, et s'y fit une agréable société de gens de lettres et d'artistes au milieu desquels elle se plaisoit beaucoup. La cour de Napoléon venoit de prendre

un aspect nouveau. Ses sœurs, en s'en éloignant, en avoient éloigné le scandale; les mœurs étoient plus chastes. Buonaparte, épris d'une véritable passion pour Marie-Louise, avait renoncé au culte furtif de quelques déités inférieures du palais; la mode elle-même avoit changé ses lois; et les femmes, un peu à regret peut-être, étoient devenues modestes; Napoléon ne paroissoit plus un heureux et brillant aventurier dont le trône pouvoit tomber aussi rapidement qu'il s'étoit élevé; sa dynastie étoit décidément fondée, et prenoit rang parmi les anciennes dynasties de l'Europe; toutes les parties de l'État s'affermissoient sur leurs bases, et chaque jour la révolution cédoit la place à un gouvernement ferme et régulier; la police, moins menacée, devenoit aussi moins menaçante. Fouché l'avoit en partie dépouillée de ses formes effrayantes; mais on redoutoit les habitudes, le langage militaire, et surtout le dévouement sans bornes du duc de Rovigo son successeur. Cependant on s'aperçut bientôt qu'il étoit plus redoutable en paroles qu'en actions; d'illustres prisonniers lui durent même des adoucissemens à leur sort, et la manière dont il en agit envers M. Talon, compromis dans des intrigues royalistes, lui attacha le cœur d'une dame

élevée, sous la restauration, à une haute faveur. Il n'avoit ni la science politique ni la science littéraire de son prédécesseur; cependant, loin de se montrer indifférent au culte des muses, il se fit une sorte de cour de cette classe d'hommes de lettres qui sait s'occuper de sa fortune un peu plus que de sa gloire. Ses déjeûners devinrent célèbres; on voyoit assis tous les jours, à sa table, MM. Esménard, Lacretelle, d'Avrigny, Dussault, M...., et plusieurs autres qui depuis ont brûlé leur encens sur des autels bien différens. M. de Bonald continuoit de faire sa cour au distributeur des grâces littéraires (1), qui continuoit de lui payer la pension dont on avoit jusqu'alors gratifié ses talens et salarié ses doctrines.

Buonaparte, qui aimoit les sciences et les arts, les encourageoit : nul artiste habile, nul savant illustre n'étoit sans distinction et sans récompense; les services que la chirurgie avoit rendus aux armées, avoient valu à leurs auteurs les plus honorables distinctions; l'industrie étoit également favorisée. Les décrets

(1) C'étoit alors du ministère de la police qu'elles dépendoient.

de Berlin et de Milan exerçoient, à la vérité, une désastreuse influence sur le commerce; mais Napoléon donnoit des secours, souvent visitoit les ateliers, louoit les courageux efforts des chimistes et des fabricans pour remplacer par des productions indigènes, des combinaisons nouvelles et une ingénieuse activité, ce que le blocus continental nous déroboit de productions et de richesses exotiques. On se rappela les essais de sucre de betteraves qu'avoit fait autrefois à Berlin M. Achard; on chercha cette précieuse substance dans la pomme, le raisin, les légumes et les fruits dans lesquels on pouvoit les soupçonner. Contens des premiers essais, Napoléon décréta qu'on n'emploieroit dorénavant dans les hôpitaux d'autre substance sucrée que celle qui provenoit du raisin : il accorda une somme de 200,000 fr. pour être répartie entre les douze établissemens qui, dans le cours de l'année, fabriqueroient la plus grande quantité de ce sucre. Bientôt on concéda des terrains pour cultiver la betterave, dont le sucre parut fort supérieur à celui du raisin, et l'on se fit un sujet d'émulation de servir sur sa table cette substance cristallisée non moins belle que celle qui provenoit de la canne. L'empereur d'Autriche, soumis par son traité

de paix aux mêmes prohibitions que la France elle-même, défendit l'usage du café dans ses Etats. En France, on torréfia la chicorée, on la purgea de ses sucs les plus amers, on la combina avec le café, mais on ne supprima le café nulle part. Un pharmacien parvint à concentrer les élémens de la fève d'Arabie, et en composa un sirop d'un usage aussi agréable que commode. La gaude et le pastel furent soumis à des épreuves nouvelles, et l'on tira de la dernière de ces plantes une couleur bleue rivale de l'indigo. Mais on ne sut remplacer ni le chocolat, ni le quinquina si essentiel pour la guérison de la fièvre. Le prix du quinquina s'éleva à un taux excessif. L'écorce de marronnier et les autres substances amères ne répondirent point aux espérances des médecins. On manquoit donc de plusieurs objets d'une utilité première; et Napoléon ayant soumis les denrées coloniales venant de l'étranger à un tarif très-élevé, le prix de la livre de sucre s'éleva à plus de 6 fr. (1). Les

(1) Comme les Français ont besoin de rire en toutes choses, on répandit une caricature où Napoléon et le roi d'Angleterre étoient représentés déjeunant ensemble. Le roi d'Angleterre avoit devant lui un vaste sucrier d'où il tiroit nombre de morceaux de sucre qu'il

étoffes de coton étoient d'un prix très-élevé, et la soie beaucoup moins chère. L'usage du miel devint plus commun; et les habitans des campagnes s'occupant davantage du soin de leurs ruches, le prix de la bougie devint à la portée de tout le monde.

Buonaparte ne paroissoit nullement décidé à se relâcher des rigueurs du blocus continental; il cherchoit, au contraire, à l'étendre sur tous les points où il pouvoit dominer par ses armes, son influence ou ses traités. Chaque jour même la répression contre la contrebande devenoit plus rigoureuse; la destruction et le brûlement des marchandises anglaises furent impérieusement exigés en Hollande et sur les bords de la Baltique, comme ils l'avoient été à Paris et dans l'intérieur de la France. Cette rigueur suscitoit à Napoléon de nouvelles inimitiés, et grossissoit les anciennes : on regardoit comme un acte d'une fureur aveugle de livrer aux flammes ou de briser sous des massues des objets qui pouvoient être employés au soulagement des hô-

---

mettoit dans son café. Napoléon, de l'autre côté, exprimoit avec beaucoup d'effort, dans sa tasse, le suc d'une betterave, et finissoit par la rejeter en disant : *Va te faire sucre.*

pitaux ou des pauvres. Mais il vouloit décourager la contrebande ; et cependant il y parvint si peu, que, quelques mois plus tard (1), il établit des Cours prévôtales contre les contrebandiers, avec droit de prononcer, sans recours en cassation, des peines afflictives et infamantes.

Les finances étoient dans un état prospère. Les fonds publics n'étoient pas au pair, mais ils en approchoient (2). L'or circuloit largement ; il avoit versé en France plus d'un milliard de numéraire provenant de ses victoires. Sa fortune particulière étoit immense ; il avoit commencé au pavillon Marsan un trésor considérable, sur lequel il accumuloit tous les jours de nouvelles richesses. Il imagina bientôt un nouveau moyen de les accroître : sous prétexte qu'il existoit dans le commerce étranger des objets que les productions et l'industrie de ses Etats ne pouvoient fournir, il établit des licences. On appeloit *licence* la permission de faire des échanges avec l'étranger. Ainsi, les négocians français qui obtenoient

(1) 18 octobre 1810.

(2) Les 5 pour 100 ne s'élevèrent, sous son gouvernement, qu'à 88 ; mais s'il eût voulu laisser quelque repos à ses Etats, nul doute qu'ils n'eussent égalé le pair.

cette faveur, pouvoient sortir des ports de France sur des bâtimens chargés de marchandises françaises, et y rentrer ensuite avec un chargement de marchandises exotiques. Ces licences se vendoient à un très-haut prix : c'étoit Napoléon qui les accordoit ; mais il falloit auprès de lui des recommandations, et ces recommandations s'achetoient encore fort cher. La cour devint alors une place de commerce où les gens influens faisoient d'immenses profits. On essayoit en vain de colorer ce trafic du prétexte d'ouvrir des débouchés à l'industrie française ; personne n'ignoroit que les bâtimens qui sortoient de nos ports n'étoient, pour la plupart, chargés que d'objets sans valeur que l'on jetoit souvent à la mer avant d'atteindre les ports d'Angleterre. Il étoit trop visible que le motif réel de ces spéculations étoit d'accroître la fortune du chef de l'État autant que celle du commerce, et l'on en concluoit que l'amour de Napoléon pour l'or égaloit sa passion pour la gloire.

Cependant, celle-ci se reposoit peu. Les villes anséatiques et le littoral de la Baltique étoient, depuis long-temps, sous son influence ; mais ces villes étoient au moins restées libres de nom : elles conservoient en apparence leur sénat, leurs lois et leur an-

ien gouvernement; un décret de Napoléon leur enleva, sans autre forme diplomatique, ces avantages, et en fit des départemens français. Peu de temps après (1), la république du Valais subit le même sort; et le motif dont Napoléon justifia ces nouvelles invasions, fut que la possession des villes anséatiques lui étoit utile pour son système continental, et celle du Valais pour les travaux qu'il faisoit exécuter dans les Alpes. Mais en réunissant à ses Etats Hambourg, Brême, Lubeck, il avoit jugé à propos d'y joindre les possessions du duc d'Oldembourg, qui étoit uni à l'empereur de Russie par les liens du sang. Alexandre vit avec inquiétude rapprocher les frontières de France de celles de Pologne, et préparer imprudemment ou à dessein des semences d'insurrection et de guerre. Napoléon offroit, à la vérité, au duc d'Oldembourg, Erfurt et son territoire; mais l'empereur Alexandre s'opposa formellement à cet échange, et en fit l'objet d'une protestation adressée à tous les cabinets de l'Europe. Ainsi Napoléon allumoit les premières étincelles d'un feu dont l'incendie éclata peu de temps après.

---

(1) 22 novembre 1810.

Il sembloit qu'à chaque agrandissement sur la terre, nous dussions perdre quelque chose sur la mer. Les Anglais, peu favorisés du dieu de la guerre en Hollande et en Espagne, se dédommageoient de ces échecs sur nos colonies : l'île de France et l'île de Bourbon devinrent facilement leur proie dans le cours de l'année; et cette perte acheva l'irréparable destruction de ces magnifiques possessions de l'Inde qui, sous Louis XV, avoient élevé le commerce français au plus haut point de fortune et d'éclat. Mais on évitoit soigneusement de publier ces nouvelles en France, et Napoléon s'attachoit sans cesse à ramener l'attention publique sur les établissemens ou les travaux dont il enrichissoit la France : de ce nombre étoient le canal de Saint-Quentin et l'Université impériale.

Depuis quatre-vingts ans, on avoit conçu le projet d'un canal de Picardie à Paris; on en avoit commencé, interrompu, repris et cessé encore les travaux. Il falloit la tête, la constance et le pouvoir de Napoléon pour l'achever : en quelques années, il le termina; et le 9 octobre 1810, on vit flotter sur les eaux de la Seine six bateaux chargés de charbon de terre venu de Cambrai. Quelles vastes entreprises n'eût-il pas faites, de quels magnifiques

embellissemens n'eût-il pas décoré sa capitale et les grandes villes de son empire, s'il eût pu jouir de ces années de paix qui, depuis 1815, ont donné à la France tant de repos et si peu d'avantages ! Pense-t-on que la seconde galerie du Louvre ne seroit pas achevée ; que le vaste espace qui les sépare ne seroit pas embelli de constructions et de monumens ; que la superbe rue qui devoit s'étendre de la colonnade du Louvre à la barrière du Trône, n'étonneroit pas de sa magnificence les étrangers ? Auroit-il abandonné à la pluie, aux vents, à l'inclémence des saisons l'arc de triomphe de l'Étoile et le magnifique hôtel des relations diplomatiques ? Autre temps, autres mœurs : des moines, des nones, des couvens, voilà vers quels sublimes objets nos pensées sont tournées. Buonaparte, ses ministres et ses généraux avoient des idées un peu différentes.

A cette époque, un des plus illustres guerriers de nos armées fut appelé tout à coup par une nation brave et généreuse, à charger son front de la noble couronne que Gustave-Adolphe avoit portée avec tant d'honneur. Après l'abdication du dernier monarque, le roi Charles XIII, son oncle, avoit reçu le sceptre des mains de la nation, et adopté

pour son fils le prince Christiern-Auguste de Holstein-Augustembourg. Depuis un an environ, il siégeoit près du trône de son père adoptif comme héritier présomptif de la couronne, lorsque tout à coup, au milieu de ses officiers, saisi d'un éblouissement imprévu, il tomba de son cheval, privé de la vie. Des bruits funestes se répandirent d'abord à l'occasion de cet événement; et lorsqu'on rapporta son corps à Stockholm, le peuple furieux se jeta sur le comte de Fersen, à qui l'on attribuoit la mort du prince. On ordonna une enquête, et l'on promit une somme considérable à quiconque fourniroit, à ce sujet, des renseignemens positifs. Mais rien ne prouva la réalité de l'accusation, et l'on fut bientôt convaincu que ce fâcheux événement ne tenoit à aucune cause criminelle. Le trône restoit donc de nouveau sans successeur; le roi tint avec les grands du royaume un comité secret. On présenta une liste d'aspirans : c'étoient le roi de Danemarck, le duc d'Oldembourg et le prince de Ponte-Corvo. Le roi de Danemarck n'avoit pas hésité à se mettre sur les rangs, et sous quelques rapports politiques, la réunion des deux États pouvoit avoir des avantages. On supposa alors que Napoléon n'étoit point étranger à cette demande; cepen-

dant on lut dans le comité une lettre de lui, où, en faisant des vœux pour le bonheur de la Suède, il déclaroit ne vouloir intervenir aucunement dans les déterminations de la diète.

La prétention du roi de Danemarck ayant été rejetée par le comité, un des membres proposa le maréchal Bernadote; et le roi ayant donné son consentement, ainsi que quatre autres seigneurs, on s'arrêta à cette proposition, qui fut présentée aux Etats.

Ici, ce n'étoient ni la faveur ni l'intrigue qui décidoient le conseil; la Suède sentoit tout ce que la nature des circonstances et le bonheur de la nation exigeoient d'elle. Les Etats se montrèrent fidèles à la patrie : il leur falloit un chef capable de les défendre, déjà célèbre par sa bravoure, son expérience et les hautes qualités de sa personne; ils trouvoient ces divers mérites réunis dans le prince de Ponte-Corvo. Il s'étoit rendu cher à la nation par l'équité, la sagesse et les lumières avec lesquelles il avoit gouverné la Poméranie : il n'étoit point né sur le trône; mais les hommes célèbres qui ont fondé les dynasties, n'y étoient point nés non plus. Et combien, parmi ceux dont le trône a ombragé le berceau, se sont montrés incapables de porter le sceptre de leurs pères? Ce n'est point par le vain éclat

de la naissance, mais l'éclat réel des grandes actions, que la diète se décide (1).

Le comte Morner est chargé de se rendre auprès de l'illustre guerrier pour s'assurer de ses dispositions. Il répond qu'il sent tout l'honneur dont le comble le choix de la nation, mais qu'il ne peut disposer de lui-même sans le consentement de son empereur; et l'empereur répond qu'étant lui-même l'élu du peuple, il ne peut refuser son assentiment au choix libre de la diète. Ainsi, Charles-Jean Bernadote fut appelé par les états-généraux à la succession du trône de Suède, et les vœux de la nation lui furent présentés avec tous les honneurs dus à son nouveau rang. Napoléon en sentit un secret dépit, qu'il avoua. « En donnant mon consentement, dit-il, j'éprouvai « un arrière-instinct qui me rendoit la chose « désagréable et pénible, » aveu qui peint bien le fond de son âme, mais qui honore au moins sa franchise. Il fut plus franc encore; car, lorsqu'il eut donné son consentement, il

(1) Des écrivains anglais ont dit que le maréchal Bernadote avoit précédemment promis de faire réintégrer la Suède dans la Poméranie, et de lui avancer une somme de 350,000 livres sterling : cette assertion est dénuée de toute espèce de fondement

dit à ses conseillers intimes : « Quand Berna-« dote aura cinquante mille hommes à ses or-« dres, il les emploiera à me faire la guerre. » Aussi, lorsque le prince royal alla lui demander ses lettres d'émancipation, il lui proposa de signer l'engagement de ne jamais prendre les armes contre la France; mais le maréchal refusa, sous le prétexte qu'une pareille condition porteroit atteinte à son indépendance. Buonaparte le quitta en lui disant d'une voix étouffée qui exprimoit son mécontentement : *Partez; que vos destinées s'accomplissent!* Il sembloit prévoir ce qui arriva en 1813.

L'élection du prince de Ponte Corvo présentoit une difficulté : il étoit catholique, et les lois constitutives de la Suède exigeoient que le prince professât la religion luthérienne. Bernadote se soumit à cette condition, se rappelant peut-être le mot de Henri IV, Béarnais comme lui : *Paris vaut bien une messe.*

Cette abjuration devoit, néanmoins, blesser son caractère franc et chevaleresque : mais depuis long-temps les intérêts du Ciel étoient sacrifiés aux intérêts du monde; la révolution avoit anéanti la foi des sermens; et le clergé lui-même, en abjurant, à l'exemple du chef de l'Eglise, tous les principes de l'ordre

légitime, avoit porté un coup mortel à l'austérité de la morale.

On voyoit tous les jours les premières places de l'État occupées par des hommes qui faisoient leur conscience et leurs opinions sur les circonstances. La France étoit pleine de singulières conversions. Celle de La Harpe en avoit produit d'autres, mais plus adroites. Comme la révolution s'étoit signalée par ses excès contre les autels, c'étoit un moyen de considération que de se montrer favorable au retour des principes religieux, et surtout de combattre ce qu'on appeloit *la philosophie*. Il s'éleva alors une secte d'hommes intrigans et artificieux, qui, affectant des principes et des mœurs qu'ils n'avoient pas, se firent de la religion une sorte de parure et comme un manteau d'honneur dont ils couvroient leur secrète ambition; il se forma des associations secrètes, connues depuis sous le nom de *congrégations*, dont le but étoit de se partager les emplois les plus utiles et les plus distingués, et de se créer ainsi une domination sur la société : les chefs de ce parti étoient le cardinal Maury, MM. de B....., Fontanes, M..é, de B...., etc. Leur mot étoit : *Un roi, une foi, une loi.*

L'organisation de l'Université impériale ou-

vrit un vaste champ d'intrigues; et comme la secte ne manquoit ni d'esprit ni de talens, elle put aisément se flatter de s'emparer de cette importante institution.

Le parti philosophique étoit loin d'être détruit; mais il avoit perdu, dans les conseils de l'empereur, ses plus puissans appuis : Fouché et M. de Talleyrand. Le duc de Rovigo se renfermoit dans les attributions de son ministère, et M. de Champagny étoit plus disposé à composer qu'à combattre.

L'Université impériale devoit comprendre l'empire français tout entier. Elle étoit divisée en académies, qui avoient chacune leur recteur, mais dépendant tous d'un chef unique, sous le titre de *grand-maître* : ce chef avoit un double conseil, des conseillers à vie et des conseillers temporaires. Des inspecteurs-généraux devoient parcourir toutes les académies pour en vérifier l'administration, et des inspecteurs particuliers parcourir les colléges pour en surveiller l'enseignement. Tous ces emplois étoient largement rétribués, non par l'Etat comme autrefois, mais par des tributs levés sur ceux qui voudroient participer aux bienfaits de l'instruction publique : disposition qu'on avoit adoptée dans le dessein d'éloigner des études les enfans de parens pauvres.

Sa juridiction s'étendoit sur toutes les institutions, sur tous les pensionnats d'hommes et de femmes, sur les séminaires, grands et petits; aucun établissement d'instruction ne pouvoit se former sans son ordre et sa permission, et tous étoient ses tributaires.

Le grand-maître d'une pareille institution devenoit un grand seigneur : ce n'étoit plus le bon et modeste Rollin dictant sous la robe académique ses excellens ouvrages, et content du modique revenu de quelques milliers de francs. Napoléon lui assigna un état de maison considérable, des carrosses, des valets, tout l'appareil d'un haut et puissant fonctionnaire public. De nombreux candidats aspiroient à ce poste éminent; le clergé l'enviait surtout, et le cardinal Maury étoit sur les rangs : à son défaut, on présentoit M. de Bonald et M. de Fontanes. Le parti philosophique réunissoit ses efforts en faveur du célèbre chimiste Fourcroy, dont le savoir n'étoit pas équivoque : c'étoit lui qui déjà avoit jeté les fondemens de l'Université, en créant trois écoles de médecine à Paris, Montpellier et Strasbourg, douze écoles de droit, et trente grands colléges sous le nom de *lycées*. Napoléon l'avoit choisi pour tracer le plan de cette vaste institution, en coordonner toutes les parties, et faire le

choix des sujets propres à lui donner une illustration conforme à la grandeur de l'empire. Tout annonçoit que ce seroit lui aussi qui seroit revêtu des hautes fonctions de grand-maître.

Il en fut autrement; tandis qu'enfermé dans son cabinet, il travailloit avec ardeur à l'achèvement de son ouvrage, ses rivaux agissoient. Fourcroy s'étoit montré sectateur ardent de la révolution : ses ennemis l'accusoient d'avoir voté à la Convention la mort de Louis XVI; ce qui étoit une évidente calomnie, puisqu'il n'étoit entré dans cette redoutable assemblée qu'après la mort de ce prince. Ils lui reprochoient de même d'avoir contribué au supplice du célèbre chimiste Lavoisier; ce qui n'étoit pas sans quelque espèce de fondement (1). A l'aide de ces reproches et des mouvemens qu'ils se donnèrent, ils parvinrent à l'éloigner, et le choix de Napoléon tomba sur l'orateur Fonta-

(1) Lorsqu'il fut question d'envoyer Lavoisier à l'échafaud, le comité de salut public assembla les plus savans chimistes de Paris, pour savoir ce qu'ils pensoient des expériences que Lavoisier se proposoit de faire, et pour lesquelles il avoit demandé un sursis de quinze jours. Tous répondirent qu'ils les regardoient comme très-utiles; Fourcroy seul ne partagea point l'opinion de ses confrères, et Lavoisier fut envoyé à la mort.

nes. Fourcroy ne put supporter cette disgrâce, et mourut peu de temps après. Il faut rendre à sa mémoire cette justice, qu'il n'avoit été guidé, dans son travail, que par son extrême amour pour le maintien et l'accroissement des sciences, et qu'il avoit choisi, pour remplir les chaires et les emplois les plus importans, des hommes distingués par leur mérite, sans acception d'opinions et de partis. Son travail fut bouleversé; et sous l'administration de M. de Fontanes, l'Université devint la proie d'une coterie. Le grand-maître distribua ses faveurs à ses amis. On vit entrer dans les conseils des hommes obscurs et sans talens; on compta, parmi les inspecteurs-généraux, des sujets qui n'auroient pu soutenir eux-mêmes le plus léger examen. Les professeurs de l'antique Université furent oubliés; ou si l'on s'en souvint, ce fut pour les humilier. Un ancien recteur, professeur d'éloquence au collége des Quatre-Nations, fut relégué dans une classe de cinquième; et l'Université impériale, dont l'éclat eût dû éclipser toutes les institutions rivales, ne jeta que quelques foibles lueurs que, depuis ce temps, on s'est encore efforcé d'éteindre. Le cardinal Maury et M. de Bonald, trompés dans leurs espérances, obtinrent en dédommagement, le pre-

mier l'archevêché de Paris, le second une place de conseiller à vie, avec 12,000 fr. de traitement; M. Émery lui-même, directeur du séminaire de Saint-Sulpice, ne dédaigna pas un emploi semblable, tant la légitimité étoit alors oubliée (1).

(1) Les notes honorables fournies par le conseiller d'État Fourcroy devinrent, pour ceux qui les avoient obtenues, des titres de réprobation. Une foule de sujets distingués furent repoussés par cela même qu'ils avoient paru mériter d'être admis.

CHAPITRE XVII.

Premiers signes de mésintelligence entre Napoléon et le prince royal de Suède. Expédition du roi de Naples, Joachim Murat, en Sicile. Continuation de la guerre dans la péninsule; succès des Français. Formation des cortès. Amérique espagnole. Troisième expédition en Portugal, sous les ordres du maréchal Masséna.

L'année 1810, commencée au milieu des fêtes, sous les heureux auspices d'un brillant hyménée, promettoit au peuple français quelque temps de repos; mais des orages de famille avoient remplacé les tempêtes guerrières. Le continent étoit encore loin d'être soumis et tranquille; et quelque étendue que Napoléon eût donnée à son empire, il voyoit encore des contrées à conquérir. Sa pensée, comme un feu ardent que rien ne pouvoit arrêter, méditoit de nouveaux incendies. Plein de haine et de projets de vengeance

contre l'Angleterre, il faisoit construire dans ses chantiers des vaisseaux de ligne, dont il se proposoit d'élever le nombre à cent cinquante, et il se plaisoit à dire : « Quand je les aurai, je combattrai les Anglais; je les vaincrai, et je serai le maître sur la mer comme sur la terre. » La terre étoit, pour lui, cette très-petite portion du globe que l'on appelle *l'Europe*, et la mer cette étendue d'eau qui baigne, en Amérique et dans l'Inde, les possessions européennes. Hélas! il ne pensoit pas à la courte durée de la vie humaine; il ne comptoit pas ces autres contrées, si vastes pour nous, si imperceptibles dans le système de l'univers, qui composent la surface de notre petite planète; il aimoit à se nourrir de ces chimériques espérances; il se reportoit, par la pensée, dans cette Égypte où il avoit, pendant deux ans, promené ses étendards; il subjuguoit la Russie; il traversoit d'immenses pays inconnus aux armes françaises; il transportoit ses aigles sur les bords du Gange; il y ruinoit les établissemens anglais; il soumettoit l'Angleterre elle-même; il passoit ensuite de la péninsule espagnole, dont la conquête lui paroissoit immanquable, sur les côtes de l'Afrique, y établissoit des colonies, civilisoit ce pays sauvage, y faisoit cultiver le coton, la

canne à sucre, l'indigo, toutes les productions enviées par notre luxe ou réclamées par nos besoins; il abandonnoit le Nouveau-Monde à lui-même, et, cessant d'en être tributaire, il le rendoit tributaire lui-même des productions de notre sol, de nos arts et de notre industrie; il demandoit trente ans encore pour accomplir ces vastes desseins, et ne voyoit dans cette longue suite d'années que des soleils toujours sereins, qu'un ciel sans nuage et sans tempêtes, des combats sans défaites : hélas! il avoit célébré son hymen au mois de mars 1810; il étoit loin de prévoir que, quatre ans après, les mêmes ides de mars lui seroient si fatales, et qu'abattu sous les coups de la mauvaise fortune, il détacheroit de sa propre main cette couronne acquise au prix de tant de travaux, de combats, de sang répandu! Déjà de nouveaux nuages se formoient.

A peine le prince de Ponte-Corvo étoit-il assis à côté du trône sur lequel il devoit monter un jour, que déjà Napoléon l'assiégeoit de notes diplomatiques et de plaintes amères sur la conduite du gouvernement suédois.

Le baron de la Gerbielt, ministre de Suède à Paris, écrivoit à son souverain : « Il m'est « impossible de rendre à Votre Majesté tout « ce que l'empereur Napoléon a dit pendant

« cinq quarts d'heure au moins, parce qu'il « étoit dans un tel état d'agitation, ses dis- « cours étoient si coupés, ses répétitions si « fréquentes, qu'il étoit difficile de tout clas- « ser dans sa mémoire. Aux courtes réponses « que je tâchai de placer dans les intervalles « de sa colère, il répondit : *Cessera-t-on, « enfin, de croire en Suède que je ne suis « qu'une dupe? Pensez-vous que je puisse « m'accommoder de cet état mixte, de vos « ministres métis?... Oh! point de senti- « ment, je vous prie; c'est par les effets « qu'on fait ses preuves en politique, et non « par de vaines protestations.* »

Cet entretien avoit eu lieu au mois d'octobre 1810; le prince royal ayant fait son entrée solennelle au 1^er^ novembre, s'empressa de calmer Napoléon. « Les plaintes de Votre « Majesté, lui écrivit-il, m'ont engagé à cher- « cher la vérité. Je prie Votre Majesté de ne « pas ajouter foi à des rapports exagérés qui « ne peuvent être dictés que par l'intérêt per- « sonnel de ceux qui les ont faits, ou par un « esprit de haine que les ennemis de la Suède « se plaisent à propager. »

Le ministre de France, M. Alquier, s'étant plaint de nouveau, le prince royal reprit la plume, et écrivit encore : « En me décidant

« à accepter la succession au trône de Suède, « j'avois toujours espéré, sire, concilier les « intérêts du pays que j'ai servi fidèlement « pendant trente années, avec ceux de la pa- « trie qui venoit de m'adopter. J'ai l'honneur « d'instruire Votre Majesté que le roi a tou- « jours été prêt à faire tout ce que les lois « constitutionnelles lui permettent pour ar- « rêter l'introduction des marchandises an- « glaises. »

Quelques jours après, la Suède, pour se dérober enfin aux importunités de Napoléon, déclara la guerre à l'Angleterre : mais le gouvernement britannique en témoigna peu de mécontentement ; il savoit à quel degré de misère l'opiniâtreté chevaleresque du jeune Gustave avoit réduit le peuple suédois, et il ne vit dans cette détermination qu'un pénible sacrifice à la nécessité.

Cependant, Napoléon ne s'arrêtoit pas ; il vouloit que le gouvernement suédois adoptât des modifications, et lui demandoit deux mille marins pour compléter la flotte de Brest. Bernadotte mit fin à cette correspondance par une réponse décisive. « J'ai le bonheur d'a- « voir pour moi l'opinion générale de la na- « tion ; mais bien certainement je perdrois « cette force morale le jour où l'on me croi-

« roit l'intention de porter la moindre atteinte « à la Constitution suédoise. »

Les noces de Napoléon, les affaires de l'intérieur de la France et celles de la Hollande nous ont éloignés du théâtre de la guerre dans la péninsule espagnole : celle d'Italie n'avoit pas non plus été exempte d'entreprises militaires.

Murat prenoit le titre de *roi des Deux-Siciles;* mais la Sicile continuoit d'obéir à la maison de Bourbon ; et retranché dans son île, le roi Ferdinand bravoit la colère et les efforts de Napoléon. Ce prince, d'un esprit simple, d'un caractère doux et populaire, étoit chéri de ses sujets : dévot comme tous les princes de sa famille, il acquittoit avec une douce satisfaction les devoirs de la religion, et partageoit son temps entre la prière et la pêche. Dieu et les poissons, c'étoit toute sa devise ; il oublioit complètement le mot de Machiavel, qui, en parlant d'un prince pieux qu'on avoit dépouillé de ses États, dit *que les peuples ne se gouvernent pas avec des patenôtres.*

Napoléon, qui vouloit diviser les forces anglaises en les occupant sur plusieurs points du continent, ordonna à son beau-frère d'attaquer la Sicile.

Au premier signe de sa volonté, le roi de Naples, Joachim, avoit rassemblé ses forces : elles consistoient en vingt mille Français, six à sept mille Napolitains, et quatre mille hommes de la garde royale. Si les vingt-quatre mille Français parviennent à débarquer, nul doute que la Sicile ne soit conquise. Mais on ne pouvoit guère compter sur les Napolitains (1) : toutes ces troupes étoient embarquées sur des bateaux de transport, des chaloupes canonnières, des felouques et des bombardes; pendant trois mois, elles errèrent sur les côtes de la Sicile, menaçant tantôt un point, tantôt un autre. Dès le 29 juin, le combat s'étoit engagé vis-à-vis Bagnara : on s'étoit battu avec acharnement; les Français pour escalader le rivage, les Siciliens pour le défendre et incendier la flotte ennemie. Les insulaires étoient soutenus par les Anglais leurs auxiliaires. On échoua des deux côtés; les Français ne descendirent pas, et la flotte ne fut pas incendiée. Le 18 septembre, l'atta-

(1) Buonaparte affectoit pour les troupes napolitaines le plus grand mépris; ne parloit jamais de l'armée nationale de Murat sans dire *sa canaille;* mais les Napolitains avoient de puissans motifs pour aimer Napoléon.

que fut renouvelée avec aussi peu de succès; on perdit du monde de part et d'autre, et les Français se déterminèrent enfin à abandonner cette entreprise. Tandis qu'ils se battoient sur un point, on donna à la division napolitaine l'ordre de descendre seule sur la côte de Messine pour faire diversion : elle étoit commandée par le général Cavagnac, officier habile et brave; mais elle exécuta mal les ordres qu'elle reçut, et rentra sans combattre dans le port de Naples. Cet échec blessa vivement l'amour-propre de Murat : mais pour en couvrir l'humiliation, les papiers français et italiens annoncèrent que le but de l'empereur étoit atteint; qu'il n'avoit voulu qu'attirer beaucoup de troupes anglaises en Sicile, et qu'il y avoit réussi.

Les évènemens militaires se présentoient sous une face plus heureuse en Espagne. La retraite de lord Wellington en Portugal; la défaite et la désunion des généraux espagnols, laissoient un champ libre aux armées françaises; et si Buonaparte se fût alors mis à leur tête, nul doute qu'avec l'activité dont il étoit doué, la campagne n'eût été finie. Mais il étoit alors occupé de son mariage, de ses projets sur la Hollande et le littoral de la Baltique; peut-être aussi n'avoit-il pas une idée

assez juste de l'importance de cette guerre, et se persuadoit-il qu'il pouvoit sans danger l'abandonner à ses généraux. Il a fait depuis l'aveu qu'il avoit mal compris la nature d'une guerre nationale, et qu'il s'étoit engagé trop légèrement dans cette entreprise : toutefois, on fut surpris de ne le pas voir en diriger lui-même les opérations comme il avoit fait dans toutes les autres.

Instruit de la situation réciproque des armées françaises et espagnoles, il envoya au maréchal Soult l'ordre de forcer le passage de la Sierra-Morena, et de soumettre l'Andalousie : c'étoit là que les armes françaises avoient reçu un cruel affront ; il étoit de leur honneur de le réparer. Le maréchal commandoit cinquante mille hommes ; les forces de l'ennemi étoient inférieures ; leur centre occupoit une position retranchée sur la grande route de Madrid à Cadix, et le général Arrizaga s'y croyoit inexpugnable. Pour l'obliger à l'affoiblir, le maréchal Soult fit exécuter des mouvemens vers les principaux débouchés de la Sierra. Sa droite étoit commandée par le général Victor, son centre par le maréchal Mortier, sa gauche par le général Sébastiani : ces trois généraux eurent un prompt succès. Les Espagnols avoient essayé de détruire la grande

route par la mine ; mais leurs ouvrages mal calculés ne produisirent pas l'effet qu'on en attendoit. Déconcerté sur tous les points, Arrizaga se porta sur Grenade, dans l'intention d'y attirer l'ennemi, et de donner aux villes de Cadix et de Séville le temps de préparer leur défense. Le maréchal détacha en effet le 4e corps à la poursuite des Espagnols ; le général Sébastiani attaqua Arrizaga, le mit en déroute, et entra à Grenade et à Malaga, où il trouva d'immenses magasins (1). Jaën, Cordoue avoient ouvert leurs portes.

Joseph étoit dans cette dernière ville ; les succès de l'armée française l'enivrèrent à un tel point, qu'il se crut décidément roi d'Espagne, et fit une proclamation aux habitans pour leur assurer qu'ils ne trouveroient dans les Français que des amis et des défenseurs. Mais les Cordouans se souvenoient encore de l'expédition du général Dupont, du pillage de leurs églises, et chez les Espagnols le sacrilége ne s'oublie pas facilement. Il falloit précipiter le mouvement des armées sur Séville et Cadix ; mais le roi Joseph marchoit

(1) L'anarchie étoit poussée à un tel point, que c'étoit un père capucin qui commandoit à Malaga : choix digne d'une populace fanatisée.

en roi, avec gravité et réflexion ; il fit trente lieues en dix jours, et perdit ainsi l'occasion d'entrer sans coup férir à Cadix.

Le maréchal Victor, plus actif, se présente tout à coup devant Séville. Là étoit la junte, le centre du gouvernement. On parlementa, la place se rendit, et le roi Joseph y fit son entrée triomphale. Il étoit au comble de ses vœux ; il ne voyoit plus d'ennemis sur la surface de la péninsule espagnole. Il annonça qu'à l'exemple d'Hercule, il vouloit élever une troisième colonne où il graveroit le nom des braves qui avoient conquis l'Espagne. Cette rodomontade, plus digne de son frère que de lui, le couvrit de ridicule. Cependant, aucune armée ne s'opposoit à la marche du vainqueur. Le peuple, furieux, crioit à la trahison ; il se souleva de tous côtés ; et la plupart des membres de la junte de Séville furent obligés de prendre la fuite pour échapper à sa vengeance. Instruit du passage de la Sierra-Morena, le duc d'Albuquerque, qui commandoit dans l'Estramadure, se jeta précipitamment dans l'Andalousie, y rassembla onze mille hommes des débris de l'armée d'Arrizaga, et arriva à Cadix le 4 février. Le maréchal Soult n'arriva à Chiclana (huit lieues de Cadix) que le 5. De là il écrivit au duc d'Al-

buquerque, pour l'engager à recevoir les Français. « Monsieur le duc, lui répondit le brave « général espagnol, je défends une cause juste. « Les sentimens des Espagnols sont unanimes : « ils ne déposeront les armes qu'après avoir « obtenu l'objet invariable de leurs vœux. Ca- « dix n'a rien à craindre de vos forces, fus- « sent-elles de cent mille hommes. Je vous « conseille de renoncer à sacrifier inutilement « vos troupes. La généreuse nation britanni- « que n'a pas, comme vous le croyez, le des- « sein de s'emparer de Cadix; elle nous prête « loyalement son appui contre un ennemi que « la perfidie seule a introduit dans nos mal- « heureuses provinces. Je ne puis consentir à « aucune conférence avec vous, avant l'heu- « reux moment où notre patrie sera libre, et « notre prince chéri Ferdinand rétabli sur son « trône. »

Le duc d'Albuquerque, secondé des Anglais, avoit en effet pris toutes les mesures pour mettre la place à l'abri de toute attaque. Les ouvrages extérieurs à la portée des Français avoient été détruits, toutes les batteries de la côte enlevées, la flotte anglaise disposée de manière à foudroyer l'ennemi à la première approche, et les fortifications mises sous l'inspection des officiers du génie anglais.

Le maréchal Soult, réduit aux lenteurs d'un blocus, fit occuper San-Lucar, Puerto de Santa-Maria, Chiclana et quelques autres places, et commença sur un plan vaste et régulier les opérations du siége. Il entoura la place d'ouvrages formidables, qu'il approcha progressivement de la ville. Mais avant de pouvoir se permettre la moindre insulte contre elle, il falloit faire taire l'artillerie du fort de Matagorda, défendu par les Anglais, sous les ordres du général Graham, et protégé, du côté de la mer, par des chaloupes canonnières. Les Français parvinrent d'abord à faire taire le feu de ces bâtimens, et attaquèrent ensuite la place avec tant de vigueur, qu'en peu de temps elle ne présenta plus qu'un amas de ruines, et que les Anglais furent obligés de l'évacuer.

Cette conquête mettoit le vainqueur à portée de bombarder Cadix. Ce fut alors qu'eut lieu l'action héroïque des prisonniers français retenus sur le ponton de *la Castille*, et dont il a été parlé plus haut.

Malgré ses succès, le maréchal Soult ne se dissimuloit pas les désavantages de sa position. Le pays étoit soulevé; il se voyoit enveloppé de toutes parts par une population fanatique; il étoit à de trop grandes distances de la France pour pouvoir en tirer les secours

et les munitions dont il avoit besoin. Il se résigna à une sorte d'inaction forcée.

Cependant, comme il pouvoit disposer d'une partie de son armée, il en détacha le maréchal Mortier, avec ordre d'entrer dans l'Estramadure, et de sommer Badajos. La place étoit bien défendue. Le maréchal n'étoit point en mesure pour en faire le siége; il se contenta de cantonner ses troupes, et de leur faire prendre des positions avantageuses.

Les rapports des généraux français à Napoléon étoient de nature à lui inspirer une grande confiance. Il se regardoit déjà comme maître de l'Andalousie; il y voyoit croître la canne à sucre, le coton, et toutes les productions de l'Amérique si recherchées en Europe. Il le disoit dans ses papiers officiels, et le persuadoit à la plupart des Français. Ces assurances encourageoient les nouvelles levées. Le Sénat, toujours prodigue du sang de ses concitoyens, avoit accordé une levée de quatre-vingt mille hommes; et l'on sait que, par l'artifice des préfets et les ordres secrets du gouvernement, ces quatre-vingt mille hommes en représentoient facilement cent cinquante. L'Arragon, où commandoit l'habile maréchal Suchet, donnoit peu d'inquiétude; on n'avoit plus à combattre que quelques partis qui infestoient

les campagnes, rôdaient autour de nos postes, les attaquoient à l'improviste, et disparoissoient presque aussitôt; genre de guerre incommode, mais peu dangereux. Augereau étoit encore en Catalogne avec le septième corps, qui se reposoit des fatigues du siége de Gironne. Attaqué tout à coup par le général O'Donnel, qui avoit succédé à Blake, il fut d'abord battu; mais la cavalerie française étant accourue au secours de l'infanterie, O'Donnel fut battu à son tour; et la place d'Hostalrich, qu'il avoit voulu secourir par ce mouvement, n'ayant plus d'espoir, capitula. Si l'on en croit un général qui, après avoir quitté les enseignes françaises pour passer à l'ennemi, a écrit l'histoire de la guerre d'Espagne, le maréchal Augereau fut saisi d'une telle terreur après l'affaire de Vich, qu'il écrivit à Napoléon que tout étoit perdu si l'on n'envoyoit de prompts secours, et que Napoléon crut devoir le remplacer par le général Macdonald. Mais la peur n'étoit guère le défaut d'Augereau, et il est plus raisonnable de croire que les fatigues du siége de Gironne l'obligèrent d'aller prendre quelque repos.

Le maréchal Suchet ne restoit point inactif. Après s'être porté sur Valence, dans l'inten-

tion de seconder le maréchal Soult, craignant les délais d'un long siége, il revint dans ses positions; mais pour ne pas laisser ses troupes dans l'inaction, il alla mettre le siége devant Lerida. Cette place est connue dans nos annales militaires. Les Français la prirent au commencement du dix-septième siècle, et forcèrent, en 1642, les Espagnols d'en lever le siége; mais trois ans après ceux-ci furent plus heureux; ils s'en rendirent maîtres, après avoir battu le maréchal de la Mothe; et le comte d'Harcourt l'ayant assiégée l'année suivante, fut obligé d'en lever le siége. Le prince de Condé l'assiégea inutilement en 1647, où elle fit la plus belle et la plus vigoureuse défense. En 1707, cette ville s'étant déclarée pour l'Autriche, le duc d'Orléans la prit d'assaut.

Lorsque le général O'Donnel fut instruit qu'elle étoit menacée par le maréchal Suchet, il s'avança à son secours. Il étoit à la tête de quinze mille hommes; la garnison le seconda par des sorties. Efforts inutiles! A la suite d'un combat où ses troupes déployèrent le plus grand courage, il fut mis en déroute, et la place se rendit après avoir prolongé sa défense par tous les moyens qui étoient en son pouvoir.

Telle étoit la situation de l'Espagne lorsque

Masséna parut à la tête d'une armée destinée à faire la conquête du Portugal. On ne pouvoit guère confier cette conquête à un général plus habile, et d'une plus haute considération. La conduite qu'il avoit tenue à Esling lui avoit mérité le titre de *prince d'Esling;* et cet honneur lui étoit dû bien mieux que celui que l'Angleterre avoit décerné à sir Arthur Wellesley, qu'elle avoit fait pair après la bataille de Talaveyra, sous le titre de *duc de Wellington.*

Le général Junot, devenu de son côté duc d'Abrantès, reparoissoit dans cette expédition, à la tête du huitième corps. L'armée espagnole de la Galice inquiétoit l'Arragon; on la dissipa. Astorga, place forte, et mise en bon état de défense, couvroit au nord la frontière du Portugal; le général Junot eut ordre d'en faire le siége. On n'avoit qu'une mauvaise artillerie de siége; on l'employa à tirer sur les remparts de la ville, pour y faire une brèche et tenter l'assaut, si l'ennemi refusoit une capitulation. Mais il étoit brave et déterminé; il voulut en dicter les conditions; on refusa de l'écouter, et l'assaut fut décidé. Les remparts d'Astorga, de vieille, mais forte construction, avoient été difficilement entamés; la brèche étoit à peine praticable; il falloit,

avant d'y arriver, parcourir une distance de cent toises sous le feu meurtrier d'un faubourg habilement fortifié. L'artillerie ennemie étoit bien servie, et prenoit nos grenadiers en front et en flanc. Malgré la rapidité de leur course, ils perdirent beaucoup de monde; mais rien ne put les arrêter. Arrivés au pied du rempart, nouvelle difficulté; il n'y avoit point d'échelles, et la brèche étoit si roide et si escarpée, qu'on ne pouvoit y monter qu'un à un, et encore en se donnant la main et en se soutenant réciproquement. Mais cet effort fait, on se trouvoit encore dans la situation la plus périlleuse; le rempart n'avoit dans cet endroit que la largeur du mur, dont la crête, aiguisée par l'éboulement, formoit un talus si glissant, qu'à peine on pouvoit s'y tenir. Il y avoit de quoi rebuter les plus vaillans, et cependant les soldats ne se rebutèrent pas.

Ici je ne saurois mieux donner une idée de leur inconcevable intrépidité, qu'en citant textuellement ce que rapporte l'auteur de la *Campagne de l'armée française en Portugal* (1), publiée en 1815 par un officier supérieur de l état-major.

---

(1) Un vol. in-8°. A Paris, chez J. G. Dentu, imprimeur-libraire, rue du Colombier, n° 21.

« Le rempart s'élargissoit à quelques pas à droite et à gauche; mais à droite on étoit subitement arrêté par un mur de traverse de dix pieds de haut; à gauche, par trois estacades construites à dix pas les unes des autres, d'où l'ennemi tiroit avec un avantage certain sur tout ce qui parvenoit à déboucher. Le premier mouvement des assaillans fut de se précipiter dans les décombres d'une maison, dans l'espérance de se mettre à couvert du feu, et d'y trouver une issue pour pénétrer dans l'intérieur de la place; mais l'ennemi l'avoit prévu, et étoit en mesure de s'y opposer. D'un autre côté, des soldats de la garnison étoient embusqués dans des maisons voisines, d'où ils dominoient les ruines dans lesquelles nos gens s'étoient jetés, de telle manière que la plupart des nôtres y furent tués, sans pouvoir, pour ainsi dire, se défendre.

« Il ne restoit plus de ressource que de se loger dans un cul-de-sac que formoit le rempart à la droite de la brèche, c'est-à-dire dans un espace de quarante pieds de long sur quinze de large. Les soldats, à mesure qu'ils montoient, se jetoient de ce côté, et cet espace en peu de temps fut si rempli, qu'on ne pouvoit plus s'y mouvoir. On doit s'imaginer quel ravage faisoit le feu de l'ennemi sur un pareil

groupe, où tout coup portoit. En moins d'une heure, il y eut plus de trois cents hommes hors de combat. Il étoit impossible de rester plus long-temps dans une position qui n'offroit d'autre résultat qu'une perte certaine, sans aucune chance de succès. Cependant, il n'y avoit que deux moyens d'en sortir : c'étoit d'enlever l'estacade où l'ennemi, retranché, continuoit de tirer avec tant d'avantage, ou bien de se loger sur la brèche même, jusqu'à ce qu'on pût aviser aux moyens de pénétrer plus avant. Le premier fut tenté vainement à trois reprises différentes; trois fois de braves grenadiers abordèrent cette estacade sans pouvoir la franchir.

« Si l'on réfléchit que déjà deux heures s'étoient écoulées dans cette position critique, sans qu'elle devînt meilleure, et qu'au contraire elle devenoit de plus en plus périlleuse, on doit convenir qu'il y eut un courage et une fermeté peu commune à ne pas l'abandonner. L'ardeur et l'intelligence de nos soldats, dans ce péril imminent, ne se démentirent pas. Ils s'occupèrent de se loger sur la brèche même. Ce n'étoit assurément pas une entreprise facile, sur la crête d'un mur qui s'éboulait sans cesse sous les pieds, et où l'on étoit à découvert, à vingt pas de l'ennemi. On n'avoit ni

sacs à terre, ni gabions, ni matériaux avec quoi on pût se faire un abri. Quelques braves grenadiers, pleins d'un admirable dévouement, prirent spontanément leurs sacs remplis de leurs effets, et ils en firent la base d'un petit retranchement qui, en moins d'une demi-heure, fut assez élevé pour que nos gens pussent riposter à l'ennemi avec un peu moins de désavantage.

« La nuit, qui étoit survenue sur ces entrefaites, fut aussi de quelque utilité aux assaillans. L'obscurité rendit le feu de l'ennemi plus incertain, et la communication de la brèche avec la tranchée un peu plus facile. On envoya quelques sacs à terre, qui servirent à donner plus de solidité et d'élévation au retranchement; et vers les dix heures du soir, il se trouva de nature à couvrir assez convenablement l'étroite partie du rempart sur laquelle nos troupes étoient postées. Le feu ne cessa point pendant toute la nuit, mais il fut beaucoup moins meurtrier que pendant le jour.

« Tandis qu'une partie des assaillans faisoit le coup de fusil, d'autres travailloient avec une extrême ardeur à déblayer la brèche, à la rendre plus praticable, et à s'ouvrir une issue pour pénétrer dans la ville, et s'établir

dans une maison voisine avec sûreté. C'étoit alors une guerre de maisons à entreprendre, comme à Sarragosse; mais plusieurs officiers en avoient l'expérience.

« D'autres troupes, pendant ce temps-là, travailloient avec un égal empressement à établir une communication entre le rempart et nos lignes. Une fusillade toujours très-vive, qui partoit du faubourg, prenoit les tirailleurs en flanc, et les incommodoit beaucoup; néanmoins la communication fut poussée avec une grande activité, et achevée, tant bien que mal, avant la fin de la nuit.

« Toutes ces dispositions intimidèrent tellement l'ennemi, qu'il n'osa point pousser plus loin la résistance. Le gouverneur, à la pointe du jour, demanda à capituler. Le général en chef exigea que la ville se rendît à discrétion. Nos troupes en prirent possession le 6 mai, à dix heures du matin. La garnison fut déclarée prisonnière de guerre, et conduite en France. Elle étoit encore forte de quatre mille cinq cents hommes, troupes mieux vêtues et mieux tenues que toutes celles que nous avions vues jusqu'ici en Espagne. Les habitans furent traités avec égards; et les paysans, qui en grand nombre étoient renfermés dans la ville, furent renvoyés à

leurs villages, sans qu'il y eu eût un seul de maltraité. Telle fut la fin de ce siége, après quinze jours de tranchée ouverte. »

Si l'on traçoit avec autant de détails et d'étendue le récit des différens faits d'armes de nos troupes, ces Mémoires prendroient un accroissement démesuré; mais on pardonnera sans doute l'exception faite ici, pour donner, une fois seulement, une idée de l'héroïque intrépidité et de l'intelligence des soldats français.

Cette campagne fut fertile en siéges. Masséna étant venu, après celui d'Astorga, se mettre à la tête de son armée, on songea sérieusement à la conquête du Portugal. Masséna avoit sous ses ordres un corps de cavalerie commandé par le général Montbrun; le général Regnier, menaçant Badajos; le maréchal Ney, qui étoit rentré en Espagne, se disposant à marcher sur Ciudad-Rodrigo; le duc d'Abrantès (Junot), qui se porta sur Salamanque, afin d'observer l'armée anglaise de lord Wellington durant le siége de Ciudad-Rodrigo.

Cette place fait partie du royaume de Léon; elle est située sur la frontière du Portugal, au milieu d'une plaine qu'elle domine de tous côtés, à l'exception d'un point où elle est do-

minée elle-même par un monticule appelé le *Téson*. Elle est en partie construite sur un rocher baigné par une rivière profonde nommée l'*Aguedas;* défendue par la nature, elle l'est encore par l'art, qui a fortifié de fossés et de bastions la partie la plus vulnérable. Les approches en sont couvertes par les bâtimens des monastères voisins, dont on peut se servir, en cas de besoin, comme d'autant de citadelles, tant ils sont construits solidement.

La garnison de la place étoit de huit mille hommes, sans y comprendre les paysans. L'arsenal étoit rempli de toutes sortes d'armes et de munitions. La ville étoit pourvue de vivres pour un an. Elle fut investie par le maréchal Ney, dans les premiers jours de juin; la tranchée ouverte le 15. Ce siége attiroit l'attention de toute l'Espagne; c'étoit une des plus fortes places de l'Europe. Lord Wellington, à la tête de son armée, dont le quartier-général étoit à Viseu, paraissoit disposé à la secourir; la garnison même comptoit sur son appui. Mais l'armée française avoit fait ses dispositions pour le recevoir. Il falloit travailler presque sous les yeux de l'ennemi et le feu d'une mitraille et d'une fusillade terribles. On parvint à pratiquer des trous dans la terre à quelque distance des remparts.

On y embusqua des tireurs si adroits que l'ennemi n'osoit plus se montrer aux embrasures. Il ne s'agissoit plus que de faire une brêche suffisante pour tenter l'assaut. La ville le redoutoit ; mais l'opiniâtreté et le fanatisme nourris par les moines et le clergé, triomphoient de tout autre sentiment. On résolut de faire connoître la détresse de la place au général anglais, et l'on convint des signaux qui annonceroient sa réponse. L'émissaire étoit un prêtre qui, s'armant d'une intrépidité au-dessus de son caractère, s'étoit dévoué à cette mission périlleuse. On le prit, on l'interrogea, on lui promit la vie sauve, et il livra le secret des signaux. On s'en servit, mais le fanatisme ne s'en découragea pas. L'avant-garde des Anglais n'étoit qu'à deux petites lieues; elle entretenoit l'espoir des assiégés. Le général Junot fut chargé de la rejeter plus loin. Il l'attaqua, la culbuta, et l'obligea de se retirer sur Alméida. Le jeune général Sainte-Croix se distingua dans cette affaire. L'infortuné n'avoit plus que quelques jours à vivre. L'artillerie française faisoit un horrible ravage dans la ville. L'arsenal prit feu, et y alluma un grand incendie. Il étoit devenu évident pour elle que les Anglais ne la secoureroient pas. La brêche étoit prête et large ; on demanda trois soldats

pour s'assurer si elle étoit praticable; il s'en présenta cent. Tout étoit prêt pour l'assaut, lorsque l'ennemi arbora le pavillon blanc, et vint se rendre à discrétion. Sept mille hommes restèrent prisonniers de guerre, et le vainqueur s'établit dans la place le 25 juillet. On y trouva encore beaucoup de munitions et un grand nombre de bouches à feu. La colère des habitans s'exhaloit en reproches et en malédictions contre les Anglais. Quel motif en effet avoit pu les retenir, l'honneur ne leur traçoit-il pas leur devoir ? L'auteur anglais de la *Vie politique et militaire de lord Wellington* loue la prudence de son héros. « Il vouloit épargner le noble sang des Bretons. Son but unique étoit d'arrêter les conquêtes des Français, et de leur opposer des lignes inexpugnables. Il les faisoit élever et fortifier avec tant de secret, que l'ennemi n'en avoit aucune connoissance. Il étoit prêt à s'y réfugier au premier danger. » Mais les Français ne comprendront jamais ce genre de prudence; on leur conseilleroit difficilement d'abandonner leurs alliés; on chercheroit en vain à leur persuader qu'on doit par sagesse les délaisser d'abord pour les servir plus tard. Le siége de Ciudad-Rodrigo fut, comme celui d'Astorga, marqué par des traits d'une bravoure héroïque. Une

compagnie de grenadiers du 22e de ligne ayant été attaquée par deux escadrons de cavalerie de la garde anglaise, soutint ce combat pendant deux heures sans se laisser entamer ni perdre un pouce de terrain.

Ciudad-Rodrigo étant en notre pouvoir, on se porta sur Almeida, où lord Wellington s'étoit tenu dans une sage immobilité. Toutes les opérations du siége furent préparées avec une rare activité par le général Eblé. On se flattoit de tirer le généralissime anglais de sa prudente circonspection; les Portugais y comptoient probablement aussi, car les approches de la place furent défendues avec tant d'opiniâtreté, qu'on ne pouvoit guère douter qu'Almeida, comme Ciudad-Rodrigo, ne se fût à la coopération de ses alliés. Le général Loison, à la tête de la troisième division du sixième corps, ayant rencontré les Anglais, les attaqua vivement, essuya de les tourner et de les jeter dans la place; mais après un combat assez sanglant, ils lui échappèrent, et firent leur retraite, après avoir fait sauter le fort de la Conception, petit chef-d'œuvre de l'art.

Lord Wellington, dont le système paroissoit être de se tenir sur une défensive froidement calculée, avoit pris position sur la rive gauche de la rivière de Coa, qui coule entre

deux ravins escarpés et profonds, lesquels forment une défense presque inexpugnable. Nos soldats, emportés par leur ardeur accoutumée, arrivèrent jusque sur ces bords, et se disposoient à forcer le passage; mais ils étoient déjà excédés de fatigues, et le pont, la seule voie qu'on pût tenter, étoit défendu par des petits murs en amphithéâtres, derrière lesquels l'ennemi avoit eu tout le temps de se réunir. On entreprit néanmoins de forcer le passage, et on y sacrifia inutilement un grand nombre de braves; c'étoit une partie de ceux qui avoient déployé tant de hardiesse aux siéges précédens. Il fallut revenir sur Alméida, et rentrer en ligne.

Ce siége alloit de nouveau fixer l'attention de l'Europe. Alméida passe pour la place la plus régulièrement fortifiée du Portugal. Elle est située sur le plateau d'une chaîne de montagnes baignées par cette rivière de Coa dont nous venons de parler. Munie d'une double enceinte, elle étoit encore défendue par un couronnement de bastions qu'il falloit enlever les uns après les autres. Nul doute que lord Wellington ne comptât sur une longue et forte résistance. Persuadé, comme beaucoup de gens, qu'à ceux qui savent attendre tout arrive à point, il étoit décidé à ne se mê-

ler nullement du siége. On étoit au 14 juillet; l'attaque ne pouvoit être régulièrement commencée qu'au mois d'août. Deux mois de résistance seulement reportoient la guerre au mois d'octobre. Alors les pluies, les approches de l'hiver devoient interrompre toutes les opérations militaires, et le *Fabius cunctator* de la Grande-Bretagne avoit encore du bon temps à se promettre. Mais à la guerre, comme en tout, il faut compter le hasard pour quelque chose : un accident imprévu dérangea tous les calculs de lord Wellington.

Le général anglais Cox étoit chargé, avec cinq mille Portugais, de la défense de la place. Les Portugais, moins fiers que les Espagnols, accoutumés depuis long-temps, par la foiblesse de leurs souverains, à se regarder comme de simples colons de l'Angleterre, consentoient volontiers à se laisser commander par leurs alliés. Chez eux, les moines et les évêques étoient plus accommodans que les Espagnols, et ne trouvoient nulle impiété à se vêtir d'étoffes tissues par des hérétiques. Le maréchal Ney, auquel le soin de ce nouveau siége venoit encore d'être confié, avoit rapproché les corps du général Regnier et du duc d'Abrantès. La tranchée fut ouverte dans la nuit du 15 au 16 août. Onze batteries, ar-

mées de soixante-cinq bouches à feu, commencèrent, le 26, à tonner sur la place; elle y répondit par un feu terrible. Tout à coup une horrible explosion ébranle les airs, et frappe de surprise toute l'armée. Tous les regards se portent sur la ville; des colonnes de flammes et d'épaisse fumée montent dans les nues; le ciel semble se couvrir de ténèbres; un fracas affreux d'édifices tombant en ruines, frappent l'oreille étonnée; les hautes tours de la cathédrale s'écroulent; ses voûtes tombent les unes sur les autres; une grande partie des fortifications s'éboule avec fracas; nombre d'édifices sont renversés. Quelle est la cause d'un si grand désastre? une bombe. Par une inconcevable imprudence, le gouverneur avoit permis qu'on roulât dans les rues des barils remplis de poudre, tandis que l'air étoit sillonné sans interruption par les bombes et les obus. Une de ces bombes tombe sur un des tonneaux, éclate, y met le feu, qui se communique en un instant au grand magasin. Une foule de soldats et d'habitans sont tués, mutilés par cette affreuse explosion; d'autres restent ensevelis sous les décombres des édifices. Toute résistance devient impossible. Masséna somme le gouverneur de se rendre. Le général anglais Cox tergiverse d'abord, et veut se re-

tirer dans le château, que l'explosion n'a point endommagé; mais la garnison se soulève, et le force de remettre la place aux Français. Ils s'y précipitent, et leur premier soin est de voler au secours des malheureux qui gémissent encore sous les débris qui les accablent.

J'ai cité des traits de rare intrépidité de nos soldats français. Il faut en citer un non moins honorable des soldats portugais. Tandis que leur ville vole en l'air, que ses ruines retombent en pluie sur le sol désolé, ces soldats, ayant eu le bonheur miraculeux de survivre à l'explosion, continuèrent avec un incompréhensible sang-froid à faire jouer leurs pièces.

Malgré ce terrible événement, on trouva encore cent cinquante bouches à feu dans Almeida, ainsi qu'une quantité considérable de projectiles. Le prince d'Esling désarma trois mille hommes de milice portugaise, qu'il renvoya dans leurs foyers, et mit en liberté une partie de la garnison : procédé noble et généreux, mais dont les peuples fanatisés savent rarement sentir le prix; car ces trois mille hommes retrouvèrent des armes, et les tournèrent de nouveau contre l'armée qui venoit de les sauver. La garnison demanda à servir dans les rangs français; on le lui accorda; on lui assigna un poste, et deux jours après il ne

restoit pas un seul homme de cette troupe.

La prise d'Astorga, de Ciudad-Rodrigo, d'Alméida, découvroit toute la frontière du Portugal. L'Espagne, à l'exception de Cadix et de Valence, sembloit conquise toute entière; nulle part on n'apercevoit de corps d'armée qui pût donner de l'inquiétude; on méprisoit ces bandes de guérillas, qu'on traitoit de *brigands*, et qu'on dédaignoit de combattre, mais qui devoient bientôt, comme les dents du dragon de Cadmus, enfanter de nouveaux guerriers. Tous les regards se portoient vers la conquête du Portugal. L'armée, glorieuse de ses triomphes et des trois siéges qu'elle venoit d'achever, se disposa à marcher en avant. Les divisions dont elle se composoit, infanterie, cavalerie, artillerie, ne formoient pas plus de quarante-six mille hommes. Les Anglais, au nombre de trente-cinq mille, avoient pour auxiliaires cinquante mille Portugais exercés depuis deux ans, et déjà aguerris; venoient ensuite les milices, destinées à harceler l'armée ennemie sur les flancs, par derrière, à tomber sur les traîneurs, à enlever les soldats qui s'écartoient des colonnes.

Pendant le siége d'Alméida, lord Wellington s'étoit tenu à Viseu, jolie ville d'une population de sept à huit mille âmes, et située

dans un pays aussi agréable que fertile; mais lorsqu'il vit l'armée française marcher en avant, il recula, et alla prendre une position en arrière. Les Français, en entrant à Viseu, furent surpris de trouver cette ville totalement déserte; la population entière avoit fui, non par la terreur que leur inspiroit l'ennemi, mais pour obéir aux ordres du généralissime anglais. Lord Wellington avoit avisé, dans sa haute sagesse, de faire une guerre de barbare, et de dévaster le pays qu'il venoit défendre. Ainsi, les malheureux villageois étoient forcés d'abandonner leurs habitations, d'enlever ou de détruire leurs meubles, leurs vivres, leurs bestiaux, et de se réfugier dans les bois. Ces ordres étoient exécutés avec une ponctualité qui tenoit des rigueurs de l'inquisition; on maltraitoit, on traînoit au camp ceux qui s'y refusoient.

Avant de se mettre en marche pour l'intérieur du Portugal, Masséna s'étoit fait précéder d'une proclamation : « Les armées du grand Napoléon sont sur vos frontières, et vont entrer sur votre territoire en amis, et non en vainqueurs. Ouvrez les yeux sur vos intérêts. Qu'a fait l'Angleterre pour vous? elle a détruit vos fabriques, ruiné votre commerce, paralysé votre industrie, dans la vue

de vous rendre ses tributaires. Elle vous trompe sur les résultats d'une campagne où elle ne veut rien risquer, où elle se fait un rempart de vos bataillons, comme si votre sang n'étoit d'aucun prix. Elle se tient en mesure de vous abandonner quand ses intérêts le lui prescriront, prête à emmener dans ses colonies ceux de vos enfans qui auront échappé au sort des combats. La conduite de son armée devant Ciudad-Rodrigo ne vous en dit-elle pas assez? Ils ont encouragé par des paroles trompeuses les malheureux habitans de cette ville, et ils n'ont pas brûlé pour elle une seule amorce. Plus récemment encore, ont-ils jeté quelques-uns des leurs dans Alméida? Portugais, ne vous laissez pas abuser plus long-temps; le puissant monarque dont tant de peuples bénissent les lois, la force et le génie, va assurer votre prospérité. Mettez-vous sous sa protection; accueillez ses soldats en amis, et vous trouverez sûreté pour vos personnes et vos propriétés. Vous connoissez les maux de la guerre; ils vous menacent dans tout ce que vous avez de plus cher, dans vos femmes, vos enfans, vos parens, vos amis, vos fortunes. Vos ennemis sont ceux qui vous conseillent une guerre dont toutes les chances sont contre vous. »

Mais les Portugais pouvoient répondre : « De quel droit nous faites-vous la guerre et prétendez-vous nous conquérir? quelle offense avez-vous reçue de nous? Nous étions libres, et vous voulez nous asservir; nous avions des princes que nous chérissions, et vous les avez forcés à fuir. Que gagnerions-nous à être vos amis? ceux qui ont cherché votre alliance sont devenus vos esclaves; la servitude et la misère, voilà ce que vous réservez aux peuples qui vous reçoivent. »

On croyoit assez généralement que Masséna aspiroit à la couronne de Portugal, comme Soult y avoit aspiré, disoit-on, avant lui. La fortune brillante de Murat, de Bernadote et de Buonaparte lui-même, étoit faite pour exciter l'émulation de généraux non moins braves et non moins habiles qu'eux.

On s'étoit mis en marche le 15 septembre, et l'on n'avoit fait sur la route que quelques rencontres plus plaisantes que guerrières. Un jeune capitaine anglais, fils de lord Percy, avoit, dans une partie de plaisir, fait la gageure de rapporter à ses camarades le bonnet d'un grenadier français. Il se met en route sur un cheval fringant, avec son ordonnance; il aperçoit quelques grenadiers qui, suivant leur insouciance accoutumée, s'étoient écartés loin

de nos colonnes, et pique vers l'un d'eux ; le grenadier, sans s'émouvoir, l'attend à dix pas, ajuste son cheval et le renverse ; l'ordonnance prend la fuite ; le vainqueur dégage de ses étriers le jeune étourdi, et l'amène au camp, où son aventure amusa beaucoup l'armée. Le capitaine Percy fut traité avec toute la courtoisie française ; la table de l'état-major devint la sienne ; on lui donna un cheval, tout ce qui lui étoit nécessaire, et il jouit de tous les avantages d'un officier français.

Après un séjour de quarante-huit heures à Viseu, l'armée se remit en marche sur Coïmbre. Le 26 septembre, l'avant-garde du sixième corps aperçut l'arrière-garde ennemie postée derrière une petite rivière ; elle l'attaqua, la culbuta, et la poussa jusqu'au pied des montagnes d'Alcoba, sur lesquelles l'armée ennemie occupoit une formidable position.

Cette montagne est hérissée de bois, de bosquets d'oliviers, de rochers, de ravins fourrés et profonds ; la pente en est haute et escarpée. On croit qu'en ce moment l'ennemi n'avoit pas encore rassemblé toutes ses forces, et que si on l'eût attaqué subitement, on seroit parvenu à lui enlever sa position. On estimoit à quarante mille hommes les forces qu'on avoit en vue ; mais les réserves étoient mas-

quées: Le maréchal Ney jugeant l'attaque difficile et périlleuse, ne voulut rien décider par lui-même. On attendit Masséna, qui, ayant reconnu l'ennemi, donna l'ordre d'enlever la position le lendemain. Deux chemins conduisoient au sommet de la montagne, l'un par le village de Busaco, l'autre par le monastère de Saint-Antoine de Cantaro. Ils étoient l'un et l'autre défendus par toutes les ressources de l'art. Les officiers les plus réfléchis estimoient que le parti le plus sûr étoit de tourner la position. Mais Masséna voulut se signaler par un de ces traits d'audace qui avoient si souvent illustré Napoléon. L'ennemi étoit témoin de tous nos mouvemens; il étoit impossible de lui en dérober un seul. Il s'aperçut bientôt que tout l'effort de nos troupes devoit se porter sur Busaco; il fit ses dispositions en conséquence, se forma par échelons, depuis le milieu de la montagne jusqu'au plateau supérieur qui la domine. Ses lignes étoient soutenues par de nombreuses batteries prêtes à foudroyer les colonnes françaises de front et de flanc. De pareilles mesures furent prises sur le chemin de Saint-Antoine de Cantaro; et c'étoit au milieu de ces dispositions, de ces périls et de ces obstacles qu'il falloit marcher. Rien n'étonne l'au-

dace du soldat français, il marche. A mesure que les régimens défiloient, Masséna leur disoit : « Mes amis, cette montagne conduit à « Lisbonne ; il faut l'enlever à la baïonnette : « encore cette victoire, et nous nous reposerons. » Le signal donné, la division du général Loison lança ses tirailleurs, qui furent rejetés au-delà du village situé à mi-côte. La division monta au pas de charge, en colonne serrée, sous une horrible tempête de balles et de mitraille. La première brigade de la division Marchand suivoit dans le même ordre ; d'autres se tenoient au bas de la montagne, prêtes à s'avancer pour soutenir la colonne engagée. Nos intrépides soldats renversent la première ligne ennemie ; elle se replie sur la seconde ; ils la suivent, l'abordent, et se rendent maîtres du village. Mais ils n'ont pu exécuter ce mouvement sans se désunir ; la précipitation avec laquelle ils ont escaladé la position leur laisse à peine la faculté de respirer. Le général Simon, qui est à leur tête, continue d'avancer ; il est sur le point d'enlever une batterie ennemie, lorsqu'atteint d'un coup de feu, il tombe ; quelques régimens portugais volent au secours de la seconde ligne, et prennent nos soldats en flanc. Accablée par le nombre, criblée de mitraille, épuisée de

fatigue, la colonne française est forcée de rétrograder, d'abandonner ses blessés, et parmi eux le brave général Simon : telle fut l'attaque de Busaco.

Celle de l'autre route eut d'abord un succès complet; elle étoit commandée par le général Reynier; la route étoit rude, mais moins difficile, moins âpre que celle de Busaco. Plusieurs régimens, pleins d'une ardeur que rien n'effraie, s'élancent sur la montagne, culbutent tout ce qui leur fait obstacle, et parviennent jusqu'à la crête de la position. Ils ont à leur tête les généraux Foy, Merle et Graindorge; ils se forment sous le feu redoutable de l'ennemi ; ils sont au nombre de quatre mille. Quinze mille hommes de masses anglaises fondent sur eux; les trois généraux et la plupart des officiers supérieurs sont mis hors de combat; chaque décharge éclaircit les rangs et couvre la terre des plus intrépides de nos guerriers. Alors, comme à Busaco, il fallut abandonner la victoire qu'on avoit vue de si près.

Le combat fut glorieux, mais inutile et téméraire; il coûta beaucoup de sang à l'armée française; l'élite de ses braves y périt, et l'ennemi se réjouit de voir nos généraux les lancer aveuglément contre des obstacles insurmon-

tables à la vaillance humaine. La perte de notre armée fut de quatre à cinq mille hommes tués ou hors de combat; il faut dire ici que les blessés furent recueillis et soignés avec beaucoup d'humanité par les religieux du couvent de Busaco. Cet échec ne diminua point le courage de l'armée française, mais il en donna à l'armée portugaise, et accrut la confiance des Anglais dans leur flegmatique circonspection; ils ne se livrèrent point à cette exaltation qui emporte habituellement nos soldats après le succès; ils ne poursuivirent point nos colonnes; ils se contentèrent de garder une position dont ils venoient de comprendre tout l'avantage.

Cependant ils n'y tinrent pas long-temps : outre les deux routes dont on vient de parler, il en existoit une troisième qui n'avoit été ni observée par les Français, ni gardée par les Anglais. Ce fut un simple paysan qui en donna le secret; il ne concevoit pas qu'on pût s'obstiner à forcer des chemins gardés par l'ennemi, quand il y en avoit un que l'on avoit laissé sans aucune défense. Si son avis eût été donné plus tôt, les Anglais se trouvoient tournés, surpris dans leur position, et coupés de la route de Lisbonne. Pendant le jour, on les occupa de quelques vaines

démonstrations, et pendant la nuit on se hâta de prendre la route indiquée ; l'on n'y rencontra que quelques hommes épars qui allèrent porter aux Anglais la nouvelle de notre marche. Lord Wellington eut encore le temps de se retirer des hauteurs qu'il occupoit, et d'aller plus loin éviter la baïonnette française. Tandis qu'il marchoit en arrière, les Français se portoient en avant, et arrivoient aux portes de Coïmbre. Cette ville, capitale de la province de Beyra, est grande, bien peuplée, décorée de monumens publics ; sa cathédrale et ses fontaines sont magnifiques; son université, fondée par Denys, sixième roi de Portugal, est justement célèbre ; elle est baignée par le Mondego, qui fertilise de ses eaux un pays agréable, abondant en vignes et en fruits de toute espèce. La ville étoit déserte ; lord Wellington et lord Beresfort avoient employé jusqu'à la violence pour forcer les habitans de la quitter; quelques-uns, qui étoient parvenus à se cacher dans des caves, en sortirent comme des morts qui quittent leur tombeau, dès qu'ils apprirent l'entrée des Français. Ils se plaignoient avec amertume de la tyrannie anglaise, et assuroient que toute la population étoit désolée de se voir traitée si indignement. Malgré le soin que l'ennemi avoit pris

d'enlever ou de détruire les munitions et les vivres qui se trouvoient dans la place, il ne put s'empêcher d'en laisser une assez grande quantité, tant sa retraite avoit été précipitée. On défendit en vain au soldat d'y pénétrer : le besoin, la crainte de l'avenir lui firent braver la défense; il parvint à s'y glisser, parcourut les maisons désertes, pilla tout ce qu'il trouva à sa bienséance, et fit de cette ville un théâtre de vol et de rapine. C'est ici peut-être qu'il faut raconter une anecdote qui donnera une idée assez exacte de l'état pénible où se trouvoit l'armée. Les maraudeurs s'étoient extrêmement multipliés; ils étoient obligés d'aller fort loin pour trouver à piller. Après l'enlèvement des vivres, ils s'attachoient surtout aux femmes, qu'ils amenoient, et que leurs officiers leur payoient chèrement. Chaque jour le nombre de ces pillards s'accroissoit, et les généraux redoubloient de sévérité pour arrêter ce désordre. Afin d'éviter le châtiment, ils formèrent eux-mêmes une petite armée, qu'ils organisèrent, et à laquelle ils donnèrent le nom de *onzième corps;* ils se choisirent des officiers, des sous-officiers, un général, et ne manquèrent pas d'établir parmi eux la discipline qu'ils bravoient ailleurs. Cette petite armée se composoit de seize cents hommes oc-

cupés à fourrager et à disputer les vivres à la grande armée française. Elle occupoit le pays d'au delà d'Alcobaca, qu'elle traitoit despotiquement. Le maréchal Masséna jugea enfin nécessaire d'arrêter ce nouveau genre de guerre, et envoya contre cette petite troupe deux divisions. Elle se battit en désespérée; mais à la longue, se voyant enveloppée et sans espoir de salut, elle mit bas les armes. Les chefs furent fusillés, et les soldats incorporés de nouveau dans les régimens qu'ils avoient quittés.

Coïmbre étoit trop étendue et trop ouverte pour qu'on pût songer à la garder; il auroit fallu y laisser une forte garnison, et l'on ne pouvoit affoiblir l'armée au moment où elle auroit eu besoin de nouveaux renforts pour attaquer l'ennemi. On y laissa cinq cents hommes seulement, et l'on abandonna trois à quatre mille blessés ou malades dans les monastères : action déloyale et indigne du caractère français. Les habitans rentrèrent successivement dans leurs foyers, et l'on se remit en marche; mais on avoit perdu quatre jours dans cette ville et dans celle de Condeixa, où l'on s'étoit occupé à recueillir des vivres que l'ennemi y avoit laissés, peut-être à dessein. L'activité française se démentit dans cette cir-

constance; on laissa à l'ennemi le temps de se reconnoître, et d'aller se mettre en sûreté dans de nouvelles positions; car il évitoit tout combat en plaine.

La prise de Coïmbre ouvroit la route de Lisbonne. Après divers engagemens où les Anglais eurent toujours le dessous, on arriva à Leyria, jolie ville, chef-lieu d'un évêché, et riche d'une belle bibliothèque. Les habitans, comme ceux de Coïmbre, l'avoient abandonnée. De là on aperçut les hauteurs occupées par l'ennemi, et cette ligne formidable de retranchemens, de fortifications et d'artillerie qui devoient arrêter irrévocablement l'ardeur de l'armée française, et devenir pour Masséna les colonnes d'Hercule. Un enfant de six mois fut le seul être qu'on trouva dans la ville; il étoit exposé, dans son berceau, à la porte d'une maison. Le Tage, dont les rives baignent la ville, étoit couvert de barques canonnières qui faisoient un feu terrible; déjà la plupart des maisons n'étoient plus que des ruines; et c'étoit par une sorte de miracle que cette innocente créature n'avoit point été atteinte. Un grenadier français ayant soulevé le voile léger dont le berceau étoit couvert, fut surpris de voir un enfant charmant qui, sans le moindre signe d'effroi, lui sourioit comme s'il

eût été son père. Ce brave homme prit aussitôt le berceau, et son premier soin fut de le porter loin de tout danger. Cette conquête devint la nouvelle de tout le bivouac ; à défaut de nourrice, une chèvre allaita l'enfant de la Providence ; c'étoit, dans le camp, à qui en prendroit soin. Il vécut ainsi au milieu du tumulte des armes, jusqu'au moment où l'on fut obligé de se retirer. Alors, le nourrisson et la chèvre furent confiés à une femme âgée qu'on eut le bonheur de découvrir dans cette sorte de désert. Les soldats lui donnèrent tout leur argent, et firent des vœux pour le tendre orphelin qui étoit de si bonne heure en butte aux coups de la fortune.

Les deux armées se trouvoient en face, n'ayant entre elles que Villa-Franca et une petite rivière. Les barques ennemies continuoient de parcourir les rives du Tage, et de tirer sur les Français, quand ils en approchoient. Quoiqu'elles fissent peu de mal, on résolut de les éloigner, en établissant une batterie sur une éminence. L'ennemi s'en aperçut, et pointa pour écarter les travailleurs. Comme il tiroit de bas en haut, les boulets ricochoient au hasard, et en pure perte. Cette guerre inutile coûta néanmoins la vie à un officier-général. Le jeune général

de Sainte-Croix étant descendu dans un chemin où il étoit impossible d'être aperçu de l'ennemi, fut, par une sorte de fatalité, atteint d'un de ces boulets, et tomba mort sur la place. C'étoit un officier d'une valeur brillante. Il avoit reçu à Wagram, sur le champ d'honneur, le titre de comte et de général. Il étoit fils du marquis Descorches de Sainte-Croix, antérieurement ambassadeur à Constantinople; deux de ses frères avoient péri à l'armée; il étoit l'espérance de sa mère; une éducation soignée ajoutoit à l'esprit et aux talens dont il étoit éminemment pourvu, et auxquels il joignoit un amour extraordinaire de la gloire. Masséna et Junot, sous lesquels il avoit fait ses premières armes, le regrettèrent beaucoup. Depuis l'ouverture de la campagne, tout avoit prospéré aux Français, tout avoit été éclatant de gloire; mais ici le général anglais pouvoit dire à Masséna comme Josué à l'astre du jour : *Soleil, arrête toi.*

Les lignes de l'ennemi s'appuyoient au Tage et à la mer. Il en existoit trois. La première étoit protégée, dans toute sa longueur, par trente deux ouvrages, dont la plupart étoient des redoutes fermées avec fossés et palissades, et armées de cent quarante bouches à feu; ces fortifications couvroient les vallées et tous les

points accessibles. La seconde étoit défendue par soixante-cinq autres redoutes et quatre-vingt-treize bouches à feu. La troisième étoit destinée à couvrir la retraite de l'armée, dans le cas où, contre toute apparence, les deux premières lignes seroient forcées, et à protéger l'embarquement; elle étoit soutenue par onze ouvrages et quatre-vingt bouches à feu. Il n'y avoit point encore d'exemple de lignes aussi formidables, et garnies d'une si nombreuse artillerie; toute celle de l'arsenal de Lisbonne et d'une partie de la côte y étoit employée (1). Lorsque les regards des généraux français se portèrent sur cette redoutable chaîne d'immenses travaux, d'inaccessibles positions, tous furent d'avis qu'il étoit impossible d'en rompre les nœuds et d'y pénétrer. L'armée française, depuis l'ouverture de la campagne, avoit perdu près de dix mille hommes, moissonnés par le fer des combats, les fatigues, les maladies, la faim. L'armée anglaise s'étoit accrue de puissans renforts, et étoit double de la nôtre. C'étoit là néanmoins que la question devoit se décider : il falloit ou enlever cette

(1) *Campagne de l'armée française en Portugal*; par M. Delagrave, officier-supérieur dans l'état-major, p. 97 et suiv.

position, ou attirer l'ennemi dans la plaine, ou renoncer à planter les aigles de Napoléon sur les tours de Lisbonne.

Masséna montra de l'indécision. Pourquoi Napoléon n'étoit-il pas lui-même à la tête de son armée? Le général en chef lui dépêcha le général Foy, homme d'esprit et de résolution; il le chargea de lui exposer le dénuement de l'armée, la position de l'ennemi, la presque impossibilité de forcer ses lignes. Il demandoit des ordres, du pain et des soldats. Il falloit, avec une foible escorte, traverser un pays dévasté, des contrées infestées de partis ennemis, se hasarder dans des routes inconnues, faire des marches et des contre-marches pour échapper à l'investigation de l'ennemi, et se pourvoir contre le besoin encore plus que contre le fanatisme des paysans; il falloit se dérober à leurs fureurs pendant le jour, trouver un abri pendant la nuit, et souvent lutter contre le ciel lui-même, qui, à cette époque, commençoit à s'armer de ses rigueurs. La prudence, le courage et le sang-froid du général Foy triomphèrent de tous ces obstacles. Il arriva, remit ses instructions, et fut assez habile et assez heureux pour revenir auprès de son chef. Sa présence en France calma beaucoup d'inquiétudes. Les Anglais

avoient exagéré leur triomphe à Busaco, et l'avoient représenté comme une défaite totale de l'armée française; les familles étoient dans les plus grandes alarmes. On reprit de la confiance; Napoléon donna des ordres pour renforcer l'armée de Portugal; mais il n'en pouvoit donner pour lui porter des vivres. Après l'affaire de Busaco, un gros de milices portugaises se présenta devant Coïmbre. La petite garnison qu'on y avoit laissée se comporta bien; mais elle étoit hors d'état de défendre la place. Tandis qu'elle se battoit intrépidement dans les faubourgs, d'autres bandes, auxquelles il lui étoit impossible de faire face, se précipitoient dans la ville par diverses avenues, et se portoient avec fureur aux hôpitaux, dans le dessein d'y massacrer les malheureux qu'on y avoit laissés. Inconcevable contradiction de l'esprit humain! ces hommes eussent regardé comme une impiété de passer devant un moine sans lui baiser la main, et ils couroient tremper les leurs dans le sang de leurs frères! Assaillis de toutes parts, les blessés retrouvèrent des forces, et tous jurèrent de vendre chèrement leur vie. Ceux que leurs blessures empêchoient de marcher, restèrent sur leurs lits, entourés de leurs armes, et déterminés à se battre jusqu'au der-

nier soupir. Plusieurs barricadèrent les portes des couvens où ils étoient, et se disposèrent à en défendre l'approche dans les jardins, dans les cours, aux fenêtres, et jusque sur les toits.

Les Portugais étoient commandés par le colonel anglais Trant, qui étoit sorti de Porto pour se mettre à la tête de cette noble expédition. Il étoit appuyé par le général Silviera. Il avoit cru n'avoir que des malades à égorger. Quand il vit qu'il avoit des braves à combattre, il fit entendre le mot de capitulation. Les soldats français, qui n'aspiroient qu'à mourir les armes à la main, qui voyoient l'impossibilité de sortir victorieux d'un combat si inégal, répondirent qu'ils consentoient à se rendre prisonniers de guerre, pourvu qu'on respectât en eux les droits des nations. Le colonel anglais le promit, laissa une garnison nombreuse à Coïmbre, et retourna à Porto s'applaudir de sa glorieuse victoire. Le nombre des prisonniers, en y comprenant la petite garnison, les malades, les infirmiers et les membres de l'administration, montoit en tout à quatre mille hommes. Le colonel eut l'infamie de les donner en spectacle au peuple, et de les promener pendant trois jours dans les rues de la ville. Si jamais on com-

pose les annales de la lâcheté et de la bassesse, que le nom du colonel Trant y soit gravé en lettres majuscules!

Malgré les soins qu'avoit pris lord Wellington de rendre ses lignes inaccessibles, il n'étoit point impossible d'y pénétrer. La première avoit plus de douze lieues d'étendue, à cause de l'inégalité du terrain et des sinuosités qu'occasionne la nature du pays. On sait combien il est difficile de défendre un front si étendu; c'est la muraille de la Chine, qu'il suffit de percer en un seul point pour la rendre inutile. On croit que si le maréchal Soult eût commandé l'armée de Portugal, il eût étudié cette ligne avec plus de soin, en eût reconnu les points vulnérables, eût fatigué l'ennemi par de fausses attaques, et percé à travers toutes les difficultés jusqu'à Lisbonne. Si l'on s'en rapporte au témoignage d'un officier témoin oculaire, on ne reconnoissoit plus dans le maréchal Masséna cet *enfant chéri de la victoire* que ses triomphes avoient élevé au plus haut rang de la gloire. « Fatigué par « de longs travaux, il étoit vieux avant le « temps; sa santé et ses forces déclinoient, sa « tête même sembloit s'affoiblir; et sa vue, « dont un accident avoit dérangé la vigueur « et la justesse, pouvoit le servir mal quand

« il s'agissoit d'observer les positions (1). »

Il étoit en effet difficile de retrouver en lui le grand général qui avoit sauvé l'armée à Esling, et l'on pouvoit à cet égard se livrer à beaucoup de conjectures; mais la véritable cause étoit le mécontentement que lui donnoit Napoléon. Il avoit reçu l'avis certain que l'empereur négocioit avec l'Angleterre, et qu'il s'étoit engagé à restituer le Portugal à la maison de Bragance, si l'Angleterre consentoit à lui laisser l'Espagne. Dès lors il ne vit plus le prix de la victoire; l'éclat de cette couronne, qu'il s'étoit promise, s'éclipsa. Le soldat, de son côté, l'estimoit peu; il ne lui pardonnoit point les quatre mille malheureux blessés qu'il avoit laissés à Coïmbre; il obéissoit avec bravoure, mais non plus avec dévouement. On se livroit donc dans le camp à mille conjectures différentes.

C'étoit en effet un spectacle assez singulier que de voir deux grandes armées en face l'une de l'autre, sans faire un pas pour se mesurer; toutes deux également opiniâtres dans leur

(1) *Relation historique et militaire de la campagne de Portugal sous le maréchal Masséna*; par M. le lieutenant-colonel Guingret, officier de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur. A Limoges. 1817.

immobilité, mais toutes deux avec des conditions bien différentes : l'armée de Wellington pourvue de tout en abondance, celle de Masséna réduite à un dénuement absolu. Il est vrai qu'elle suppléoit à sa misère avec une admirable activité; le soldat s'administroit lui-même, avoit ses moulins, ses fours, faisoit son pain, le partageoit avec équité, et supportoit ses maux sans aucun signe de découragement. Mais il étoit impossible de rester plus long-temps dans cette situation ; les vivres commençoient à manquer, même dans les contrées éloignées ; il falloit les aller chercher à vingt et vingt-cinq lieues. La dispersion des soldats étoit telle, que souvent l'armée se trouva réduite à quinze ou dix-huit mille hommes. Si dans ce moment Wellington, avec ses forces quadruples, étoit venu l'attaquer, elle étoit immanquablement détruite ; mais il se plaisoit si fort dans son nid de rochers, que la pensée ne lui en vint jamais (1). Au bout d'un mois, le dénuement devint tel dans l'armée française, que Masséna se décida à se reporter en arrière, à la hauteur de Santarem,

(1) Ce goût pour les rochers parut si sublime en Angleterre, qu'on lui décerna le titre de *marquis de Torrès-Vedras*.

où les provisions n'étoient point entièrement épuisées. La retraite s'effectua avec beaucoup d'ordre, dans la nuit du 14 au 15 novembre.

Les Anglais, à leur tour, se détachèrent de leurs postes, et harcelèrent vivement les Français, mais toujours infructueusement. Masséna, dit l'historien cité plus haut, offroit l'image d'un vieux lion qui se retourne brusquement pour réprimer les insultes du chasseur. On prit une position avantageuse, on la fortifia; les Anglais la reconnurent, et ne jugèrent pas de leur sagesse de l'attaquer.

Santarem est une ancienne et assez grande ville de l'Estramadure; sa population est de huit à neuf mille âmes. Elle occupe le sommet d'une montagne qui commande le Tage, et qui est de ce côté coupée à pic. Le pays est fécond en vignes, en oliviers, en blé; trois mois suffisent pour mûrir les récoltes. Cette ville n'est qu'à seize lieues de Lisbonne. Les plus habiles officiers de l'armée étoient d'avis de ne pas perdre de temps, et de jeter un pont au-dessus de Santarem, pour s'assurer des deux rives du fleuve. On s'y décida, mais plus tard qu'il ne falloit. On reconnut également qu'il eût mieux valu, au lieu de rester en spectacle à l'ennemi pendant près d'un mois, passer le Tage, manœuvrer sur l'autre

rive, troubler la navigation de cette foule de petits bâtimens dont le fleuve étoit couvert; on auroit, par ce mouvement, forcé l'ennemi de quitter ses lignes, et toutes les chances de la fortune prenoient un aspect différent. Tout cela fut apprécié, mais lorsqu'il n'étoit plus temps.

Après beaucoup d'hésitation, Masséna ordonna enfin la construction d'un pont de bateaux, et l'ouvrage fut poussé avec une extrême activité, sous l'inspection du général Eblé, vieillard blanchi dans les travaux de la guerre. Les nageurs français se jetoient dans le fleuve, bravoient les patrouilles ennemies, alloient détacher les barques portugaises sur la rive gauche, et les ramenoient à la rive droite. Mais ces mouvemens ne pouvoient avoir lieu sans troubler le repos de lord Wellington; il comprit le danger où le mettroit le passage du fleuve, et se hâta d'envoyer de nombreux renforts sur les bords menacés; il y fit élever des batteries, et dès lors il fallut prendre d'autres mesures.

Le généralissime anglais avoit enfin commencé à sortir de son apathique immobilité. Il se figuroit l'armée française en pleine retraite, et gagnant l'Espagne en toute hâte. Santarem ne lui paroissoit qu'une position

d'arrière-garde, prise pour couvrir la marche rétrograde de l'armée. Masséna pénétra sa pensée, et ramena sur Santarem tout ce qui s'en étoit éloigné. Le 20, ses avant-postes furent attaqués; lord Wellington parcouroit les rangs avec un nombreux état-major, annonçant la fuite de l'ennemi et la fin glorieuse de la campagne; mais lorsqu'il eut reconnu qu'on étoit disposé à l'attendre de pied ferme, il rentra dans son habituelle circonspection.

On étoit à la fin de décembre, et la conquête du Portugal étoit manquée. Les Anglais vantoient hautement l'habileté de leur général en chef; les Français se plaignoient sourdement des fautes du prince d'Esling, et avoient de la peine à se défendre de quelque soupçon contre sa loyauté. La saison, devenue malsaine, augmentoit encore la misère du soldat; les maladies commençoient à se répandre dans l'armée; ce n'étoient que des fièvres de langueur et de dépérissement; un peu de vin, quelques cordiaux eussent suffi pour les guérir, mais on en manquoit absolument; le camp se dépeuploit; on sentoit le besoin de recevoir des renforts. Buonaparte avoit donné des ordres pour en faire passer. Le général Gardanne étoit entré en Portugal avec trois mille hommes et un convoi consi-

dérable de munitions, d'objets d'habillement; dont on avoit le plus grand besoin. Il étoit si difficile de se procurer des renseignemens sur la situation réelle de l'armée, les bruits que les ennemis faisoient circuler à son sujet étoient si fâcheux, que le général s'y laissa tromper.

Il n'étoit plus qu'à quatre lieues des avant-postes, lorsque, se laissant séduire par les rapports des paysans, il crut l'armée détruite, rétrograda en toute hâte, et perdit beaucoup de monde dans sa retraite. Cette nouvelle, qui parvint au camp, y fit la plus vive sensation.

Masséna envoyoit sur tous les points praticables de fortes reconnoissances, soit dans l'intention de protéger les détachemens qui pourroient venir d'Espagne, soit pour obtenir des renseignemens sur les renforts dont il avoit besoin. On apprit bientôt que le général Drouet d'Erlon se trouvoit dans les environs de Ciudad-Rodrigo avec son corps; mais ayant vu revenir en désordre les troupes du général Gardanne, il crut avec raison devoir s'arrêter en attendant des renseignemens certains. Lorsqu'il les eut, il se remit en marche, et fit sa jonction le 26 décembre. Ce n'étoit qu'une simple division, composée de sol-

dats qui n'étoient point acclimatés, et qui n'avoient pas d'idée de la manière dont vivoient leurs camarades. Elle occupa Leyria.

Une autre division, commandée par le général Claparède, entra à peu près dans le même temps, et s'arrêta à Guarda, petite ville de la province de Beyra, à quatre lieues de Coïmbre. Elle eut ordre de surveiller les partisans du général portugais Silviera, dont le courage ne s'étoit alors signalé qu'en assassinant des malades (1). Dès qu'il se vit attaqué par les soldats français, il hâta sa fuite, et abandonna promptement les rives du Duero, qu'il occupoit. Plus tard nous retrouverons le même nom à la tête des Portugais insurgés contre la régence de leur pays, et nous verrons les apostoliques d'Espagne, de Portugal et de France le révérer quelque temps comme un grand homme de guerre armé pour la bonne cause. Suspendons ici l'histoire de cette triste campagne, et reportons nos re-

(1) Outre la part qu'il avoit prise à l'expédition de Coïmbre, il avoit fait précédemment assassiner, à Charès, les malades et les convalescens que le maréchal Soult y avoit laissés. Le beau-fils du savant Cuvier trouva la mort sous ses poignards.

gards sur ce qui se passoit alors en Espagne. L'année 1812 nous offrira bientôt de nouveaux spectacles et des guerres d'un genre bien différent.

CHAPITRE XVIII.

Continuation de la guerre d'Espagne. Etablissement des Cortès. Mouvemens en Amérique. Fin de l'expédition de Portugal. Disgrâce de Masséna. Arrivée du général Marmont.

L'Arragon étoit tranquille; le maréchal Suchet occupoit cette province, et se proposoit la conquête du royaume de Valence. Profitant de la paix qui régnoit autour de lui, il crut d'abord pouvoir tenter l'occupation de la capitale de ce royaume; mais la résistance qu'il éprouva lui fit prendre de nouvelles résolutions. Les Espagnols possédoient encore quelques places fortes sur l'Ebre; le maréchal Suchet attaqua et prit successivement Mequinenza et Tortose; la première place se défendit courageusement; la seconde tomba plus vîte qu'il n'étoit permis de l'attendre. Le gouverneur, homme de peu de capacité, après avoir refusé une première capitulation, se crut heureux d'en accepter une seconde, et livra au vainqueur une garnison de sept mille hom-

mes et la place, qui pouvoit encore tenir longtemps. Ainsi, chaque jour s'affoiblissoit le royaume de Ferdinand. Mais celui de Joseph y gagnoit peu. S'il voyoit autour de sa personne quelques seigneurs de l'ancienne cour, il étoit loin d'obtenir l'estime et l'amour de la nation; on ne voyoit en lui qu'un fantôme de royauté, promené pour la montre, mais sans aucune des hautes qualités qui pouvoient éclipser l'ancienne monarchie. Il suivoit les armées, faisoit des proclamations : c'étoient là tous les actes de son gouvernement. Persuadé que les habitans de Cadix ne pourroient manquer de se rendre à ses exhortations paternelles, il laissa le commandement de l'Andalousie au maréchal duc de Dalmatie, et retourna à Madrid jouir des honneurs de la couronne. Ainsi l'Espagne paroissoit conquise, mais n'étoit point pacifiée. Si les armées françaises avoient franchi rapidement la Sierra-Morena et soumis la plus grande partie de l'Andalousie, Cadix restoit aux Bourbons et à leurs alliés, et ne devoit point leur être enlevée. La destruction du fort de Matagorda, la prise du Trocadero, qui n'avoit pu se défendre contre l'impétueuse bravoure de nos troupes, la possession de Chiclana donnoient de grands avantages au maréchal Soult,

et nul officier n'étoit plus capable d'en profiter que lui; mais Cadix n'en restoit pas moins inaccessible. On sentit alors de quel prix le temps étoit à la guerre. La garnison faisoit de fréquentes sorties, mais elles étoient repoussées par les ouvrages avancés que le maréchal avoit fait construire. De nombreux partis, commandés par les généraux Blake et la Romana, parcouroient l'Andalousie; les généraux français les poursuivoient; et ces petites guerres, souvent sanglantes, souvent mêlées de succès différens, n'amenoient aucun résultat

Ce n'étoit pas le brave, l'actif, l'intelligent duc d'Albuquerque qui commandoit à Cadix; l'intrigue lui avoit ravi le prix de sa belle conduite, comme si l'Espagne eût encore été sous l'empire des rois, où l'intrigue a tant d'accès. Il n'eut pour récompense qu'une noire ingratitude à laquelle il se montra trop sensible, puisqu'il en mourut de chagrin. Le général Blake, qui commandoit à sa place, n'étoit point un officier sans talent et sans bravoure; mais quel trait pouvoit-on citer de lui qui égalât le service rendu par le duc?

Le maréchal Soult pouvoit se promettre un long repos devant Cadix, car ni les Anglais, ni les Espagnols n'avoient d'armée pour l'in-

quiéter, et il manquoit lui-même de moyens suffisans pour réduire la place qu'il tenoit bloquée ; hors d'atteinte de ses insultes, elle n'avoit non plus rien à craindre de la famine, puisqu'elle pouvoit toujours être pourvue du côté de la mer. Cependant la mer lui causa un grand dommage : une tempête affreuse fit périr, du 7 au 10 mars, dans la baie de cette grande ville, quatre vaisseaux de ligne et cinquante bâtimens marchands. Depuis l'embouchure du Guadalquivir jusqu'à l'Océan, la côte présentoit le spectacle le plus affligeant; des milliers de naufragés luttoient contre les vagues avec les débris de leurs navires ; ils étendoient en vain les mains vers le rivage, ils frappoient en vain l'air de leurs cris de désespoir, les flots de la mer, soulevés jusqu'aux nues, ne permettoient pas aux plus intrépides nautoniers de voler à leur secours. Six cents victimes échappèrent à peine à ce désastre.

Les batteries françaises voisines de la mer en furent aussi endommagées, et plusieurs vaisseaux tombèrent dans un tel état de délabrement, que les Anglais y mirent le feu. Ainsi, le ciel et la terre sembloient d'accord pour frapper la malheureuse péninsule des plus cruelles calamités. Cependant le temps

de ses plus grands maux étoit passé, et la victoire, qui sembloit s'être exilée pour jamais de ses provinces désolées, devoit reparoître l'année suivante. Admirable effet de la constance d'un peuple qui combat pour sa liberté! il se relève triomphant au moment où il semble abattu pour jamais!

Jusqu'alors l'Espagne n'offroit que le tableau d'une vaste anarchie; toutes les ames étoient unies pour défendre la patrie et le roi; mais chaque province, chaque ville se croyoit reine, et prenoit les résolutions qui lui paroissoient nécessaires pour son propre salut. La junte générale étoit à peine écoutée; et comme il arrive quand les esprits sont animés par de grandes passions, chacun ne prenoit avis que de lui-même. Nul lien commun ne dirigeoit les opérations publiques; et les cités, agissant séparément, étoient facilement vaincues par un ennemi qui opéroit d'après un plan général, et sous une influence unique et supérieure.

Ces inconvéniens frappoient depuis longtemps les Anglais. C'étoit le marquis de Wellesley que le gouvernement britannique avoit envoyé comme ambassadeur auprès de la junte générale. Plusieurs fois il prit la courageuse liberté de lui représenter qu'il étoit nécessaire

d'augmenter l'action du gouvernement, d'en rassembler les faisceaux épars, et de leur donner plus de force par l'union. Il jugeoit aussi que la junte obtiendroit une haute considération, si elle étoit soutenue par un pouvoir qui représentât la volonté nationale; il laissa échapper le mot de *cortès*, et, en le répétant, il familiarisa les esprits avec cette idée que le temps avoit usée. Il ne prévoyoit sans doute pas quels funestes effets elle produiroit.

Dès le mois de mai 1809, cette résolution avoit été rendue publique, et la réunion des cortès avoit été promise pour le mois de mars suivant. Mais, en y réfléchissant davantage, on croyoit qu'il étoit sage d'ajourner encore une si importante détermination. Lord Wellesley remarquant la lenteur de la junte, crut devoir lui adresser, à ce sujet, une note diplomatique.

« Je sais, disoit-il, tout ce qu'une pareille « mesure demande de réflexions et de matu- « rité; mais j'estime qu'on ne sauroit trop se « hâter d'appeler les cortès au secours du « gouvernement, pour arriver à l'œuvre pa- « triotique de l'expulsion des Français et de la « délivrance du pays. J'avoue que je ne saurois « voir sans un vif sentiment de regret, l'ajour- « nement d'une mesure si essentielle au bon-

« heur et à la prospérité de la nation espagnole. »

Après quelques réflexions de ce genre, le marquis de Wellesley proposoit son plan à la junte; il plaçoit le pouvoir exécutif dans la main de cinq personnes, prises parmi les membres de la junte, ou dans le corps de la nation. Cette espèce de directoire devoit prendre le titre de *conseil de régence*; il devoit exercer le pouvoir exécutif jusqu'à la réunion des cortès. Un conseil particulier devoit rassembler, préparer, élaborer les matières qu'il seroit à propos de mettre sous les yeux de l'assemblée. Le même acte qui établiroit la régence, contiendroit aussi un exposé des redressemens, des répressions d'abus, des améliorations jugées nécessaires au bonheur, aux droits, à la liberté du peuple espagnol, tant en Europe que dans ses colonies. Les colonies elles-mêmes devoient avoir leurs représentans aux cortès.

La junte céda aux exhortations du marquis de Wellesley; elle publia des instructions, établit des règles pour la nomination des membres des cortès, et suivit en grande partie le système adopté en France par l'assemblée constituante. Les communes étoient autorisées à choisir les membres qui devoient les représenter dans leur district; ceux-ci, les députés qui devoient le représenter à l'assemblée

provinciale ; et ces derniers devoient nommer les députés aux cortès. L'île de Léon fut choisie pour leur réunion ; elle eut lieu au mois de septembre, et l'assemblée générale choisit pour son président *don Ranou-Dou*, député de la Catalogne, homme d'un rare talent en politique comme en littérature, et connu déjà par un ouvrage important sur le *Droit public d'Espagne*. Le secrétaire fut *don Evariste Péras de Castro*, de la province de Valladolid.

Dès la première séance, on vit percer l'esprit qui devoit dominer dans l'assemblée ; un député fit la motion qu'aucun membre des cortès ne pût, pendant toute la session, accepter aucune place du gouvernement. La majorité de l'assemblée prit le même jour une résolution qui interdisoit à chacun de ses membres toute fonction de l'État, pendant un an, après la dissolution des cortès. C'étoit un enthousiasme égal à celui de l'Assemblée nationale de France, et il devoit produire les mêmes effets. Le 27 septembre, don Argnelles fit une motion relative à l'établissement de la liberté de la presse, et demanda qu'une commission nommée à cet effet rassemblât tout ce qui avoit été publié de meilleur sur cette matière importante, et en fît son rapport à l'assemblée. Sa motion fut fortement appuyée

par un membre du clergé nommé *Torrero*. Il fit à ce sujet un discours très-patriotique, mais rempli de ces principes exagérés qui troublent le repos des Etats. Il adressa de sanglans reproches au conseil de régence, qui s'étoit constamment enfermé dans un secret inquisitorial, et, par son peu d'égard pour le peuple, avoit fini par perdre la confiance de la nation, et gagner son mépris. Il soutint que non seulement le peuple avoit le droit, mais qu'il étoit de son devoir de surveiller la conduite de ses représentans, de censurer leurs discours et leurs actions; ce qui conduisoit naturellement à l'établissement des clubs et des comités révolutionnaires.

La motion ne fut combattue que par un très-petit nombre de députés. On nomma une commission de huit membres, parmi lesquels on comptoit Arguelles, Perès de Castro, Palacios et Hermida.

Il s'en falloit bien que tous les députés fussent animés des mêmes principes que le chanoine Torrero. Lorsque la commission présenta son rapport, et que la discussion fut engagée, les philosophes de l'assemblée ne furent pas médiocrement surpris d'entendre un de leurs confrères proposer de renvoyer la question au jugement du saint-office. Une

autre question s'éleva : votera-t-on sur cette proposition en public ou en secret ? à haute voix ou au scrutin ? On discernoit déjà ces hommes ou timides ou prudens, qui craignent de se compromettre avec les partis et les évènemens. Le vice-président résolut la question par quelques paroles franches et énergiques.

« Le peuple espagnol, dit-il, ne voit ici que « des héros de patriotisme voués à sa cause. « Quelle que soit l'opinion de chacun sur la « liberté de la presse, il s'attend qu'elle sera « exprimée avec une égale franchise, une « égale liberté, une égale confiance. Il n'esti- « mera pas moins ceux qui voteront pour la « liberté de la presse, que ceux qui voteront « contre elle; car il saura que dans cette « question chacun a suivi courageusement ses « lumières et sa conscience. Votons donc pu- « bliquement, et remplissons notre devoir « avec assurance. »

La proposition fut délibérée à haute voix; la majorité se prononça pour elle, et elle fut admise.

C'étoit le commencement d'une grande révolution. Deux ans plus tôt, l'Espagne eût été effrayée d'une pareille loi. Les membres des cortès étoient pour la plupart des hommes

éclairés, mais plus qu'il ne convenoit pour un peuple enseveli dans les ténèbres de l'ignorance et de la superstition. Ils devoient nécessairement trouver des obstacles insurmontables, et ils les trouvèrent. Ils apprirent bientôt qu'il faut aux peuples des lois conformes à leurs mœurs, à leurs préjugés et à leurs habitudes. Dix-sept ans se sont écoulés depuis cette époque, et la plus grande partie de la nation espagnole est encore enveloppée dans les mêmes ombres : l'inquisition a ses amis en 1827 comme en 1811. Les moines pourroient-ils souffrir qu'il en fût autrement.

Cependant, la loi sur la presse n'étoit pas sans restriction. Elle contenoit des dispositions sévères contre la diffamation, la calomnie, les offenses à la morale, à l'honneur public et aux principes constitutifs de la monarchie. Elle ne changeoit rien de ce qui concernoit la religion, et conservoit scrupuleusement l'autorité des prêtres et celle du concile de Trente. Elle décernoit des peines graves contre tout imprimeur qui publieroit des ouvrages relatifs à la religion, sans la permission et la censure du clergé. Il étoit facile, dans ce premier début de la liberté en Espagne, de reconnoître une législation encore incertaine, mal affermie dans les prin-

cipes : c'étoit un enfant dont les pas étoient chancelans. On permettoit à chacun de publier ses idées ; mais la même loi qui proclamoit ce droit, établissoit en même temps ce qui pouvoit l'anéantir. Elle créoit une junte supérieure de censure siégeant auprès du gouvernement, et des juntes particulières du même genre dans la capitale de chaque province. La première, composée de neuf membres, devoit avoir trois ecclésiastiques ; et les autres, composées de cinq membres, devoient en avoir deux. Leurs fonctions consistoient à examiner les ouvrages qui leur seroient déférés, ou par le pouvoir exécutif ou par les tribunaux ; et d'après leurs jugemens, les livres étoient interdits et les imprimeurs punis ; ce qui rendoit la condition de ces derniers plus fâcheuse qu'elle n'étoit sous la censure préalable. Mais quelque imparfait que fût cet édifice, il effraya encore le souverain légitime lorsqu'il prit les rênes de l'Etat ; et nous verrons bientôt ce qu'il fit pour le détruire, et quels orages sa résistance prépara à son malheureux pays.

La Constitution décrétée par les cortès appeloit les députés des colonies aux honneurs de la représentation nationale. Ces colonies étoient loin d'être tranquilles. Instruites des évènemens de la péninsule, se voyant sans

protection de la mère-patrie, ne voulant pas subir le joug de Napoléon, elles avoient pris des déterminations propres à garantir leur salut; les provinces de Caracas, de Cumana, Barcelone, Merida, Truxillo, Margarita, dans l'Amérique espagnole du Sud, avoient formé un gouvernement fédératif désigné sous le nom de *confédération américaine de Venezuela*, mais sans annoncer l'intention de se séparer de la métropole. Bientôt cet exemple fut suivi par d'autres provinces; et l'Amérique espagnole annonça au monde qu'elle commençoit à avoir le sentiment de ses forces, et qu'un jour elle accompliroit les destins que lui présageoient les hommes d'Etat, en se déclarant indépendante. La conduite de l'Espagne envers ses établissemens d'outre-mer, n'étoit pas de nature à leur inspirer une grande affection pour la métropole. Depuis l'invasion de Buonaparte, elle s'étoit plutôt appliquée à charger leurs fers qu'à les alléger. Les Espagnols de l'Amérique méridionale avoient surtout deux graves sujets de plainte : l'un, que leur état politique étoit fort inférieur à celui des Espagnols d'Europe; l'autre, que les règlemens sur le commerce n'étoient calculés que pour favoriser des intérêts particuliers, et nullement pour les intérêts généraux. Sous

l'ancien gouvernement, les colonies espagnoles haïssoient la métropole; lorsque la révolution se manifesta, elles virent avec plaisir l'occasion d'améliorer leur sort, et de venger une cause dont la justice n'étoit pas douteuse. Buonaparte, qui veilloit à tout, n'avoit pas négligé, en entrant en Espagne, de faire passer ou de s'assurer des agens secrets en Amérique. Il s'étoit ainsi formé trois partis : l'un français, qui tendoit à négocier avec Napoléon; l'autre national, qui aspiroit à l'indépendance; le troisième, timide et circonspect, qui vouloit rester fidèle à la métropole et à Ferdinand VII. Ces partis avoient eu pleine liberté de se montrer à Buenos-Ayres et dans ses dépendances. L'attaque des Anglais contre cette ville avoit donné un grand avantage au parti français, pour lequel le général Liniers, homme habile, s'étoit déclaré. Mais l'évêque ayant levé une armée patriotique, il fallut en venir aux mains; et Liniers ayant été vaincu et fait prisonnier, l'influence du parti français tomba avec lui. Napoléon avoit aussi fait passer en Amérique un de ses anciens camarades d'armes, le général d'Alvimar, dont il estimoit le caractère et les talens. Cet officier connoissoit la langue et le pays. Il avoit déjà été employé sous le général Leclerc, dans l'expédi-

tion de Saint-Domingue, avoit ensuite été envoyé dans les colonies espagnoles, pour en tirer des secours d'argent, et s'y étoit fait beaucoup d'amis. Il s'agissoit de se rendre à la foire célèbre de Xalapa, où tous les ans se rassemble un camp qu'il étoit possible de gagner à la cause française. Le général d'Alvimar étoit plus capable qu'un autre de rendre ce service à son ancien camarade de l'Ecole militaire. Il fut reçu avec honneur et empressement. Mais il n'eut pas le temps d'accomplir sa mission. Les évènemens d'Espagne ayant produit à Xalapa et à Vera-Crux une grande fermentation, d'ami qu'il étoit, il ne fut plus considéré que comme ennemi; et pour éviter un sort plus fâcheux, il fut réduit à se rendre prisonnier. D'Amérique il fut conduit à Cadix, remis au gouvernement des cortès, et envoyé prisonnier à Ceuta, où il resta longtemps encore après le retour de Ferdinand. Il avoit en Amérique d'anciennes créances, qui se montoient à une somme très-considérable; il les réclama inutilement. *Væ victis!* De retour en France, après une longue captivité, il ne se trouva plus inscrit au contrôle de l'armée; et pour avoir voulu servir son pays et l'amitié, il perdit sa liberté, sa fortune et son rang. Le général d'Alvimar avoit

eu le temps de connoître et d'apprécier les gouvernemens et les rois. Il composa, dans ses longs et douloureux loisirs, un ouvrage intitulé le *Mentor des rois* (1). Mais aujourd'hui les conseils de Minerve ne sont guère de saison; et il est probable que les rois de nos jours écouteront beaucoup plus leurs ministres que M. d'Alvimar.

Les mouvemens révolutionnaires d'Amérique ne s'étoient pas opérés sans quelques scènes sanglantes. La noblesse avoit été égorgée à Quito, sans distinction d'âge et de sexe; d'autres excès avoient eu lieu sur d'autres points. Les insurgés auroient désiré trouver quelque appui dans le gouvernement anglais; mais alors l'Angleterre étant en pleine amitié avec la junte espagnole, ne crut pas devoir les aider. Il seroit difficile de rendre un compte très-exact de cette insurrection; les moyens de communication ne sont pas en ce pays ce qu'ils sont en Europe; les imprimeries et les lettrés sont peu nombreux. On vécut d'abord dans l'anarchie et la confusion, et ce n'est pas au milieu du désordre qu'on recueille les matériaux de l'histoire. La métropole, mal dirigée, ne fit rien de ce qui étoit nécessaire

(1) Un gros vol. in-8°. Chez J. G. Deutu.

pour pacifier ces contrées; toute occupée de ses propres affaires, elle négligea un empire magnifique, abandonna à eux mêmes ceux qui la servoient, ne sut faire aucune concession, et par son extrême impéritie, ses hauteurs et ses préjugés, prépara l'éternelle séparation de ces belles et immenses possessions.

Nous verrons bientôt le vice-roi, don C. Elio, déclarer la guerre, au nom de la régence, à la ville de Buenos-Ayres et à ses dépendances, et, un peu plus tard, l'arbre de la liberté planté en Amérique. Ainsi la révolution passe les mers sur les rameaux de cet arbre, transporté de France. Tel est le sort qui attend les empires, quand n'observant rien, ne voulant rien céder, s'obstinant à rester immobiles lorsque tout marche autour d'eux, ils s'arment contre les progrès de la civilisation, et les conquêtes de la raison sur la sottise et les préjugés.

A la fin de 1810, il ne restoit à Napoléon que la guerre de la péninsule à terminer. Celle du Portugal, commencée heureusement, avoit démenti toutes les espérances que l'habileté supérieure de Masséna avoit fait concevoir; toutes les provinces de l'Espagne sembloient être devenues définitivement le patrimoine de Joseph Buonaparte; et quoiqu'il y eût peu

d'espoir de s'emparer de Cadix, la fortune, qui avoit servi si souvent Napoléon, pouvoit encore, de son sein fécond, enfanter quelque chance heureuse qui couronnât ses efforts et terminât sa conquête. Il paroissoit s'attacher fortement à cet espoir, et vouloir le seconder en réunissant ses forces pour frapper un coup décisif.

Ce fut sans doute pour arriver à ce but qu'il présenta deux projets de décret au Sénat : l'un, dont l'objet étoit d'assujettir les départemens maritimes à une conscription qui comprendroit les enfans de treize à seize ans, et sur laquelle il demandoit quarante mille individus; l'autre, de lui accorder cent vingt mille hommes sur le reste des départemens. C'étoit une proposition insolite, et contraire aux lois. Mais quelque effrayante qu'elle fût, pas une voix ne s'éleva contre elle dans le sein de cette assemblée. Le sang des citoyens fut livré avec cette froide indifférence, cette lâche courtoisie qui caractérisoient tous les actes émanés de cette indigne autorité. On exhorta même Napoléon à poursuivre *cette guerre sacrée*. On loua *le cœur paternel* du prince, qui ne demandoit cette nouvelle coupe de la jeunesse de son pays *qu'avec regret*, et pour assurer enfin la paix du monde.

CHAPITRE XIX.

Arrivée de la fille de Lucien Buonaparte aux Tuileries. Son renvoi; disgrâce complète de son père. Départ de Lucien et de sa famille pour les Etats-Unis.

Depuis que Lucien Buonaparte, fidèle aux liens qu'il avoit contractés avec M^me^ Jouberteau, avoit quitté la France pour vivre à Rome comme dans une espèce d'exil, Napoléon et lui s'étoient conduits plutôt en ennemis qu'en frères. Lucien, renfermé dans le sein de sa famille, maître d'une opulente fortune qu'il avoit grossie en France et en Espagne, se contentoit de toutes les jouissances de la vie privée. Il avoit acheté cette belle campagne de Tusculum, séjour autrefois chéri du plus grand orateur de Rome, auquel il s'étoit empressé de décerner une statue. Il avoit également acquis la principauté de Canino, qu'il se plaisoit à embellir. Il ne tenoit à la France que par son titre de sénateur, qu'il tenoit à honneur de conserver. Son goût pour les arts lui procuroit de douces jouissances. Il s'étoit composé une ma-

gnifique galerie de tableaux, de gravures, de statues antiques. Son séjour eût été celui de la paix, s'il eût été possible d'être le frère de Napoléon et de jouir de la paix. Sa maison étoit régulière; et quoiqu'en France, à la tribune du Corps législatif, il eût exprimé sur la religion des opinions plus que hardies, il avoit pris à Rome les mœurs de Rome, et ne négligeoit aucune des pratiques religieuses. Les vertus du Saint Père étoient pour lui l'objet d'un culte particulier; il révéroit également le caractère dont il étoit revêtu, et les qualités personnelles qui le recommandoient au respect public. Quand de vives dissensions s'élevèrent entre Napoléon et Pie VII, non seulement il ne s'associa point à la cause de son frère, mais il témoigna publiquement l'intérêt qu'il portoit au pape, et son aversion pour les rigueurs qu'on exerçoit envers lui. Cependant, toute idée de réconciliation n'étoit point éteinte chez lui. Il avoit eu, de sa première femme, deux filles : l'une, nommée *Charlotte*, qui ne manquoit ni de grâce ni d'esprit; l'autre, appelée *Amélie*. L'éducation de Charlotte avoit été faite avec beaucoup de soin; comme nièce de l'empereur des Français, elle avoit droit d'aspirer à quelque parti élevé; les amis de Lucien avoient même

pensé qu'elle pouvoit remplacer sur le trône l'impératrice Joséphine, lorsque Napoléon s'étoit séparé d'elle; et l'espoir d'une pareille fortune avoit réveillé, dans le cœur de Lucien, des sentimens d'ambition encore mal éteints. Mais on apprit bientôt qu'il falloit à Napoléon une épouse d'une classe plus élevée que la petite-fille d'un simple aubergiste, et qu'il vouloit donner une sorte de sanction à sa dynastie, en l'unissant à la plus ancienne et à la première dynastie de l'Europe. Il fallut donc descendre à des projets moins vastes.

Lorsque Ferdinand VII disputoit la couronne d'Espagne à son père, ou plutôt à Manuel Godoï, ce prince, croyant nécessaire de s'assurer un puissant appui dans la personne de l'empereur des Français, avoit témoigné plusieurs fois le désir de choisir une épouse dans sa famille. Frappé depuis par les coups de la fortune, renfermé comme prisonnier à Valençay, mais ne perdant point toute espérance de remonter sur le trône de ses pères, il avoit de nouveau exprimé le même vœu. La fille de Lucien paroissoit la seule femme du sang de Napoléon qui pût convenir au prince Ferdinand. Buonaparte ne parut point se refuser à cette idée, et consentit à recevoir auprès de lui la fille de son frère. A la première entre-

vue, elle fléchit le genou; et Buonaparte lui présentant la main, lui dit : « Relevez-vous, « *Princesse*, et embrassez votre oncle. » La *Princesse* se releva, fort satisfaite sans doute de son nouveau titre. C'étoit l'époque des fêtes pour le mariage de la jeune archiduchesse; toute la famille napoléonienne étoit réunie; on combla d'attentions et de soins la jeune nièce; on lui prodigua les fêtes, pour la dédommager de la société assez triste de sa grand'mère et de son grand-oncle Fesch. Cet empressement ne dura pas long-temps. La princesse Charlotte étoit maligne; elle n'avoit point été élevée dans l'admiration de son illustre famille; elle observoit tout; et M. et M^me^ Lucien lui ayant recommandé d'entretenir une correspondance suivie avec eux, la jeune personne tint un petit journal où elle notoit fort exactement tout ce qu'elle remarquoit de sottises, de ridicules ou de particularités propres à amuser ses parens. Le journal fut saisi. L'oncle empereur et les tantes reines ou souveraines n'y étoient pas épargnés. Si elle n'eût ri que de ses oncles et de ses tantes, Napoléon s'en seroit amusé le premier; mais Charlotte n'avoit pas assez vécu dans les cours pour en connoître les dangers. Napoléon ne put supporter que sa

nièce se moquât de lui; il devint furieux. La reine de Naples (M^me^ Murat) ayant entrepris la défense de sa nièce : « Vous ne savez pas, « lui dit Buonaparte, le soin qu'on a pris de « la bien endoctriner; tenez, voyez comme « elle parle de vous. » M^me^ Murat lut et devint furieuse à son tour. Cependant tout cela s'apaisa, et l'on pensa sérieusement à l'établissement de la princesse Charlotte.

L'Espagne dévoroit nos armées; la population insurgée paroissoit résolue à ne jamais reconnoître Joseph; elle appeloit de tous ses vœux Ferdinand, et ce prince malheureux étoit prêt à y répondre à quelque prix que ce fût. Napoléon ne pouvoit se dissimuler que son frère Joseph n'étoit qu'un fantôme de roi, incapable de rappeler à lui un peuple obstiné dans ses haines, furieux dans ses vengeances. Napoléon fit offrir à Ferdinand sa liberté, sa couronne et une épouse. Ferdinand se crut heureux de tout accepter. Il vint même incognito aux Tuileries, rendre un premier hommage à sa future compagne. Mais il falloit le consentement de Lucien. Soit qu'il fût irrité que l'on eût tout fait avant même de le prévenir, soit qu'il vît avec dépit que son frère ne l'eût point rappelé auprès de lui, et qu'il pressentît que sa fille étoit pour toujours sé-

parée de lui, que jamais il n'auroit la moindre influence sur son gendre, il notifia à son frère une opposition formelle et absolue au mariage projeté.

« Non, lui écrivit-il, je ne sacrifierai jamais « mes enfans à votre politique. Dieu connoît « vos desseins sur Ferdinand; mais je sais, « moi, que vous avez trop fait contre ce prince « infortuné, pour que jamais il puisse être « mon gendre. »

On se fait facilement une idée de la colère de Napoléon. Pressé de fortifier sa dynastie par d'illustres alliances, il n'abandonna point cependant le projet de faire servir Charlotte à ce dessein, et songea pour elle au grand-duc de Wurtzbourg, oncle de Marie-Louise. Mais la jeune princesse ayant vu le vieux prince, et témoigné de l'éloignement pour lui, son père Lucien voulut en finir, et redemanda impérieusement sa fille. « Rendez-la-moi, écrivoit-il « à son frère, ou, bravant vos proscriptions « et vos ordres, j'irai la reprendre, s'il le faut, « jusque dans le salon des Tuileries. »

A la lecture de cette lettre altière et menaçante : « Qu'elle parte ! s'écria Napoléon ; que « dans vingt-quatre heures elle ne soit plus à « Paris; je ne veux plus entendre parler d'elle. » Elle partit en effet; et son père, en la revoyant,

lui dit : « J'ai fait une faute ; mais je vous re-
« vois, tout est réparé. »

Le nom de Lucien fut dès lors proscrit dans le palais de Napoléon ; ni la mère ni les sœurs n'osoient plus le prononcer. Dans l'excès de sa colère, Lucien n'avoit pas craint de dire : « Je sais que votre fureur peut vous porter jus-
« qu'au fratricide. » Résolu de quitter l'Europe, il demanda des passeports pour les Etats-Unis d'Amérique, les obtint, et disposa tout pour son prompt départ. Il avoit depuis long-temps rompu toute relation avec Murat ; le mécontentement les rapprocha ; il lui demanda de mettre à sa disposition un des bâtimens américains séquestrés en vertu des décrets de Napoléon. Le roi de Naples, touché de cette marque de confiance, fit réarmer un de ces bâtimens à ses propres frais ; et dans une lettre pleine d'effusion, il se plaignit aussi de la tyrannie de son beau-frère, et surtout de l'armement ruineux qu'il lui avoit fait faire pour s'emparer de la Sicile, tandis qu'il étoit convenu de laisser cette île au prince Bourbon qui y régnoit. Lucien partit avec toute sa famille, rencontra deux frégates anglaises, fut traité comme prisonnier, conduit à Malte, puis à Londres. Quant à Murat, il paya d'une somme de dix millions le service qu'il avoit

rendu à son frère. Buonaparte n'hésita point à traiter ce service de crime; et s'il eût eu moins d'égards pour sa sœur Caroline, et moins de crainte du caractère de Joachim, peut-être aussi eût-il réuni Naples comme il venoit de réunir la Hollande; car il donnoit et ôtoit les couronnes au gré de ses caprices. Tels étoient les orages qui agitoient la famille impériale. La guerre étoit partout, sur terre, sur mer, et jusque sous les lambris dorés du palais impérial. Retournons à des combats plus sérieux.

CHAPITRE XX.

Mort du marquis de la Romana. Continuation de la guerre d'Espagne et de Portugal. Prise de Badajos. Rentrée de Masséna sur le territoire espagnol. Naissance du roi de Rome. Procès de la reine d'Etrurie. Régence établie en Angleterre.

Il faut rentrer de nouveau sur cette terre destinée à tant de calamités. Trois ans se sont écoulés dans tous les désastres de la guerre; trois autres années se passeront encore dans les combats, l'anarchie et tous les fléaux de la politique. Et lorsque le roi légitime, si longtemps désiré, lorsque le bien-aimé Ferdinand, pour lequel ces héroïques Espagnols ont fait tant de généreux sacrifices, reparoîtra dans ces contrées désolées qui l'appellent de tous leurs vœux, son retour deviendra la source de nouvelles guerres, de nouveaux désastres, d'une nouvelle anarchie.

Masséna occupoit toujours sa position de Santarem, où il défioit toutes les forces de Wellington, comme Wellington avoit défié

les siennes. Si l'on examine la situation des deux armées, quelle différence ! celle de Wellington s'accroissoit, celle de Masséna s'affoiblissoit tous les jours ; dans la première règne l'abondance ; la disette désole l'autre. Mais si la cause des Portugais s'améliore, il n'en est pas de même de celle des Espagnols. En ce moment, elle faisoit une perte irréparable. Le marquis de la Romana, ce héros du patriotisme et de la fidélité, meurt subitement. Après avoir vaillamment combattu en Andalousie, il avoit rejoint avec son corps l'armée anglaise en Portugal. Toujours infatigable, il s'étoit montré avec ce zèle, ce dévouement inaltérable qui appartient aux grandes âmes. Le 23 janvier, il sort pour aller rendre ses devoirs au général en chef ; tout à coup il est saisi d'un violent étourdissement qui lui enlève la vie en deux minutes. Cet évènement frappa de consternation l'armée toute entière. Qui auroit pu en effet refuser son admiration à la Romana ? Il avoit été élevé en France, en parloit la langue avec une rare facilité, et s'y étoit fait de nombreux amis. Mais rempli de nobles sentimens, il resta constamment attaché à sa patrie ; le roi n'eut pas de plus fidèle sujet ; et tant qu'il eut accès à la cour, il ne cessa de donner les plus utiles avis. Ja-

mais Buonaparte ne put faire passer ses pernicieuses influences dans cette âme loyale. Mais lorsque son gouvernement eut eu la foiblesse de dégarnir le trône de ses défenseurs naturels, et de donner à Napoléon une partie de ses troupes, il ne refusa pas d'en prendre le commandement, et d'aller s'exercer dans les camps. On sait avec quel généreux dévouement il vint, des extrémités du nord de l'Europe, rendre à son pays son bras et ses soldats. Mais ce dévouement n'obtint jamais le noble prix qu'il devoit en attendre. La junte, toujours envieuse, toujours ombrageuse, ressembloit parfaitement, mais sous ce seul rapport, à notre ancien comité de salut public; elle ne lui accorda jamais de commandement en chef. Il avoit, sous des formes simples et de peu d'apparence, beaucoup d'esprit. Ce fut lui qui organisa les premières bandes de paysans si connues depuis sous le nom de *guérillas*. Sa mort fut le présage de la destruction prochaine du corps qu'il commandoit.

Tandis que le maréchal Soult occupoit les extrémités de l'Andalousie, le maréchal Mortier étoit dans l'Estramadure, observant et menaçant Badajos. C'étoit un appui pour l'armée de Portugal. Le duc de Dalmatie voulant

avoir en sa possession quelques places fortes, pour assurer ses communications entre l'Estramadure et l'Andalousie, donna ordre au maréchal Mortier de s'emparer d'Olivenza, petite ville fortifiée, sur la rivière de Guadiana, à six lieues de Badajos. La place avoit trois mille hommes de garnison, mais elle ne fit qu'une foible résistance. Quelques jours avant sa mort, le marquis de la Romana avoit envoyé à son secours le général Mendizabal. Il arriva trop tard. Les affaires prenoient sur ce point une tournure sérieuse. Le maréchal Soult étoit venu diriger de sa personne les opérations de l'Estramadure, et avoit résolu d'enlever Badajos. Il fit attaquer Mendizabal, obligea une division de six mille hommes à mettre bas les armes, tua ou dispersa le reste de ce malheureux corps espagnol. Mendizabal, avec quelque cavalerie, se réfugia sous les murs de Badajos. C'étoit un homme loyal et brave. Mais les Espagnols n'étoient pas encore assez avancés dans l'art de la guerre pour tenir seuls contre des troupes aussi aguerries que celles de Soult et de Mortier. Peu de jours avant, le fort Pardaleras avoit été enlevé à la baïonnette, et, dans le même temps, le général Gazan avoit battu le corps de Ballesteros.

La victoire sur le général Mendizabal donnoit tous les moyens de suivre sans trouble le siége de Badajos. Cette place fut attaquée et défendue avec un égal courage. Les assiégés effectuèrent plusieurs sorties dirigées avec beaucoup d'intelligence, et tuèrent un grand nombre d'hommes aux assiégeans. Ils se jetoient sur nos rangs avec une extrême audace. Dans une de ces sorties, le gouverneur, qui la commandoit lui-même, perdit la vie. Son successeur ne déploya ni moins de résolution ni moins de constance. On battoit en brèche depuis long-temps. L'assaut étant devenu praticable, on se décida à enlever la place de vive force. Cependant, le maréchal Soult voulut auparavant accorder quelque chose aux droits de l'humanité. Il fit sommer le gouverneur; et celui-ci, pour épargner le sang humain, consentit à capituler. La garnison étoit de neuf mille hommes; elle resta prisonnière de guerre, et obtint l'honneur de sortir par la brèche. L'arsenal étoit encore riche en artillerie, en munitions, en équipages de pont : conquête précieuse pour le vainqueur.

Mais tandis que la victoire couronnoit le maréchal Soult dans l'Estramadure, elle étoit disputée vivement sur les côtes de Cadix. Une division de quatre mille Anglais, aux ordres

du général Graham, et huit mille Espagnols, commandés par le général Lapena, sortirent, et débarquèrent à Algésiras, dans le dessein d'attaquer les lignes françaises, et de troubler le blocus de Cadix. Elles se mirent en marche le 28 février; mais les routes étant mauvaises, la marche fut lente, et ce ne fut que quatre jours après que les avant-postes de l'armée française en eurent connoissance. Cette armée étoit commandée par le maréchal duc de Belluno; elle avoit eu, les jours précédens, des combats vifs et sanglans à soutenir contre les généraux espagnols Zayas et Mondizabal. Celui-ci même étant parvenu, par une attaque bien dirigée en arrière des lignes, à se maintenir dans un poste avantageux, s'étoit ouvert une communication entre le continent et l'île de Léon. Le maréchal Victor, instruit du projet et du mouvement des Anglais, se mit en marche. Le général anglais craignant d'être enveloppé, rétrograda; mais les deux armées s'étant jointes, on en vint à un combat à la baïonnette. Des deux côtés on se battit avec acharnement, et le champ de bataille se couvrit d'un grand nombre de braves inutilement moissonnés. Trois mille hommes de l'armée anglaise, et le même nombre de l'armée française furent mis hors de combat. Le général

Rousseau et le colonel Autié, deux officiers justement estimés, trouvèrent la mort dans ce combat, et le général Ruffin, fait prisonnier, périt de ses blessures en débarquant en Angleterre. Graham fut rejeté dans l'île de Léon. Les Anglais ont prétendu lui décerner les honneurs de la victoire; mais quelle victoire, lorsqu'on est obligé de chercher un refuge loin des atteintes de l'ennemi!

Après la retraite du général Graham et des Espagnols, il n'étoit plus à craindre que le blocus de Cadix fût inquiété. Les opérations du maréchal Soult, dans l'Estramadure, étoient d'un immense avantage pour l'armée de Portugal, dont la situation devenoit de plus en plus laborieuse. On épuisoit chaque jour ce qui restoit de ressources dans les provinces et les campagnes limitrophes. Il falloit toute la constance, toute l'activité, toute l'intelligence du soldat français pour supporter une pareille position; mais ce soldat ne se lassoit point; le besoin avoit réveillé en lui cet instinct de l'homme sauvage, qui s'affoiblit, mais ne meurt point dans l'état social. Ses sens s'étoient perfectionnés; il se dirigeoit, avec une admirable perspicacité, à travers des contrées qu'il n'avoit jamais parcourues. Il traversoit les bois sans jamais s'y égarer; le sens de l'odorat

étoit devenu chez lui d'une intelligence qu'on croiroit à peine; sans baguette divinatoire, il découvroit les cachettes les plus secrètes, quand elles contenoient des alimens, et surtout du vin. Le vin étant difficile à transporter, il le brûloit, et le transformoit en eau-de-vie. Tout lui étoit bon pour satisfaire les besoins dont il se sentoit pressé. Les tombes des morts lui servoient de meules, et par une mécanique simple et ingénieuse, lui fournissoient la farine qui devoit l'alimenter. Comme les distances à parcourir devenoient de plus en plus considérables, il établissoit, d'espace en espace, des dépôts qu'il confioit à la garde de quelques braves; et quand la provision étoit faite, il la chargeoit sur des ânes et des mulets, dont on prenoit un soin particulier à l'armée, et revenoit, avec allégresse, offrir les produits de ses courses et de ses conquêtes à ses camarades. Malheur, dans ce maraudage, aux femmes qui tomboient entre ses mains; leurs prières, leurs larmes étoient d'impuissantes barrières contre ses désirs excités depuis long-temps par la privation. On a déjà vu qu'il en ramenoit au camp et qu'il les vendoit. Un officier français, témoin oculaire, rapporte qu'il en vit jouer une contre quelque argent dans une partie de cartes. Mar-

quise ou bergère, peu lui importoit. Qui le croiroit ! ces femmes délivrées des terreurs que leur inspiroit l'apparition de nos soldats, finirent par s'attacher à leurs ravisseurs, ou à ceux qui les avoient achetées. Elles ressembloient à ces victimes du régime de la terreur de 1793, qui, en entrant en prison, respiroient et disoient : *Je n'aurai donc plus peur d'être arrêtée !*

Pourquoi faut-il avouer ici des actes de barbarie, des crimes horribles perpétrés par quelques-uns de ces maraudeurs ? Lorsque la faim les pressoit, que leurs recherches avoient été infructueuses, alors, semblables aux sauvages, ils oublioient toutes les lois de l'humanité; et si quelques malheureux habitans des villages tomboient entre leurs mains, hommes ou femmes, ils leur faisoient subir les plus cruels tourmens pour leur faire révéler leurs cachettes, ou celles qu'ils pouvoient connoître ; et souvent, dans leur aveugle rage, ils les égorgeoient sans pitié. De malheureuses femmes, après avoir assouvi leur brutalité, périssoient ainsi. Ce n'étoient pas les soldats sortis de nos campagnes qui se livroient à ces forfaits, mais ces misérables tirés de la lie des grandes villes, et déjà façonnés au crime avant d'entrer dans les rangs de l'armée. De là, d'a-

troces représailles de la part des paysans. Lorsque quelques soldats épars tomboient entre leurs mains, ils les faisoient expirer dans les plus affreux supplices.

On vécut pendant long-temps dans cet état inconnu jusqu'alors aux nations civilisées; il fallut enfin y renoncer. Dans les derniers jours de février, quelles que fussent les recherches des maraudeurs, ils ne rapportoient plus rien. Le passage du Tage étoit devenu impossible. L'ennemi s'étoit mis en état de l'empêcher; et le général Hill, le plus brave et le plus habile peut-être des officiers de l'armée ennemie, avoit tellement pris ses avantages, que c'étoit tout risquer que de tenter cette entreprise. Ainsi, les travaux du général Eblé furent perdus, et le prince d'Essling, décidé à battre en retraite, ordonna l'incendie des pontons. Il commença son mouvement rétrograde dans la nuit du 5 au 6 mars, et le dirigea sur Pombal. La conquête du Portugal étoit manquée; mais la gloire de l'armée n'avoit souffert en rien. Le général Claparède venoit de battre Silveira et son colonel Trant. Junot, dans une reconnoissance, avoit, le 19 janvier, poussé les Anglais devant lui, et, quoique grièvement blessé à la tête, n'en avoit pas moins continué de commander les mouve-

mens. Notre réputation de valeur n'avoit donc rien perdu. Masséna seul paroissoit n'avoir pas assez répondu à l'opinion que l'on avoit de son habileté ; mais il avoit cru, au commencement de la campagne, conquérir pour lui-même, et il n'aimoit pas assez Buonaparte pour vouloir contribuer à l'accroissement de sa puissance. En Angleterre, sa conduite auroit peut-être été soumise à une enquête; en France, Napoléon ne l'osa point.

Dès que lord Wellington fut pleinement assuré que l'ennemi se retiroit, son humeur martiale commença à s'éveiller; il se mit aussi en marche, et, le 9 mars, il atteignit l'arrière-garde française près de Pombal. Cette arrière-garde étoit commandée par l'habile et courageux maréchal Ney ; il ne permit point à l'ennemi de l'entamer; il avoit laissé un bataillon français à Pombal. Instruit que ce corps, écrasé par le nombre, n'avoit pu conserver la ville, il retourna sur ses pas, chassa les Anglais, et revint à l'arrière-garde continuer sa retraite. Deux autres combats, à Redinha et à Sabugal, ne firent pas moins d'honneur au courage français. Dans une de ces actions, un jeune officier traversant une rivière, s'y noya. L'aigle ne put être retrouvée en ce moment. Long-temps après, un paysan, à la faveur des

eaux basses, l'ayant aperçue et portée à l'armée anglaise, qui le croiroit ! cette armée s'en fit un trophée. Elle l'envoya à Londres, et cette multitude, que le fabuliste La Fontaine a si bien désignée sous le nom de *peuple-grue*, s'extasia à la vue d'une aigle française rapportée, par un paysan, à l'invincible marquis de *Torrès-Vedras !*

Le maréchal Ney avoit rendu de grands services dans cette campagne ; il quitta l'armée après un débat animé avec le maréchal Masséna. Enfin on arriva à Almeida, et là finit la troisième expédition de Portugal. Jusqu'à présent, lord Wellington n'a mérité la réputation de grand capitaine par aucune action d'éclat. Car se percher sur des montagnes, s'y retrancher, éviter le combat, s'armer contre son ennemi de la faim, de la soif, de toutes les misères de la disette, faire d'une riche contrée un vaste désert, dépeupler les villes et les campagnes, en chasser les habitans dans les forêts, dans les rochers, au fond des précipices, les condamner à la vie des peuples sauvages : chez les Scytes, les Parthes et les Numides, on eût pu croire que c'étoit là savoir faire la guerre ; mais il faudroit changer singulièrement les idées des peuples civilisés, pour en faire un sujet de gloire au général anglais.

Laissons les combats ; le son des cloches, les hymnes et les chants religieux, le bruit de l'artillerie nous appellent ailleurs. Revenons des bords du Tage aux rives de la Seine. D'où viennent ces démonstrations de joie, ces signes d'allégresse ? la jeune impératrice Marie-Louise vient de donner un héritier au trône de Napoléon. Depuis plusieurs mois, cet évènement étoit l'objet de l'attention et des entretiens publics. L'étoile de Napoléon le servira-t-elle assez bien pour que Marie-Louise lui donne un fils ? Ce fils doit porter le titre de *roi de Rome ;* car Rome, depuis qu'elle a été réunie à la France, a été déclarée la seconde ville de l'empire ; et d'ailleurs, les fils aînés des empereurs d'Allemagne ne prenoient-ils pas le titre de *rois des Romains ?* Il avoit été annoncé que si l'impératrice accouchoit d'une fille, sa naissance seroit saluée de vingt-un coups de canon, que si d'un fils, cet heureux évènement seroit célébré par quatre-vingts coups de plus. Le jour de l'accouchement arrivé, le célèbre docteur Dubois fut appelé. L'archichancelier, témoin nécessaire, comme chancelier d'Etat, fut invité à se tenir dans l'appartement de l'impératrice. L'accouchement s'annonça comme très-laborieux. Le docteur ne dissimula rien à Napoléon, qui té-

moigna une profonde douleur et une vive inquiétude; l'accoucheur lui ayant demandé ce qu'il aimeroit mieux que l'on sauvât, de la mère ou de l'enfant, dans le cas où il se trouveroit dans cette alternative cruelle, il n'hésita pas à dire *sauvez la mère*.

Il fallut en venir aux instrumens, et enfin l'accouchement donna un enfant mâle, mais sans aucun signe de vie apparent. Par une singularité dont le hasard fut seul la cause, le canon cessa une minute ou deux après le vingt-unième coup. Toutes les oreilles étoient en l'air; les plus impatiens proclamèrent une fille; mais un instant après, quatre-vingt-autres coups vinrent réformer leur jugement. Cette particularité donna lieu à mille conjectures, à mille soupçons. « L'impératrice, disoit-on, est accouchée d'une fille, et on lui a substitué un enfant mâle de la duchesse de M..... — Non, elle est accouchée d'un enfant mort; et l'on en tenoit un tout vivant en cas de besoin. » On ajoutoit que le prince Cambacérès s'étoit retiré pendant la nuit, et qu'il n'étoit revenu que le lendemain matin, après l'accouchement. Mais bientôt ces bruits se dissipèrent. L'enfant revint à lui, et s'annonça avec une forte constitution. Les autorités constituées préparèrent leurs félicitations. Le cardinal

Maury et l'évêque de Troyes (abbé de Boulogne) se signalèrent surtout par leurs adulations, et profanèrent la Bible pour célébrer Napoléon. Le Sénat ne s'oublia point; le Corps législatif fléchit le genou devant le berceau, aussi humblement que le Sénat; et M. B...t, préfet du département de la Marne, pour décorer son discours d'un trait nouveau, compara Napoléon à Louis XII, le père du peuple. Les poëtes ne se démentirent pas non plus; leur lyre docile s'anima promptement au son argentin de la caisse de la police. On rougit aujourd'hui en lisant ces œuvres de la plus basse flatterie, on a rougi depuis en voyant chanter le retour de la monarchie sur les mêmes instrumens qui célébroient avec tant de servilité les moindres évènemens du règne et de la tyrannie de Buonaparte. Il faut plaindre les États qui, s'endormant au bruit flatteur des plus viles adulations, versent leurs bienfaits sur les hommes les moins dignes d'en être honorés (1). Le mérite généreux et fidèle languit

(1) La Fontaine a écrit :

Le sage dit, suivant le temps,
Vive le roi! vive la ligue!

et l'homme d'honneur s'est constamment révolté con-

dans l'oubli, et l'intrigue triomphante rit d'une vertu délaissée qu'elle appelle *une sottise*.

Tandis que les poëtes étourdissoient les muses de leurs hymnes; que les évêques fatiguoient l'Eglise de leurs sermons et de leurs mandemens; que les *Te Deum*, les réjouissances de tous les genres annonçoient à toute l'Europe le bonheur de Buonaparte et l'espoir de voir une nombreuse postérité transmettre aux générations à venir sa puissance et sa gloire, une princesse depuis long-temps malheureuse gémissoit sous de nouvelles persécutions. La reine d'Etrurie avoit suivi en France son père Charles IV et sa mère, dont elle partageoit les sentimens pour Godoï. Après un séjour assez triste à Compiègne et à Fontainebleau, Charles IV trouvant le climat du nord de la France contraire à sa santé, sollicita et obtint la permis-

---

tre cette maxime; mais La Fontaine étoit plus près que nous de Henri III et de la ligue. Peut-être plus de connoissance dans les faits et de justesse dans les idées lui avoient-elles fait comprendre que ni le roi ni la ligue ne méritoient qu'on se fît proscrire pour eux. On a recueilli, sous le titre de *Couronne poétique*, tous les vers faits à l'occasion de la naissance du roi de Rome : c'est un monument précieux, si l'on écrit jamais l'histoire de notre littérature sous Napoléon.

sion de se retirer avec sa famille à Marseille. Ce bon prince s'étoit bénignement résigné à son sort; et pourvu qu'il pût lire son bréviaire, assister à la messe, faire de la musique, et jouir de la société de la reine et de Godoï, il trouvoit que c'étoit suffisamment régner. Il n'en étoit pas de même de sa fille, la reine d'Etrurie; elle ne pouvoit supporter l'état de déchéance où l'avoit réduite Napoléon; elle ne parloit de lui qu'avec ressentiment, et dans les termes qui exprimoient une haine implacable. Toute occupée de s'affranchir de cette tyrannie, elle refusa de suivre ses parens à Marseille, et fixa son séjour à Nice. Là elle prépara tout pour échapper à Napoléon, et fuir en Angleterre; la vue de la mer lui en inspiroit la pensée. Elle entreprit de lier une correspondance avec le ministère britannique, et en chargea son majordome, François Sassi della Tosa. On ne sait par quelle fatalité les rois et leurs agens sont toujours dépourvus de toute prévoyance et de toute adresse dans ces sortes d'affaires. La correspondance de Marie-Louise fut saisie. Le 6 avril 1811, à minuit, son palais fut enveloppé par des gendarmes, ses appartemens envahis, sa personne consignée, ses papiers enlevés, son premier écuyer et son maître-d'hôtel arrêtés et envoyés pri-

sonniers à Paris, sa pension suspendue. Quelques jours après, l'hôtel du *Grand-Doële*, à Amsterdam, fut enveloppé par des agens de police soutenus de la force armée. On se saisit de la personne du majordome de la reine, et des papiers trouvés dans son secrétaire. Ils consistoient en un grand nombre de lettres de la reine à cet officier, où elle le pressoit de se rendre en Angleterre, et d'invoquer pour elle la protection du gouvernement britannique. On trouva aussi les instructions et les lettres dont il devoit être porteur. On le conduisit à Paris sous bonne garde avec ces pièces. On arrêta encore un autre Italien nommé *Chiventi*, chargé de se rendre en Sicile et auprès de la junte espagnole. On vit dans ces actes une véritable conspiration. La reine se hâta d'écrire à Buonaparte, pour prendre sur elle-même tout le poids du délit. Buonaparte fait informer; une commission est assemblée pour juger une reine. Elle fut déclarée coupable de tentative contre la sûreté de l'Etat; mais usant de sa clémence, Buonaparte réduisit sa peine à une réclusion dans un couvent. Le 2 août, un officier judiciaire lui lut sa sentence. On la sépara de son fils, qu'on renvoya à ses parens, et vingt-quatre heures après elle fut enlevée de son palais, et conduite à Rome dans un

monastère, où la prieure vint la recevoir avec un simple bougeoir à la main. On lui enleva ses diamans, on lui assigna 30,000 francs de revenu, on la tint au secret; et lorsqu'en 1812 sa famille vint à Rome, on ne lui permit de la voir qu'une fois par mois. Tel fut son sort jusqu'en 1814. Mais il n'en fut pas de même des malheureux Sassi et Chiventi; la commission militaire les condamna à mort l'un et l'autre : jugement inique, qui faisoit de leur supplice un véritable assassinat. Le secours des avocats ne leur manqua pas : MM. Guichard et Falconet plaidèrent leur cause avec le courage qu'ils avoient déjà développé dans de semblables occasions. Ils implorèrent le secours des lois, et ils démontrèrent jusqu'à l'évidence qu'il n'en étoit aucune qui pût motiver un jugement rigoureux contre les accusés. Efforts inutiles! la commission militaire avoit ordre de les condamner; et non moins docile que celle de Vincennes, elle prononça leur arrêt de mort. L'exécution devoit avoir lieu le lendemain. Plusieurs personnes qui vouloient sauver à Napoléon un nouveau reproche de tyrannie, firent des efforts pour obtenir leur grâce. Mais ils partirent pour leur supplice avant qu'il l'accordât. Déjà le peloton qui devoit les fusiller les couchoit en

joue, lorsqu'un page de Napoléon cria : *Arrêtez!* Il remit aussitôt au capitaine-rapporteur un ordre ainsi conçu :

« L'exécution du nommé *Sassi della Tossa* « est suspendue. Le capitaine-rapporteur fera « exécuter le nommé *Chiventi,* et fera assister « à cette exécution ledit Sassi, lequel sera « ensuite reconduit dans les prisons. »

Chiventi fut donc fusillé en présence de son ami; mais l'impression que cet infortuné en ressentit fut telle, qu'il mourut trois jours après. Il étoit père de six enfans. Quelle clémence, et, dans cette clémence, quel raffinement de cruauté! Trois autres Italiens recherchés pour la même cause, avoient été acquittés; mais ils furent gardés en prison jusqu'à la restauration. Telle étoit la justice de ces temps.

Si la retraite de Masséna inspiroit de l'orgueil à l'Angleterre, ce n'étoit pas au milieu de tous les genres de prospérité. La paix de ses provinces et de sa capitale avoit été troublée par de nombreux mouvemens. Dès le mois d'avril de l'année précédente, le gouvernement, et la Chambre des communes elle-même, avoient été sur le point de voir leur autorité méconnue. L'auteur d'un libelle contre le duc d'Yorck ayant été arrêté, sir

Francis Burdett, l'un des plus ardens partisans de la réforme, avoit pris sa défense dans la Chambre des communes, dont il étoit membre. La populace s'étoit soulevée et portée à des excès. La Chambre des communes, alarmée de ces désordres, découvrant dans les discours et les principes de sir Francis, le germe de ces désordres qui devoient bientôt agiter l'Etat, sous le prétexte d'une réforme *radicale* du parlement, rendit son *warrant* pour l'emprisonnement de sir Francis. Ce chef de parti refusa d'obéir.

Aussitôt la multitude, déjà soulevée, se rassemble devant son hôtel pour le défendre, méconnoît l'autorité des constables, la force armée, et les insulte. La ville est remplie de tumulte; plusieurs personnes sont tuées; enfin force reste à la loi, et sir Francis est conduit à la Tour. Bientôt la bourgeoisie de Londres se rassemble pour prendre en considération l'emprisonnement de sir Francis; toute la ville prend part à ce débat; les discussions du parlement en sont remplies, et ce n'est qu'avec les plus énergiques et les plus sages mesures que l'on parvient à rétablir la tranquillité publique.

De son côté, l'Irlande s'agitoit; un comité catholique s'étoit formé à Londres; et l'in-

quiétude du gouvernement devint telle, qu'on prit le parti d'arrêter les lords Fingal et Netterville, et de dissiper le comité.

Pendant long-temps on avoit pallié l'infirmité du roi. Dès 1787, cet excellent prince avoit eu une attaque d'aliénation mentale; mais il en avoit été promptement guéri par les soins du célèbre docteur Willes. En 1790, une attaque plus sérieuse que la première étoit venue répandre de nouvelles inquiétudes. Le parti de l'opposition, à la tête duquel se trouvoit le prince de Galles, sollicita vivement l'établissement d'une régence. Pitt para le coup; et lorsque le roi fut revenu à lui, il accorda une entière confiance à ce ministre, pour lequel il avoit peu d'inclination. Après quelques intervalles de santé, les attaques se reproduisirent, mais elles duroient peu. Le gouvernement se soutint ainsi, et jamais on ne connut mieux les avantages de la Constitution anglaise. Les Français se rappeloient les désastres occasionnés par la démence de Charles VI, et concevoient aisément que la succession légitime des princes pouvoit devenir une source de révolution, si l'Etat n'avoit les moyens de se soutenir et de se défendre lui-même. Enfin les accès s'étant rapprochés, les médecins donnant peu d'es-

poir de les éloigner, le gouvernement de l'Etat fut remis au prince de Galles, avec le titre de *régent*. Tel étoit, en 1811, la situation politique de l'Angleterre. D'ailleurs, ses flottes étoient nombreuses et son commerce considérable, malgré le blocus continental. Nous la verrons bientôt, après les évènemens de 1812, reprendre un ascendant immense sur les affaires de l'Europe.

CHAPITRE XXI.

Suite de l'expédition de Portugal. Retour du maréchal Masséna à Paris. Continuation de la guerre d'Espagne. Succès brillans du général Suchet. Prise de Tarragone, de Montserrat, du fort d'Oropesa, de Sagonte et de Valence. Promotion du général Suchet au grade de maréchal d'Empire.

L'affaire de Redinha avoit été honorable pour l'armée française; on avoit vu une seule de ses divisions soutenir vaillamment l'effort de trente mille hommes. Ces actes de bravoure imposoient à l'ennemi, et le rendoient circonspect. Mais la retraite n'en étoit ni moins difficile ni moins périlleuse; on la faisoit devant l'armée entière de Wellington, et l'arrière-garde avoit de nombreux combats à soutenir. On avoit en avant de soi Coïmbre, occupée par une forte garnison, et si bien défendue, qu'il fallut renoncer à forcer ce passage. On prit d'abord une forte position, que l'ennemi n'osa attaquer, et l'on continua la

retraite par des chemins âpres et difficiles, mais que les Anglais n'avoient pas songé à disputer. Les équipages de l'armée encombroient les routes. Le maréchal Ney donna les ordres les plus sévères pour brûler indistinctement tous les attirails de luxe, toutes les charrettes et voitures inutiles au service. Parmi ces objets, il y en avoit beaucoup qui appartenoient au maréchal Masséna; il garda le silence, mais il en garda aussi un profond ressentiment. La plupart des compagnies avoient des mulets, des ânes à leur suite, pour porter leurs bagages et leurs vivres; on coupa les jarrets à ces malheureux animaux : déterminations cruelles, mais devenues indispensables pour sauver les hommes. L'ennemi serroit de près l'armée française, engageoit des combats partiels; mais il trouvoit toujours la même résistance, les mêmes braves. Le soldat ne rencontroit pas un arbre, pas un rocher, sans s'y arrêter pour brûler encore une amorce. Le plus grand désavantage de l'armée française étoit la désunion de ses chefs; Masséna et Ney, rivaux de gloire, étoient rarement d'accord; après de vives altercations, Masséna retira le commandement au maréchal Ney, et le donna au général Loison. Ney avoit la confiance du soldat; sa retraite affecta vivement les trois

divisions qu'il commandoit; ce n'étoit plus la même activité, la même précision. La réputation de Masséna décroissoit tous les jours. A travers toutes ces difficultés, on arriva à Almeida. Quoique l'Espagne fût loin d'être un Eldorado pour l'armée française, cependant, quand elle se revit sur ce territoire, elle éprouva un sentiment d'aise et de satisfaction, comme si c'eût été le sol de la patrie.

Almeida étoit déjà investie par l'armée anglaise, qui brûloit de s'en emparer. Le 5 mai, Masséna ayant résolu d'attaquer l'ennemi, l'armée se conduisit héroïquement, enleva deux fois la position de Fuentes de Onoro, à deux lieues d'Almeida, mit la confusion dans l'aile droite de l'ennemi; et si ses chefs eussent alors été aussi décidés qu'elle, la victoire étoit complète; mais au moment le plus important, l'hésitation se manifesta parmi eux; on attendit des ordres, que Masséna, trop éloigné, ne donna pas, et le fruit de cette journée fut perdu.

Almeida étoit mal approvisionnée; il falloit livrer de nouveaux combats pour la ravitailler. L'ennemi s'étoit fortifié par de nombreux ouvrages construits en toute hâte; l'armée française étoit inférieure en force. On étoit parvenu à réunir un convoi de vivres assez considérable; mais, pour le faire pas-

ser, il eût fallu engager une action générale, et l'on en reconnut l'impossibilité. Alors il fut décidé d'abandonner Alméida, et d'en faire passer l'ordre au général Brennier, qui en avoit le commandement. Les communications étoient d'une extrême difficulté. Un soldat s'offrit, brava tous les obstacles, et remplit sa mission avec un courage et une présence d'esprit qui tenoient du prodige. Il se nommoit *Tillet*. Il ne voulut point se déguiser; il traversa les lignes ennemies en uniforme et en plein jour, contrefaisant le blessé, et alla se cacher derrière un rocher jusqu'à l'entrée de la nuit. Alors il se met en marche, évitant soigneusement les postes ennemis; arrivé dans un lieu escarpé et profond, il s'élance pour le franchir, et tombe sur un groupe de paysans, hommes, femmes, enfans, qui dormoient pêle-mêle. On jette des cris, on se lève pour le poursuivre; son sang-froid ne l'abandonne pas; il se mêle dans un autre groupe de dormeurs, se couche, et ronfle avec eux. Il échappe ainsi. Le premier trouble passé, on se rendort. Il s'éloigne doucement, cherche et trouve une issue, se remet en route, et arrive jusqu'à une demi-lieue d'Alméida. Il monte à la pointe du jour sur un rocher, pour reconnoître les postes enne-

mis et les éviter. Il est aperçu; on se met à sa poursuite; la crainte lui donne des ailes; il fuit vers une fontaine abritée de rochers, où il venoit de se désaltérer. On suit ses pas, on arrive jusqu'à la fontaine; les eaux en étoient profondes; il s'y jette et plonge; l'ombre des rochers le protége. Les soldats qui le poursuivent se persuadent qu'il leur a échappé, et se retirent. Lorsqu'il se croit en sûreté, il sort tout transis, se remet en route, arrive aux glacis de la place, tourne habilement les sentinelles, parvient au chemin couvert, est d'abord reçu à coups de fusil par les Français, se fait reconnoître, est conduit au général, et lui remet ses dépêches.

En lisant ce récit, on se croit transporté aux temps héroïques, et voir Ulysse et Diomède traverser en secret le camp des Troyens. Ce brave homme fut récompensé d'une pension et d'une décoration de la Légion-d'Honneur.

Lord Wellington avoit fait sonder les dispositions du général Brennier, mais ce brave officier avoit répondu d'une manière digne de lui. L'ordre de Masséna portoit de faire sauter les fortifications, et de quitter la place en se faisant jour à travers l'ennemi. L'intrépide Brennier n'hésita pas. Il étoit convenu que

trois salves d'artillerie annonceroient que les instructions étoient parvenues. On prêtoit l'oreille avec la plus grande attention; on les entendit, et l'on jugea qu'Alméida n'offriroit bientôt plus que des ruines aux Anglais. Cependant, deux jours se passèrent sans qu'on apprît rien. L'armée, pressée par des besoins de toute espèce, se mit en retraite, et son mouvement étoit commencé, lorsqu'une horrible détonnation lui fit connoître que les ordres du général en chef étoient exécutés. Le général Brennier avoit tout préparé avec une rare habileté. Les mines chargées, il se met à la tête de sa foible garnison de quinze cents hommes, arrive aux postes anglais au moment où toutes les fortifications tombent et s'écroulent avec un horrible fracas; il traverse l'armée ennemie l'épée à la main, et va prendre possession du poste qui lui étoit assigné.

En ce moment, on vit arriver le général Marmont. Il prit d'abord le commandement du sixième corps, et, peu de temps après, le maréchal Masséna ayant été rappelé, il fut chargé du commandement en chef. Ici finit la guerre de Portugal. Elle coûta beaucoup de sang; on y épuisa des trésors considérables; un pays magnifique fut ravagé d'une manière sauvage par les Anglais. On avoit compté beaucoup sur

Masséna, mais il n'y montra plus le grand homme dont les talens avoient quelquefois inspiré de la jalousie à Napoléon. En arrivant à Paris, il fut frappé d'une disgrâce complète, plus d'un mois se passa sans que Napoléon voulût lui accorder d'audience. Cependant, il s'en falloit bien que le général qui lui succédoit eût des talens aussi éminens que lui, et l'on peut regarder l'époque où il prit le commandement, comme celle de la décadence des affaires de la France dans la péninsule.

Lord Wellington respiroit; il voyoit avec plaisir les Français renoncer à tout projet d'agression, et se sentit le cœur renaître lorsqu'il apprit que le maréchal Soult étoit rentré à Séville. Alors il conçut le dessein de reprendre Badajos. Mais il avoit affaire à des ennemis actifs : en très-peu de temps Soult et Marmont parvinrent à réunir leurs forces. Le général Philippon, qui commandoit dans la place, se distingua par des sorties vives, fréquentes, et souvent heureuses. La marche du duc de Raguse avoit été rapide, mais elle n'avoit pas été sans difficultés; il avoit fallu, pour tromper l'ennemi, traverser des plaines couvertes d'arbustes épais et confus; l'extrême chaleur avoit tari les ruisseaux; la terre haletante s'entr'ouvroit; la soif dévoroit les entrailles des

soldats; pas une fontaine pour les désaltérer; plusieurs moururent dans des angoisses inexprimables; quelques-uns, comme en Egypte, se brûlèrent la cervelle. Enfin on fit la jonction tant désirée; et Wellington, à la vue de cette réunion, se hâta d'abandonner le siége de Badajos, et de rentrer dans ses lignes. Le général Beresford, qui s'étoit chargé du siége, fit évacuer sur Elvas, à six lieues de Badajos, toute son artillerie, et prit des positions. Le général espagnol Blake étant venu d'Andalousie renforcer l'armée anglaise, on s'attendit à une action prochaine. Elle ne tarda pas en effet. Le maréchal Soult ayant fait un mouvement pour couper aux alliés leurs communications avec Olivenza, le maréchal Beresford en fit un de son côté, et chargea le général Blake de la défense d'une de ses ailes. L'engagement étant devenu général, les Espagnols furent rejetés de leur position, et les Anglais se trouvèrent un instant en désordre. Chargés par les lanciers, ils s'étonnèrent de la nouveauté de cette arme; le petit drapeau qui sert d'ornement à la lance, en les éblouissant, égaroit leurs coups. Bientôt ils se remirent; le combat fut soutenu des deux parts avec acharnement, le champ de bataille couvert de morts, inondé de sang; et après plu-

sieurs heures d'une lutte horrible et inutile, on reprit de chaque côté ses positions. Cette action est connue sous le nom de *combat d'Albuera*. Il coûta aux deux partis près de vingt mille hommes; les Anglais évaluèrent eux-mêmes leur perte à cinq mille; celle des Espagnols fut immense. Les Français n'eurent guère moins de monde à regretter que les Anglais.

L'adjonction de l'armée du maréchal Soult à celle du général Marmont, ranima la confiance du soldat; il se flatta qu'enfin les généraux s'entendroient, et se prêteroient mutuellement secours. Il avoit meilleure idée qu'il ne convenoit du cœur humain. Les divers corps de l'armée de Portugal furent répartis dans divers cantonnemens, où les maladies commencèrent à se manifester, les soldats n'ayant eu depuis long-temps que de mauvais alimens, et, pendant la plus grande partie de l'été, que des eaux croupies pour boisson. Les Anglais, qui avoient aussi besoin de repos, ne troublèrent point les cantonnemens, mais ils ne tardèrent pas à reprendre le blocus de Badajos (1).

(1) L'auteur de la *Vie de lord Wellington* (Georges Elliot) reproche à Masséna des actes d'une cruauté

Abandonnons cette partie de la péninsule, pour jeter nos regards sur des scènes moins tragiques et plus heureuses. Le général Suchet s'étoit déjà illustré par des actions glorieuses. On l'a vu sagement ajourner le siége de Valence, mais sans y renoncer. Tarragone est une ancienne et forte ville d'Espagne, en Catalogne. Elle est située sur une colline qui s'étend jusqu'aux bords de la mer; son port seroit, à l'aide de quelques travaux, le plus beau de la Méditerranée. Elle avoit une garnison considérable,

---

atroce dans cette retraite; il parle d'un nombre considérable d'enfans qu'il laissa mourir de faim dans l'église de Santarem, après que les soldats français eurent massacré leurs pères. Mais qui donc avoit enlevé en Portugal tous les moyens de subsistance, si ce n'est lord Wellington? N'avoit-il pas fait porter la peine de mort contre quiconque laisseroit tomber quelque portion de vivres entre les mains des Français? est-il bien sûr que ceux-ci eussent les moyens de secourir ces malheureux enfans? qu'ils aient eu seulement connoissance qu'ils fussent retirés dans l'église de Santarem? Il les accuse d'avoir fouillé des tombeaux et troublé le repos des ombres royales qui reposoient à Baltaha; mais ils fouilloient partout; et s'ils sont allés chercher leur vie jusqu'au fond des tombeaux, à qui faut-il reprocher cette profanation, si ce n'est à ceux qui les ont réduits à cette extrémité? Qui ne sait ce que la faim peut conseiller?

et pouvoit, et par ses ouvrages et par ses fortifications, arrêter long-temps une grande armée. Le général Suchet en entreprit la conquête. Après un siége de deux mois et cinq assauts, il parvint à l'enlever de vive force. Dix mille hommes, reste de la garnison nombreuse qui défendoit cette place, restent prisonniers. On y trouva des magasins immenses, des approvisionnemens de tous les genres. Cette magnifique et glorieuse conquête valut au général Suchet le bâton de maréchal d'Empire. Mais là ne se bornent point ses exploits: les forts de Mont-Serrat, d'Oropesa tombent successivement devant son armée victorieuse, et Valence est sérieusement menacée.

Les généraux Blake, O'Donnel volent à son secours. Suchet, avant d'attaquer la ville, veut s'emparer du fort de Sagonte. Ce nom seul réveille les plus glorieux souvenirs militaires. C'est un rocher élevé sur la rive droite du Murviedro, escarpé à pic dans presque toute sa circonférence, dominant la mer, et n'étant dominé par aucun autre point; flanqué de constructions mauresques et de nouvelles fortifications. Les Espagnols considèrent cette place comme imprenable. Mais rien ne sauroit arrêter l'audace des Français. Le général Rogniat fut chargé d'aplanir tous les

obstacles, et il déploia avec une admirable habileté tout ce qu'il avoit acquis de talens et de savoir; déjà la brèche étoit praticable. Alors le général Blake voulut tenter le sort d'une bataille; il avoit vingt-cinq mille hommes; Suchet ne pouvoit lui en opposer que vingt mille; mais ces vingt mille sont aguerris et accoutumés à la victoire. Le 25 septembre, Blake ayant attaqué l'armée française, étendit ses ailes dans l'intention de tourner l'ennemi. Ses manœuvres étoient hardies; il étoit puissamment secondé par le général Zayas, et se croyoit déjà sûr de la victoire. Suchet l'observe; il voit le centre espagnol affoibli et isolé, il fond sur lui et l'enfonce; l'ennemi revient sur ses pas et obtient quelques succès; sa cavalerie surtout se distingue par une valeur héroïque. Inutiles efforts! il faut céder à l'art et au courage réunis. La défaite du centre entraîna celle des ailes. Blake, forcé sur la droite, fit sa retraite avec ordre; mais ayant voulu combattre de nouveau, il fut défait de nouveau, après un combat sanglant; il perdit six mille hommes, et ne parvint qu'avec peine à rentrer à Valence.

La garnison de Sagonte avoit été témoin de la défaite des Espagnols; une plus longue résistance pouvoit lui devenir funeste; la brèche étoit praticable; le fort pouvoit être pris

d'assaut ; le commandant le rendit le 26 octobre. Il s'étoit conduit en homme d'honneur ; il en reçut le prix en sortant par la brèche. Valence ne pouvoit tenir long-temps. Après deux mois de résistance, cette grande et importante place tomba devant les armes et encore plus devant le génie militaire du général Suchet. Le 26, il avoit passé la rivière de Guadalaviar, à trois lieues de la ville, attaqué le camp retranché de l'armée espagnole, l'avoit enlevé avec tous ses canons, mis l'ennemi dans une déroute complète, et forcé de se jeter précipitamment dans la ville. Elle renfermoit le dépôt général des forces et des approvisionnemens de la péninsule. Une immense population s'y étoit renfermée, avec l'intention d'imiter l'antique Sagonte et la moderne Sarragosse, et de ne livrer à l'ennemi que des ruines. Mais toutes ces résolutions tombèrent bientôt devant la terreur qu'inspiroit le nom de Suchet. Vingt généraux, neuf cents officiers, dix-huit mille soldats, quatre cents pièces de canon furent le prix de la victoire ; et le nom de Suchet, qui se transformera bientôt en celui de duc d'*Albuféra*, devient immortel.

La place avoit été vaillamment défendue par le général Coutreras, qui fut traité avec

de grands égards par le maréchal Suchet; mais en France on viola les traités. Il étoit prisonnier de guerre; il fut enfermé comme prisonnier d'Etat, et envoyé à la citadelle de Bouillon, où il trouva MM. Bouvet-de-Lozier, Armand Gaillard, qui avoient obtenu leur grâce après avoir été condamnés à mort, comme complices de la conjuration de Georges. Les réclamations du général Coutreras furent vaines. Il lui fallut subir le sort du général Palafox, qui avoit défendu Sarragosse avec tant d'honneur, de M. Martinez, qui s'étoit glorieusement conduit à Figueras, de M. Caro, qui s'étoit illustré à la bataille de Sagonte, heureux encore de ne pas courir risque de la vie (1)! Si la conquête de Tarragone fit honneur au maréchal Suchet, comme exploit militaire, les suites n'en furent pas moins déplorables pour l'humanité. La garnison, il est vrai, ne fut point passée au fil de l'épée, mais le soldat éteignit la soif du sang dont il étoit dévoré, dans celui des malheureux habitans; tout ce qui tomba sous sa main fut im-

(1) Le bruit étoit généralement répandu que le brave gouverneur de Gironne avoit été empoisonné à Figueras, où il avoit été amené comme prisonnier; mais quel motif pour commettre ce crime?

pitoyablement égorgé, hommes, femmes, enfans, et le pillage réduisit ce qui restoit à la plus affreuse misère. Le maréchal, dans son rapport, fut obligé d'avouer que le massacre avoit été épouvantable. Les généraux français croyoient effrayer les Espagnols par des exemples terribles; mais ces cruautés ne faisoient qu'exaspérer davantage un peuple incapable de foiblesse, altéré de vengeance, et regardant comme un devoir sacré d'exercer d'horribles représailles sur les Français qui tomboient entre ses mains.

Ainsi se termina glorieusement l'année 1811, dans cette partie de la péninsule (1); année remarquable par la variété des évènemens qui en remplirent le cours, et le germe de ceux qui devoient se développer l'année suivante.

Déjà ces *guerillas* formées par le marquis de la Romana, si méprisées d'abord, devenues si redoutables ensuite, commençoient à montrer à l'Europe ces chefs audacieux qui ont acquis, par la suite, une juste renommée. Le 12 octobre, le baron d'Eroles s'empara du

(1) Valence ne se rendit que le 9 janvier 1812; mais cet évènement tient de si près à ce qui précède, que je n'ai pas cru devoir l'en séparer.

château de Belpuy, poste important pour le maintien des communications entre la Catalogne et l'Arragon. Le 26, il attaqua une colonne française près de Puycerda, la força de se réfugier sur son propre territoire, l'y poursuivit, et y leva des contributions. Le général Renaud, gouverneur de Ciudad-Rodrigo, étant sorti de la place sans précaution, pour se promener, fut enlevé et fait prisonnier par un chef de bandes, nommé Julian Sanchès. Dans le même mois, l'Empecinado, homme entreprenant, audacieux et cruel, fit quatre cents prisonniers à la garnison de Catalayud. Espoz-y-Mina attaqua et détruisit un corps de onze cents français. Ces hommes combattoient alors pour leur roi et la liberté de leur patrie; leur nom étoit honoré. Plus tard, quand ils ne combattirent plus que pour la liberté, ils devinrent des rebelles, et le dernier supplice fut la récompense de l'Empecinado. Le général Ballesteros essayoit aussi de se signaler; on l'a déjà vu s'avancer pour secourir Badajos; il sortit encore pour combattre quelques corps de l'armée d'Andalousie. Mais, repoussé par des forces supérieures, il se retira de nouveau sous le canon de Gibraltar. Les Français, maîtres de la campagne, finirent par occuper le camp retranché de

Saint-Roch. Immenses succès d'un côté, revers de l'autre, insurrections partielles sur toute la péninsule, tel étoit alors l'état de cette malheureuse contrée. Il parut si effrayant au roi Joseph, qu'il envoya à Paris le marquis d'Alménara, chargé de pleins-pouvoirs pour signer son abdication formelle. Napoléon, qui s'occupoit déjà de son expédition de Russie, ajourna cette demande jusqu'à son retour de Saint Pétersbourg et de Moscou. Mais sa propre abdication ne devoit pas tarder.

CHAPITRE XXII.

Affaires ecclésiastiques. Convocation d'un concile. Décrets. Résistance du pape. Dissolution du concile. Etablissement de la censure. Comète.

Il étoit dans les destinées de Napoléon de n'avoir la paix nulle part. Si la guerre cessoit sur quelque point du continent, elle entroit ou dans sa famille ou dans l'Eglise. En relevant les autels, en rouvrant les temples à la piété des fidèles, il avoit rendu un immense service à la France; et ceux qui ont été témoins de l'état où se trouvoit la religion à cette époque, du désir ardent qu'avoit le peuple de revoir ses cérémonies, son culte, ses pasteurs; du désespoir qu'il éprouvoit de rester sans consolations, sans prières, sans conseils, n'hésiteront pas à regarder le rétablissement de l'ordre religieux comme un des plus grands bienfaits de son règne, si fécond en grandes réparations, en évènemens glorieux, en extrêmes calamités. Mais le concordat n'avoit pas tout prévu. Les conditions des

deux souverains n'étoient pas égales. Le prince nommoit aux siéges épiscopaux, et le souverain pontife s'obligeoit à donner l'institution canonique. On n'avoit point prévu le cas où les deux puissances pourroient devenir ennemies, où le Saint-Père, à défaut de forces matérielles, combattroit son ennemi par les armes spirituelles. On ne s'étoit pas suffisamment rappelé le temps où Louis XIV avoit vu les siéges épiscopaux rester sans pasteurs, parce que le souverain pontife leur refusoit des bulles. Napoléon, si habile à prendre ses avantages dans tout autre traité, s'étoit laissé vaincre dans celui-ci; par la politique romaine, en cas de guerre, il restoit sans garantie. S'il eût cédé davantage aux vœux de la cour de Rome, s'il eût restitué les trois légations, comme Pie VII l'espéroit, il est probable que jamais les bulles n'eussent souffert de retard; tous les sujets eussent été trouvés *idoines* et capables. Mais, lorsqu'au lieu d'accroître le patrimoine de saint Pierre, Buonaparte prétendit détacher quelque chose de sa barque et de ses filets; lorsqu'il voulut régler les amitiés et les inimitiés du Saint-Père, le forcer d'expulser de ses Etats ceux qu'il comptoit pour ses ennemis; lorsqu'il voulut lui imposer ses décrets sur le blocus, s'empa-

ner de ses ports et de ses citadelles, sous prétexte de les conserver; lorsqu'enfin, non content de faire occuper par ses troupes les Etats romains, il les déclara acquis à son Empire, et que le pape, par représailles, eut opposé à la force de ces armes, les foudres trop vieillies du Vatican; lorsque Pie VII, indignement enlevé de son palais, fut conduit à Savone, et gardé à vue comme prisonnier; lorsqu'enfin le sacré collége eut été dissipé, alors le pape, abandonné de l'univers, sans alliés, sans médiateurs, jeta les yeux sur le seul arsenal qui lui restoit, et dit : « J'opposerai la puis-« sance spirituelle à la puisance temporelle. « Napoléon remplira ses camps de soldats, « mais je laisserai ses églises sans pasteurs, et « je ferai porter à ses peuples la peine due à « leur chef. » Sans doute ces résolutions étoient peu conformes à la charité évangélique. La religion, fille du ciel, ne devoit pas souffrir des discordes de la terre. Mais un pape, quelque auguste que soit son caractère, n'est pas un ange, et le cœur humain se retrouve sous le rochet du pontife comme sous la cuirasse du guerrier. Il y auroit trop d'injustice et trop peu de raison à demander le contraire.

Le premier sur lequel s'exerça le courroux du pape, fut le cardinal Maury. Depuis son

retour en France, cet homme célèbre étoit tombé dans un grand discrédit. Toute cette gloire qu'il avoit acquise à l'assemblée constituante s'étoit éclipsée; il avoit même perdu cette réputation d'éloquence qu'il avoit si justement acquise à la tribune politique comme dans la chaire évangélique; et lorsqu'il étoit rentré à l'Académie française, l'absence totale de talent dans son discours de réception, avoit produit un ennui égal à la surprise. Le siége épiscopal de Paris venoit de perdre un prélat d'une douceur de mœurs, d'une candeur qui ajoutoit encore au respect qu'inspiroit son grand âge. Il s'agissoit de remplacer le cardinal du Belloy. Napoléon jeta d'abord les yeux sur son oncle Fesch; mais ce cardinal, devenu dévot, se croyant lié à la cour de Rome par le titre dont il étoit décoré; trop peu instruit pour discerner ce qu'il devoit à l'Eglise française et ce qu'il devoit à Rome; craignant plus d'être blâmé du Saint-Père, s'il acceptoit, que d'irriter son neveu, s'il refusoit, témoigna tant d'hésitation, que l'empereur se rejeta sur le cardinal Maury, prêt à tout sacrifier sur l'autel de la fortune. Le chapitre métropolitain lui ayant donné des pouvoirs, il administra. Cette détermination irrita le conseil du pape. L'élection du cardinal Maury et son ad-

ministration furent considérées comme une offense faite aux droits du Saint-Siége. Un bref de Pie VII lui défendit d'administrer. Il n'y avoit encore rien de bien évangélique dans cette conduite. Le bref fut répandu clandestinement, car il étoit de nature à ne pouvoir être soumis aux formalités requises en France, pour lui donner le caractère légal. Buonaparte étoit trop ombrageux, trop jaloux de ses droits pour souffrir que les actes du pape fussent distribués dans ses Etats, comme des actes d'une autorité légitime. Mais ce même clergé qui, dans toutes les occasions solennelles, ne trouvoit pas de formules assez fortes pour exprimer son admiration et sa reconnoissance, les faisoit circuler en secret. Il s'étoit formé un parti qui prétendoit se tenir entre la tiare et le sceptre, et profiter des avantages qu'on pouvoit tirer de l'un et de l'autre. Le bref fut regardé par ce parti comme une bonne fortune; on le communiqua avec empressement. L'abbé d'Astros le fit passer à son parent, M. Portalis, conseiller d'Etat, ministre des cultes, directeur de la librairie. Un des administrateurs de la poste l'envoya secrètement dans la Vendée. La police de Buonaparte avoit des yeux trop actifs pour ne pas découvrir ces menées. L'abbé d'Astros fut envoyé au donjon de Vin-

cennes, l'administrateur des postes destitué; et Napoléon se livra, en plein conseil d'Etat, à une scène scandaleuse et violente envers M. Portalis; il le destitua de ses fonctions, et l'exila en Anjou. Le ministère des cultes fut donné à M. Bigot (1); la direction de la librairie au général Pommereul, auteur de plusieurs articles de l'Encyclopédie, homme instruit, ami des sciences et des lettres, mais professant publiquement pour les prêtres une haine poussée jusqu'à l'absurde. Il avoit, étant préfet à Tours, supprimé tous les saints de l'almanach du département, pour y substituer les noms des philosophes anciens et modernes. Il ne désignoit jamais les ministres du culte que par le sobriquet ignoble de *cultiers*.

La résistance qu'éprouvoit chaque jour Napoléon; la défection qu'il remarquoit avec peine, même parmi les hommes qu'il comblait de ses

---

(1) Lorsque Buonaparte entra au conseil d'Etat, il le connoissoit à peine. Il cherchoit dans les rangs M. Portalis, et crioit : *Les voilà ces bigots!* Le président, effrayé, crut qu'il demandoit M. Bigot de Préameneu, et fit observer à l'empereur qu'il n'étoit point encore arrivé. En ce moment même il entroit. « Eh! bien, dit Napoléon, puisqu'il s'agit de bigots, M. Bigot, je vous nomme ministre des cultes. »

faveurs, exaspéroient son caractère naturellement impérieux et violent. Il avoit appelé à Paris les cardinaux qui composoient le sacré collége; et depuis qu'une partie d'entre eux avoit refusé d'honorer de leur présence son mariage avec Marie-Louise, il leur avoit voué une haine particulière : car il ne vouloit pas qu'il restât de doutes sur la légitimité de ses enfans. Les refus obstinés du pape lui faisoient comprendre tout ce qu'il avoit à craindre d'une guerre religieuse : guerre d'un genre tout particulier, où la victoire n'appartient que trop souvent à celui qui se laisse vaincre et sait souffrir; où l'admiration est pour la victime, et le blâme pour le sacrificateur. Il jugea, avec sa sagacité ordinaire, tout le danger de sa position, et résolut d'en sortir. Les foudres de l'excommunication ne l'effrayoient pas. Elles s'étoient dissipées dans les airs, comme ces météores légers qui les traversent sans y laisser de trace. A l'exception de quelques pasteurs de la Belgique, personne n'y avoit fait attention; et les cardinaux eux-mêmes, exilés à Paris, assistoient souvent, aux Tuileries, à la messe de l'excommunié. Le pape étoit traité à Savone avec beaucoup de douceur et de déférence, et l'on se confirmoit de plus en plus que son enlèvement étoit bien plus l'ouvrage

de Murat que celui de Napoléon. Dès son retour de la campagne de Wagram, ce dernier avoit travaillé à ramener la paix dans ses États catholiques, et nommé deux commissions pour conférer avec Sa Sainteté. Le pape lui-même paroissoit revenu à son caractère de bonté et de vertus évangéliques ; il sembloit ne plus se souvenir que sa main s'étoit armée des foudres contre son fils rebelle ; il communiquoit volontiers avec les commissions, leur promettoit même de donner des bulles ; mais ces bulles n'arrivoient pas, beaucoup d'évêchés manquoient de pasteurs. Napoléon avoit eu l'intention d'ériger des siéges épiscopaux dans les principales villes de la Hollande, où se trouvoient encore un grand nombre de catholiques, et à Montauban, ville importante par sa population, et presque toute protestante. C'étoit une pensée digne d'un pape ; le refus de Pie VII fut un acte digne d'un cœur tout humain. Les commissions comptoient parmi leurs membres des hommes d'un grand mérite. Dans la première, l'évêque de Nantes (abbé du Voisin), homme aussi conciliant qu'éclairé, et l'abbé Emery, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice, non moins éclairé, mais plus fin que l'évêque de Nantes ; dans la seconde, le célèbre abbé de Pradt, archevêque

de Malines, plus habile politique que profond théologien. Quoique les commissions eussent entretenu de fréquentes communications avec Savone, que plusieurs évêques se fussent rendus auprès du Saint-Père, cependant, ni ces communications ni ces voyages n'avoient produit l'effet que Napoléon en attendoit. Dans son impatience, il résolut de terminer le différend par une grande résolution. Il convoqua un concile national, et appela les évêques de toutes les parties de son Empire. De quelque sagacité qu'il fût doué, il n'avoit pas encore pénétré le caractère du clergé, et, dans cette occasion, il manqua aux règles ordinaires de la prudence. Il falloit, avant tout, s'assurer du succès; ce fut une précaution qu'il ne prit point. Il nomma, pour présider le concile, son oncle Fesch, homme borné, et plus disposé à entrer dans les intérêts de Pie VII que dans ceux de son neveu. Si le clergé, dans ces sortes d'occasions, invoque le Saint-Esprit, il ne renonce pas toujours pour cela à l'esprit de corps, à ces vues d'intérêt personnel, qui se mêlent presqu'invinciblement à l'intérêt de la religion, et souvent s'élèvent au-dessus de lui et le dominent. Il ne comprit pas qu'une assemblée parlant au nom de Dieu, pouvoit, sans risque, braver la

puissance humaine, et qu'il n'avoit aucun moyen de s'assurer la victoire.

Le concile fut convoqué pour le 9 juin 1811. On prépara, pour le recevoir, l'archevêché de Paris. Son objet unique étoit de pourvoir, par des voies canoniques, à l'institution des évêques. On avoit, pour y parvenir, des exemples antérieurs et des moyens efficaces. En travaillant pour le repos de ses Etats, Napoléon travailloit pour celui de tous les souverains qui, par des discussions avec la cour de Rome, pouvoient être exposés aux mêmes embarras que lui. Le concile fut ouvert le 11 juin. Ce fut un spectacle nouveau pour la capitale, qu'une procession de plus de cent évêques réunis dans l'église métropolitaine pour y invoquer les lumières de l'Esprit-Saint. Mais ce spectacle produisit moins d'effet qu'on ne s'y attendoit. Le titre de *Pères*, que prirent les membres du concile, ne correspondit nullement, dans l'esprit des peuples, à l'idée qu'ils s'étoient faite des Pères du concile de Nicée et des autres grands conciles de la primitive Eglise. Ceux du concile national étoient trop près de nous. Le discours d'ouverture fut prononcé par l'abbé de Boulogne, évêque de Troyes, homme plus rhéteur qu'orateur, occupé de lui-même avant tout; cherchant à servir

à la fois Rome et Buonaparte. Son discours eut peu de succès.

Napoléon ne fut pas long-temps à s'apercevoir que l'horizon n'étoit pas aussi dégagé de nuages qu'il l'avoit cru ; la formation du bureau, et le choix des membres du comité qui devoient former la congrégation, lui donnèrent des idées moins riantes que celles qu'il s'étoit faites. Cependant, le pape lui-même avoit élargi les voies ; le 19 mai, la commission des évêques français envoyés auprès de lui avoit obtenu la déclaration suivante :

« Sa Sainteté prenant en considération les « besoins et le vœu des Eglises de France et « d'Italie, qui lui ont été présentés par l'ar- « chevêque de Tours et par les évêques de « Trèves, de Nantes et de Faenza, et voulant « donner à ces Eglises une nouvelle preuve de « son affection paternelle, a déclaré aux évê- « ques et archevêques susdits,

« Qu'elle accorderoit l'institution canonique « aux sujets nommés par Sa Majesté impériale « dans la forme convenue à l'époque des con- « cordats de France et d'Italie.

« Sa Sainteté consent qu'il soit inséré dans « les concordats une clause par laquelle elle « s'engage à faire expédier des bulles d'insti- « tution dans un temps déterminé qu'elle n'es-

« time pas pouvoir être moindre de six mois;
« elle investit du pouvoir de donner en son
« nom les bulles, après les six mois expirés,
« le métropolitain de l'Eglise vacante, et, à
« son défaut, le plus ancien évêque de la pro-
« vince ecclésiastique.

« Sa Sainteté ne se détermine à ces con-
« cessions que dans l'espérance que lui ont
« fait concevoir les entretiens qu'elle a eus
« avec les évêques députés, qu'elles prépare-
« roient les voies à des arrangemens propres
« à rétablir l'ordre et la paix de l'Eglise, et
« rendre au Saint-Siége la liberté, l'indé-
« pendance et la dignité qui lui convien-
« nent. »

Cet acte, à la vérité, n'étoit point signé, et n'exprimoit que des engagemens conditionnels; mais il étoit difficile que le Saint-Père changeât tout à coup d'avis. Sa déclaration fut présentée, lue et discutée dans le concile. Les théologiens, accoutumés aux chicanes de l'école, ne la trouvèrent ni assez claire ni assez précise. On proposa de reconnoître la fameuse déclaration du clergé en 1682 : elle fut rejetée, pour ne pas affliger le pape. La défiance se répandit dans l'assemblée. La foi de Napoléon étoit fort suspecte; on craignoit qu'il n'exigeât du concile plus qu'il ne

paroissoit lui demander : on se tint sur ses gardes, et l'on n'avança que pas à pas dans une route qu'il désiroit qu'on parcourût rapidement.

Le parti dont on a parlé plus haut travailloit à détourner les esprits, à les alarmer. Les Italiens marchoient sur un terrain qu'ils ne connoissoient pas ; ils étoient venus pleins d'enthousiasme pour Napoléon, et ne pouvoient s'expliquer comment cet enthousiasme n'existoit point en France : ils devinrent timides et irrésolus. La déclaration du Saint-Père leur parut à eux-mêmes incomplète, insuffisante : d'ailleurs, n'étoit-il pas captif? La commission des évêques proposoit au concile de se déclarer compétent ; on hésita. Enfin, le jour du rapport vint ; il fut fait par l'évêque de Tournay, que dominoit un âpre théologien de Louvain. Toutes les espérances de Napoléon se dissipèrent alors comme une vaine fumée ; des prélats dont on attendoit un esprit de paix et de conciliation, voulurent faire les Ambroises ; l'archevêque de Bordeaux, prélat que son grand âge rendoit vénérable, ouvrit et jeta sur le bureau le concile de Trente, à la page qui donne au pape le droit d'excommunier les souverains, en disant d'une voix affoiblie : *Condamnez l'Église, si*

vous l'osez (1). Cette scène décida tout ; on se déclara incompétent.

Dès que Napoléon fut instruit de cette décision, il entra dans une colère extrême, et cassa le concile. Il faut lire, dans l'ouvrage de M. l'archevêque de Malines, la conversation qu'il eut avec lui à Trianon ; il étoit avec le ministre de la police :

« Dès qu'il nous aperçut, dit-il, il vint à nous à grands pas ; et s'adressant à moi : « Ah ! « que vous les connoissiez bien ! dit-il ; je « marchois sur un abîme sans m'en aperce- « voir. La plus grande faute que j'aie faite, « c'est le concordat. Ils m'ont gâté mes Ita- « liens. Ne pas vouloir des propositions de « Bossuet ! »

Il proféroit mille autres paroles sans suite, mais qui exprimoient sa colère et le désordre de ses idées. L'archevêque de Malines et le ministre de la police avoient peine à le suivre. La dissolution du concile fut une grande nouvelle pour la capitale : on vanta, dans le parti royaliste, la courageuse résistance du clergé ; et quand Napoléon eut fait arrêter trois évêques, il ne fut plus question que de martyrs. Ces trois évêques étoient ceux de Gand, de

(1) Les *Quatre concordats*, p. 494, tome II.

Tournay et de Troyes : ils durent leur sort à l'indiscrétion du cardinal Fesch, qui, voulant s'excuser devant son neveu, se rejeta beaucoup sur l'opposition, et en désigna les chefs. Cette nouvelle violence nuisit encore à Napoléon : c'étoit évidemment un acte de tyrannie ; car, quand on convoque des hommes pour délibérer, rien n'est plus tyrannique que de leur montrer la prison : la Convention ne faisoit pas mieux. Cependant, la peur servit à quelque chose ; Napoléon convoqua de nouveau le concile, et l'on y adopta à l'unanimité un décret qui portoit :

Que, d'après l'esprit des canons, les siéges épiscopaux ne pouvoient rester vacans plus d'un an ;

Que Sa Majesté continueroit de nommer aux évêchés, et que, six mois après la notification faite suivant la forme ordinaire, Sa Sainteté seroit tenue de donner l'institution dans la forme des concordats ; que, dans le cas où elle s'y refuseroit, le métropolitain y procéderoit, et, à son défaut, le plus ancien évêque de la province ; que ce décret seroit soumis à l'approbation du pape, et présenté à Sa Sainteté par une députation de six évêques. La députation partit ; le décret fut présenté et accepté ; le pape écrivit même de sa

main une lettre à Napoléon, où tout paroissoit oublié. Mais en admettant le décret, le pape voulut le rédiger en forme de bref, et le rédigea de manière à faire croire que le concile n'avoit agi que par ses inspirations. Il s'y montroit seul; le concile en étoit effacé; Napoléon et ses conseils refusèrent de l'admettre, et les choses retombèrent dans leur précédent état.

Napoléon ne tarda pas à reconnoître qu'il avoit commis une grande faute en renouvelant une de ces grandes assemblées épiscopales qui rappeloient l'ancienne puissance du clergé, lorsque, soutenu de l'autorité temporelle, il se faisoit en quelque sorte le législateur suprême des peuples; il se reprocha de ne pas s'être assuré des suffrages du concile avant de l'ouvrir. Il étoit déjà persécuteur du pape; il aggrava sa position en se faisant persécuteur des évêques, en voulant obtenir par la force ce qu'il ne devoit attendre que de la prudence et de la modération. Chaque jour il voyoit croître le nombre de ses ennemis; et semblable aux successeurs d'Auguste, il aimoit mieux les vaincre par la force, que de les conquérir par des concessions. Entraîné par la violence de son caractère, il se portoit en avant, sans songer que chaque pas qu'il faisoit

vers la tyrannie, étoit un pas vers sa chute.

Depuis quelque temps, il avoit condamné la presse à une nouvelle servitude; et sous prétexte de revenir aux principes constitutifs des monarchies, il en ressuscitoit les abus. Pendant long-temps, en soumettant les journaux à la surveillance de ses agens, il n'avoit pas même voulu qu'on prononçât le mot de *censeur;* mais lorsqu'il eut rétabli la direction de la librairie, ce mot ne l'effaroucha plus, et la censure fut rétablie non seulement sur les journaux, mais sur tous les genres d'ouvrages. Peu de temps après, il saisit jusqu'à la propriété des feuilles périodiques. Ainsi, les papiers publics parlèrent à peine du concile; tout ce qui se passa dans l'intérieur des commissions fut complètement ignoré.

Mais il fut permis de parler de la comète qui se montra cette année, pendant plusieurs mois, avec cet appareil de vapeurs et de queue qui causoit jadis tant d'effroi aux nations. Grâce aux progrès des lumières, elle ne troubla le repos de personne; l'été et l'automne furent magnifiques, et l'élévation de la température produisit une des plus belles récoltes dont la France pût se glorifier. Pendant long-temps on vanta, on rechercha le vin de la comète comme le meilleur

qu'on eût recueilli depuis de nombreuses années. Cependant, les esprits superstitieux avoient de quoi se confirmer dans leurs préjugés; car nulle année ne fut plus féconde en incendies et en catastrophes diverses que 1811. Le 7 juin, le Cap éprouva un tremblement de terre considérable; le même jour, la ville de Kœnigsberg fut incendiée; le 10, Smyrne éprouva le même fléau. Le 10 juillet, un autre incendie se manifesta à Archangel; le 12, au faubourg de Péra, à Constantinople; le 28, dans tous les quartiers arméniens de la même ville; le 29, à Saalfeld; le 1^er^ août, à Peesnits, village de Bohême; le 24 novembre, au palais du prince, à Cassel; le 27, au théâtre de Richmond, soixante-deux personnes y périssent, etc. Enfin, plusieurs princes et quelques personnages notables moururent; mais on eut le bon esprit de n'imputer aucun de ces malheurs à la comète. Les académiciens se contentèrent d'en calculer la marche, et la comète eut l'honnêteté de se conformer à leurs calculs: elle cessa d'être visible précisément à l'époque qu'ils avoient fixée pour sa disparition. En 1680, Bayle écrivit quatre volumes sur la comète qui effraya alors toute l'Europe; s'il eût vécu de nos jours, il n'auroit pas eu une page à écrire sur celle de 1811.

Cependant cette apparition ne fut point sans intérêt pour les sciences. Elle donna lieu à de nouvelles recherches sur la nature des comètes, à de nouvelles conjectures sur leur retour périodique, et la cause de ces amas de vapeurs désignés habituellement sous le nom de *barbe* et de *queue*. On sentit alors les services essentiels que rendent à la société ces feuilles périodiques consacrées à la communication des idées entre les différentes classes de la société.

FIN DU HUITIÈME VOLUME.

Faute essentielle à corriger :

Page 58, *lig.* 3, qu'un Buonaparte, *lisez* que Buonaparte.

TABLE DES CHAPITRES

DU HUITIÈME VOLUME.

Chapitre premier. Insurrection générale de l'Espagne. Bataille de Medina del Rio-Seco. Junte de Séville. Prise de la flotte française à Cadix. Entrée de Joseph Buonaparte à Madrid. Défaite et capitulation de Baylen. Retraite de Joseph. Evacuation du Portugal par Junot. Entrée des forces anglaises dans ce royaume. Anarchie et confusion. Violences du peuple espagnol. *Page* 1

Chap. II. Traité entre la France et la Prusse. Levée extraordinaire de cent soixante mille hommes. Entrevue d'Erfurt. Lettre de l'empereur Alexandre et de Napoléon au roi d'Angleterre, au sujet de la paix. Ouverture du Corps législatif. Entrée en Espagne des premières troupes anglaises. 38

Chap. III. Arrivée de Napoléon en Espagne. Prise de Burgos. Batailles d'Espinosa et de Tudela. Passage du Somma-Sierra. Reddition de Madrid. Succès de l'armée française sur divers points de la péninsule. Retraite de l'armée anglaise. Nouvelle convention de Berlin. 59

Chap. IV. Siége de Sarragosse. Défense héroïque et prise de cette ville. Nouveaux succès de l'armée française. Seconde expédition en Portugal. 5?

Chap. V. Intérieur de la France. Situation des colonies et du continent. 70

Chap. VI. Révolution de Suède. Continuation de la

seconde expédition de Portugal. Horrible désastre d'une escadre française. *Page* 86

Chap. VII. Situation de Ferdinand VII à Valençay. Guerre religieuse entre le pape et Napoléon. 107

Chap. VIII. Cinquième coalition continentale. Expédition de sir John Stewart à Naples. Campagne d'Autriche. Batailles d'Eckmülh et d'Esling. 152

Chap. IX. Etat de la guerre en Saxe, en Pologne et dans le nord de l'Allemagne. Schill et le duc de Brunswick. Opérations en Italie. Retraite de l'archiduc Jean. Bataille et prise de Raab en Hongrie. Préparatifs de Buonaparte pour passer de nouveau le Danube. Bataille et victoire de Wagram. Retraite des Autrichiens en Moravie. Armistice de Zaim. Guerre dans le Tyrol. Mort du vaillant Hoffer. Paix entre la France et l'Autriche. 208

Chap. X. Tentative d'assassinat sur la personne de Napoléon. Expédition de l'armée anglaise sur les côtes de Hollande. Création de l'ordre des trois Toisons-d'Or. Nouvel échec de la marine française. Perte de plusieurs colonies. 242

Chap. XI. Rentrée de Napoléon en France. Convocation des rois pour l'anniversaire du sacre. Ouverture du Corps législatif. Sénatus-consulte portant dissolution du mariage de Napoléon avec l'impératrice Joséphine. Négociations relatives au mariage de Napoléon. Coup-d'œil sur les grands travaux de l'intérieur. 256

Chap. XII. Affaires d'Espagne. Bataille de Talaveyra de la Reyna. Bataille d'Ocana. Prise de Gironne. Retraite de Wellington. Entrée de l'armée française à Séville. 274

Chap. XIII. Sentence de l'officialité, relative au ma-

riage de Napoléon. Fixation du domaine de la couronne. Traité de paix entre la France et la Suède. Prise de la Guadeloupe par les Anglais. Fixation du nombre des imprimeurs à Paris. Clôture du Corps législatif. Libertés de l'Eglise gallicane. Décrets sur les prisons d'Etat. *Page* 291

CHAP. XIV. Départ du prince de Neufchâtel pour faire la demande de la main de l'archiduchesse Marie-Louise. Son entrée solennelle à Vienne. Célébration, dans cette capitale, du mariage de l'empereur Napoléon avec l'archiduchesse. Arrivée de Marie-Louise à Strasbourg. Départ de Napoléon pour Compiègne. Célébration du mariage civil à Saint-Cloud. Entrée à Paris de l'empereur et de la nouvelle impératrice. Solennité nuptiale. Fêtes et libéralités de Napoléon. Départ de Napoléon pour Anvers, Flessingue, Bruxelles. Son retour à Paris après deux mois d'absence. Funestes événemens chez l'ambassadeur d'Autriche. 305

CHAP. XV. Intrigues d'un prétendu baron de Kolli pour enlever le roi Ferdinand à Valençay. Son arrestation. Belle et courageuse action des soldats français détenus à Cadix sur les pontons anglais. Disgrâce de Fouché. Abdication du roi de Hollande. Réunion de ses Etats à la France. 320

CHAP. XVI. Intérieur de la France. Ministère de la police. Belles-lettres, finances, commerce. Effets des décrets de Berlin et de Milan. Licences. Réunion des villes anséatiques à l'Empire français. Organisation de l'Université. Etats de la Suède. Election du maréchal Bernadote comme prince héréditaire. 347

CHAP. XVII. Premiers signes de mésintelligence entre Napoléon et le prince royal de Suède. Expédition du roi de Naples, Joachim Murat, en Sicile. Conti-

nuation de la guerre dans la péninsule; succès des Français. Formation des cortès. Amérique espagnole. Troisième expédition en Portugal, sous les ordres du maréchal Masséna. *Page* 368

CHAP. XVIII. Continuation de la guerre d'Espagne. Etablissement des cortès. Mouvemens en Amérique. Fin de l'expédition de Portugal. Arrivée du général Marmont. 427

CHAP. XIX. Arrivée de la fille de Lucien Buonaparte aux Tuileries. Son renvoi; disgrâce complète de son père. Départ de Lucien et de sa famille pour les Etats-Unis. 445

CHAP. XX. Mort du marquis de la Romana. Continuation de la guerre d'Espagne et de Portugal. Prise de Badajos. Rentrée de Masséna sur le territoire espagnol. Naissance du roi de Rome. Procès de la reine d'Etrurie. Régence établie en Angleterre. 453

CHAP. XXI. Suite de l'expédition de Portugal. Retour du maréchal Masséna à Paris. Continuation de la guerre d'Espagne. Succès brillans du général Suchet. Prise de Tarragone, de Montserrat, du fort d'Oropesa, de Sagonte et de Valence. Promotion du général Suchet au grade de maréchal d'Empire. 476

CHAP. XXII. Affaires ecclésiastiques. Convocation d'un concile. Décrets. Résistance du pape. Dissolution du concile. Etablissement de la censure. Comète. 493

FIN DE LA TABLE.